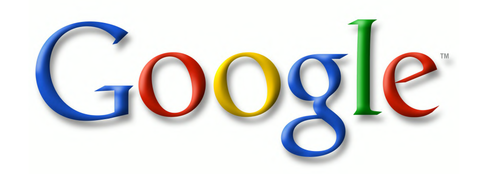
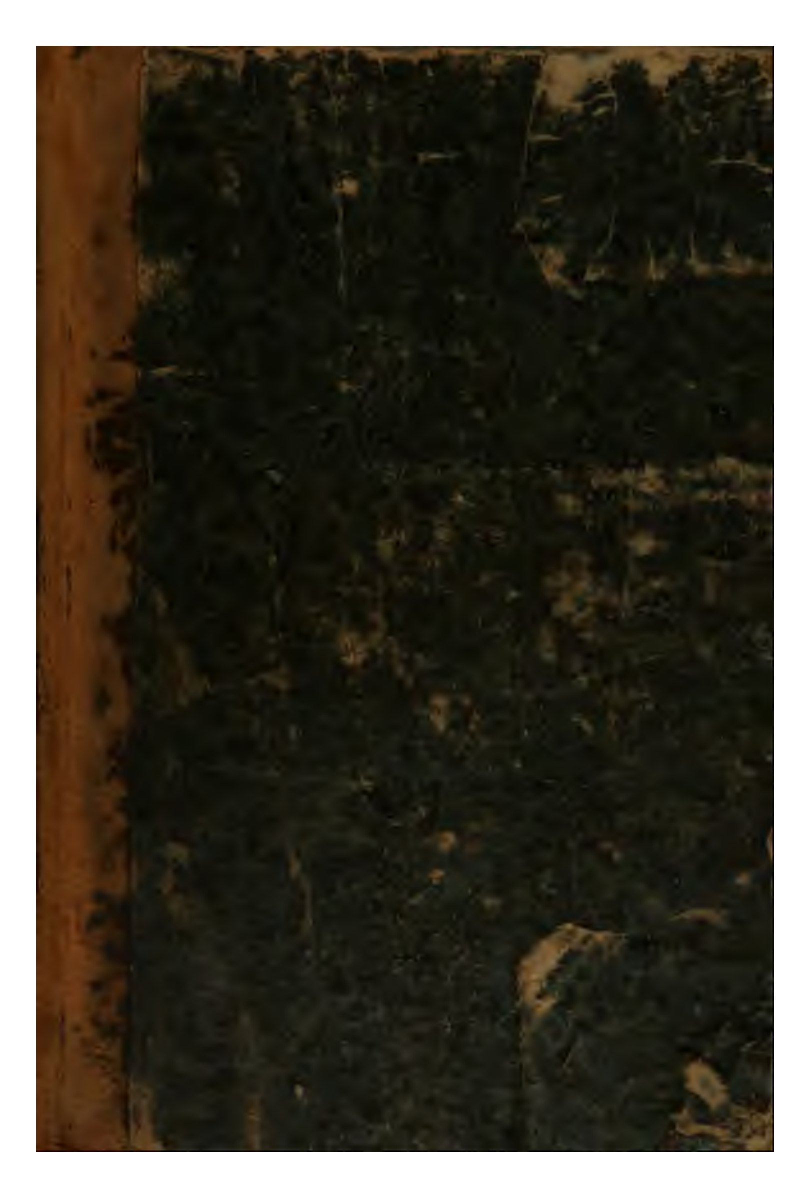
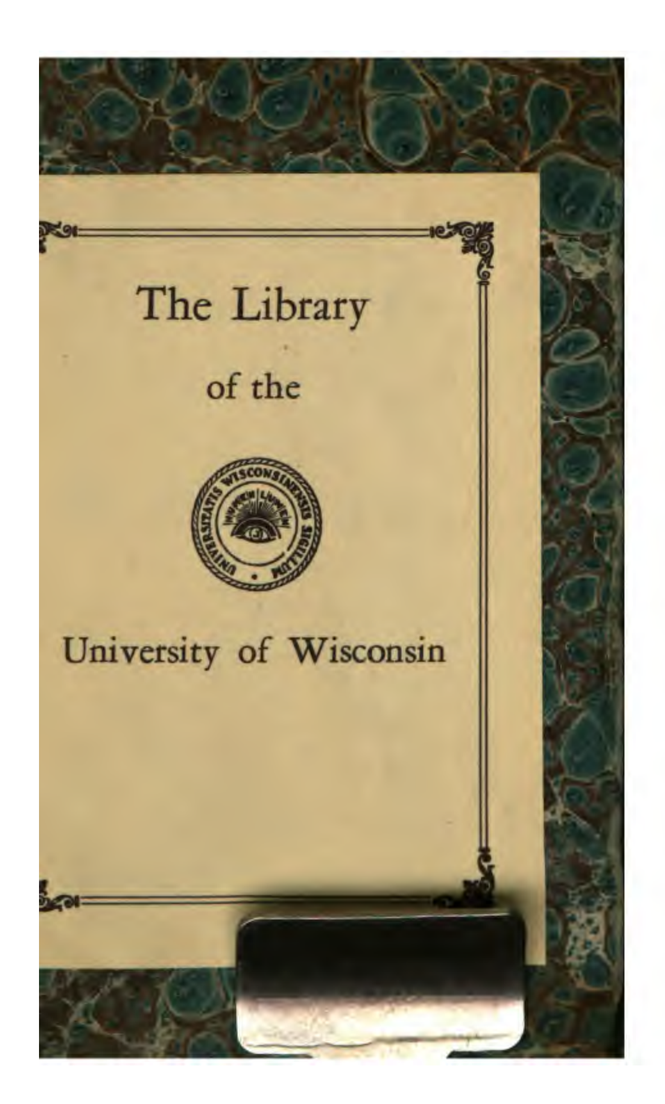
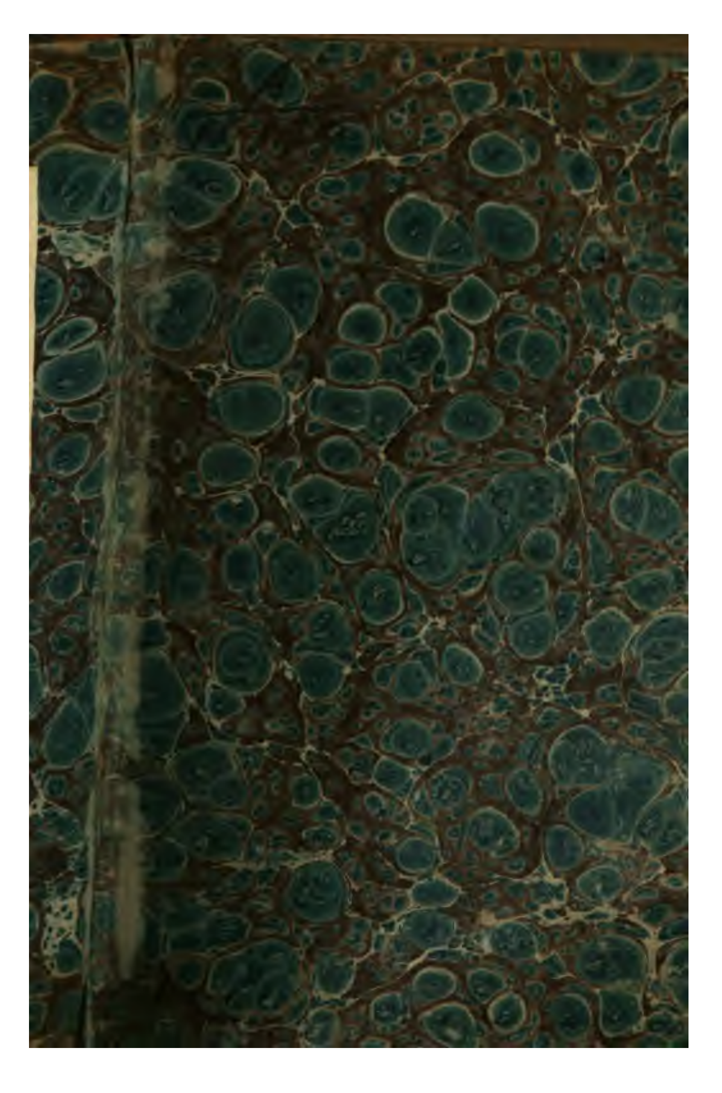

Google




The Library
of the
UNIVERSITATIS WISCONSINENSIS SIGILLUM
NUMEN LUMEN
University of Wisconsin



VISITE

AU

PHALANSTÈRE.

d



VISITE

AU

PHALANSTÈRE

PAR

MATH. BRIANCOURT,

Teinturier, auteur de l'*Organisation du travail et l'Association*.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

RUE DE BEAUNE, 2;

QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-NATIONAL.

1848

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

AVANT-PROPOS.

Visite au Phalanstère, que j'offre aujourd'hui aux hommes de bons désirs, est la suite et le complément de mon premier écrit publié par l'École Sociétaire sous ce titre : *L'Organisation du travail et l'Association*. Ce nouvel ouvrage est encore une exposition de la théorie de Fourier, mais sous une autre forme.

Les lecteurs attentifs des livres élémentaires de l'École Sociétaire comprennent sans peine combien l'Organisation du travail adoucirait le sort des classes ouvrières, en rejetant de leurs occupations ce qu'elles ont de répugnant. Ils reconnaissent plus aisément encore comment l'Association procurerait aux masses le bien-être en multipliant les produits et en intro-

duisant une grande économie dans la consommation.

Quelques-uns même de ces lecteurs, ne doutant pas que le travail exécuté dans les conditions découvertes par Fourier ne devienne un divertissement rempli d'attraits, se demandent si, quand les hommes rechercheront le travail avec cette ardeur qui, maintenant, les fait courir après le plaisir, il sera possible d'utiliser la prodigieuse quantité des produits créés par l'agriculture ou confectionnés par l'industrie manufacturière.

Mais parmi ces lecteurs, il en est qui ne voient pas ce que les classes riches gagneraient à échanger leur existence actuelle contre la vie sociétaire. Il en est aussi qui, tout en acceptant les données générales de la science, n'en connaissent pas assez les principes fondamentaux pour répondre à ces objections mille fois réfutées et mille fois reproduites : « *Le Phalanstère détruit la famille et la propriété; il méconnaît la liberté; il absorbe l'individualité au profit de la masse; lâchant la bride à toutes les passions, il est incompatible avec l'ordre; exclusivement préoccupé de la sa-*

tisfaction de désirs sensuels, le Phalanstère ne tient aucun compte des besoins de l'esprit ni de ceux du cœur : il matérialise la vie, etc., etc. »

Ces objections et *toutes les autres* étant dues à l'inattention du lecteur dont la pensée n'embrasse pas l'ensemble du mécasnisme découvert par Fourier, le moyen le plus simple de mettre chacun à portée de les résoudre serait de donner une idée, aussi palpable que possible, de ce que sera la société *harmonienne*; voilà pourquoi j'ai essayé de décrire, tels que je les conçois, les travaux, les institutions, les joies et les mœurs des habitants du Phalanstère.

Inhabile et inexpérimenté dans l'art d'écrire, j'ai exposé les faits simplement et le plus clairement que j'ai pu, mais sans jamais déguiser ma pensée ni rien avancer dont je ne sois intimement convaincu. Si donc, d'une part, je demande indulgence pour la forme et le style, d'une autre part, j'engage le lecteur à être sévère, inexorable sur le fond, je veux dire sur la valeur des principes qui servent de base au système et sur la justesse des conséquences que j'en tire.

Puisse-t-on, après m'avoir lu sans prévention, être forcé de reconnaître que rien n'est exagéré dans ces pages : ni les douleurs de la *Civilisation*, ni les félicités de l'*Harmonie*; que la pauvreté, la maladie, la grossièreté, les vices et les crimes, n'étant que les déplorables effets de l'antagonisme subversif et de l'anarchie actuels, disparaîtront nécessairement avec leurs causes, pour faire place à la richesse, à la santé, à la bienveillance générales et au perfectionnement des mœurs, fruits précieux de l'Association; qu'en *Harmonie*, le vice, cessant d'être profitable, ne se produira qu'exceptionnellement comme toute autre monstruosité; que la vertu, devenue la voie la plus sûre pour parvenir aux honneurs et à la fortune, sera aussi commune qu'elle est rare aujourd'hui. Puisse le lecteur comprendre et confesser que, pour se développer à l'aise, nos penchants et nos facultés natives appellent ces institutions fécondes, ces utiles et gracieuses corporations qui, faisant aux riches et aux pauvres une vie pleine de charme, de bonheur et de poésie, transformeront cette vallée de larmes en un séjour de délices; que nos tendances

naturelles sont les interprètes de la volonté divine, et que l'homme réintégré dans sa vraie destinée sociale obéira aux impulsions de son cœur et sera comblé de joies, selon les paroles du prophète Isaïe : « *Si vous voulez m'écouter, dit le Seigneur, vous serez rassasiés des biens de la terre.* »

Si mon livre arrache ces aveux; si, dissipant les préjugés répandus contre la théorie phalanstérienne, il lui rallie de nobles cœurs; si au moment tout prochain de l'appel que le Centre de l'École se propose de faire pour la fondation d'un *Phalanstère d'essai*, il éveille les sympathies des esprits véritablement religieux; en un mot, s'il contribue à faire avancer d'un seul jour l'expérience à laquelle il est réservé de dissiper les tempêtes qui s'amassent sur l'Europe, de sauver le monde des terribles révolutions sociales dont le présent est gros (1), mon but sera atteint, et j'aurai le droit de me réjouir. — Lecteur, accueillez mon récit avec bienveillance; je l'ai composé pour servir, suivant mes forces, la sainte cause de l'Humanité.

(1) Ceci était écrit avant la révolution de Février.

ERRATA.

pages.	lignes.			
25	16	rivières,	*lisez*	viviers.
43	10	chair,	»	chère.
49	24	les trois choses,	»	ces trois choses.
63	21	années,	»	d'années.
65	21	connues,	»	communes.
66	26	marchent,	»	elles marchent.
82	7	mariage,	»	ménage.
110	8	l'abbée de Lespée,	»	l'abbé de l'Épée.
141	10	habitants,	»	habitations.
148	3	leurs enfants,	»	les enfants.
161	21	grands,	»	grands hommes.
163	15	hèureux,	»	nombreux.
165	23	génie,	»	régime.
184	10 et 11	les aux autres,	»	les uns aux autres.
224	7	M. Léonard,	»	Mme Léonard.
227	8	*supprimer* Petite.		
229	19	égard,	*lisez*	écart.
236	18	souffrances,	»	souffrants.
241	15	que,	»	qui.
255	2	*supprimer* seule.		
255	5	a pu amener,	*lisez*	a pu seule amener
271	1	le sens,	»	les sens.
282	21	universel,	»	universitaire.
306	11	ce jeu,	»	ces jeux.

INTRODUCTION.

Anéantissement du Paupérisme et des germes révolutionnaires.

J'ÉTAIS venu saluer le professeur (1) à qui je devais les premières notions de la Science Sociale. Je le trouvai causant avec un maître de forges et l'un de mes compagnons de voyage de la veille, le fabricant de soieries (2). Ce dernier, enchanté comme moi des merveilles promises par l'organisation phalanstérienne, venait réclamer de nouvelles lumières et demander des conseils.

Après les compliments d'usage, j'engageai ces messieurs à continuer leur conversation interrompue par mon arrivée; et le fabricant, s'adressant au professeur :

Je vous disais, monsieur, que, comme la plupart de mes confrères, je voudrais de grand cœur améliorer le sort de mes ouvriers; mais que, pour soutenir la concurrence intérieure et étrangère, et ne pas succomber dans cette guerre de nouvelle

---

(1) Personnage de l'*Organisation du travail et l'Association*.

(2) Idem.

espèce, guerre cruelle, sans trève ni merci, dont les victimes couvrent par milliers le champ de bataille industriel, je me vois souvent contraint ou d'abaisser le salaire, quand il me serait si doux de pouvoir le doubler, ou d'augmenter le nombre des heures d'un travail déjà trop prolongé. Cette alternative m'est douloureuse, et croyez bien que beaucoup de fabricants en souffrent comme moi ; malheureusement elle me semble inévitable dans l'état actuel des relations industrielles. Cependant, je vous l'avoue : ce que je vous ai entendu dire hier m'a rendu l'espoir, et je suis venu vous demander si la Science Sociale ne pourrait m'indiquer les moyens d'accroître le bien-être de mes subordonnés sans compromettre mes intérêts.

LE PROFESSEUR. Je vous ai expliqué que l'organisation phalanstérienne, en d'autres termes, l'Association intégrale des habitants de la commune, est le remède à tous nos maux, par cette raison bien simple qu'elle en fait disparaître les causes; elle est la réalisation de tous les biens, parce qu'elle réunit les conditions propres à la satisfaction de tous les besoins physiques, moraux et intellectuels de l'homme.

Etudions donc le mécanisme de cette organisation afin de reconnaître si, parmi ses rouages, il n'en est pas quelques-uns qu'on puisse introduire, entiers ou modifiés, dans le milieu social actuel : il n'y a pas d'autres moyens de diminuer les souffrances des classes laborieuses, en attendant que l'établissement des Phalanstères les guérisse radicalement.

Je vous l'ai dit : les merveilles qu'enfantera l'organisation phalanstérienne seront dues à trois institutions seulement, savoir :

L'Association intégrale ;

L'organisation hiérarchique et libre des travailleurs ;

L'alternance des travaux.

On entend par *Association intégrale* l'Association de toutes les forces productives des habitants d'une commune, c'est-à-dire l'association de leurs capitaux, de leurs bras et de leurs talents pour la production agricole et manufacturière, pour la consommation et les travaux domestiques.

L'Association intégrale exige donc la substitution du ménage *sociétaire* au ménage *morcelé*, et par conséquent la construction d'un bâtiment d'habitation unitaire où chaque famille trouve un appartement séparé et confortable, où des salles de réunion, de travail et de plaisirs soient ouvertes à tous.

L'Association intégrale implique nécessairement l'éducation complète et unitaire, je veux dire l'éducation du corps, du cœur et de l'intelligence de tous les habitants de la commune, quelle que soit leur fortune ; elle implique par conséquent l'établissement régulier et très-perfectionné de ce que l'on a appelé crèches, salles d'asile, ouvroirs, etc.

On entend par *Organisation hiérarchique* la distribution des travailleurs en groupes et séries de groupes, autrement dit, en groupes reliés entre eux de manière à former des corporations d'un ordre de plus en plus élevé, dont les chefs sont hiérarchisés. C'est ainsi que dans un corps d'armée les escouades forment des compagnies, celles-ci des bataillons, les bataillons des régiments, etc., et les commandants de ces groupes divers reçoivent la direction unitaire du général en chef, par l'intermédiaire de leurs supérieurs immédiats.

Je crois l'avoir démontré hier (1) : Dieu a préposé le genre humain à la gestion de la terre, sa planète, et, en mécanicien habile et économe de ressorts, il l'a doté d'aptitudes proportionnelles aux exigences de cette gestion. Par conséquent toutes les fonctions, tous les groupes trouveront les sectaires dont ils auront besoin, et ces sectaires seront passionnés pour le travail qu'ils auront librement choisi, dès que toutes les aptitudes seront reconnues et développées dans les conditions et suivant le vœu de la nature humaine.

L'Organisation hiérarchique en séries de groupes libres implique donc le développement des vocations, des penchants, en un mot des caractères natifs de tous les individus.

L'alternance des travaux, enfin, exige la division de chaque espèce de travail en parcelles aussi minimes que possible.

Telles sont, en peu de mots, les exigences principales de l'organisation phalanstérienne et les conditions qui doivent préparer le bonheur de tous les hommes. Pour alléger les souffrances actuelles, il faut spéculer sur ces données : plus les institutions que l'on créera emprunteront à la société-type, plus elles seront progressives et utiles.

LE FABRICANT. Je ne vois pas trop, monsieur, quel profit je puis tirer de ces données pour ma fabrique.

LE PROFESSEUR. Cela dépend des circonstances où vous vous trouvez placé. Analysons rapidement les trois conditions essentielles de l'association in-

---

(1) Voir l'*Organisation du travail et l'Association.*

tégrale, et voyons si elles renferment quelques rouages que vous puissiez utiliser.

Si, tout en assurant un *minimum* de salaire à vos ouvriers, vous pouviez leur accorder une part dans vos bénéfices, cette *association directe* accroîtrait vos profits et les leurs, puisqu'elle exciterait vos employés à perfectionner les produits de leur travail et à introduire la plus grande économie dans toutes les opérations de votre industrie.

Mais la nécessité de livrer à la discussion les comptes de chaque année, et la possibilité d'un inventaire en déficit offrant de sérieux obstacles à l'*association directe*, vous préférerez sans doute *associer indirectement* vos travailleurs, en leur accordant des primes, en les intéressant d'une manière ou d'une autre à la prospérité de votre établissement.

Si vous ne pouvez en aucune façon ajouter aux salaires de vos ouvriers, en les faisant participer aux bénéfices de la production, il vous sera peut-être facile d'améliorer leur sort en leur procurant les moyens de vivre plus économiquement.

Pour y parvenir, il suffira de créer une espèce d'association entre eux, sur une ou plusieurs branches de consommation : nourriture, logement, chauffage, vêtements, etc. Vous ferez, je suppose, construire un grand bâtiment, distribué de manière que vous puissiez louer à chaque famille un logement commode et sain, chauffé économiquement au moyen d'un calorifère unique pour tout l'établissement. Puis vous ouvrirez une boulangerie, une boucherie, des magasins d'épiceries, de comestibles et de vêtements de bonne qualité, que vous vendrez à vos ouvriers à des prix modérés : ce qu'il

vous sera facile de faire sans aucun sacrifice pécuniaire, puisque vous achèterez en gros et ferez confectionner sur une grande échelle.

Je dois vous en prévenir, cependant : ces divers moyens économiques ont été pratiqués en France et dans des pays voisins ; mais, telle est l'influence délétère de la concurrence anarchique, que la plupart du temps ils ont été avantageux aux maîtres seuls, qu'ils ont aidés à rançonner plus impitoyablement l'ouvrier, et à le priver de toute liberté.

S'il vous est impossible d'utiliser le principe d'*association*, soit en associant les travailleurs aux bénéfices de l'exploitation, soit en les associant entre eux pour la consommation, voyons si vous ne pourrez tirer aucun parti du principe d'*organisation*.

La théorie, appuyée sur l'expérience, nous enseigne combien l'esprit de corps est puissant. Cherchez donc à le faire naître chez vos ouvriers, en mettant vos ateliers en rivalité les uns avec les autres, ou en excitant l'amour-propre de vos employés, et les amenant à être fiers de la supériorité de vos produits sur ceux des fabriques rivales, ce qui sera difficile cependant tant qu'ils ne seront pas intéressés dans l'entreprise.

Ce résultat, très-avantageux pour le fabricant, serait aisé à obtenir dans les grandes manufactures dont les ouvriers sont déjà organisés en groupes ayant leurs chefs ou contre-maîtres : si les employés de tous degrés étaient intéressés aux améliorations par l'espoir de primes ou autrement ; si leur séjour dans l'établissement, au lieu d'être précaire, leur était garanti pour la vie, à moins de fautes très-graves ; s'ils étaient unis entre eux et avec leurs chefs par des institutions de secours mutuels ; s'ils

formaient, en un mot, une espèce de famille où ils fussent assurés de trouver de l'ouvrage et de ne pas manquer des choses de première nécessité dans les maladies et la vieillesse.

Enfin, vous mériterez la reconnaissance de vos ouvriers si vous faites *alterner leurs travaux* chaque jour ou seulement chaque semaine. Ce procédé si simple, et souvent praticable, conserve la santé et les forces du travailleur ; il rend plus légères ses fatigues, tout en augmentant la quantité des produits.

Vous pouvez encore accroître le bien-être des familles attachées à vos fabriques, en procurant aux femmes les moyens de donner plus de temps au travail productif, soit en leur vendant, comme je le conseillais tout-à-l'heure, des comestibles tout préparés, soit en ouvrant à leurs enfants des crèches, des salles d'asile, des écoles et des ouvroirs où les plus âgés puissent s'occuper utilement.

En un mot, plus vous pourrez emprunter à l'organisation phalanstérienne, qui résume toutes les institutions utiles, plus vous procurerez d'avantages à vos ouvriers et à vous-mêmes. Mais, ne l'oubliez pas, cette organisation seule offre un remède efficace aux douleurs de la société. Tout ce qu'on pourra tenter en dehors d'elle présentera de minces résultats ; les emprunts mêmes qu'on lui fera pourront, dans certains cas, faire autant de mal que de bien.

LE FABRICANT. Comment donc est-il possible, monsieur, que des institutions bonnes en elles-mêmes conduisent à des résultats mauvais ?

LE PROFESSEUR. Mon Dieu ! monsieur, les institutions créées dans l'intérêt de l'ouvrier finissent

presque toujours par tourner contre lui : la raison en est que l'offre des bras étant le plus souvent supérieure à la demande, le salaire tend inévitablement à descendre au minimum indispensable au soutien de la vie du travailleur. Si donc une mesure quelconque fait baisser aujourd'hui d'un quart la dépense du salarié, demain les bras viendront s'offrir avec un rabais d'un quart sur le prix de la journée, et le sort de l'ouvrier ne sera pas amélioré.

Cette tendance du salaire à descendre au niveau des premières nécessités de l'existence est admise depuis longtemps comme un axiôme par les économistes. Pour la bien constater, il suffit de remarquer que le prix de la journée de travail est toujours bien supérieur dans les grandes villes, où la vie est chère, à celui de la même journée dans tel village situé au sein d'une province sans industrie. Eh bien ! cette tendance démontre d'une manière péremptoire que le sort des classes laborieuses empirera, quoi qu'on fasse, aussi longtemps que le travailleur sera salarié, aussi longtemps que le salariat ne sera pas remplacé par l'association.

Mais poursuivons notre examen sur la valeur des institutions particulières destinées à venir en aide aux travailleurs, et nous verrons que non-seulement elles sont peu efficaces, mais qu'elles sont encore instables et forcément limitées.

Elles sont instables : un caprice du fondateur peut les lui faire abandonner ; à sa mort son successeur peut les détruire ou s'en appliquer égoïstement tous les bénéfices.

Elles sont limitées, et ne sauraient être généralisées, car pour accroître sensiblement le bien-être de tous, il ne suffit pas de régler d'une manière plus

équitable la répartition des produits, il faut encore augmenter la quantité de ces produits, tellement insuffisants aujourd'hui que s'ils étaient partagés également entre tous les habitants de la France, chacun d'eux aurait par jour une valeur de 30 à 35 centimes en produits agricoles, et de 20 à 25 centimes en produits manufacturés. On se fait donc illusion en espérant améliorer d'une manière notable le sort des masses par des réductions d'impôt, des suppressions de droits de douanes et l'exécution de tant d'autres projets philanthropiques. Tant qu'au préalable on n'aura pas associé les travailleurs et doublé les produits, on ne pourra améliorer le sort des uns sans empirer celui des autres : c'est toujours l'éternel procédé révolutionnaire, si bien défini par ce dicton populaire : *Ote-toi de là, que je m'y mette.*

L'unique moyen d'arriver à un accroissement de produits capable de satisfaire tous les besoins légitimes, c'est d'utiliser toutes les forces humaines en associant les fortunes, les bras et les intelligences de tous pour l'exploitation de la terre et de l'industrie manufacturière.

Vous voyez bien qu'en définitive il faut toujours en venir à l'association intégrale.

LE FABRICANT. Ainsi, monsieur, je dois renoncer à améliorer le sort de mes ouvriers ?

LE PROFESSEUR. Non certainement. Le devoir d'un homme de bien est de rendre aussi heureux que possible les êtres dont il est entouré. Loin de moi l'intention d'arrêter les cœurs généreux qui tentent des améliorations partielles ! J'applaudis au contraire de toute mon âme à leurs nobles efforts, car, enfant du peuple, je sympathise, Dieu merci !

autant que qui que ce soit, aux souffrances du peuple; et quand j'insiste pour montrer qu'en dehors de *l'association domestique-agricole* on ne peut trouver que d'insignifiants palliatifs aux mille douleurs de la société, c'est afin que les personnes de bons désirs ne perdent pas leur temps et leur argent en essais peu féconds, sinon stériles; c'est afin que tous nous unissions nos efforts pour hâter le jour heureux où se fera l'essai d'une commune sociétaire.

LE MAITRE DE FORGES. Cependant, monsieur, si les gouvernements s'entendaient pour fixer convenablement le taux des salaires, croyez-vous qu'ils ne parvinssent pas à détruire le paupérisme et à nous épargner les catastrophes dont il menace l'Europe?

LE PROFESSEUR. Cette mesure, en la supposant praticable, rendrait sans doute moins intolérable le sort des masses, mais elle ne résoudrait pas d'une manière définitive la question de la paix intérieure.

Pour nous en convaincre, ne bornons pas le rôle des gouvernements à une simple intervention dans la rétribution du travail; mais, après leur avoir laissé le soin de régler à leur gré les transactions commerciales, supposons pour un instant qu'ils aient reçu le don des miracles, et nous reconnaîtrons encore toute leur impuissance à faire aux peuples un sort qui les satisfasse toujours.

Tenez, supposons l'accord dont vous parlez possible; supposons qu'en même temps, chez toutes les nations industrielles, la journée de travail dans les manufactures soit réduite par la loi à huit heures et que le prix en soit doublé; allons plus loin:

admettons qu'on ait su équilibrer la confection et la consommation des produits manufacturés et que le commerce ne connaisse plus d'intermittences, qu'on soit parvenu même à empêcher les populations villageoises de se jeter dans les villes pour échanger la vie de privations du travailleur campagnard contre la vie devenue meilleure de l'ouvrier manufacturier ; admettons enfin qu'on se soit procuré, je ne sais où, les denrées nécessaires à tous les besoins de la consommation, en un mot qu'on ait amélioré considérablement, par une série de miracles, la situation des masses laborieuses des villes, et cela pour toujours, sans aucune crainte de retour à la misère.

Eh bien ! qu'arrivera-t-il ? L'homme est insatiable, de sa nature — j'ai démontré hier (1) que Dieu a dû le créer ainsi afin qu'il puisse accomplir sa destinée terrestre. — La classe des travailleurs, incessamment occupée à élever pour le riche des demeures splendides, à confectionner des vêtements élégants, à fabriquer mille futilités du luxe le plus raffiné, ne se contentera pas long-temps de la part que nos miracles lui auront faite ; car sa position, quelque douce que vous la supposiez, sera toujours la gêne, la privation, comparativement au sort de la classe opulente. Les salariés seront toujours une classe à part, et, n'en doutez pas, ils trouveront encore la part du capital trop considérable, et par trop minime la part faite au travail. Devenus éclairés et forts de leur nombre, ils pousseront la société vers un nouvel ordre de choses, comme la

(1) Voir l'*Organisation du travail et l'Association.*

bourgeoisie, enrichie par l'industrie et le commerce et rendue puissante par l'instruction, a poussé, il y a un demi-siècle, au renversement des classes privilégiées. La question sociale se trouvera de nouveau posée dans les mêmes termes qu'en ce moment : il y aura eu du temps de gagné, mais ce sera tout.

Ainsi, messieurs, croyez-m'en : ne demandons pas de miracles aux gouvernements; faisons nos affaires nous-mêmes, puisque nous sommes tous fortement intéressés à ce que la société se transforme pacifiquement. Et pour épargner à l'Europe d'effroyables convulsions, auprès desquelles notre 93 serait, comme on l'a dit, une révolution à l'eau de rose, propageons vigoureusement la science sociale et préparons l'avènement d'un essai de l'association domestique-agricole, hors de laquelle il ne saurait y avoir de salut pour une civilisation qui vieillit sur un volcan.

LE FABRICANT. Mais, monsieur, si vous nous ramenez tous à la culture de la terre, la grande industrie va disparaître. Adieu donc cette élégance, adieu ce luxe que je me plaisais à supposer dans les moindres de vos Phalanstères !

LE PROFESSEUR. Gardez-vous de vous plaindre si l'ouvrier, attiré par le bien-être dont jouiront les habitants des villages organisés, déserte la ville fatale à sa santé et à ses mœurs : le contraire seul est déplorable et plein de dangers pour la tranquillité publique.

Quant au luxe, soyez sans inquiétude, il ne disparaîtra pas : c'est un besoin inné chez l'homme. L'industrie manufacturière, abondamment fournie de matières premières par l'agriculture, prendra

un développement inoui, afin de satisfaire les désirs toujours croissants des populations de plus en plus opulentes.

On tenterait vainement d'organiser isolément les fabriques d'une manière favorable à tous les travailleurs; mais l'industrie manufacturière viendra s'associer à l'industrie agricole. En effet, dans chaque commune sociétaire, les habitants, pour utiliser les moments nombreux qui ne seront pas donnés aux travaux champêtres, créeront des industries appropriées aux produits du sol et aux convenances de la localité. Quelques années après la fondation des Phalanstères, les offres les plus brillantes seront faites aux fabricants, contre-maîtres et ouvriers capables, et l'industrie manufacturière se transplantera peu à peu dans les campagnes.

Heureux alors, je vous le dis, les artistes, les industriels et tous les hommes habiles en quelque genre *que ce soit* ! Ils seront recherchés avec empressement par ces populations avides de savoir. Heureux alors les capitalistes ! car, les capitaux ne suffisant pas aux demandes, l'intérêt de l'argent s'élèvera indubitablement.

LE MAITRE DE FORGES. En vérité, monsieur, votre système est on ne peut plus séduisant. Riches et pauvres, savants et ignorants, cultivateurs, fabricants, rentiers, tous, au sein de vos Phalanges, nageront dans l'opulence. Il est bien fâcheux qu'une aussi merveilleuse utopie soit irréalisable.

LE PROFESSEUR. Irréalisable ! Eh ! pourquoi donc? je vous prie.

LE MAITRE DE FORGES. Pour habiter vos associations, il faudrait des hommes convaincus et dévoués

comme vous l'êtes ; mais ces hommes sont rares et les égoïstes foisonnent.

LE PROFESSEUR. Vous êtes dans l'erreur : la grande difficulté, mais la seule, c'est l'organisation de la première Phalange. Dès que l'expérience aura révélé à tous les avantages incalculables de l'association, les plus obstinés s'associeront, ne fût-ce que par cupidité, par égoïsme.

LE MAITRE DE FORGES. Peut-être : car il y aura toujours dans l'abjection de beaucoup de membres des classes inférieures un obstacle insurmontable à l'établissement des Phalanstères. Si, comme moi, vous aviez passé votre vie en contact avec les ouvriers ; si, comme moi, vous saviez combien il se trouve parmi eux d'individus grossiers dans leurs manières et dans leurs discours, combien sont malpropres, ivrognes, paresseux, vous ne vous seriez pas imaginé que des personnes bien élevées pussent trouver le moindre plaisir à se mêler aux travaux de pareilles gens ; vous ne supposeriez pas que de riches capitalistes et leurs femmes consentissent jamais à s'associer aux ouvriers de nos manufactures et aux manouvriers de nos villages.

LE PROFESSEUR. Mon Dieu, monsieur, personne n'a rêvé la promiscuité dont vous parlez. Certes la femme délicate et élégante, l'homme instruit et poli se plairaient fort peu à une occupation, y eussent-ils un goût très-prononcé, s'ils devaient s'y livrer côte-à-côte avec des malôtrus, des brutaux comme il s'en trouve encore dans les classes pauvres et ignorantes. Aussi, je le disais hier, et je le répèterai autant de fois qu'on me fera votre objection, les charmes les plus doux de l'association, les plaisirs ineffables attachés au travail organisé sont, pour

la plupart, réservés à nos enfants et petits-enfants; car le travail ne déploiera ses grands attraits pour tout le monde que le jour ou l'éducation unitaire aura fait disparaître la grossièreté et remplacé les manières plus ou moins vulgaires de la majorité des civilisés par l'urbanité parfaite et le bon ton universel.

LE MAITRE DE FORGES. Voilà une fameuse utopie ! donner à tout le monde une politesse achevée ! Ah ! ah !

LE PROFESSEUR. Que voyez-vous donc là de si risible ou de si extravagant ? Eh bien ! je vous dis, moi, que l'impolitesse fera place, dès la première génération, à l'urbanité la plus vraie, la plus bienveillante, à moins toutefois que Dieu ne se complaise à créer des hommes fatalement voués à la grossièreté, et réfractaires à toute éducation.

Mais non : vous ne croyez pas, monsieur, que le père du genre humain pétrisse l'enfant du riche d'un limon particulier, qu'il donne au fils du pauvre moins d'aptitude qu'au fils du millionnaire pour la science, les arts et les manières distinguées. Et, si vous ne le croyez pas, si le simple bon sens nous fait voir que les différences de ton, de manières, de mœurs sont les résultats des milieux dans lesquels se trouvent les diverses classes de la société, pourquoi paraître surpris quand j'affirme que le bon ton sera général, lorsque le bien-être et l'éducation seront le lot de tous ?

Habitués à vivre au milieu d'êtres dépravés par la misère et l'ignorance, les civilisés ne peuvent se figurer un autre état de choses ; et si la plupart d'entre eux déclarent impossible la société harmonienne, c'est qu'ils s'obstinent à peupler les Phalans-

tères d'hommes tels qu'ils les voient aujourd'hui, faussés par notre milieu social, le plus grand nombre en proie à la misère, pervertis par le commerce mensonger, l'industrie anarchique et les relations hypocrites. Ils ne veulent pas se donner la peine de reconnaître comment toute Phalange ayant le plus grand intérêt et apportant la plus active sollicitude à ne rien laisser perdre des forces accordées aux hommes par le créateur, élèvera ses enfants de manière à développer le plus possible leurs corps, leurs intelligences et leurs aptitudes. Dès-lors, les femmes et les hommes joindront *tous*, à des talents spéciaux, à la culture des beaux-arts et à celle de l'industrie, une politesse exquise, une élégance de manières et de mœurs auxquelles nous ne trouvons rien de comparable dans nos misérables sociétés.

Ne souriez pas, monsieur, mais plutôt accordez à cette question un instant de réflexion, et, comme moi, vous serez bientôt convaincu que l'élégance des manières sera une conséquence forcée, oui, *forcée*, entendez-vous, de l'aisance générale, de la solidarité des intérêts, de la culture des esprits, de l'unité d'éducation et surtout de la coopération de la femme à tous les travaux, de sa présence à toutes les réunions.

Au surplus, votre objection vient corroborer ce que je vous disais tout-à-l'heure sur l'impossibilité de commencer l'organisation par les fabriques et la facilité d'organiser l'agriculture. En effet, bien peu de personnes des classes opulentes voudraient et pourraient prendre part aux travaux manufacturiers en compagnie des ouvriers actuels, quand, au contraire, dans les premières communes agricoles sociétaires, rien ne les empêchera de former entre elles des groupes pour cultiver les fleurs et

les jardins, soigner les couches, les serres, etc.

La grossièreté, cet obstacle à l'unité, à l'harmonie parfaite des habitants des premiers Phalanstères n'attendra pas au reste, pour disparaître, qu'une nouvelle génération ait remplacé celle-ci : le contact des personnes polies modifiera rapidement les habitudes des individus les plus grossiers. N'avons-nous pas vu bon nombre d'officiers et de fonctionnaires sortis des dernières classes de la société contracter promptement les manières du monde le plus distingué ? Ne rencontre-t-on pas des femmes privées d'éducation qui, élevées tout-à-coup aux premiers rangs, par un caprice de la fortune ou de l'amour, ne sont pas dépaysées au milieu de la société la plus élégante ?

Le riche, d'ailleurs, qui ne voudra pas travailler vivra de ses revenus : il placera ses capitaux dans les Phalanges et ira dépenser ses rentes où bon lui semblera. Chacun sera parfaitement libre d'agir à sa fantaisie. Et ce qui doit faire sourire d'espérance bien des riches malaisés, c'est que le nombre des rentiers assez opulents pour vivre dans une grande aisance et sans avoir besoin de travailler doublera, triplera peut-être ; car, d'un côté, le Phalanstère réalisera des économies énormes sur la consommation, et, d'autre part, l'intérêt de l'argent s'élèvera nécessairement, comme nous l'avons déjà dit, en même temps que le lot du travail et du talent.

LE FABRICANT. Mais, monsieur, l'association aura-t-elle la propriété d'accroître les produits au point de procurer l'abondance pour tous ? J'en doute, en me rappelant ce que vous nous assuriez tout à l'heure de l'incroyable pénurie des produits actuels de la France.

LE PROFESSEUR. Je vois que vous ne vous expli-

quez pas cet étrange phénomène d'une nation intelligente, active, industrieuse, placée sur un sol fertile et qui néanmoins ne produit chaque année que pour une valeur de 200 francs, en moyenne, pour chaque individu.

Ce déplorable résultat est dû à une foule de causes dont les principales sont : le grand nombre de parasites, le morcellement, l'incohérence et l'ignorance.

LE FABRICANT. Qui nommez-vous parasites, je vous prie?

LE PROFESSEUR. Je nomme parasite ou improductive toute personne dont le travail n'ajoute rien à la somme des produits ou des jouissances sociales. J'appelle encore parasites l'individu oisif et celui dont le travail utile pourrait être exécuté plus économiquement, et le serait, en effet, dans une société bien organisée.

Ainsi les rentiers, les militaires, les hommes de loi, juges, avocats, huissiers, les douaniers, les contrebandiers, les mendiants, les vagabonds et la plupart des enfants sont *improductifs* d'une manière absolue : plusieurs de ces classes sont même *destructives*.

Les négociants, les marchands, les banquiers, les notaires, les préposés à la perception des impôts, et les femmes, dont généralement la vie est absorbée par les détails du ménage morcelé , forment encore des classes innombrables d'improductifs , puisque leurs besognes respectives peuvent facilement être faites en Association par un personnel vingt fois moins nombreux.

Les travailleurs industriels eux-mêmes sont bien souvent improductifs en ce sens qu'ils subissent de

fréquens chômages, qu'ils passent, à fabriquer des tissus de mauvaise qualité et, par conséquent, de peu de durée, un temps aussi considérable que l'exigerait la confection d'objets capables de durer deux fois davantage. Ils sont encore improductifs sous d'autres rapports : ils font des travaux destinés évidemment à être exécutés par des machines; ils se servent d'outils grossiers, et parfois ils travaillent moitié moins que s'ils étaient à leurs pièces, ou que si l'organisation sériaire eût rendu le travail attrayant.

La misère et l'ignorance sont aussi cause de l'exiguité des produits, surtout en agriculture.

LE MAITRE DE FORGES. Cependant, monsieur, la terre est fort bien cultivée aujourd'hui ; à telles enseignes que je connais une famille composée de dix-sept personnes de tout âge, domestiques compris, qui *cultive* une propriété de cent hectares et en retire environ 17,400 fr., c'est-à-dire plus de 1,000 fr. par personne.

LE PROFESSEUR. C'est là, en effet, le produit de la grande culture alterne. Toutefois, le résultat n'est pas merveilleux, car s'il est de 1,000 par travailleur, il est d'un autre côté de 174 fr. seulement par chaque hectare, et c'est bien peu.

Au reste, ne concluez pas de cette ferme à la superficie de la France : vous seriez dans une grande erreur, puisque les produits annuels de l'agriculture française sont évalués à 4 milliards à peine, pour cinquante millions d'hectares de terres cultivables et imposables. C'est un produit de 80 fr. seulement par hectare, et en comptant trente-cinq millions d'habitans, c'est pour la consommation moyenne 115 fr. par individu, comme je l'ai dit.

LE MAITRE DE FORGES. Voilà une production bien chétive! Un aussi misérable résultat me surprend infiniment, je l'avoue.

LE PROFESSEUR. Vous cesserez de vous étonner quand vous saurez que le cinquième des terres cultivables, plus de dix millions d'hectares, reste improductif, ou à peu près, sous forme de jachères, de landes ou de terrains abandonnés exclusivement au pâturage; quand surtout vous ferez attention que dans un grand nombre de provinces les cultivateurs sont pauvres et ignorants. Or, la terre, chacun le sait, rapporte à proportion du travail intelligent qu'on lui consacre et des dépenses qu'on fait pour elle. Un hectare cultivé par un pauvre fermier produit 120 fr.; il en produit 200 cultivé par un fermier aisé, ayant des prés artificiels et faisant des élèves.

Ecoutez-moi encore. Les fermes flamandes, si intelligemment cultivées, rendent 411 fr. par hectare, selon les uns, et jusqu'à 588 fr. selon les autres, et demandent le travail d'une personne pour trois hectares et demi, tandis que l'hectare de jardinage ordinaire qui réclame les soins de deux ou trois personnes, produit au moins 1,200 fr. de revenu, et qu'enfin, suivant M. Héricart de Thury, les maraîchers des environs de Paris retirent de 5 à 9,000 fr. de chaque hectare, qui exige, en ce cas, le temps de cinq travailleurs.

LE FABRICANT. J'entrevois comment, dans une commune sociétaire, les bras, les capitaux et les talents spéciaux ne manquant jamais, la terre deviendra très-féconde; mais malheureusement les associés auront à payer de gros intérêts, et, en définitive, les revenus nets seront loin de leur per-

mettre d'introduire chez eux le luxe de logements et de vêtements, comme vous semblez le croire.

LE PROFESSEUR. Puisque vous aimez les chiffres, monsieur, nous allons en poser quelques-uns.

Alors, prenant sur sa table du papier et un crayon, le professeur établit les calculs suivants :

Supposons qu'une compagnie de capitalistes se décide à fonder, sur un terrain de 2,500 hectares, une ferme destinée à recevoir cinq cents familles ou deux mille individus — c'est à peu près le rapport de la population de la France à ses terres labourables — et voyons si cette compagnie qui, certes, ferait un acte de haute philanthropie sociale et d'insigne prudence, ferait aussi, en supposant le problème sociétaire résolu, une bonne spéculation, financièrement parlant.

Pour cela, après avoir examiné succinctement quelles seraient les dépenses forcées d'une telle colonie, nous calculerons approximativement quels en seraient les revenus. Et afin de n'être pas accusés d'exagération, nous évaluerons ces derniers au-dessous du minimum obtenu aujourd'hui et les dépenses au-dessus des probabilités.

L'achat du terrain, des instruments de travail, du mobilier et la construction des bâtiments exigeront de 6 à 7 millions de francs. Supposons qu'il en faille 8 ; et au lieu de porter l'intérêt à 4 ou 4 1/2 p. 0/0, fixons-le à 5. Ce sera pour nos fermiers 400,000 fr. de rente à payer.

Pour établir la dépense d'entretien de notre population, nous supposerons celle-ci composée de un tiers d'hommes, un tiers de femmes et un tiers d'enfants. Nous compterons l'entretien de la femme pour les trois quarts de celui d'un homme, et l'entretien

de l'enfant pour la moitié; cela posé, l'entretien de nos 2,000 colons sera égal à celui de 1,500 hommes.

Nous supposerons encore que chaque homme dépense pour son entretien autant qu'un soldat. Or, un soldat coûtant à l'Etat 255 fr. par an, pour nourriture, vêtements, blanchissage, logement, etc., nos colons dépenseront annuellement pour les mêmes objets 1,500 fois 255 fr. ou 382,500 fr. Cette somme ajoutée aux 400,000 fr. de rente et aux contributions que nous supposerons, pour avoir un compte rond, de 42,500 fr., portera la dépense générale et indispensable à 825,000 fr.

Voyons maintenant les produits obtenus.

En évaluant à 300 hectares les terres occupées par les bâtiments, les chemins, les canaux d'irrigation, les réservoirs, la garenne, les parterres, etc., il restera pour la culture 2,200 hectares que nos colons utiliseront, je suppose, de la manière suivante ;

2,000 hectares seront cultivés selon la méthode flamande et produiront en minimum 400 fr. chacun. — Nous avons vu que les produits sont évalués de 411 à 588 fr. par hectare. — Ce qui donnera, pour les 2,000 hectares, 800,000 fr., ci. . . 800,000 f.

200 hectares en jardins et vergers, à raison de 1,000 fr. l'un, donneront. . 200,000

Nous avons dit que les produits du jardinage sont évalués de 1,200 fr. à 9,000 fr.

Nos 2,200 hectares donneront donc un million, c'est-à-dire 175,000 fr. de profit sur les dépenses.

Mais ces cultures n'exigeront pas tous les bras de notre ferme. Les terres labourées occuperont, comme en Flandre, une personne pour 3 hectares et demi, ou 572 personnes pour nos 2,000 hectares.

Les 200 hectares de jardins demanderont les soins de 600 personnes, ensemble 1,172 individus de tout âge et de tout sexe, employés à la culture.

En supposant, ce qui est évidemment exagéré, 328 personnes ou occupées à la cuisine et autres soins du ménage, ou impropres à toute espèce de travail, pour cause d'âge ou de maladie, il nous restera disponibles 500 colons.

Pour ajouter à leur bien-être, nos fermiers auront donc :

1° 175,000 fr. restant après les dépenses indispensables payées, ci. . . . . 175,000 f.

2° Le produit industriel des 500 colons non occupés aux cultures.

Or, on ne peut évaluer à moins de 1,500 fr. en moyenne le bénéfice annuel de chaque ouvrier, contre-maître et directeur, puisqu'il n'est pas de manufacture employant 500 ouvriers qui ne produise plus de 750,000 fr, en comprenant le salaire de tous les employés, les intérêts et les bénéfices. Mais, pour ne pas sortir de notre système d'évaluation, nous porterons à 1,000 fr. seulement la production de chacun de nos industriels ; nos 500 personnes occupées à la fabrique donneront donc 500,000 fr., ci. 500,000

3° Le produit du travail manufacturier des 1,172 cultivateurs rentrant dans les ateliers durant l'hiver et pendant les mauvais temps.

En supposant cinquante jours de

A reporter. 675,000 f.

Report.	675,000 f.
travail seulement pour chacun, nous aurons 195 années de 300 journées, qui, à raison de 1,000 fr. par chaque année, donneront 195,000 fr., ci. . .	195,000
Total.	870,000 f.

Ensemble 870,000 fr., ou 435 fr. pour chaque personne de tout âge.

Vous voyez, reprit le professeur, après avoir déduit tous ces calculs, que nos fermiers pourront embellir leur demeure et améliorer chaque jour leur position. Vous voyez encore que les capitalistes qui tenteraient l'établissement d'une ferme comme celle-ci retireraient facilement 8 ou 10 pour cent de leurs capitaux, tout en faisant une œuvre des plus progressives ; et si l'un de vous, Messieurs, désire de plus amples détails, il peut consulter avec fruit les *Calculs agronomiques* de M. Le Moyne.

Je dois vous faire observer, avant de quitter ce sujet, que non seulement j'ai évalué le produit de nos terres au-dessous de ce qu'on en obtient actuellement, mais que je n'ai pas eu égard aux circonstances favorables dues à l'association et à l'organisation des travailleurs. Ainsi je n'ai tenu aucun compte de l'activité de nos colons variant leurs occupations, travaillant en réunions d'amis, et assurés d'obtenir dans les bénéfices une part proportionnelle à leurs travaux. Je n'ai pas non plus spéculé sur les irrigations qui, à moins d'obstacles insurmontables, seront pratiquées peu de temps après l'établissement de la colonie.

D'un autre côté, j'ai pris pour base d'évaluation de nos dépenses d'entretien celles du soldat, dont

l'ordinaire et le vêtement sont plus confortables que ne le sont les vêtements et la nourriture de la plupart des ouvriers de nos villes manufacturières et des manouvriers de nos villages. Il est évident toutefois qu'à prix égal les habitants de notre ferme auront un ordinaire plus varié, mieux préparé et par conséquent bien préférable à celui de la caserne. Au lieu de manger tous les jours, comme le soldat, 0 k. 25 de bœuf bouilli, nos colons feront arranger de cent façons diverses leurs 375 kil., non de bœuf exclusivement, mais de différentes sortes de viande, pour un prix égal à celui du bœuf. Puis, avec un léger accroissement de dépense, ils ajouteront à leur ordinaire du laitage de leurs vaches et de leurs brebis, des volailles et des œufs de leur basse-cour, du poisson de leurs rivières, des lapins de leur garenne, du gibier de leur chasse, des fruits de leurs vergers, etc.

LE MAITRE DE FORGES. En vérité, Monsieur, je suis forcé de le reconnaître : la création d'une ferme cultivée par cinq cents familles associées serait une excellente spéculation. Mais c'est une chimère, croyez-moi, d'espérer faire vivre tant de monde en bonne intelligence, quand nous voyons la discorde en permanence dans toute maison ayant seulement une demi-douzaine de locataires.

LE PROFESSEUR. Eh ! sans doute, Monsieur, dix personnes toujours en contact se lassent les unes des autres et bientôt se querellent, souvent même se haïssent ; tandis que deux mille vivront en paix et s'aimeront, quand on aura bien et dûment expérimenté le mécanisme de l'organisation sériaire. Chacun, avec un peu de réflexion, peut aisément

en découvrir la raison et les causes. Voici, au reste, ce que nous enseigne la théorie :

Le Suprême Econome a destiné l'homme à vivre en associations nombreuses, gages de toute économie. Or, comme le créateur proportionne toujours les attractions aux destinées, il a dû nous donner et nous a donné en effet des penchants qui ne peuvent s'harmoniser qu'au sein des grandes réunions, et qui éprouvent des froissements et causent des désordres dans tout autre milieu.

Je suis loin de croire cependant qu'il suffise de réunir quatre cents familles dans une ferme pour y voir régner la concorde. Je ne voudrais pas non plus répondre de la réussite d'un tel établissement, si les fondateurs abandonnaient les habitants à eux-mêmes, s'ils ne se réservaient pas le droit d'expulser ceux dont les caractères faussés par la société actuelle apporteraient le trouble dans la colonie. Pour que le premier essai réussisse, il faut, sans aucun doute, le tenter avec des sujets choisis, avec des enfants, les seuls êtres dignes, selon l'Evangile, d'entrer dans le Royaume de Dieu.

LE FABRICANT. Pourquoi donc les Phalanstériens n'ont-ils pas fait un essai qui, parfaitement inoffensif pour l'ordre public, eût répondu, bien mieux que tous les raisonnements du monde, aux objections des incrédules, et fait voir à tous ce qu'on est en droit d'attendre des merveilleuses promesses de ce système. Une telle expérience, la plus importante de toutes, serait, me semble-t-il, relativement bien peu coûteuse.

LE PROFESSEUR. Les disciples de Fourier comptent bien aussi fonder une Phalange d'essai dès que l'opinion publique, naguère hostile, aujour-

d'hui attentive et même bienveillante sur plusieurs points, sera devenue assez favorable à la doctrine sociale pour demander une épreuve, en souhaiter la réussite, fournir les sommes indispensables pour l'achat des terrains et la construction des bâtiments nécessaires à une population de quatre cents enfants seulement et d'une centaine d'adultes. Un devis fait avec soin porte à 4 millions de francs les frais d'installation, mais comme dans toute entreprise nouvelle, fût-elle de l'industrie la mieux connue, il y a des dépenses imprévues, ce serait folie de ne pas compter les *tâtonnements* au début d'une expérience de la nature de celle-ci. On aura sans doute à faire des changements dans l'appropriation des terrains, dans la construction et la distribution des ateliers et des appartements, des expériences de méthodes, etc. Aussi, les disciples de Fourier n'entreprendront-ils pas un essai avant de pouvoir compter et sur une somme supérieure à celle indiquée par les devis, et sur la sympathie publique.

L'opinion n'est peut-être pas encore assez formée pour faire à la science sociale une avance de cinq à six millions, mais cela ne tardera pas : la Science Sociale gagne chaque jour du terrain, et l'histoire n'offre pas d'exemple de propagation aussi rapide d'une idée capitale.

LE FABRICANT. Si, dès aujourd'hui, les personnes qui ont foi à la puissance de l'association pressaient un peu les hommes de cœur de leur connaissance, si elles faisaient un appel aux bourses de toutes les classes de la société, n'en doutez pas, monsieur, cinq ou six millions seraient facilement recueillis.

Quel homme de bien n'apporterait de grand cœur son offrande? quelle femme ne se priverait

volontiers d'un spectacle ou d'un colifichet pour contribuer à une expérience qui doit, — ainsi le proclament une foule de gens instruits et positifs, — rassurer les familles riches, en élevant une digue au flot toujours montant du paupérisme et fermer pour jamais l'abîme des misères, des vices et des dépravations où nous sommes plongés ?

Non, non, monsieur, personne ne refuserait un don, si faible qu'il fût; et d'ailleurs, si les souscriptions étaient insuffisantes, le budget de l'État ferait le reste.

LE PROFESSEUR. Vous avez raison : le gouvernement contribuerait à l'épreuve, ou même la ferait tout entière à ses frais si l'opinion la réclamait sérieusement. Que des pétitions, couvertes des signatures du dixième des personnes qui souffrent, adjurent nos représentants de voter six millions pour fonder un Phalanstère d'essai sous le yeux et la surveillance de l'autorité, et les chambres ne passeront pas à l'ordre du jour, au risque d'encourir le grave reproche d'avoir laissé à d'autres nations la gloire d'une expérience qui, en définitive, n'entraînerait qu'une perte de un ou deux millions au plus, si, contre toute probabilité, elle échouait complètement.

Si nous nous laissons devancer, certes nous mériterons les sarcasmes du monde entier. Mais, j'aime à le penser, la France, avide de nouveautés et libérale à l'excès de ses trésors, la France qui, depuis des siècles, marche à la tête des peuples dans la voie du progrès, ne souffrira pas qu'une autre nation, avant elle, tente l'expérience de la découverte sublime de l'un de ses enfants. L'invention de Fourier n'aura pas le sort d'une foule d'inventions précieuses dues à des Français, qui n'ont été admirées en

France et appliquées aux besoins de l'humanité qu'après avoir reçu le baptême de l'étranger.

Ayons bonne espérance, messieurs, nous n'avons plus long-temps à attendre. Et de même que Colomb, après plus de quinze ans de démarches et d'efforts, après avoir essuyé les sarcasmes des beaux esprits et les anathèmes des puissants de son siècle, obtint d'Isabelle un vaisseau et découvrit un nouveau monde; de même l'opinion, poussée par la portion jeune et dévouée de la population et entraînée par les masses que la bonne nouvelle remue déjà profondément, réclamera bientôt un essai et procurera les moyens de le faire. Alors nous entrerons dans la terre promise, dans le monde vraiment nouveau, en dépit des esprits étroits et des cœurs égoïstes.

J'en accepte l'augure, m'écriai-je à mon tour, car il me tarde de voir à l'œuvre une de vos Phalanges; d'autant plus que je m'efforce en vain de me représenter cette société où la joie et le bonheur seront la règle et la douleur l'exception. Je le confesse : je me sens toujours entraîné à confondre l'*association* phalanstérienne ou avec le communisme, c'est-à-dire l'oppression de l'individu par la masse, ou avec le saint-simonisme, c'est-à-dire l'oppression de la masse par l'individu.

Ainsi, mon imagination me peint la vie des phalanstériens comme ayant des ressemblances, tantôt avec celle des Paraguaisiens et certaines sectes vivant sous le régime de la communauté, tantôt avec celle des moines ou des militaires soumis à la discipline et à une obéissance plus ou moins passive. Je vous serais bien reconnaissant, monsieur, si vous vouliez rectifier mes idées à cet égard, en me

donnant quelques détails sur les habitudes et les mœurs des Harmoniens.

LE PROFESSEUR. Je pourrais vous répondre : lisez Fourier ; vous trouverez dans ses œuvres d'admirables pages sur les sociétés de haute harmonie, et la description des puissantes et gracieuses institutions qui doivent faire la félicité de nos arrière-neveux. Mais notre maître parle fréquemment d'une époque encore bien éloignée, et peut-être préférerez-vous apprendre quelles seront les coutumes des phalanstériens durant le premier siècle de l'établissement de l'association. Eh bien ! j'ai décrit ces coutumes, et voici à quelle occasion.

Ayant eu dernièrement, avec un de mes amis, une longue conversation dans laquelle nous passâmes en revue les merveilles prédites par Fourier, je fis, la nuit suivante, un songe que je m'empressai d'écrire à mon réveil.

Ce songe, le voici, me dit le professeur, prenant dans son secrétaire un manuscrit qu'il me remit. Puissiez-vous, monsieur, trouver à le lire autant de plaisir que j'en ai eu à le faire !

Si j'eusse été doué de quelque imagination, ajouta-t-il, mon rêve eût été cent fois plus séduisant et plus délicieux, sans cesser d'être une peinture fidèle de l'avenir. Mais, enfermé depuis l'enfance entre les murs d'un collége, porté par goût, sinon par habitude, à ce qu'on est convenu d'appeler les douceurs d'une vie simple et retirée, absorbé par des études et des travaux fort peu poétiques, ignorant également et les plaisirs réservés à l'opulence, et les jouissances dues à la culture des beaux-arts, je n'ai vu dans mon sommeil que les détails tout bourgeois de la vie destinée à nos enfants. A d'autres, plus favorisés du sort et de la fortune et mieux do-

tés de la nature, le bonheur de peindre les mœurs élégantes des femmes et des artistes harmoniens.

Je puis toutefois me rendre la justice de n'avoir conservé de mon rêve que ce qui m'a paru être *une conséquence nécessaire* de l'organisation phalanstérienne.

Quand donc vous lirez ce manuscrit, je vous engage à vous demander à chaque affirmation, à chaque description que vous y rencontrerez, si, comme la plupart des peintures des choses à venir, elle est l'enfant du caprice et de la fantaisie, ou si, étant donnés les éléments logiques de l'association, les institutions que je décris n'en sont pas les conséquences naturelles ; et vous reconnaîtrez, je n'en doute pas, que, loin d'avoir exagéré les merveilles réalisables par l'organisation sociétaire, je suis resté bien au-dessous de la réalité.

J'acceptai avec empressement l'offre qui m'était faite. La lecture de ce manuscrit non seulement me fit connaître les détails de la vie phalanstérienne, mais me découvrit encore les causes des douleurs, des vices et des crimes qui souillent et ensanglantent la terre, et qui font de l'existence actuelle un présent indigne de la bonté divine.

Voici, au surplus, la copie fidèle de ces pages.

VISITE

AU PHALANSTÈRE.

> Après cela, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle..... Et moi Jean, je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, venant de Dieu, descendait du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple..... Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux..... Il n'y aura plus là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé.
>
> APOCALYPSE, ch. XXI

I

Campagnes et jardins du Phalanstère.

UNE neige fine et dure, violemment chassée par le vent glacial d'une nuit de janvier, rebondissait contre les vitres de ma fenêtre et m'apportait de pénibles pensées. Je me disais : Combien l'hiver engendre de douleurs et fait naître de misères, en doublant les besoins de l'homme, en diminuant ses ressources ! Combien de familles mal nourries, mal

vêtues, n'ont, pour se défendre contre la rigueur de cette nuit affreuse, qu'un taudis ouvert à tous les vents, et une poignée de paille que se disputent de faibles enfants à demi-morts de froid ! Qui pourrait compter les souffrances que chaque minute apporte à une multitude d'indigents malades ou sans ouvrage ? Qui pourrait dire combien d'entre eux succombent lentement sous le poids de privations continuelles, et combien plus succomberaient encore, n'était la touchante sympathie de tant de nobles cœurs toujours prêts à venir en aide aux malheureux ?

Mais, hélas ! ajoutais-je, on ne peut se le dissimuler, cette charité sainte, tout ingénieuse, tout inépuisable qu'elle est, restera toujours impuissante à cicatriser tant de plaies, à tarir la source de ces innombrables douleurs contre lesquelles se débattent les classes pauvres, plus nombreuses chaque jour. Pourquoi, mon Dieu ! les hommes s'obstinent-ils à fermer les yeux pour ne pas voir qu'à l'association, et à l'association seule, est réservé un aussi beau miracle?

Et, perdant de vue notre société décrépite, je me complaisais à évoquer les splendeurs de l'avenir, errant dans la contemplation des joies ineffables destinées aux Harmoniens. Peu à peu le sommeil s'empara de mes sens, mais sans briser la chaîne de mes idées.

Il me sembla que, nouvel Épiménide, après avoir dormi durant de longues années, je me réveillais, non pas en l'an 2440, comme l'auteur du *Tableau de*

Paris, mais bien en l'an 1950. Je me sentais jeune, mon corps était plein de force, et mon âme n'avait rien perdu de sa chaleur.

Je me trouvais en compagnie de mon ami Testu, un excellent civilisé, riche, bon garçon, qui regarde la société actuelle comme très-supportable, et s'obstine à déclarer impossible l'association phalanstérienne, dont je n'ai encore pu lui faire comprendre le premier mot.

Nous étions assis sur le sommet d'un monticule dominant une plaine spacieuse d'un aspect délicieux et couverte d'une merveilleuse végétation. Les cultures étaient distribuées d'une manière extrêmement pittoresque : les champs de céréales, les prairies, les vergers s'entrelaçaient de cent façons diverses, et des lignes de dahlias et de rosiers, des touffes d'arbustes, des corbeilles de fleurs de toutes sortes couvraient la campagne, séparaient les diverses productions agricoles, et formaient de gracieuses guirlandes ou de charmantes oasis. Nous remarquâmes encore, sur plusieurs points qui paraissaient plus spécialement consacrés à la culture des fleurs, des espèces d'autels de verdure où se dressaient de blanches statues. A 3 ou 4 kilomètres vis-à-vis de nous, une belle garenne bornait notre vue.

Mille filets d'eau, portant la fraîcheur et la vie à cette luxuriante végétation, dont aucune portion de terrain n'était privée, coupaient la charmante vallée étendue à nos pieds. Il nous semblait voir le Paradis terrestre confié à l'homme avant sa chute.

ou mieux encore un paradis planté par la main des anges pour l'homme réhabilité.

Des groupes nombreux de gais travailleurs animaient ce frais paysage et faisaient retentir l'air de leurs chants joyeux. De temps en temps, divers instruments de musique semblaient donner des ordres, à la manière des trompettes dans les manœuvres de cavalerie ou d'infanterie légère.

Un vaste palais occupait le centre de ce vallon enchanté ; des châteaux et des kiosques élevaient çà et là leurs toitures ardoisées ou leurs brillantes coupoles au-dessus des verts massifs de verdure.

Muets de surprise, nous ne nous lassions pas d'admirer ce merveilleux panorama, quand une fanfare ayant de nouveau attiré nos regards vers l'édifice principal, nous en vîmes sortir plusieurs chars qui venaient d'un train de galop de notre côté. Bientôt ils passèrent au pied du monticule où nous étions assis, et nous pûmes reconnaître qu'ils étaient remplis, les uns de jeunes hommes dans la force de l'âge, les autres de belles et riantes jeunes filles.

A peine cette caravane avait-elle disparu dans un massif d'arbres situé à notre gauche, que des voix enfantines et tumultueuses se firent entendre du même côté, et un instant après, un convoi sorti du massif offrit à nos yeux le plus gracieux spectacle : six chars, beaucoup plus brillants que les premiers, traînés par de jolis chevaux nains, portaient de charmants enfants de six à dix ans, vêtus avec goût, mais simplement, et accompagnés de

quelques adultes. Des étendards aux couleurs éclatantes flottaient sur ces voitures.

A un signal donné par une petite fille armée d'un bâton de commandement, les cris et les rires bruyants cessèrent tout-à-coup, et cinquante voix argentines, soutenues par les voix graves de six personnes chargées vraisemblablement de guider cette troupe joyeuse, entonnèrent une marche vive et animée dont, à notre grand regret, nous ne pûmes saisir les paroles, couvertes qu'elles étaient par l'éclat des instruments dont les accompagnaient les jeunes gens du troisième char.

Il nous semblait entendre l'écho redire au loin ces chants de joie, quand nous nous aperçûmes qu'ils étaient répétés par une autre troupe nombreuse de cavaliers enfantins, qui, courant en groupes serrés et en bon ordre, venaient à la rencontre de leurs jeunes amis. Ceux-ci mirent pied à terre, et tous ensemble disparurent bientôt à nos yeux.

Nous écoutions cependant encore; mais les innombrables oiseaux dont les bouquets d'arbres étaient peuplés faisaient seuls entendre leur chant matinal.

Stupéfait, émerveillé, mon ami gardait le silence, et son regard semblait me demander si ce ravissant paysage, si ces frais et joyeux habitants n'étaient pas les fantastiques créations d'une fée ou d'un magicien, lorsque nous vîmes un vieillard à l'air vénérable quitter un groupe de travailleurs et s'avancer de notre côté. Nous nous levâmes pour aller à sa

rencontre, et bientôt il nous accosta de la manière la plus franche et la plus aimable :

— Messieurs, nous dit-il, vous paraissez étrangers à ce canton, et semblez avoir besoin de repos. Quittez, je vous y engage, ce lieu découvert où le soleil devient ardent, et venez vous reposer au village que vous apercevez à deux pas d'ici.

— Un village! mon père, s'écria Testu. Quoi donc! c'est ce magnifique palais que vous appelez ainsi?

— Sans doute, mon fils : ce bâtiment est le village, ou, si vous le voulez, le Phalanstère de Saint-Remy. Nous n'avons pas même rang de chef-lieu de canton, et ne formons ici qu'une simple commune rurale.

— Un Phalanstère! m'écriai-je à mon tour, transporté de joie. Oh! mon père, quel plaisir j'aurai à le visiter. Mais avant de nous éloigner de ce lieu charmant, ayez la bonté de répondre à quelques questions.

» Je vous demanderai d'abord si c'est aujourd'hui fête à Saint-Remy, que nous avons vu arriver, il y a un moment, plusieurs chars remplis d'enfants les plus gentils du monde? »

— Ces enfants, répondit M. Léonard (ainsi se nommait notre phalanstérien, comme nous l'apprîmes plus tard), ces enfants viennent donner un coup de main aux nôtres. Quelques signes précurseurs de l'orage ont été signalés hier au soir par l'observatoire. Nos enfants, dans la crainte de ne pouvoir achever seuls la cueillette de leurs gro-

seilles qui auraient à souffrir d'un retard et de la pluie, ont appelé à leur aide leurs camarades des Phalanges voisines. Vous avez vu la réponse de deux villages situés de ce côté. Toutes les communes qui, ce matin, n'ont pas absolument besoin de leurs enfants, s'empresseront également de nous les envoyer.

» De semblables échanges ont lieu chaque jour, poursuivit le vieillard : tout le monde y trouve son profit, les réunions nombreuses égayant les séances et doublant l'ardeur du travail. Vous avez vu partir des voitures remplies de jeunes gens : ce sont nos groupes de faneuses et de chargeurs qui vont en aide à leurs amis au Phalanstère voisin, dont les fourrages, coupés depuis deux jours, ne peuvent attendre plus longtemps sans danger. »

— Voilà, repris-je, des coutumes bien faites pour entretenir l'amitié parmi les populations, et très-propres en même temps à accélérer les travaux et à les rendre agréables.

» Maintenant, mon père, auriez-vous la complaisance de nous apprendre pourquoi vous choisissez ce mode de cultures entrelacées dont l'effet est des plus pittoresques ? Si votre but est de charmer la vue, vous l'atteignez parfaitement. »

— Ici, comme en toutes choses, répondit le vieillard, nous nous conformons à la volonté divine, que nous nous efforçons constamment de découvrir. Mais, pour vous bien édifier à ce sujet, permettez-moi de remonter à la fondation de notre Phalange. C'est un peu la manie des vieillards de

remonter au déluge, ajouta-t-il en souriant; au reste, cette digression ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous.

» Il y a de cela tantôt 80 ans, — je tiens tous ces détails de mon père, — les habitants de ce vallon, alors marécageux et fort peu productif, se décidèrent à former une association phalanstérienne, à l'imitation d'une foule de villages circonvoisins, qui avaient considérablement accru leur bien-être et leurs richesses en prenant ce parti. Nos pères, ayant donc mis en société leurs terres, leurs bestiaux, leurs instruments de labourage, etc., et reçu, en échange, des actions portant intérêt et hypothéquées sur la totalité du territoire, firent venir quelques savants versés dans la théorie et dans la pratique de l'agriculture. Ces habiles agronomes examinèrent avec une grande attention les caractères de notre sol; ils analysèrent les terres, recueillirent tous les renseignements possibles près des laboureurs du village, et, à la suite de cette étude, ils indiquèrent les moyens de saigner les endroits marécageux et d'utiliser les eaux abondantes, mais que le défaut d'écoulement rendait nuisibles; enfin ils déterminèrent la distribution générale et l'emploi le plus convenable à chaque terrain.

» Les terres basses que vous voyez ici près — c'étaient des bruyères — furent destinées aux prairies; celles d'au-delà le furent alternativement aux céréales, aux légumes et aux prés artificiels. A notre gauche, on planta les immenses vergers que vous apercevez, et l'on réserva les terres les plus voi-

sines du bâtiment pour les parterres et la culture des légumes de choix. Enfin ce coteau qui borne notre territoire au nord et qui nous sert de rideau contre les vents froids, fut désigné pour la garenne. Cette distribution, en harmonie avec les conditions naturelles de la vallée, produisit cette variété riche et pittoresque dont l'aspect vous séduit.

» Nos pères, voulant ensuite organiser les travailleurs, eurent recours aux hommes instruits dans la science sociale. Les ingénieurs phalanstériens, formés dans les communes d'épreuve, créèrent, pour toutes les branches des fonctions agricoles et industrielles, des Groupes de travailleurs corporisés en Séries ; et comme il est bon, afin d'exciter l'émulation et de répandre le charme et la gaîté dans les travaux, que les sexes et les âges divers se trouvent souvent en présence, ils jetèrent au travers des grandes cultures, qui sont en général le lot des hommes jeunes et robustes, des cultures faciles et gracieuses auxquelles se livrent plus spécialement nos femmes, nos enfants et nos vieillards. Voilà pourquoi vous voyez, encadrant les champs de froment, de luzerne ou de sainfoin, ces bordures de lilas et de lauriers, ces massifs de rosiers aux mille variétés, ces touffes de groseillers, d'arbustes et d'arbres fruitiers, et ces lignes de fleurs qui serpentent dans toutes les directions. »

— Soyez assez bon, mon père, dis-je au vieillard, pour nous donner encore quelques détails sur les premières années de l'association des habitants de ce délicieux séjour. Contez-nous, je vous prie, com-

ment vos pères se sont élevés de l'indigence à la fortune et ont pu préparer pour leurs enfants la merveilleuse opulence dont vous paraissez jouir.

— Dès la seconde année de l'association, reprit M. Léonard, les revenus s'accrurent d'un tiers ; à la cinquième ils étaient doublés, et cela parce que tous les habitants intéressés, par l'association, à la bonne gestion et à la réussite des affaires, avaient appliqué toutes leurs ressources et les économies déjà réalisées à l'amélioration, à l'amendement des terres, à l'irrigation, à l'acquisition de bestiaux de races choisies, à l'achat de machines à battre et à vanner, enfin parce que la population entière s'occupait utilement et devenait chaque jour plus habile dans tous les travaux.

« A la fin de la première année donc, nos pères, tout en vivant d'une manière infiniment plus confortable que par le passé, avaient déjà fait de notables économies sur la consommation en établissant un *comptoir communal* et un *restaurant sociétaire*.

» Le comptoir communal était un vaste bazar placé dans l'Hôtel-de-Ville et confié à une commission de six personnes, trois femmes et trois hommes, chargés d'acheter en gros les objets nécessaires soit à l'association, soit aux particuliers, et de les livrer moyennant une légère augmentation de prix, destinée à couvrir les avaries et les autres pertes possibles.

» Le restaurant sociétaire consistait en une grande cuisine, une boulangerie et une brasserie, où l'on

préparait la nourriture et la boisson pour tous les habitants.

» Au commencement, plusieurs familles continuèrent à préparer leur nourriture chez elles; mais, dès la quatrième année, les cuisiniers de l'association devinrent si habiles, que les plus riches et les plus fins gastronomes firent prendre au restaurant, comme tout le monde, les mets dont ils avaient besoin; ils n'auraient pu se procurer d'une autre manière et à prix égal une chair aussi délicate et aussi variée.

» Ces deux établissements procurèrent de grands avantages; non-seulement ils donnèrent le moyen de vivre mieux, tout en dépensant moins, mais ils permirent encore aux ex-marchands et aux femmes de donner tout leur temps aux travaux de la campagne et des ateliers, ce qui accrut beaucoup le nombre des travailleurs et par conséquent la quantité des produits. Ainsi, d'une part, les revenus généraux augmentèrent, tandis que d'autre part les dépenses diminuèrent, et la richesse du village doubla rapidement.

» Cette situation, plus florissante chaque jour, permit de songer aux constructions dont le besoin se faisait sentir de plus en plus; aussi, dès la quatrième année, commença-t-on à bâtir la grande écurie et l'immense étable que je vous ferai voir tantôt, et à creuser des silos propres à recevoir les grains de la réserve; deux ans plus tard, on construisait divers magasins et de grands ateliers.

» A cette époque, la vie déjà était pleine de char-

mes : l'affreuse inquiétude de l'avenir ne torturait plus personne, les liens de la famille se resserraient à mesure que disparaissaient les causes de désaccord ; la dissimulation ayant cessé d'être profitable, et les intérêts de tous étant identiques, les amitiés étaient vraies, les amours loyales, la bienveillance universelle. Les mœurs s'épuraient, les manières se polissaient ; les enfants, élevés unitairement, croissaient en vigueur, en santé, en dévouement ; et la religion reflorissait : car les cœurs contents, qui voient régner partout la joie et le bonheur, sont disposés à croire à la Providence, à aimer Dieu et à lui rendre des actions de grâces.

» Tout souriait à nos pères ; une seule chose les contrariait encore : devenus aisés ou riches, de pauvres qu'ils étaient auparavant, ils ne trouvaient plus en harmonie avec leurs goûts les vieilles maisons qu'ils habitaient ; elles ne répondaient plus au besoin du comfort, à l'amour du beau et de l'élégant déjà bien développés dans les familles. D'ailleurs ces masures, disséminées çà et là, se prêtaient difficilement aux réunions fréquentes et indispensables à des associés qui ont, plusieurs fois par jour, besoin de se concerter. On songea donc à élever un Phalanstère.

» A cet effet, la grande majorité des habitants ayant accepté les plans d'un habile architecte, on fit un emprunt ; on se mit bientôt à l'œuvre, et l'on continua avcc persévérence ce grand et beau travail qui dura six ans.

» Des dépenses aussi considérables et le rembour-

sement de l'emprunt lui-même devinrent possibles à ces villageois naguères si pauvres, car les revenus ne cessaient de s'accroître chaque année, et cela par des raisons faciles à comprendre :

» Les terres arrosées à propos, et de mieux en mieux cultivées, devenaient plus fertiles ; les jardins et les vergers commençaient à donner des fruits superbes. Nos mères utilisaient leurs loisirs, rendus nombreux par la création d'une belle crèche et d'un magnifique quartier d'asile pour l'enfance, en fabriquant des confitures de cerises et de groseilles que notre vallée a eu de tout temps la réputation de faire excellentes, et en vaquant à cent autres fonctions productives. Les troupeaux s'étaient considérablement accrus et les races perfectionnées ; la vente des animaux dont on n'avait pas besoin pour la consommation, celle des laines, du lait des vaches et des brebis sous forme de beurre salé et de fromages, tout multipliait les revenus de la commune et permettait de faire chaque jour des améliorations et des embellissements.

» La certitude que notre sol et son exposition convenaient parfaitement aux fruits rouges avait engagé nos pères à multiplier, dès la première année de l'association, les cerisiers et les groseillers des plus belles espèces alors connues, mais bien inférieures toutefois à celles que nos voisins et nous sommes parvenus à créer depuis. Aujourd'hui, comme vous le verrez, nous avons, en variétés innombrables, des fruits dont les plus belles exposi-

tions des sociétés d'horticulture de la civilisation n'eussent pas donné l'idée il y a un siècle.

» Tous les habitants de Saint-Rémy, à peu d'exceptions près, s'occupent à quelque fonction de la confiserie : c'est notre industrie pivotale. Les uns cultivent les arbres, les autres cueillent les fruits, que ceux-ci conservent dans toute leur fraîcheur, et que ceux-là préparent en gelées, en pruneaux, etc. Notre Phalange est renommée au loin pour ses confitures. Nos dames ont acquis de la célébrité dans cette préparation, et c'est avec orgueil que nous voyons nos produits recherchés de tout le monde et servis sur la table des rois. Mais revenons :

» Vers la dixième année de l'Association, les enfants, élevés sociétairement, et dont un grand nombre étaient devenus hommes, avaient acquis beaucoup d'habileté dans toutes les branches de l'agriculture et dans l'élève des bestiaux. Pleins de santé et ardents au travail devenu un plaisir incessant, ils expédiaient si promptement la besogne que nos pères sentirent la nécessité d'établir, indépendamment des ateliers ordinaires, une industrie sous-pivotale afin d'utiliser les loisirs forcés de l'hiver, et d'offrir un exercice productif à l'activité dévorante de leur robuste jeunesse.

» On se décida pour l'ébénisterie, qui devait plus tard procurer les moyens de tirer parti des nombreux cerisiers dont notre contrée abonde. L'ébénisterie nous donne aujourd'hui de grands bénéfices. Elle va se perfectionnant tous les jours : cette

après-midi je vous montrerai notre savoir-faire.

» Vous le voyez donc, messieurs, après quinze ans d'Association, les revenus de la commune étaient au moins décuplés, et les familles dont les sept huitièmes étaient pauvres, ignorantes, maladives et grossières, sous le régime de l'isolement et de la concurrence anarchique, virent leur sort, incomparablement moins malheureux dès les premières années de l'Association, s'améliorer sans cesse. »

— Cet accroissement continuel de bien-être, dis-je au vieillard, cette amélioration des mœurs et de la santé sont, je le conçois, les effets naturels de votre vie champêtre et occupée, et de la convergence de toutes les forces ; aussi vos pères ont-ils été bien inspirés en imitant leurs voisins associés avant eux. Serez-vous assez bon pour nous dire par qui a été fondé le premier Phalanstère ?

— Vers le milieu du siècle dernier, répondit M. Léonard, la connaissance de la loi d'attraction passionnelle et de ses applications aux sociétés humaines se répandit dans tous les pays civilisés, de sorte qu'en 1850, il se trouvait fort peu de personnes tant soit peu instruites qui n'eussent étudié l'admirable découverte de Fourier. En France, patrie de ce grand homme, une société d'actionnaires fonda vers cette époque une Phalange d'essai composée, à son début, de 400 enfants et 410 grandes personnes. Après quelques tâtonnements, l'expérience réussit, le mécanisme sériaire fut parfaitement organisé ; on passa rapidement à la grande échelle, et les succès furent tels, qu'en 1870,

une foule de villages, aidés par les ingénieurs sociétaires formés dans les premiers cantons d'essai, s'étaient transformés en Phalanstères.

» En 1900, on comptait par milliers les Phalanges en plein exercice, et comme l'association remplaçait partout les chagrins et les maladies par la santé et le bonheur, l'imitation devint si *contagieuse* qu'aujourd'hui les communes sociétaires couvrent l'Europe et l'Amérique. Déjà plusieurs provinces se sont organisées, c'est-à-dire que leurs phalanges se sont associées entre elles, et avant un demi-siècle on aura bien certainement organisé sociétairement les empires et les continents.

» La liste des hommes qui ont concouru à la propagation de la Théorie et préparé la fondation du Phalanstère d'essai se trouve dans les archives de toutes les communes, et les noms des plus dévoués d'entre eux sont gravés dans la mémoire de tous les harmoniens, car un chant célèbre que nous redisons à chaque anniversaire de cette immortelle fondation, nous les apprend dès notre bas âge. D'un autre côté, bien des villages ont pris ces noms glorieux ou ceux des hommes généreux qui ont jadis consacré leur vie, leur fortune à faire entrer l'hnmanité dans la voie divine où elle s'avance à grands pas; les descendants de ces nobles athlètes sont glorifiés dans tous les pays. »

— Voyez donc, messieurs, nous dit tout-à-coup mon ami Testu, en nous indiquant de la main un massif d'arbustes qu'il regardait fixement depuis quelques instants, voyez cette multitude de char-

mants enfants à demi cachés sous des espèces de tentes : ils vont et viennent en riant aux éclats, ils paraissent jouer avec une ardeur extrême, ils....

— Ces enfants font la cueillette de nos groseilles, interrompit M. Léonard. Et, bien que ce travail exige des précautions, afin de ne cueillir que les fruits mûrs à point, nos bambins sont si exercés qu'ils font en se jouant cette besogne comme toutes les autres.

— A quoi bon, dis-je au vieillard, ces tentes aux couleurs variées sous lesquelles disparaissent à chaque instant ces jeunes travailleurs, et celles qu'on aperçoit disséminées de toutes parts?

— Les unes servent à préserver de l'ardeur du soleil nos fleurs, nos jeunes plantes, nos arbustes, etc. ; les autres abritent nos groupes de travailleurs durant la grande chaleur. Nous trouvons dans l'emploi des tentes bien-être et économie.

— Bien-être, sans doute, reprit Testu, mais économie!

— Oui, mon fils, économie. En toutes choses vous reconnaîtrez ici *beauté*, *utilité*, *économie*. Disciples obéissants de la nature, nous faisons comme elle, nous ne séparons jamais les trois choses. On ne saurait dire combien de fleurs, de fruits et de légumes sont, grâces à nos tentes, sauvés chaque année de la mort dont les menacent les feux de la canicule et les gelées tardives du printemps. Puis nous ferions triste et chétive besogne, n'est-il pas vrai, s'il nous fallait travailler à l'ardeur du soleil; au contraire, si nous sommes protégés, notre ac-

tivité ne se ralentit pas. Il est bien entendu, toutefois, qu'à moins d'urgence, la plupart des habitants, durant les grandes chaleurs, se tiennent à la maison de dix heures du matin à quatre heures du soir et s'y occupent aux travaux intérieurs.

— Pourquoi donc, demandai-je, ce charmant enfant montre-t-il son panier à ses amis et leur fait-il un geste moqueur?

— Garcons et filles, tous ces enfans, comme vous le voyez, sont vêtus des uniformes de leur corporation sériaire; ils portent en outre des ceintures de diverses couleurs affectées aux divers groupes auxquels ils appartiennent, et dont chacun a ses insignes, bannières, guidons, etc., et ses instruments de travail, ses paniers et ses chariots de la couleur de la groseille qu'il cultive.

» Si cet enfant que vous m'indiquiez, et dont la ceinture est blanche, montrait d'un air narquois à ses voisins parés de la ceinture rouge son panier plein de fruits, c'était sans doute pour les railler en leur faisant voir combien les groseilles de son groupe l'emportent sur les leurs. L'homme est naturellement si enclin à admirer ses œuvres qu'il n'est pas un groupe qui ne regarde ses produits comme bien supérieurs à ceux de ses rivaux.

» Vous pouvez remarquer que plusieurs enfants portent au bras une écharpe de même couleur que celle de la ceinture : ce sont des chefs de groupes. Voyez l'activité de ces jeunes chefs : tout en cueillant, ils stimulent leurs amis, excitent la rivalité des groupes, donnent des conseils à droite et à gau-

che, examinent si l'on ne cueille pas le fruit trop vert et si les enfants qui vont porter dans les chariots les paniers remplis de groseilles prennent les précautions nécessaires pour ne les pas fouler. »

En ce moment l'horloge du phalanstère sonna sept heures trois-quarts, et nous vîmes de toutes parts les travailleurs se mettre en mouvement et des groupes se former.

—Il est temps de nous acheminer vers la maison, nous dit M. Léonard : le déjeûner ne tardera pas à être servi. Les trompettes et les clairons donnent le signal du ralliement, et voici déjà nos groupes de groseillistes réunis autour de leurs guidons; les chefs examinent les résultats de la séance; ils félicitent les plus habiles et placent leurs jeunes travailleurs par ordre de mérite.

— *Mon Dieu* ! dit Testu, combien paraissent heu reux les enfants qui conduisent ces brillants chariots attelés de chevaux nains! Et voyez donc comme ces jolies bêtes semblent comprendre le signal du départ et se montrent sensibles aux caresses et aux chants de leurs gentils conducteurs.

» Mais pourquoi donc, mon père, nos groupes de groseillistes, suivis de leurs voitures, s'assemblent-ils devant le Phalanstère? »

— Pour passer l'inspection du colonel de Série, répondit le vieillard. »

Nous vîmes en effet un enfant dont le chapeau de paille, semblable à celui des bergers de la campagne de Rome, était orné d'un panache de plusieurs couleurs, recevoir les rapports des chefs de

groupes, examiner d'un coup d'œil les résultats du travail, réunir les musiciens des sous-séries, donner le pas à la sous-série des groseilles rouges, dont les sectaires avaient fait apparemment une besogne plus considérable et mieux soignée que celle de leurs rivaux ; et bientôt tous les groupes, musique en tête, se dirigèrent vers une cour sur laquelle, nous dit M. Léonard, ouvrait le séristère, c'est-à-dire les ateliers, de la confiserie.

— Quels sont ces chariots aux couleurs éclatantes qui sortent par cette autre porte? demandai-je à notre complaisant *cicerone*.

— Ce sont, répondit-il, des fourgons qui portent le déjeûner aux travailleurs trop éloignés du Phalanstère pour y venir prendre ce repas. Ils se séparent, comme vous le voyez, et se dirigent au grand trot vers les différents kiosques où déjà se rendent des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants qui arriveront en même temps que les provisions. Chez nous, tout se fait avec tant de mesure, qu'il y a fort peu d'instants perdus, et que jamais personne ne s'ennuie à attendre.

» Mais il est temps, messieurs, de descendre au Phalanstère : vous devez avoir besoin de prendre quelques rafraichissements. »

— N'y a-t-il pas d'indiscrétion, mon père, demanda mon ami, à se présenter à l'heure du repas?

— Comment donc, mais vous plaisantez? les étrangers sont toujours bien reçus chez les harmoniens : un caravansérail leur est destiné; ils sont

hébergés, nourris et, au besoin, fournis de vêtements et de linge par la phalange hospitalière.

— Cette généreuse coutume, reprit Testu, doit vous imposer de bien grandes dépenses, et je ne vois pas trop, je l'avoue, comment la concilier avec l'économie dont vous vous faisiez gloire il y a un moment.

— Lorsque nous voyageons, repartit le vieillard, nous recevons la même hospitalité dans les autres Phalanstères : c'est un prêt.

» Puis, en harmonie, tous les hommes recevant une éducation qui développe leurs aptitudes, leurs vocations natives, la plupart d'entre eux excellent dans quelque science, art ou métier. Or, chacun aimant à montrer son savoir-faire, les voyageurs se joignent avec ardeur aux groupes qui exercent leurs arts favoris; ils enseignent à ceux-ci les procédés qu'ils ont appris dans leurs Phalanstères ou dans leurs voyages, et remboursent largement par leur concours les dépenses qu'ils occasionnent.

» D'ailleurs, habile ou non, aucun voyageur ne reste oisif : tous se mêlent aux travailleurs et leur donnent un coup de main. Comment, je vous le demande, les harmoniens, si habitués à l'action, pourraient-ils passer le temps au milieu d'une population occupée, agissante, s'ils ne s'occupaient et n'agissaient eux-mêmes ?

» Les étrangers sont, en outre, nos commis-voyageurs : ils portent en tous lieux la renommée de notre ébénisterie et de nos confitures. Ils nous donnent aussi des renseignemens précieux sur les Pha-

langes qui fabriquent le mieux les objets dont nous avons besoin : vous voyez qu'ils paient bien leur écot.

» Enfin de combien de plaisirs et de perfectionnements ne sommes-nous pas redevables aux voyageurs ? En ce moment, nous avons deux jeunes dames qui nous font l'honneur de passer plusieurs jours à Saint-Remy : l'une d'elles est occupée depuis ce matin à montrer à nos greffeuses des méthodes nouvelles et très-délicates qu'elle pratique avec une grande habileté pour la greffe des groseillers et des framboisiers ; l'autre enseigne, à nos groupes des *entremets sucrés*, à préparer une espèce de *crême à sept fruits*, délicieuse, dit-on, et dont nous jugerons à dîner. Toutes deux sont d'ailleurs de très-habiles cantatrices et doivent se faire entendre ce soir à l'Opéra ; nous verrons si elles méritent leur réputation.

» Vous voyez, messieurs, que c'est nous qui devrons des remerciements à de tels hôtes. »

— Mais, mon père, s'écria Testu, les villages ont-ils donc maintenant des théâtres ?

— L'opéra, mon fils, répondit le vieillard, est l'école gymnastique des harmoniens.... Mais pressons le pas; le déjeûner sera servi avant dix minutes : nous n'avons pas de temps à perdre. Tantôt nous parlerons de l'opéra.

Arrivés au pied du monticule, nous trouvâmes une route large et unie comme une glace, qui avait été arrosée le matin même ; les accotements desti-

nés aux piétons étaient ombragés par de beaux arbres et bordés d'arbustes et de fleurs.

—Vous voyez l'un de nos vergers, nous dit notre guide, en nous montrant vers la gauche des bataillons de cerisiers bien espacés, dont les fruits paraissaient mûrs. Nous cultivons de nombreuses variétés de cerises, afin d'entretenir une émulation utile entre nos groupes de *cerisistes ;* mais toutes ces variétés sont de qualité excellente, car en toutes choses nous avons horreur du médiocre. »

Nous venions de voir sortir du verger et nous regardions cheminer gaiement à quelques pas devant nous un groupe de pêcheurs portant des filets remplis de poissons.

—Ces jeunes gens, nous dit M. Léonard, ont voulu sans doute, en revenant de la pêche, s'assurer s'il n'est pas temps de cueillir les cerises jaunes cultivées par plusieurs d'entre eux : c'est pourquoi ils ont pris, pour rentrer au Phalanstère, ce chemin qui n'est pas le plus court, mais qui, par compensation, offre l'ombrage le plus frais.

— Mon père, dis-je au vieillard, vous occupez-vous des cerisiers ?

—Certainement; dans mon enfance, j'étais membre du sous-groupe chargé d'enlever les mousses des bigarreaux cramoisis, et de celui de la cueillette de cette variété que je préférais à toutes les autres. Mais comme les goûts changent avec l'âge et les forces, devenu grand, je suis entré dans la compagnie des *émondeurs* de cerisiers à fruits aigres. Aujourd'hui je suis chef de cette compagnie.»

A notre prière, M. Léonard nous fit connaître les soins nombreux réclamés par les arbres, et nous comprîmes comment une foule de groupes étaient nécessaires à la culture raffinée des variétés d'une même espèce. Les moindres groupes avaient d'ailleurs cinq cents à six cents arbres dans leurs attributions.

Un grand nombre de femmes de tout âge venaient de notre côté. Nous les attendîmes un instant pour faire route de compagnie. Nous les saluâmes, et notre guide lia conversation avec elles. Je m'approchai d'une gracieuse jeune femme et lui fis compliment de la beauté des fleurs qu'elle tenait à la main.

— Ce bouquet de roses et de jasmin, me répondit-elle, est destiné à mon père dont c'est demain la fête; je viens de le cueillir dans le massif que vous apercevez là-bas.

— Sans doute, madame, lui dis-je, les habitants de Saint-Remy aiment les fleurs avec passion, car j'en vois à profusion de tous côtés, et d'autant plus que nous approchons de votre palais.

— Les fleurs, monsieur, sont les plus délicieuses choses du monde ; et non seulement chacun les aime, mais presque tous veulent en prendre soin. Ces dames et moi nous cultivons particulièrement les rosiers. Nous en possédons des milliers et comptons par centaines les variétés dont un grand nombre fleurissent deux et trois fois par an. Nous venons de nous récréer une demi-heure à les débarrasser des fleurs fanées, des feuilles sèches et des insectes.

» J'ai été visiter aussi mes jasmins et mes œillets, car sachez qu'indépendamment des roses, je soigne encore bien d'autres fleurs.

» Si nous multiplions nos massifs et nos plates-bandes autour du phalanstère, c'est afin que tous, nous puissions, des fenêtres de nos appartements ou de nos galeries, jouir de la vue des parterres toujours fleuris et respirer un air chargé de parfums.

» Nous ne sommes pas, d'ailleurs, parmi les habitans de Saint-Remy, les seuls qui chérissent les fleurs, ajouta la jeune femme en souriant et en me montrant du doigt les innombrables papillons aux fraîches couleurs, voltigeant de tous côtés, et les myriades d'insectes butinant sur les résédas et les œillets. Vous voyez, monsieur, que nos laborieuses abeilles ne manquent pas de pâture; aussi chaque année faisons-nous d'abondantes récoltes d'un miel que nous ne changerions pas contre les produits jadis si fameux de l'Hymète. »

— Je suis surpris, madame, de ne pas voir d'enfants dans votre groupe de fleuristes; leur concours me paraît réclamé pour une foule d'opérations qui exigent qu'on se courbe jusqu'à terre.

— En effet, monsieur, la plupart des fleurs et bien des légumes sont évidemment créés pour attirer l'enfance à la culture; aussi, beaucoup d'enfants, de petites filles surtout, appartiennent-ils à la série des fleuristes. Ils ne sont pas venus ce matin au rendez-vous de sept heures, parce qu'ils étaient en masse à leurs groseilles. La cueillette pressait.

Cependant nous traversions depuis cinq minutes un potager d'une très-grande étendue; la plupart des légumes en étaient beaucoup plus gros que ceux que j'avais jamais vus. J'en apercevais aussi beaucoup d'espèces inconnues et nouvelles pour moi. Des espaliers, chargés des plus beaux fruits, bordaient les plates-bandes émaillées, comme j'en avais déjà fait la remarque, de toutes les fleurs de la saison.

Mme Rollin,—ainsi se nommait la jeune femme avec laquelle j'avais lié conversation, — me montrait, sans dissimuler son orgueil, les légumes, les fruits et les fleurs dont elle prenait soin à un titre ou à un autre. Je suis de première force dans l'art de greffer, me disait-elle encore avec une naïveté charmante, et j'exerce de préférence mon talent sur mes rosiers chéris.

— La culture des fleurs, lui dis-je, est agréable, sans doute; cependant elle exige des soins pénibles et malpropres , peu faits pour de jeunes et jolies femmes. Vous devriez, par exemple, laisser aux hommes les arrosements et les travaux à la bêche.

— C'est aussi ce que nous faisons, me répondit Mme Rollin. Une compagnie nombreuse de jeunes gens est organisée pour les irrigations qui sont ici très fréquentes, car tout s'arrose : arbres, légumes, prairies, céréales, etc. Un groupe d'agriculteurs ou de jardiniers a-t-il besoin de faire arroser ses plantations, une escouade d'arroseurs est bientôt à sa disposition. Les arrosemens , au reste , ne sont pas très fatigants ; généralement, on les opère en

pratiquant une saignée à l'un de nos canaux, et quand l'irrigation est impossible de cette manière, des machines font la partie pénible de la besogne.

» Une autre compagnie est chargée de bêcher : dans tous nos groupes de fleuristes se trouvent toujours quelques messieurs ; ce sont eux qui plantent les arbustes et se chargent des travaux où la force est nécessaire. »

Émerveillé de l'abondance et de la beauté des produits dont la terre était couverte, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Combien les habitants de Saint-Remy doivent être heureux et fiers des prodiges de leur industrie ! Mais aussi que de peines et de soins exigent des résultats aussi prodigieux.

— Sans doute, me répondit Mme Rollin, cette belle culture réclame des soins continuels ; mais ces soins font notre bonheur et notre gloire. Il est si doux de s'occuper chaque jour quelques heures à des travaux de son choix, avec des personnes qui nous sont chères ! Il est si flatteur de se dire : A mes amis et à moi sont dues ces belles fleurs dont l'église est parée chaque jour, et qui nous attirent mille félicitations; c'est, grâce à nos soins, que ces melons sont parvenus à ce degré de saveur qui fait les délices des amateurs; c'est par nous que ces pêches, objets d'envie pour nos voisins, ont valu à notre phalange bien aimée le premier prix à la dernière exposition des produits horticoles de la province et un prix de deuxième degré à l'exposition de région.

» Vous ne sauriez croire, monsieur, ajouta ma belle interlocutrice, dont l'animation colorait le doux visage, vous ne sauriez croire combien nous chérissons notre Phalanstère. Nous sommes si heureux dans cette riante habitation, où notre entrée dans la vie a comblé les vœux de nos parents et réjoui leurs amis; où les moindres objets nous rappellent les joies de notre enfance et les douces rêveries de notre jeunesse. Ici, tout nous parle d'objets aimés; ici tout nous retrace d'agréables souvenirs. Ici, entourés de nos enfants, de nos pères, de nos aïeuls, d'une foule de personnes que nous chérissons dès le berceau, et dont nous n'avons cessé de recevoir des témoignages de la plus tendre affection, nous passons délicieusement nos jours. Notre vie tout entière est un tissu de jouissances variées et renouvelées sans cesse. Nous ne connaissons ni la satiété, ni la lassitude, ni l'ennui, ni le vide du cœur, qui faisaient le tourment de ces pauvres civilisés. »

Tout en devisant, nous avions longé un parterre magnifique et nous étions en face de l'une des portes du Phalanstère. Je saluai madame Rollin; je rejoignis mes compagnons et nous prîmes congé de nos belles fleuristes, qui entrèrent dans le palais.

II

Le Palais. Les Repas. Les Médecins. L'Hygiène. Le Minimum. Perfection des produits.

LE PHALANSTÈRE, ce grand édifice que nous avions aperçu de loin, était un magnifique palais dont les ailes, repliées sur elles-mêmes, formaient entre elles de vastes cours ornées d'arbres, de fontaines jaillissantes. Sa façade grandiose donnait une haute opinion et du talent des architectes et de l'opulence des propriétaires. Les fanfares qui appelaient la population au déjeuner ne nous permirent pas de contempler à loisir cette merveilleuse construction. Nous suivîmes notre guide et montâmes avec lui un large et resplendissant escalier.

Arrivés au premier étage, nous entrâmes quelques minutes dans un vestiaire, d'où M. Léonard, Testu et moi sortîmes après avoir réparé notre toilette. Revenus dans le corridor, nous nous arrêtâmes devant une salle immense, dont la porte ouverte nous laissa voir réunis au moins trois cents enfants de six à dix ans. Leurs blouses et leurs tuniques, aux couleurs variées, les faisaient ressembler à une planche de renoncules en fleur. Beaux, colorés, pleins de vie et de santé, ces espiègles riaient aux éclats et parlaient tous ensemble : c'é-

tait par ma foi plus bruyant que le gazouillement d'une nuée de dix mille hirondelles.

Un charmante petite fille, sortant de la foule, accourut vers notre guide, et lui dit en l'embrassant : Bon papa, nos amis des quatre phalanges sont venus nous aider à cueillir nos groseilles. Nous avons tant de choses à nous conter que tu me ferais bien plaisir en me laissant déjeuner avec eux.

— Reste avec tes camarades, ma chère Marie, répondit le vieillard; je me charge d'en prévenir ta mère, qui confirmera volontiers la permission que je te donne ; son plus grand bonheur, tu le sais bien, enfant gâté, dit-il en lui pinçant la joue, est de t'accorder toujours tout ce que tu désires.

Bientôt nous nous trouvâmes dans le pourtour d'une salle beaucoup plus grande encore que celle dont les belles proportions venaient de me frapper, et nous étions séparés, par des balustrades, du centre, resté absolument vide. Voici, nous dit M. Léonard, la principale salle à manger de la maison. Nous allons nous mettre à table.

Déjà nous nous regardions, Testu et moi, quand tout à coup, à un signal donné, le plancher de l'immense salle s'ouvrit dans toute la longueur et donna passage à deux rangs de tables richement servies, qui furent en place en moins de temps qu'il ne m'en faut ici pour le dire.

A cette apparition, nous ne pûmes retenir un mouvement de surprise. « Pourquoi vous étonner ainsi, nous dit en souriant notre guide, qui avait bien vite reconnu en nous d'ignorants civilisés

égarés en terre d'harmonie et bien ébahis de tout ce qu'ils voyaient : n'est-il pas naturel que les bras de l'homme soient remplacés par des machines quand on fait les choses sur une grande échelle? Ces tables, dressées dans les cuisines au rez-de-chaussée, sont transportées dans les salles à manger par un mécanisme fort simple : c'est chaque jour une grande économie de peines et de temps. »

Bientôt les convives furent assis à leurs tables respectives, et la salle présentait un coup-d'œil très animé : cependant beaucoup de sociétés s'isolaient de la masse et se faisaient servir dans des salons voisins.

M. Léonard nous présenta d'abord à sa femme, qui, malgré son âge, était fort belle encore, et conservait toute la fraîcheur d'une excellente santé; il nous présenta ensuite à sa fille et à son gendre, ainsi qu'à plusieurs vieillards des deux sexes. Il y avait encore à notre table un enfant et un jeune homme d'une quinzaine années.

—Vous le voyez, messieurs, nous dit madame Léonard, près de laquelle on nous avait fait l'honneur de nous placer, Testu et moi, nous mangeons en petit comité, en famille. C'est ainsi que nous avons coutume de faire au déjeuner et au goûter; mais nous dînons et soupons ordinairement en plus nombreuse compagnie.

— Ah! fit Testu, vous ne mangez donc pas, à tous les repas, avec vos enfants...

—Le plus souvent, reprit notre voisine, nous nous

réunissons, pour dîner et souper, aux amis dont nous partageons les travaux ou les goûts gastronomiques, et nous éloignons les enfants, parce que, durant ces repas, la conversation roule sur les intérêts de la Phalange, sur des opérations faites ou à faire, sur les nouvelles du jour, sur des objets littéraires ou scientifiques, en un mot, sur toutes sortes de choses qui ne sont pas à la portée des enfants, et qu'ils ne doivent même pas entendre.

» Un autre motif nous engage encore à en agir ainsi : les enfants ayant besoin d'une nourriture particulière, appropriée à leur âge et à leur tempérament, nous les laissons dîner et souper entre eux et causer de leurs affaires, de leurs travaux, de leurs projets ; ce qui leur est infiniment plus agréable que de manger constamment avec leurs pères. »

Testu ne répondit pas, et je suppose que l'explication lui parut sensée. Tout le monde, dans la salle, était occupé à faire jouer les fourchettes avec cette première ardeur d'appétit qui fait plaisir à voir ; moi-même je m'acquittais de la fonction à merveille.

Les mets étaient parfaits, et les vins excel-lents. Les convives avaient l'air ouvert et distingué, et leurs manières étaient aussi franches que polies ; je n'apercevais aucune trace de chagrin sur ces vi-sages épanouis, je n'y découvrais que l'expression de la bienveillance, de l'affection et du bonheur.

Plus j'examinais les charmantes familles qui m'entouraient, plus j'étais frappé de la beauté et de la vigueur de cette brillante population. C'était

aussi un spectacle touchant que de voir les pères, les mères et les aïeuls accabler leurs enfants de soins et de caresses, et leur complaire à l'envi.

— En vérité, madame, dis-je à ma voisine, je ne me lasse pas d'admirer cette belle réunion, et si tous vos concitoyens ont une santé fleurie comme ceux que j'ai vus jusqu'à présent, vos médecins doivent avoir peu d'occupation, fort minces doivent être leurs honoraires. »

— Il est vrai, monsieur, me répondit Mme Léonard, que la santé des habitants de Saint-Remy est parfaite. Et comment n'en serait-il pas ainsi ? Nous sommes si heureux depuis la naissance jusqu'à la mort ! Quand le cœur est content, le corps exercé, l'esprit cultivé, peut-on se mal porter, je vous le demande ? »

— Ajoutez, reprit un de nos convives, que les maladies héréditaires ont cédé au régime de la vie phalanstérienne ; nous ne connaissons plus que de nom la folie, l'épilepsie, les scrophules, la phthisie, et toutes ces maladies congéniales si connues avant l'Harmonie. »

« La grande loi établie par le Créateur sur l'homme, sur les animaux et sur les plantes, cette loi qui a fait suspecter jadis la justice de la Providence et nier Dieu, cette loi d'amour enfin, en vertu de laquelle *les qualités acquises se transmettent de génération en génération*, ne propage plus de nos jours, comme elle le faisait jadis, de tristes et d'horribles germes, mais bien la force, la santé et

les perfectionnements de toute nature acquis par les pères.

» Les causes d'abâtardissement ayant disparu, et les circonstances favorables à l'amélioration de l'espèce humaine se trouvant toutes réunies dans nos Phalanstères, la santé publique s'est développée au point que la maladie est chez nous une très rare exception.

» C'est que tout contribue à perfectionner la race humaine. Chassés du lit dès quatre heures du matin par l'énergique stimulant de nos luttes et rivalités agricoles, scientifiques, industrielles, occupés le plus souvent durant une grande partie de l'année au grand air, dans nos belles campagnes ou dans nos jardins, nous faisons nos cinq repas de bon appétit, et notre nourriture est toujours parfaite. La gastrosophie hygiénique et l'exercice intégral raffinent incessamment les formes du corps, qui deviennent toujours plus élégantes et plus nobles. Nous avons tous des santés de fer et des muscles d'acier.

» La culture de l'intelligence et la gymnastique, cette branche de l'éducation si perfectionnée aujourd'hui, concourent aux mêmes résultats : les générations croissent en vigueur, en souplesse, en beauté, marchent rapidement vers la plus haute perfection intellectuelle et physique.

» Bientôt, lorsque les empires associés suivront avec ardeur les prescriptions des médecins les plus élevés en grade, c'est-à-dire les plus habiles de la terre, on verra disparaître les pestes et

les épidémies qui subsistent encore sur quelques points arriérés du globe, de même que nous voyons déjà disparaître d'année en année les plantes parasites et les animaux nuisibles, impitoyablement traqués dans des battues générales exécutées par des armées de chasseurs intrépides. »

— Bien que les maladies soient très rares, ajouta Mme Léonard, nos médecins ne se plaignent cependant pas de leurs honoraires, par la raison fort simple que leurs traitements augmentent proportionnellement à la diminution du nombre des malades, et ils sont d'autant plus rétribués qu'ils donnent plus de soins à prévenir les maladies.

» Nos médecins s'occupent surtout à rechercher et à combattre les *causes* des maladies, à étudier nos tempéraments, afin de nous donner d'utiles conseils hygiéniques ; à s'assurer si les aliments sont toujours d'excellente qualité et convenablement préparés ; si la propreté des appartements, des vêtements et du linge est parfaite, si le régime des enfants est approprié au tempérament de chacun d'eux. Cette médecine préventive contribue, avec toutes les circonstances dont mon frère vient de vous parler, à nous donner une santé si robuste qu'il n'est pas rare de voir des centenaires s'éteindre sans douleur et sans avoir été jamais malades. »

— Parbleu ! fit Testu, je suis obligé de convenir que cette coutume de payer les médecins en proportion directe de la santé générale est plus rationnelle que celle des civilisés chez lesquels les

hommes chargés de combattre les maladies étaient seuls intéressés à ce qu'il y en eût beaucoup, comme les louvetiers seuls avaient intérêt à ce que la race des loups ne se perdît pas, les juges à ce qu'il y eût toujours des procès, les soldats des guerres, etc.

» Mais une coutume qui ne me plaît pas autant, c'est celle que vous avez établie pour les repas. J'aime beaucoup vos réunions de famille qui ont lieu deux fois par jour ; mais si je trouve très prudent et très convenable d'éloigner les enfants des autres repas, je déteste encore plus les règles les plus sages dès qu'elles enchaînent la liberté. »

Cette boutade libérale de Testu fut accueillie par un grand éclat de rire. — Rassurez-vous, Monsieur, lui répondit notre voisine en souriant encore. Ici, chacun est parfaitement libre d'agir selon ses goûts et même selon ses caprices; ici, personne ne fait que ce qu'il lui convient de faire. Quand une coutume s'établit, c'est qu'elle répond aux besoins du plus grand nombre, mais nul n'est tenu de s'y conformer : vous êtes au pays de la liberté par excellence. Nous avons parmi nous des papillons qui ne mangent pas deux fois de suite avec les mêmes convives, et qui varient sans cesse la carte de leurs repas aussi bien que leur société. D'autres, au contraire, sont toujours à table près de leurs femmes et des mêmes amis ; d'autres enfin, mais c'est le petit nombre, se font servir dans leurs appartements. »

— Quant à moi, reprit Testu, je suis d'humeur

constante, et je me plais d'autant plus avec mes amis, que je les vois plus souvent. Néanmoins, je conçois parfaitement qu'on ait des goûts différents des miens, et qu'on trouve du charme là où j'éprouverais de l'ennui : soyons heureux chacun à notre manière. J'adopte la devise du Phalanstère. »

Lorsque ce sujet de conversation fut épuisé, je demandai à Mme Léonard comment se réglait la dépense, sans doute très inégale, que faisaient les sociétaires pour leur nourriture.

— Monsieur, me répondit-elle, nous sommes tous abonnés avec la Phalange pour la nourriture, comme pour le logement, le blanchissage, et voici comment les choses se passent :

» Dans tous les services on a établi trois classes différentes, dont les prix d'abonnement sont proportionnés à la dépense que chaque service occasionne à la Phalange. Tous les habitants, sans exception, reçoivent gratuitement les objets de la troisième classe, dite de *minimum*. Ainsi, il n'y a rien à porter au compte des personnes qui se contentent des minimum ; il suffit de débiter les abonnés de première et de deuxième classes de la différence des prix de leur classe à ceux de ces minimum.

» Cette échelle d'abonnements permet à chacun de nous de satisfaire ses goûts ; nombre d'entre nous fréquentent les tables de la dernière classe, tout en prenant des abonnements de première classe, ou hors classe pour le linge ou le logement ; tandis que d'autres se contentent des appartements les plus

modestes et font toujours la meilleure chère. Chacun suit ainsi sans contrôle ses goûts dominants.

» On porte d'ailleurs au compte particulier de chacun les objets qu'il lui plaît de demander en dehors de ses abonnements. Voulons-nous inviter quelques amis à un repas d'extra et hors classe, nous commandons le repas à l'avance, à notre fantaisie, et l'on nous débite de la différence du prix de ce repas à celui des abonnements des convives.

» La Phalange, n'ayant pas à gagner sur elle-même, donne ses objets de consommation au prix de revient.

» Vous voyez, autour de cette table en face, les amateurs d'huîtres les plus passionnés de l'endroit. Ils se sont réunis pour fêter quelques paniers d'huîtres vertes que vient de recevoir, de son frère qui voyage en ce moment, cette dame placée à gauche, leur amphitryon. — Ce sont des fantaisies que peuvent se passer souvent les moins fortunés du Phalanstère. »

— Ne craignez-vous pas, Madame, demanda Testu, que plusieurs se contentant des *minimum*, qui me semblent très confortables, ne vivent sans travailler? »

— Cela ne serait qu'en cas de maladie, répondit notre voisine, car nous sommes tous forts, bien portants, pleins d'activité; et le travail varié et exécuté dans nos groupes toujours gais et intrigués est

un plaisir dont la privation momentanée est pour nous un véritable supplice.

» Quand nous lisons l'histoire des civilisés, nous avons peine à comprendre comment chez eux il pouvait être honorable et de bon ton de ne rien faire. Il fallait que le travail fût bien répugnant à cette malheureuse époque? Celui qui ne s'occuperait pas aujourd'hui serait un phénomène ; il se trouverait si complètement isolé et si malheureux qu'il serait digne de toute commisération.

» Le plus grand plaisir des harmoniens étant le travail, tout voyageur s'occupe utilement pour la Phalange dans laquelle il s'arrête. Voilà pourquoi la coutume accorde gratuitement aux étrangers tous les *minimum*, comme aux habitants mêmes. Toutefois, lorsque nous recevons la visite d'un personnage de distinction, nous ne nous bornons pas à lui offrir les *minimum*, nous le traitons d'une manière digne de son rang, et chez nous le rang représente le mérite. La dépense alors est au compte de la Phalange ou à celui de la série qui nous a valu la visite de l'étranger, et qui le reçoit et le festoie à ses frais. »

Ma voisine m'avait fait accepter une tranche de carpe tellement exquise, que je la priai de me dire où l'on s'était procuré d'aussi excellent poisson, et comment on parvenait à lui donner une chair si extraordinairement délicate.

— A l'exception de la marée, tout le poisson qui paraît sur nos tables sort de nos réservoirs, répondit

Mme Léonard d'un ton d'amour-propre satisfait; et voici en gros la manière de le soigner :

» La série des *poissonnistes*, composée de plus de deux cents personnes, est divisée en groupes qui prennent soin, les uns des brochets, les autres des perches, des truites, des écrevisses, etc.; nos groupes sont d'une extrême jalousie les uns à l'égard des autres; et leur concurrence acharnée leur fait opérer des prodiges dans l'art de perfectionner l'espèce dont chacun d'eux s'occupe exclusivement.

» Le groupe dont je fais partie s'occupe des carpes étoilées, et moi je suis chargée, avec deux de mes amies, de pourvoir à leur nourriture. Quatre jeunes garçons de notre groupe tiennent propre notre réservoir, d'autres pêchent et désignent le poisson qui doit être mangé.

» Chaque groupe reçoit une partie des restes de table dont ses poissons sont avides, et depuis soixante ans nous avons si bien étudié les besoins et les mœurs de nos prisonniers que nous avons complètement transformé les espèces, créé de nombreuses variétés et obtenu des produits qu'on n'eût jamais soupçonnés.

» Nos carpes surtout sont vantées par tous les connaisseurs. Cependant plusieurs voyageurs nous ont assuré dernièrement que dans une province d'Allemagne on avait obtenu des variétés qui l'emportent encore sur les nôtres. Vous sentez bien, Monsieur, que nous entendons n'être surpassés par personne : aussi notre groupe vient-il d'envoyer sur

les lieux et à ses frais une commission chargée de faire une enquête approfondie auprès de nos confrères allemands, et de nous rapporter quelques-uns de ces poissons perfectionnés. Si le climat et la qualité de l'eau ne nous sont pas absolument défavorables, il ne sera pas dit qu'on fasse mieux ailleurs qu'au Phalanstère Saint-Remy. »

J'admirais le feu avec lequel notre voisine nous parlait de ses carpes, et je me disais : les groupes ne mourant jamais et se recrutant sans cesse de sectaires passionnés, pleins d'ardeur et d'esprit de corps, doivent nécessairement pousser à la plus haute perfection tous les travaux auxquels ils s'adonnent en véritables maniaques. Combien les choses étaient différentes en civilisation ! Une foule d'établissements industriels s'éteignaient avec leurs fondateurs ou tombaient dans des mains inhabiles. Les pères eux-mêmes trouvaient rarement dans leurs fils des successeurs passionnés pour le but qu'ils avaient poursuivi toute leur vie.

— Vos poissons, Madame, fit observer Testu, exigent beaucoup de soins et de dépenses ; comment donc, je vous prie, vous et vos amis, êtes-vous payés de vos peines et rentrez-vous dans vos déboursés ? »

— La série des *poissonnistes*, répondit notre voisine, touche chaque année environ cinq millièmes des bénéfices nets de la Phalange. Ce beau dividende est réparti entre les groupes, proportionnellement à la quantité et à la qualité de poisson fournie par chacun d'eux.

» Chaque groupe partage sa portion de dividende entre ses membres, en proportion de la difficulté des travaux de chacun et du temps que chacun d'eux y a donné dans l'année. »

Pendant que nous causions ainsi, notre gentille Marie vint toute joyeuse sauter au cou de sa mère, en lui annonçant qu'elle avait été placée le matin en tête de son groupe de *groseillistes*, et qu'elle avait l'espoir d'en être nommée chef aux prochaines élections.

Tous les convives la félicitèrent ; Mme Léonard surtout l'embrassa tendrement, la prit sur ses genoux, et lui fit mille caresses. C'était à qui lui offrirai quelques friandises de notre dessert ou lui dirait un mot affectueux.

— Conte-nous donc, Mariette, lui dit sa mère, ce qui s'est passé tout-à-l'heure dans votre salle à manger : il m'a semblé que vous y faisiez encore plus de tapage que de coutume. »

— Mon Dieu ! maman, Léopold Rinard s'est emporté contre un camarade qui raillait le groupe des *fraisistes*, dont il est chef, parce qu'on avait trouvé un limaçon dans un de leurs parcs. Ce reproche, n'est-il pas vrai, était bien humiliant, surtout en présence des étrangers. Léopold et ses amis se défendirent vivement. La faute, disaient-ils, n'en était pas à eux, car ils avaient cueilli des fraises dans ce parc le matin même, et ils n'avaient vu ni limace ni limaçon. Si plus tard on en avait trouvé un, c'était sans doute qu'il était tombé d'un cerisier. Les *cerisistes* ripostèrent, et Léopold, qui

a peu de patience, comme tu sais, commençait à se mettre en colère quand Adèle Berton lui cria : « Fi donc ! monsieur Léopold, fi ! que c'est laid de se fâcher ! » Et toutes les petites filles ont répété en chœur : « Fi ! que c'est laid ! » Alors Léopold a tendu en riant la main aux cérisistes, et c'est comme cela que tout a fini. Les mentors n'ont pas eu seulement besoin d'intervenir. Nous avons ensuite causé de notre belle partie de tantôt. »

— De quelle partie veux-tu parler, mon enfant ? lui demanda sa mère. »

— Les petits voisins qui nous ont aidés ce matin à cueillir nos groseilles, répondit Marie, se sont vantés de savoir mieux que nous extirper les mauvaises herbes. Nous leur avons porté un défi. En ce moment on dresse les tentes à l'abri desquelles nous allons nettoyer les cinq dernières grandes couches qui sont assez sales. On verra bien qui, d'eux ou de nous, fera en une demi-heure plus de besogne. Quel plaisir nous allons avoir ! Nous serons plus de deux cents en bataille, et je suis sûre que nous l'emporterons sur les quatre détachements qui se sont si bien vantés. »

Et là-dessus notre espiègle embrassa sa mère, et courut rejoindre ses compagnes.

—Sans doute, dis-je à madame Léonard, ces luttes intérieures et extérieures des groupes ruraux sont pleines d'attrait, et fécondes en résultats utiles ; mais, d'un autre côté, elles doivent être la source de querelles fréquentes, surtout parmi les enfants.

— Nullement, monsieur, me répondit ma voi-

sine. Élevés avec une douceur extrême, et comblés d'incessantes caresses, nos enfants sont aimants et bons. Puis, imitateurs par nature, les enfants se conforment sans effort au ton de la société au sein de laquelle ils naissent et grandissent. Or, le ton collectif, en Harmonie, est à la bienveillance, à la concorde, à l'affection collective : nous sommes constamment heureux ; nos intérêts, loin d'être hostiles, sont toujours identiques. La colère est un vice qui déshonorerait chez nous un homme tout aussi bien que l'ivrognerie.

» Si les haines sont à peu près inconnues parmi nous, les amitiés sont nombreuses, vraies et durables, attendu que, n'ayant de rapports forcés avec personne, nous nous lions exclusivement avec ceux que nous aimons, et nous nous abstenons de fréquenter ceux pour lesquels nous n'éprouvons pas de sympathie.

» Le ton, en Harmonie, c'est donc la politesse véritable, celle qui vient du cœur ; c'est l'élégance des manières, conséquence naturelle de la présence des femmes dans toutes les réunions de travail ou de plaisir.

» Dans un pareil milieu, il serait difficile au tempérament le plus bouillant de devenir querelleur, et jamais une discussion ne peut dégénérer en dispute.

» Au reste, les rivalités les plus ardentes ne se changent pas en haine, car, grâce à l'alternance des travaux, votre rival passionné dans une indus-

trie quelconque est votre collaborateur tout aussi passionné dans plusieurs autres. »

— La tendance des enfants et même des adultes à prendre le ton de la société où ils vivent, ajouta un vieillard, est une loi de Dieu qui peut se formuler ainsi : l'individu est attiré et passionnément entraîné par la masse, à proportion que cette masse est plus considérable et plus homogène ; c'est la loi d'attraction morale, correspondante et analogue à la loi d'attraction matérielle.

» Le Créateur a fait cette loi, comme toutes celles qui régissent l'humanité, en vue de la société harmonienne, où elle est constamment utile, tandis qu'elle avait, au contraire, une foule de conséquences futiles, bizarres ou funestes, dans les sociétés passées. »

— Cette loi, répondis-je, explique en effet l'empire des modes les plus incroyables, les plus opposées au sens commun et les plus nuisibles à la santé. Elle montre pourquoi chez les civilisés un jeune soldat incorporé dans une compagnie de tapageurs devenait bientôt tapageur lui-même, pourquoi dans les écoles nombreuses les nouveaux venus se conformaient tout de suite aux bonnes ou aux mauvaises habitudes de ton établies dans ces écoles. »

— Auriez-vous la bonté, demanda Testu en s'adressant à Mme Léonard, de me dire comment vous punissez vos enfants ? Quel châtiment, par exemple, aurait-on infligé à Léopold s'il eût frappé l'un de ses camarades ? »

— Les autres enfants, répondit notre voisine,

l'eussent privé du plaisir de commander aujourd'hui son groupe à la bataille des mauvaises herbes, et peut-être même condamné à les regarder faire sans lui permettre de mettre la main à l'œuvre.»

Cependant les convives s'étaient peu à peu retirés pour retourner à leurs travaux. Mme Léonard nous quitta la dernière, nous laissant seuls, Testu et moi, avec son mari.

Bientôt les tables, chargées de leur précieuse vaisselle de porcelaine, de leurs cristaux, de leur argenterie et des restes du déjeuner, disparurent, comme elles étaient venues, à travers le plancher, et un groupe de sept ou huit jeunes filles envahit la salle pour en faire la toilette. Les unes remirent à leurs places les chaises et les fauteuils, les autres secouèrent les tapis; celles-ci, armées de balais de plumes, enlevèrent le peu de poussière qui avait pu se déposer sur les tableaux et sur les glaces superbes dont les murailles étaient couvertes; celles-là cirèrent ou balayèrent à l'aide de machines qui absorbaient la poussière. La besogne était si bien distribuée, et chaque pagesse accomplissait avec tant de promptitude sa part de besogne, qu'en quelques minutes tout fut remis en état dans cette immense salle où tout-à-l'heure plus de six cents personnes avaient déjeuné.

III

La Famille en Harmonie. Le Mariage. L'Adoption. Le Divorce.

M. Léonard nous conduisit dans un salon voisin où s'étaient réunis les amateurs de café, et là, tout en prenant une tasse d'excellent Moka, nous causâmes de divers sujets et surtout des mœurs phalanstériennes.

— Je suis vivement touché de la tendre affection qui semble régner entre tous les membres de vos belles familles, dis-je au vieillard : j'ai pris un plaisir extrême, je vous le jure, à contempler, durant le déjeuner, ces parents ravis d'admiration pour tous les faits et gestes de leurs enfants et petits-enfants, et ceux-ci, heureux et fiers de se voir l'objet du culte universel. Ces groupes étaient charmants ; je ne me lassais ni de les examiner ni d'entendre les personnes dont ils étaient composés échanger entre elles les noms les plus doux, les plus tendres caresses. »

— L'amour familial, répondit le vieillard, est une passion si vive chez la plupart des hommes, qu'il a régné en maître, pour le bonheur de tous, dès le début de l'Association, c'est-à-dire dès la disparition des causes de désaccord et de haine entre proches, dont la civilisation était si prodigue. »

— Mais, mon père, répliqua vivement Testu, les civilisés recommandaient sans cesse l'union dans les familles; ils enseignaient à l'enfant le respect pour son père; au père, la tendresse pour ses enfants; au mari, l'amour et la complaisance pour sa femme; à la femme, la fidélité et l'obéissance pour son mari; à tous, ils recommandaient la douceur, la patience, la paix, l'indulgence. Comment donc accusez-vous la Civilisation d'avoir détruit les sentiments affectueux de la famille? »

— De bons sermons, de belles maximes, répondit le vieillard, sont des choses excellentes et bien dignes de louanges assurément, mais, — convenons-en — fort peu efficaces, comme l'ont surabondamment prouvé cinquante siècles d'expérience.

» Sur ce point, voyez-vous, comme sur une infinité d'autres, les directeurs des peuples anciens, au lieu de logo-moraliser les individus, eussent bien mieux fait de rechercher les causes des discordes et des souffrances, et les moyens de détruire ces causes, car cette recherche les eût amenés bientôt à conclure à l'Association-domestique-agricole, seul remède à tous les maux de l'humanité. »

— Quelles causes, mon père, dis-je au vieillard, s'opposaient, selon vous, à la bonne harmonie des familles civilisées, et comment les moralistes auraient-ils pu les reconnaître? »

— Les moralistes, cessant pour un moment de blasphémer Dieu, en accusant la perversité native de l'homme, auraient dû se poser ainsi la question :

» Les mères aiment leurs enfants avec passion,

quand rien ne les empêche de s'abandonner à leur tendresse de mères; elles trouvent leur bonheur à les caresser, à leur complaire en toutes choses : pourquoi donc voyons-nous tant de femmes négliger, gronder, maltraiter et souvent, hélas! abandonner ou détruire le fruit de leurs entrailles ?

» Les enfants sont naturellement aimants : pourquoi donc ne chérissent-ils pas toujours leurs parents? Pourquoi s'en trouve-t-il qui les rudoient, les abandonnent dans leur vieillesse, leur refusent des secours et vont même jusqu'à les frapper, jusqu'à à attenter à leurs jours?

» Pourquoi les frères ne conservent-ils pas toute leur vie l'affection qu'ils ont généralement les uns pour les autres dans leur bas-âge?

» Les sexes sont entraînés l'un vers l'autre par la plus puissante des passions : pourquoi rien n'est-il plus rare que l'amour entre mari et femme? pourquoi se haïssent-ils même fort souvent?

» A ces questions nettement formulées les civilisés eussent répondu facilement. Ils eussent reconnu sans peine que des circonstances extérieures et indépendantes de la nature humaine étaient les causes uniques de l'affaiblissement ou de la dissolution des liens de famille. »

— Auriez-vous la bonté, mon père, demanda Testu, de nous faire connaître quelques-unes de ces circonstances? »

— Voici les principales, reprit M. Léonard : la misère, le ménage morcelé ou familial et la cupidité.

» La misère faisait regarder comme un malheur la naissance de l'enfant; la misère rendait les pères grondeurs, emportés, brutaux, ivrognes, et les enfants maladifs, pleureurs, malpropres, toutes choses bien faites pour désaffectionner les êtres les plus portés à se chérir.

» Le mariage familial, en isolant les familles, faisait peser sur chacune d'elles les mille soucis inséparables de l'éducation individuelle. Logés peu commodément, en général, les civilisés étaient jour et nuit entourés de leurs enfants. L'un de ceux-ci tombait-il malade, la famille entière passait les nuits sans dormir. Se portaient-ils bien, désireux de tout voir, de toucher à tout, animés d'un besoin indomptable de mouvement et de bruit, les enfants brisaient les joujoux et les meubles; ils se querellaient, se blessaient les uns les autres; ils criaient, tapageaient et faisaient un enfer de la maison. De là les gronderies incessantes, les pénitences, les coups, les pleurs; de là, le plaisir avec lequel la mère la plus tendre voyait arriver l'heure de l'école, qui devait la débarrasser de ses enfants; de là bien souvent le désaccord entre les parents, de là la désaffection générale.

» Et, dès que les frères étaient devenus hommes, la cupidité, ce mobile principal des civilisés, semait entre eux la jalousie et l'aversion. La cupidité était la source ordinaire des haines les plus violentes et des crimes les plus odieux : c'était elle qui faisait désirer aux enfants la mort de leurs parents; c'était elle qui armait le frère contre le frère.

» De ces diverses circonstances inhérentes à la Civilisation et à l'isolement des ménages naissaient inévitablement, vous le sentez, la froideur, la désaffection, l'inimitié, la haine, et les civilisés étaient bien aveugles de ne pas voir que les plus beaux sermons du monde étaient impuissants pour empêcher ces dissolvants de l'amour familial de produire leurs fruits ; autant eût valu prêcher aux ronces de ne plus porter d'épines, à la vipère de n'avoir plus de venin. »

— Mon Dieu ! dis-je à M. Léonard, combien cela était facile à trouver ! Rien était-il plus simple et plus logique que ce raisonnement : détruisons les causes de désunion entre les parents, et aussitôt l'amour familial renaîtra, car Dieu l'a implanté vivace au cœur de l'homme.

« Permettez-moi cependant une observation. Des trois dissolvants des liens de famille que vous avez cités, la misère et le ménage morcelé, qui étaient dus à des circonstances extérieures, ont pu disparaître et sont en effet disparus ; mais la cupidité, cette passion dont le créateur a pétri le cœur humain, ne saurait en être arrachée ; et je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui comme jadis, elle n'amènerait pas les mêmes conséquences. »

— Sans doute, répondit M. Léonard, l'homme recherchera toujours son bien-être ; il mettrait toujours, s'il rentrait dans la voie des conflits, son intérêt personnel au-dessus de celui des autres ; mais, en Harmonie, l'intérêt est fort peu exigeant, et cela pour bien des motifs, et d'abord parce que

la fortune n'est plus nécessaire pour se procurer le bien-être physique et les jouissances intellectuelles.

» D'un autre côté, la fortune est absolument personnelle aujourd'hui ; elle ne saurait donner lieu, par conséquent, à la plus légère contestation. La fortune de la femme ne pouvant se confondre avec celle de son mari, la fortune de l'enfant étant indépendante de celle du père, toute personne majeure étant parfaitement libre de disposer de son bien comme elle l'entend, nul n'a intérêt à souhaiter la mort de qui que ce soit, car nul n'est certain d'hériter ; et un héritage, d'ailleurs, ne change pas, comme en civilisation, la position d'un homme. Chez nous, chacun est riche : il n'y a que du plus ou du moins, des degrés. »

— Je ne comprends pas, mon père, dit Testu, comment toutes ces fortunes ont cessé d'être solidaires. »

— La chose est bien simple pourtant, répliqua le complaisant vieillard :

» La Phalange élève unitairement, et aux frais du budget communal, tous les enfants du Phalanstère. Dès l'âge de cinq ans, nos enfants remboursent par leur travail les dépenses qu'ils occasionnent ; à six ans, ils font déjà des économies qui sont inscrites au grand-livre au compte du propriétaire, — car chacun de nous a un compte ouvert sur le grand-livre, — ces économies produisent des intérêts que la Régence capitalise.

» Or ces économies, plus considérables chaque our, grossies par des présents, des récompenses,

des legs, constituent la fortune de chaque individu; et cette fortune, accrue ou diminuée, selon le caractère économique ou prodigue de chacun, suit son possesseur, femme ou homme, jusqu'à la mort, sans se mêler à aucune autre.

» A notre majorité, nous entrons en jouissance de notre fortune, dont, je vous le répète, nous sommes maîtres de disposer comme bon nous semble.

» Vous voyez donc, messieurs, qu'il ne peut y avoir entre nous le moindre conflit d'intérêts, et que la fortune dont les titres sont si clairs ne saurait donner lieu à de honteux conflits.

» Remarquez encore que personne aujourd'hui ne peut devenir un fardeau pour sa famille, et voyez combien cette circonstance est favorable au maintien de l'union entre les parents.

— Évidemment, répondit Testu, les enfants ne sont jamais une charge pour leurs pères, puisqu'ils sont élevés gratuitement par les Phalanges; mais les pères ne sont-ils pas quelquefois dans leur vieillesse une charge pour leurs enfants? »

— Non, répondit M. Léonard, car le droit au *minimum* nous reste toujours.

» Les vieillards, d'ailleurs, ont toujours de beaux revenus jusque dans l'âge le plus avancé. Leur expérience et leurs conseils, bien précieux aux groupes industriels au milieu desquels ils ont passé leur vie, sont largement rémunérés, les vieillards étant généralement chefs de groupes et de séries. Ils sont encore pour la plupart professeurs, membres de l'Aréopage ou de la Régence et reçoivent

des émoluments proportionnels à l'importance de ces diverses fonctions.

» Cependant, un père riche a-t-il dissipé sa fortune par sa prodigalité, — il n'y a pas d'autre moyen de se ruiner, — ses enfants lui viennent presque toujours en aide, afin de lui épargner des privations dans sa vieillesse, mais non pour l'empêcher de tomber dans le dénûment, car nous ne courons jamais ce danger. »

— Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, dis-je à M. Léonard, je vous prierais de m'expliquer comment il se fait que votre douce Mariette donne à trois personnes le nom de bon papa : il m'est impossible de trouver le mot de cette énigme. »

— Questionnez-moi sans crainte, répondit le vieillard, je me ferai toujours un plaisir de satisfaire votre curiosité.

» Si notre petite Marie a trois grands-pères, c'est que sa mère n'est que ma fille adoptive. »

Et comme nous paraissions surpris de cette réponse, le vieillard ajouta :

— Quant à moi qui ai toujours beaucoup aimé les enfants, ces naïves et caressantes créatures, je fus tellement contrarié de n'en point avoir, qu'après quatre ans de mariage, je divorçai et bientôt me remariai avec la femme que vous connaissez. Mais je ne fus pas plus heureux : nous eûmes un seul enfant qui, chose devenue déjà excessivement rare aujourd'hui, mourut au bout de quelques jours.

» Je pris alors le parti d'adopter une jeune fille,

ma Louise ; et j'ai pu depuis ce temps gâter à mon aise mon enfant d'abord, puis, plus tard, ma chère Mariette sa fille. »

— Et pourquoi, demandai-je, avez-vous adopté Louise plutôt que tout autre enfant? »

— Parce que cette jeune fille était l'espoir d'un groupe de *melonistes* dont j'étais chef.

» Au reste nous voyons tous les jours des pères et des mères de famille faire de semblables adoptions; car telle est la volonté de Dieu. »

— La volonté de Dieu ! s'écria Testu : je ne comprends pas. Et le vieillard continua :

— Le créateur, afin que les hommes forment une société de frères, a multiplié dans leurs cœurs les germes des attractions destinées à les unir. Ainsi, bien souvent il donne aux enfants des goûts opposés à ceux de leurs parents. Ceux-ci, voyant leurs fils déserter le groupe qui fait leur bonheur, s'attachent aux jeunes adeptes de ce groupe qui sont doués des aptitudes nécessaires pour continuer à perfectionner leur industrie favorite; ils leur prodiguent les leçons et les caresses et presque toujours les adoptent. »

— Par conséquent, dit Testu, chacun non seulement peut connaître les joies de la paternité, mais chacun est assuré que l'un de ses enfants continuera avec passion ses recherches, ses travaux ou ses collections commencées? »

— Ajoutez, mon ami, dis-je à Testu, que nul enfant n'est privé des caresses maternelles, et qu'aujourd'hui il n'y a plus d'orphelins. »

— Voilà, reprit celui-ci, de prodigieux et saints résultats de votre ordre social, mon père : je vois seulement avec douleur que vous permettez le divorce, cette grande immoralité. »

— Où donc est l'immoralité, répondit M. Léonard, de permettre à des époux qui ne peuvent être heureux l'un par l'autre de se quitter et de chercher le bonheur dans de nouveaux liens ?

» Non, mon fils, les rapports des sexes n'ont rien d'immoral en eux-mêmes : ils sont, comme toutes nos actions, moraux ou immoraux selon qu'ils maintiennent ou troublent l'ordre, selon qu'ils produisent le bien ou le mal, en un mot, selon qu'ils sont utiles ou nuisibles à la société ou aux individus. Or, le divorce, produisant, dans notre société, le bien à l'exclusion du mal, ne saurait être immoral. Il l'était souvent au contraire chez les peuples civilisés, car il apportait de graves perturbations dans les intérêts et les affections de la famille.

» Mais voyez un peu, messieurs, l'inconséquence de la Civilisation : ses lois qui autorisaient la séparation de corps et de biens des époux, tout en les empêchant de se remarier, quoique jeunes et sans enfants, permettaient aux personnes veuves, même chargées de famille, de convoler en secondes noces. Et pourtant ! le mariage d'un veuf, père de jeunes enfants, entraînait presque toujours de funestes conséquences, tandis que le célibat forcé des époux séparés était une source de désordres et de scandales.

» Aujourd'hui, je le répète, le divorce ne nuit à

personne, loin de là : il délivre les époux mal assortis d'un lien pesant, dès qu'il cesse d'être agréable ; il procure aux enfants des divorcés un redoublement de caresses, car leurs beaux-pères ou leurs belles-mères deviennent pour eux de nouveaux *gâteurs* : Dieu a mis tant de charmes, tant de séductions dans l'enfance, qu'il serait impossible d'avoir avec elle aucune relation qui ne fût affectueuse.

» Quand des époux divorcent pour des motifs étrangers à l'incompatibilité d'humeur, ils ne cessent pas pour cela de s'aimer. Ils s'étaient pris par amour ; lorsque cette passion devenue moins vive cède aux exigences de quelque autre passion, ils peuvent se séparer, mais ils conservent l'un pour l'autre une affection mixte, tenant de l'amour, de l'amitié, de l'habitude ; cette affection a une douceur infinie. Je n'ai pas de meilleure amie que ma première femme. »

— Le mariage, dis-je au vieillard, cette chaîne jadis si pesante aux époux civilisés, fait donc aujourd'hui le bonheur des hommes ? »

— Oui, mon fils, à peu d'exceptions près, et cela parce que l'amour seul, la sympathie, fait contracter les mariages, suivant la volonté de celui qui a créé l'amour ; puis encore parceque les causes destructives de l'harmonie conjugale ont disparu. »

— L'amour seul fait les mariages, reprit Testu, l'opinion des parents n'est donc plus consultée par les enfants ? »

— Les pères, qui ne voient pas avec des yeux

d'amants, peuvent bien donner des conseils à leurs enfants, mais jamais ils ne s'opposent opiniâtrément à leurs choix ; ils n'auraient aucun motif raisonnable pour le faire. Le mariage laisse à chacun des époux sa fortune, sa position et même ses habitudes et sa manière de vivre. »

Et comme Testu ne paraissait pas bien comprendre encore cette conclusion si peu d'accord avec ses idées civilisées, le vieillard ajouta :

— Aujourd'hui, mon fils, le sort d'aucun individu n'est entre les mains d'un autre. L'avenir de la femme ne dépend point de celui de son mari, non plus que l'avenir de l'enfant de celui de son père, car, ne l'oubliez pas : leurs fortunes ne sont pas confondues, et rien, sinon l'amour, n'est obligatoirement commun entre les époux ; comme, entre amis, rien n'est obligatoirement commun que l'amitié.

» Et c'est là, messieurs, poursuivit M. Léonard avec exaltation, c'est là la véritable liberté ! Voilà ce qui fait que tout Harmonien est le fils de ses œuvres et que notre valeur se mesure à notre mérite. »

— Mais, mon père, fit observer Testu, l'amour est aveugle ; en cédant à ses conseils ne risque-t-on pas souvent de se tromper ? »

— Cela arrivait très-fréquemment jadis, répondit le vieillard, quand mille considérations étrangères à l'amour faisaient contracter les mariages; car alors les jeunes gens des deux sexes, ayant intérêt à cacher avec soin leurs défauts et à feindre des qualités qu'ils n'avaient pas, restaient inconnus

les uns aux autres jusqu'au moment de leur union. Il n'en est plus de même aujourd'hui que les actions de notre vie entière sont connues de tous. Et d'ailleurs, l'éducation phalanstérienne consistant à développer les vocations et les penchants natifs des hommes, chacun est tel que Dieu veut qu'il soit. Or, ce que Dieu fait étant bien fait, chacun se montre avec orgueil tel qu'il est, et l'on ne peut plus être trompé sur le caractère de la personne à laquelle on veut s'unir. »

— Eh bien ! soit, reprit Testu, vos jeunes mariés sont tous fous d'amour ; mais rien ne me prouve que ce beau feu ne fera pas bientôt place à l'indifférence et peut-être à la haine, comme cela se voyait chez les civilisés. »

— Ce changement, mon fils, n'est pas sans exemple, et voilà pourquoi nous avons établi le divorce ; mais le divorce est infiniment plus rare que jadis : les causes de désaccord entre les époux ayant disparu avec le ménage morcelé et le conflit des intérêts.

» Puis l'éternel tête-à-tête, inévitable dans la plupart des ménages civilisés, bien capable à lui seul de faire fuir à tire d'aile les amours les plus robustes, est ignoré des heureux couples phalanstériens. Les rapports entre époux sont maintenant ce qu'il leur convient ; ils n'en ont pas d'autres que ceux qui sont agréables à tous deux.

» Ont-ils des goûts gastronomiques différents ? L'un ou l'autre des époux n'est plus forcé de sa-

crifier les siens à la paix du ménage; mais chacun d'eux se fait servir à sa guise.

» L'un des époux est-il passionné pour le luxe des appartements, tandis que l'autre préfère les meubles simples et modestes? ils se logent chacun comme ils l'entendent.

» Souvent le mari a des penchants industriels différents de ceux de sa femme, ce qui rend leurs entrevues peu fréquentes. Aussi, nous voyons un grand nombre de couples qui, vivant séparés presque tout le jour, se retrouvent avec d'autant plus de plaisir aux séances du soir, consacrées aux douces causeries et aux tendres épanchements. Ces derniers ne sont pas ceux qui s'aiment le moins long-temps et le moins vivement; leur amour conserve au contraire pendant de longues années toute sa vivacité et sa fraîcheur première.

» Cela vous étonne, mon fils, et vous ne pouvez croire à des amours de quelque durée entre époux? Cependant, dites-moi, n'est-ce pas afin que la femme sache conserver la tendresse de son mari aussi long-temps qu'elle sent pour lui de l'amour; n'est-ce pas afin qu'elle sache lui faire trouver le bonheur à rendre à l'épouse les petits soins, les attentions délicates prodigués à l'amante, que le créateur a doté le beau sexe d'un tact si fin, d'un amour si tendre, si vif et si pudique? En même temps n'est-ce pas à cette fin que le Créateur l'a doté d'une aussi séduisante coquetterie? On ne saurait en douter. »

— Heureux temps que celui-ci pour la femme!

s'écria Testu ; elle est, je le vois, *le maître* dans votre société. »

— Dites, mon fils, heureux temps pour tous ! répondit le vieillard. En Harmonie, je ne puis trop vous le répéter, la femme et l'homme sont parfaitement libres de leurs personnes et maîtres de leurs destinées. Nul individu ne commande à un autre qu'autant que ce dernier trouve son plaisir dans l'obéissance, selon la volonté divine. »

— Comment ! la volonté divine ? répliqua vivement Testu. »

— Mon fils, quand le créateur veut attacher deux êtres l'un à l'autre, il les unit par l'attrait ; si ces deux êtres sont de forces inégales, il rétablit l'équilibre en soumettant le fort au faible. Ainsi, les pères se sentent portés à complaire, à céder à leurs enfants ; ainsi, nous trouvons un bonheur ineffable à obéir même aux caprices de notre bien-aimée : rappelez-vous vos premières amours.

» La femme commande donc généralement en relations d'amour et de famille, parce que Dieu le veut ainsi ; il le veut en lui donnant un cœur plus aimant que le nôtre, en la chargeant de porter dans son sein, de nourrir de son lait le fruit de nos amours, en inspirant à la mère une affection plus vive et plus dévouée pour ses enfants que celle dont il a doté le père.

» N'est-il pas de toute justice, je vous le demande, que la femme choisisse, parmi ses adorateurs, le père futur des enfants qu'elle chérira par-dessus toutes choses, de ces enfants qui lui coûteront dou-

leurs et soins ? Pour moi, je ne puis penser sans indignation aux temps déplorables où l'on imposait à la jeune fille un époux qu'elle n'aimait pas, qu'elle détestait quelquefois, et avec lequel cependant elle était condamnée à passer tous les instants de sa vie entière ! Le mariage civilisé n'était le plus souvent que le viol légalisé et moralisé.

» Si la femme domine par droit divin, c'est-à-dire à cause de la supériorité de ses passions *amour* et *amour familial*, dans les rapports où ces passions sont en jeu, l'homme, de son côté, ayant en général les passions *amitié* et *ambition* plus développées que la femme, prime plus généralement aussi dans les relations dont ces passions sont les mobiles. »

— Ces détails sur la famille harmonienne m'intéressent vivement, dit Testu à notre guide ; veuillez donc me permettre de vous demander quelques éclaircissements.

» Les enfants, avez-vous dit, sont élevés aux frais de la Phalange. Cette coutume ne me semble pas absolument irrréprochable : d'abord elle fait contribuer aux dépenses causées par cette éducation les personnes privées de famille, et cela me paraît peu équitable ; ensuite elle enlève aux parents le plaisir d'élever eux-mêmes leurs enfants. »

— Le droit de faire élever ses enfants par la Phalange appartient à tous, c'est vrai, répondit le vieillard. Toutefois, chacun est libre de ne pas en user, si cela lui convient, et d'instruire ses fils comme il le désire. Mais personne n'est assez fou, je vous jure, pour vouloir soustraire ses enfants

à l'éducation commune, par la raison qu'il serait impossible à l'homme le plus riche et le plus instruit de leur donner une éducation aussi complète, aussi utile et qui rendît ses enfants aussi heureux que celle qu'accorde à tous la Phalange la moins opulente. Nous visiterons ensemble le quartier habité par notre jeunesse, et vous en jugerez.

» Au surplus, le père qui éprouve le désir d'instruire son fils peut s'enrôler dans le professorat : il a l'avantage de donner des leçons à son enfant, en même temps qu'à plusieurs autres, et seulement sur les branches de l'instruction qu'il affectionne plus particulièrement, et d'être rétribué et honoré pour ce travail.

» Quant à la dépense occasionnée à la Phalange par l'éducation, elle est peu considérable. Nos enfans, comme je vous l'ai dit, rendent des services dès l'âge de trois à quatre ans. Prélevée sur les bénéfices généraux, cette dépense est proportionnelle aux revenus de chacun et fort légère, même pour le plus riche.

» Ne dites pas d'ailleurs qu'il est injuste de faire participer l'homme sans enfants aux frais de l'éducation générale, car, aujourd'hui, tout le monde a des enfants au moins adoptifs ; puis, la Phalange ayant donné gratuitement l'éducation à chacun de nous, nous ne faisons que lui rembourser ses avances, en contribuant à élever ceux qui entrent après nous dans la vie et dont les talents, en faisant un jour la gloire et la fortune de notre chère Phalange, feront en même temps les nôtres. »

— A quoi donc, mon père, dis-je au vieillard, vous engage l'adoption que vous avez faite de votre Louise? »

— A la traiter comme si elle était issue de mon mariage, répondit M. Léonard, c'est-à-dire à l'aimer, à la caresser, à lui complaire en toutes choses, car voilà le principal devoir des parens harmoniens envers leurs enfans : devoir bien doux, surtout pour les mères, qui toutes voient dans leurs fils des miracles de beauté, de gentillesse et d'esprit.

» Ma Louise, d'ailleurs, ne sera pas oubliée dans mon testament. Nos lois permettant, comme je vous l'ai dit, à tout harmonien majeur de disposer de sa fortune selon son bon plaisir, nous la partageons tout naturellement, à notre mort, entre les personnes que nous avons aimées d'amour ou d'amitié et les groupes dans lesquels nous avons passé notre vie. »

— Mais, mon père, dit Testu, j'ai toujours entendu dire qu'il est dangereux de gâter les enfants. »

— Aujourd'hui, répondit notre guide, les *gâteries* des parens ne peuvent plus nuire aux enfants, qui sont constamment en contact avec des lurons de leur âge et qui se forment entre eux le caractère. Les enfants, chacun le sait, loin d'être des gâteurs, se redressent sans miséricorde les uns les autres. Une visite dans le quartier des enfants vous édifiera mieux à ce sujet que tout ce que je pourrais vous dire.

» Quand donc j'ai adopté ma Louise, c'était, je le répète, afin de pouvoir la gâter tout à mon aise; et mon plus grand plaisir a toujours été de lui complaire, de lui donner tout ce qu'elle désirait : je n'ai jamais su lui rien refuser.

» En retour de ma tendresse, ma fille m'a constamment témoigné la plus vive affection, la plus entière confiance; elle m'a toujours consulté avant de prendre une détermination un peu importante. Vous sentez, au reste, messieurs, qu'il ne pourrait en être autrement, car les enfants s'affectionnent nécessairement aux personnes qui, sans leur adresser jamais un mot de reproche, condescendent à toutes leurs volontés, et satisfont tous leurs désirs. »

— Ce que vous venez de nous dire, mon père, fis-je au vieillard, de la tendance des parents à gâter leurs enfants, me rappelle et m'explique des impressions fort anciennes, auxquelles je n'étais pas maître de me soustraire. Dans mon enfance, mes camarades pouvaient me badiner sur les bizarreries de mon caractère ou sur des maladresses : je prenais en bonne part leurs railleries que je leur rendais à l'occasion, et je faisais en dedans des efforts pour me corriger. Mes professeurs pouvaient me punir : je supportais sans me plaindre les châtiments mérités. Mais lorsque mon père me faisait les plus justes reproches, je murmurais, j'allais même jusqu'à le taxer de partialité, de préférence pour mes frères. J'eusse bien voulu, je vous assure, n'avoir pas cette disposition d'esprit, mais j'y cédais malgré moi.

» Je comprends maintenant que si mon père souffrait d'être forcé de me punir dans mon intérêt, et si je souffrais de mon côté en me regimbant contre ses châtiments, c'est que mon père n'était pas dans le rôle assigné aux parents par le créateur, et que le milieu social le contraignait à agir dans un sens opposé à ses attractions, aux impulsions de sa nature de père.

» Je comprends aussi comment l'organisation actuelle qui dispense les parents de faire à leurs enfants aucun reproche, aucune réprimande, tout en leur permettant de les gâter autant qu'il leur plaît, je comprends, dis-je, comment cette organisation a rétabli les choses dans l'ordre voulu par Dieu, et rendu les liens de famille les plus doux et les plus indestructibles.

» Mais si l'amour familial est aujourd'hui une source intarissable de joie pour les heureux harmoniens, il m'est difficile d'admettre qu'il en soit de même de l'amour. Il me semble, par exemple, que rien ne pourra détruire la jalousie, et pourtant la jalousie est une poignante douleur. »

— La jalousie, répondit le vieillard, est moins poignante depuis que les personnes trompées dans leurs espérances amoureuses trouvent une foule de consolations, une foule de compensations — si je puis m'exprimer ainsi — dans l'affection des parents et des amis dont elles sont entourées.

» La jalousie ne cause plus ni troubles ni scandales depuis que l'émancipation complète de la femme a rendu son choix sacré aux yeux de tous.

» Je l'avoue, néanmoins, l'amour cause encore des frémissements et des douleurs de plus d'une sorte, et il continuera à le faire jusqu'à ce que les rapports amoureux soient complètement organisés; car, sans organisation, point d'harmonie.

» Déjà une enquête sociale est ouverte à l'effet de constater les souffrances causées par l'amour et les lacunes dans les lois qui régissent actuellement le mariage. Or, vous sentez, mon fils, que du moment où l'on aura bien déterminé le mal et reconnu le remède, rien n'empêchera le législateur d'appliquer ce remède; car, dans le milieu harmonien, les institutions matrimoniales ne sauraient, quelles qu'elles soient, froisser les intérêts de personne. »

J'allais répondre à M. Léonard quand soudain un grand mouvement qui se faisait au dehors appela notre attention. Je me promis toutefois de demander à l'occasion des éclaircissements sur les lois projetées concernant le mariage.

IV

Les Groupes. Libre option des travaux. Les Appartements et leur distribution. La Rue-Galerie.

Nous nous étions placés, pour prendre le café, dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où nous jouissions de la vue de la campagne. Tout en causant, nous admirions les superbes parterres qui formaient autour du Phalanstère comme une immense ceinture de verdure enchâssée de millions de rubis, de perles et d'opales. Rien n'était plus charmant que les lignes d'arbustes fleuris qui, s'échappant des parterres, allaient en serpentant se perdre dans les potagers et les grandes cultures. Rien n'était plus délicieux que les parfums dont cette multitude innombrable de fleurs de toute espèce embaumait l'atmosphère.

Au moment où j'allais répondre à M. Léonard, le clairon résonna de divers côtés. C'était des signaux de manœuvres. Un grand mouvement se fit soudain dans toute la plaine. Nous vîmes se rompre des multitudes de groupes, et de nouveaux groupes se reformer bientôt autour des étendards qui flottaient au centre des lieux de rendez-vous. Bientôt ces groupes se mirent en marche ; peu nombreux d'abord, ils grossissaient en avançant de notre côté.

— Mes amis se rapprochent, nous dit notre guide, car voici l'heure fixée hier pour attaquer les parterres. En effet, une série composée d'une centaine de dames, d'une vingtaine d'hommes et d'une cinquantaine d'enfants venus de droite et de gauche, firent halte à deux cents pas devant nous; puis ils se partagèrent en groupes, dont l'un entra dans un massif de balsamines, l'autre entoura une plate-bande couverte d'œillets ; celui ci se dirigea vers une immense collection de tulipes, celui-là vers un champ de dahlias. Enfin, quelques groupes attaquèrent, suivant l'expression phalanstérienne, qui les jacinthes, qui les renoncules, tandis que d'autres prenaient position dans les bosquets de rosiers.

En un moment les tentes furent dressées, et les opérations commencèrent.

— Quelle célérité dans les manœuvres ! s'écria mon ami. Les harmoniens sont bien les hommes les plus économes de temps qu'il y ait jamais eu, ils ne perdent pas une minute.

» Mais dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il, en s'adressant à M Léonard, comment chacun sait-il où il doit se rendre à tel moment donné ? »

— Tous les soirs à la bourse, répondit le vieillard, chaque chef, au nom de son groupe, fait connaître qu'il y aura séance le lendemain, et quelle en sera la durée. Les chefs de séries, après avoir entendu les demandes de services faites aux groupes hors rangs, arroseurs, bêcheurs, etc., et reconnu l'urgence des travaux projetés, fixent

l'heure à laquelle chaque groupe se rendra au travail. Si aucune objection sérieuse n'est faite, on inscrit sur un grand tableau la distribution des travaux du lendemain en cas de beau temps, et les modifications à cette distribution en cas de pluie. Si des changements à l'ordre du jour deviennent nécessaires pour une cause quelconque, on les fait à la petite bourse qui se tient après le *dètitè*. — Nous nommons ainsi le premier repas, celui de cinq heures. — Vous voyez que chacun, connaissant ainsi les heures des séances, s'arrange facilement pour employer ses journées comme il lui plaît. »

— Comme il lui plaît ! s'écria Testu. Mais il me semble, au contraire, que vous n'êtes pas maîtres du choix de vos occupations : il vous faut aller au travail avec les groupes dont vous êtes membres, et, qui plus est, aux heures indiquées au tableau. »

— Les heures de travail sont fixées à l'avance, sans doute, reprit le vieillard, et fort heureusement pour notre liberté ; si elles ne l'étaient pas, nous serions esclaves les uns des autres : il nous faudrait attendre celui-ci, courir après celui-là ; les groupes ne parviendraient jamais à se former : ce serait un désordre complet et une immense perte de temps.

» Mais vous allez juger de l'étendue de notre liberté :

» D'abord, quand cela nous plaît, nous sommes parfaitement libres de ne pas travailler : l'absence de quelques membres ne pouvant empêcher un groupe de faire sa besogne. Ainsi aujourd'hui, vous

lant me donner le plaisir de vous montrer notre Phalanstère, je ne prendrai part à aucun travail.

» Je pourrais de même m'absenter tous les jours de nos réunions, sans encourir d'autre peine que la perte des bénéfices attachés à mes labeurs; mais je m'en garde bien : nos séances si gaies et si amicales sont les plus agréables de tous les passe-temps.

» Et puis, nous sommes libres de choisir à chaque instant nos occupations et voici comment :

» Parmi plus de cent groupes dont je suis membre, vingt-cinq sont appelés à se réunir aujourd'hui. Supposant donc à chacun d'eux pour une heure de besogne en moyenne, vous voyez que j'ai le choix entre plusieurs groupes différents à toute heure de la journée. Je vais donc où me pousse ma fantaisie, ou plutôt je me rends là où mon travail est plus nécessaire, où les intrigues sont plus vives et mieux nouées, où je sais devoir trouver telle personne avec laquelle je suis bien aise de passer une heure. En ce moment, je pourrais me joindre à ces amateurs de roses à odeur de thé, que vous apercevez là-bas, ou à ces autres amis occupés à nos pêchers, puisque je suis membre actif de l'un et de l'autre groupe. »

Durant une demi-heure nous causâmes groupes et séries. Notre respectable cicerone nous expliqua la manière de les organiser ; il nous fit voir comment la loi qui règle les rapports des groupes de travailleurs est identique à celle qui régit les rapports des notes de la gamme musicale, des cou-

leurs du spectre solaire, des âges divers de la vie humaine, etc., etc. « Ainsi, nous disait-il, dans ces séries régulières, comme dans toutes celles de l'univers, les touches voisines sont discordantes, tandis qu'elles sont concordantes à la tierce, à la quinte, etc. Ainsi encore dans toute échelle sériaire les termes extrêmes se rapprochent et se touchent : toutes les harmonies du monde, ajoutait-il, sont dues à l'art de combiner ces accords et ces discords. »

M. Léonard nous fit connaître à quelles conditions on était admis à faire partie d'un groupe. « Chacun de nous, disait-il, peut entrer dans un groupe quelconque en qualité de postulant, d'apprenti ou de néophyte; mais nous ne sommes reçus membres actifs, ayant voix dans les délibérations et les élections, et prenant part aux bénéfices, qu'après être sortis victorieux des examens déterminés pour chaque groupe, et avoir reçu un diplôme de capacité. »

Le vieillard nous parla des groupes qu'il affectionnait plus particulièrement, de ceux dans lesquels il avait un grade; il nous nomma les séries dont il n'avait pas cessé d'être membre depuis son enfance et celles qu'il avait quittées en vieillissant, pour entrer dans d'autres plus en rapport avec ses goûts nouveaux, développés par l'âge.

Nous écoutions avec un plaisir et un intérêt extrêmes, lorsqu'un coup de canon parti de la tour d'ordre signala l'approche d'un orage. Soudain les clairons sonnèrent la fanfare d'alarme, et les pa-

villons d'abri furent arborés sur les signaux. Les travailleurs épars dans la campagne se rapprochèrent rapidement du palais, autour duquel les appelait le salut des couches, des espaliers et des cultures délicates.

—Je vous laisse un moment, nous dit M. Léonard ; je ne puis me dispenser d'aller voir si l'escouade dont je suis le chef couvre convenablement nos melons. Je donnerai aussi un coup de main à mes amis les *pêchistes*, s'ils en ont besoin. Dans les cas pressants, tout le monde doit être à l'œuvre ; l'honneur de la phalange serait compromis si notre négligence laissait, surtout en plein jour, un orage causer des dommages à nos cultures, ou casser les vitraux de nos couches. »

Désirant nous rendre utiles autant que le comportait notre inexpérience, nous priâmes notre guide de nous permettre de l'accompagner.

Descendus dans le jardin, nous vîmes sortir d'un magasin des haquets chargés, les uns de paillassons, les autres de châssis, ceux-ci de cloches d'un verre très épais, ceux-là de toiles cirées et d'autres objets.

L'air était devenu étouffant, de nombreux éclairs sillonnaient la nue ; des tourbillons de vent, précurseurs de la tempête, agitaient violemment les arbres : tout annonçait un orage redoutable.

L'ardente population de Saint-Remy était belle à voir en ce moment. Des pelotons de jeunes gens des deux sexes arrivaient en courant au pas gymnastique ; les vieillards occupés au loin avaient

quitté leurs travaux et se dirigeaient vers le Phalanstère, en précipitant leur marche appesantie par l'âge. Bientôt tous les habitants se trouvèrent réunis et à l'œuvre dans les lieux où le danger les appelait plus particulièrement. L'activité était telle qu'en dix minutes ces douze ou quinze cents travailleurs adroits et exercés eurent mis à l'abri espaliers et jeunes plants, couches et collections de fleurs, en un mot, tout ce qui avait à craindre le vent ou la grêle.

Nous prîmes beaucoup de plaisir à voir défiler ce mélange de tant de belles compagnies, aux costumes pittoresques et variés, aux brillants étendards agités par le vent.

La population fut bientôt tout entière à l'abri. Nous remontâmes au premier étage. Arrivés dans la galerie, nous rencontrâmes Mme Carti, c'était le nom de Louise, la fille adoptive de M. Léonard. — Le reste de la journée sera probablement passé à la maison, nous dit-elle, et vous pourrez, Messieurs, voir nos ateliers intérieurs en activité. En attendant qu'ils soient ouverts, nous ferons, si vous voulez, un tour de promenade dans la grande rue de notre Phalanstère : vous l'avez à peine aperçue jusqu'à présent, et pourtant elle mérite bien un coup d'œil. Mais auparavant, ajouta-t-elle en ouvrant la porte de son appartement, veuillez, je vous prie, m'attendre un instant au salon : je reviens dans deux minutes. »

Pendant que Mme Carti faisait quelque réparation à sa toilette, nous parcourûmes son loge-

ment. Il se composait de six pièces, non compris la salle de bains et plusieurs cabinets. Trois des grandes pièces prenaient jour sur les jardins, et trois sur la galerie; elles avaient chacune de sept à huit mètres de longueur environ, puisque deux appartements contigus faisaient ensemble l'épaisseur du bâtiment moins la galerie : quinze mètres à peu près en cet endroit.

Dans toutes les pièces, les tentures et les tapis étaient d'un fort bon goût, les glaces grandes et nombreuses, les lits d'une forme charmante. Le cabinet de toilette de M[me] Carti était d'une élégance parfaite. Ce qui me plaisait surtout, c'était l'exquise propreté qui régnait dans tous les appartements, et ces belles et hautes fenêtres qui laissaient l'air embaumé de la campagne et la lumière bienfaisante pénétrer jusque dans les moindres cabinets du Phalanstère.

— Tous les habitants, nous disait M. Léonard, sont commodément et confortablement logés, quoique à différents prix, car nous avons des logements plus grands, plus somptueux les uns que les autres, afin que chaque famille puisse trouver à se caser selon ses goûts et sa fortune.

» En général, la Phalange loue les appartements tout garnis ; quelques personnes néanmoins, préférant avoir la propriété de leurs meubles, les achètent à notre bazar, ou les font venir de la capitale.

» Les logements, ajoutait notre guide, sont distribués, dans le Phalanstère, de telle sorte qu'il s'en trouve de toutes les classes dans chaque quartier.

On a voulu, par cet engrenage, empêcher qu'aucune des parties du palais ne fût sacrifiée. Les familles opulentes ne se trouvent point ainsi concentrées sur un même point, ce qui eût établi une sorte d'aristocratie de quartiers, et eût porté atteinte à la fusion et à l'unité de la population. »

Bientôt Mme Carti nous rejoignit. Nous sortîmes de chez elle et nous nous acheminâmes à petits pas dans la galerie, cette rue du Phalanstère, comme disait cette dame, examinant avec attention tout ce qui s'offrait à nos regards.

Il serait difficile de donner une idée de la magnificence de cette grande artère du palais, dont la largeur n'était pas moindre de huit mètres dans le corps central, et qui avait la hauteur de deux étages réunis. Elle était parfaitement éclairée par de larges fenêtres de toute hauteur, entre lesquelles des étagères de caisses de fleurs offraient à l'œil les teintes les plus variées, et faisaient de cette galerie comme une serre immense. Ici des liserons grimpaient le long d'une arabesque de fer et suspendaient autour des croisées leurs gracieux calices bleus et roses ; là, les fenêtres étaient encadrées par le beau feuillage et les jolies fleurs du jasmin et de la clématite. Plus loin la passiflore étalait le long des corniches ses corolles magnifiques. Des massifs de rhododendrons, de cactus, de reines-marguerites, de dahlias nains, de fuchsias, de roses de Bengale et d'une foule d'autres plantes dont beaucoup d'espèces m'étaient inconnues, attiraient tour à tour nos regards.

— Remarquez, nous disait Mme Carti, que nous n'admettons ici que des fleurs inodores ou à parfum très doux, dans la crainte d'incommoder les personnes d'une organisation délicate. Au reste l'horticulture est tellement avancée que, par des croisements ingénieusement combinés, non-seulement nous acclimatons des végétaux long-temps réputés rebelles à nos pays d'Europe, non-seulement nous obtenons un nombre infini de variétés plus belles les unes que les autres, mais nous augmentons ou diminuons à volonté déjà les arômes et les saveurs des plantes admises dans nos jardins. Nous savons en outre hâter ou retarder la floraison, de telle sorte que nous avons les fleurs à profusion, même en hiver. »

La rue-galerie s'élargissait au-dessus de nos têtes, je veux dire qu'elle faisait une retraite de deux mètres pour former une nouvelle galerie par laquelle on entrait dans les appartements du deuxième étage. Cette espèce de balcon, orné d'une élégante balustrade, n'était pas la moindre parure de cette rue splendide.

Les portes des appartements étaient en bois d'ébénisterie, et quelques-unes sculptées avec beaucoup d'art. Au-dessus de la plupart de ces portes, des médaillons de peinture représentaient des corbeilles de fleurs ou de fruits, des groupes d'animaux, des instruments d'agriculture et divers emblèmes indiquant les goûts dominants et les principales fonctions industrielles ou artistiques des habitants de ces appartements.

Dans des niches placées de distance en distance, nous vîmes des statues de marbre ou de bronze. Nous les examinâmes avec intérêt et nous reconnûmes qu'elles représentaient les grands hommes que l'humanité compte parmi ses bienfaiteurs. Nous remarquâmes avec plaisir celles de Moïse, de Socrate, de Franklin, de Newton, de Vincent de Paule, de l'abbée de Lespée, etc., puis celles des inventeurs de la charrue, des moulins à vent et à eau, de l'imprimerie, de la machine à vapeur et autres découvertes qui ont contribué aux progrès du genre humain.

— Bien des niches sont encore à remplir, nous dit M. Léonard, mais nos artistes y pourvoiront : si nous aimons passionnément le luxe, nous n'aimons pas moins l'économie, et, dans toutes les circonstances, nous procédons avec mesure. »

Mme Carti ayant ouvert un vasistas pour dire un mot à Mariette qui passait dans la cour au-dessous, je m'aperçus que l'air du dehors était plus chaud que celui de la rue-galerie. J'en témoignai ma surprise à notre guide, et le priai de m'expliquer la cause de cette différence.

— Plusieurs causes, répondit le vieillard, contribuent à produire la fraîcheur dont jouit l'intérieur du Phalanstère. Voici les principales : La grandeur et l'élévation du corridor, des salles et d'une foule d'autres pièces; le soin qu'on a de fermer les volets ou d'abaisser les stores des croisées exposées au soleil ; puis les jets d'eau et les bassins réservés dans les *atrium*, l'épaisseur des murs dont la masse

s'échauffe difficilement. Enfin, quand il en est besoin, des ventilateurs chassent ici l'air frais de nos caves. »

Arrivés dans un endroit où le mur du Phalanstère, prenant la forme d'un vaste demi cercle, faisait de la rue un large *atrium*, nous remarquâmes que nous avions au-dessus de nos têtes deux étages, dont l'un formé par un entresol, de manière que cette place était décorée de deux balcons au lieu d'un. Au milieu, un jet superbe d'eau limpide et fraîche s'élevait à une grande hauteur, et retombait en nappe dans un élégant bassin, puis s'écoulait dans un canal de marbre, pour aller rafraîchir le rez-de-chaussée.

Surpris de tant de luxe, je dis à notre guide :

— Vous nous vantez souvent votre économie, mon père; il me semble cependant que le mouvement de ces eaux exige des dépenses considérables relativement à son utilité. »

— Les dépenses occasionnées par ce jet d'eau et par plusieurs autres que nous verrons tout à l'heure, répondit le vieillard, ne sont pas aussi considérables qu'elles vous paraissent. Cette eau est élevée dans les réservoirs placés dans les greniers par la force perdue de l'un de nos moteurs. Ainsi, ce matin, tout le monde ayant été occupé aux champs, nos roues hydrauliques avaient peu de travail pour les ateliers, et la force de notre chute d'eau eût été perdue si on ne l'eût utilisée en remplissant les réservoirs.

» Les phalanges privées de cours d'eau suffisants

ont recours les unes aux machines à vapeur, les autres, plus généralement, mettent à profit le vent pour s'approvisionner de force. Quand le vent est favorable, on lui fait emplir d'air comprimé à plusieurs atmosphères des dépôts considérables, où les phalanges trouvent le moteur qui met en mouvement leur moulin à farine, leurs pressoirs, leurs pompes et leurs machines de toute espèce.

» Vous le voyez donc, la force coûte peu aujourd'hui, et bientôt elle coûtera encore moins. D'ailleurs la dépense nécessaire à l'élévation de l'eau dans nos réservoirs, fût-elle beaucoup plus grande, ne serait-elle pas couverte et au-delà par la besogne qui sera faite, cette après-midi; en sus de celle qui eût été faite si nous eussions été accablés d'une chaleur étouffante, bien plus propre à provoquer le sommeil qu'à disposer au travail ? Et comptez-vous pour peu de chose, mon fils, la sécurité que ces dépôts de liquide nous donnent contre l'incendie, le bien-être que nous procure cette température agréable et les maladies qu'elle nous épargne ? »

— Vous avez bien raison, mon père, répondis-je; on ne peut agir plus sagement que vous le faites et tirer un meilleur parti des forces motrices momentanément perdues. Mais sans doute, durant l'hiver, vous chauffez vos corridors comme vous les rafraîchissez pendant l'été ? »

— Certainement, mon fils. Notre rue-galerie étant la grande artère, celle qui porte la vie dans toutes les parties du Phalanstère, vous sentez combien il importe d'y entretenir toute l'année une douce tem-

pérature. Voyez, ajouta le vieillard en soulevant une tentûre qui masquait de gros tuyaux de fonte, voici nos conduits de chaleur. A la moindre froidure, la vapeur remplit ces tubes et parcourt avec eux le palais tout entier.

» Mais il y a mieux encore : comme à chaque instant on a besoin d'eau, un tube plus petit, rempli en tout temps de ce liquide, circule dans l'intérieur du gros ; et vous avez pu remarquer qu'on ne fait pas trente pas sans trouver une borne-fontaine qui donne de l'eau, chaude en hiver et fraîche en été ; l'eau, c'est la propreté, c'est la vie.

» Ces conduits courent donc dans nos corridors, nos ateliers, nos salles de bains et nos appartements, et aussi dans le débarcadère et autres lieux ; en un mot, partout où il est nécessaire d'entretenir une température artificielle. Ils contribuent puissamment à la conservation de la santé. Nos jeunes filles, en sortant de l'Opéra, échauffées qu'elles sont par la danse, le chant et la déclamation, n'ont pas à craindre de se refroidir en retournant dans leurs chambres à coucher.

» Pour entretenir la chaleur pendant l'hiver, la dépense est plus considérable que pour se procurer de la fraîcheur durant l'été ; cependant il nous faut bien moins de combustible pour chauffer tout le Phalanstère au moyen de quelques calorifères que pour faire du feu dans toutes les pièces où il serait indispensable.

» Nos appareils de combustion ont d'ailleurs atteint une haute perfection : tous les gaz inflammables

sont brûlés, le combustible dégage tout son calorique, et ce calorique est toujours mis à profit. Ainsi nous avons des appareils qui chauffent de l'eau en utilisant la chaleur perdue de notre cuisine, de nos fours, de nos ateliers. »

Nous ne cessions de contempler les créations merveilleuses de l'art et de la science qui s'offraient à nos yeux à chaque pas. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce qui avait été fait pour rendre commode et agréable cette magnifique galerie, toujours une, quoique toujours variée dans ses aspects.

— Tout ce que nous voyons, dit Testu, fait infiniment d'honneur aux talents de vos architectes et de vos mécaniciens, et au goût parfait de vos décorateurs. Jamais je n'ai rien vu de comparable à la beauté de cette galerie. »

— Ah ! monsieur, répondit Mme Carti, nos corridors méritent tous nos soins à plus d'un titre. Nos galeries sont nos promenades d'hiver, les lieux de réunion des habitants après la sortie du spectacle, du bal, du concert ou de toute autre fête. Dans l'atrium de la bourse, où nous avons passé tout à l'heure, nos peintres et nos sculpteurs exposent leurs œuvres, afin de sonder l'opinion publique. Dans l'atrium *Fourier* se réunissent fréquemment, durant les soirées d'hiver, des chœurs nombreux de chanteurs, pour essayer les compositions nouvelles de nos auteurs. C'est le long de ces corridors que sont dressées les tables, lorsque nous recevons la visite d'une nombreuse caravane, ou que, dans un jour de fête, nous traitons les habitants des

phalanstères voisins. Nous ne devons donc rien épargner pour embellir notre grande-rue; aussi les plus jolies fleurs de nos serres-chaudes brillent ici de tout leur éclat, lorsque l'hiver a jeté son linceul de neige sur nos campagnes.

» Vous admirez notre galerie, messieurs, ajouta en s'animant la fille de M. Léonard; mais si vous la voyiez pendant une nuit de décembre, quand elle a fait sa toilette pour recevoir nos amis! Si vous la voyiez inondée de la lumière de ses milliers de jets du gaz le plus pur, pavoisée de ses verres de couleur, ornée de nos jeunes femmes et de nos belles voisines dans tout l'éclat de leurs brillantes parures! Si vous la voyiez quand notre vive jeunesse, cédant à l'entraînement des orchestres, tourbillonne emportée par la valse rapide, tandis que les mères et leurs gracieux petits-enfants, assis sur le balcon, lui forment une fraîche et ravissante couronne. Oh! alors vous vous croiriez transportés dans un palais enchanté... »

Cependant, nous avions déjà presque fait le tour de la galerie, quand nous arrivâmes sur la plus vaste des places du Phalanstère, nommée *place Fourier*. La statue du révélateur des destinées humaines en occupait le centre. Sur la base de son piédestal, je lus ces deux axiômes dans lesquels il a résumé toutes les vérités de ses conceptions sublimes :

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

Aucun appartement ne débouchait sur la place Fourier, de telle sorte que, située dans l'un des angles formés par les bâtiments, elle prenait jour et sur la campagne et sur une cour intérieure.

Nous allâmes nous asseoir près d'une fenêtre donnant sur les parterres, et là, placés sur des fauteuils au-dessus desquels les branches entrelacées des lianes formaient un charmant berceau, nous continuâmes notre conversation.

V

But providentiel de la diversité des caractères. Ateliers ou Séristères. La Cuisine. La Buanderie, etc. Transformation de la domesticité.

La fille de M. Léonard nous faisait la description d'une fête splendide donnée l'hiver précédent, à l'occasion du passage par Saint-Rémy d'un jeune prince de la famille royale, lorsque la cloche du dîner se fit entendre.

Bientôt nous vîmes passer près de nous, se rendant aux salles à manger, une foule de groupes, les uns causant sérieusement, les autres riant et folâtrant.

— Voici, nous dit Mme Carti, en nous montrant un groupe gai entre tous, voici les meilleurs comiques de notre théâtre et les plus joyeux vivants du Phalanstère. Cette dame surtout, et ce gros homme ont une verve intarissable et la plus spirituelle du monde. Qand vous voudrez passer gaîment une heure, allez prendre votre dîner avec ces aimables convives ; mais choisissez le jour où vous aurez peu d'appétit, car je ne réponds pas que vous trouviez le temps de manger. »

— Ces gais compagnons, fit observer M. Léonard, ces francs rieurs, l'âme des groupes et des réunions, sont bien heureux de nos jours : rien ne

les empêche plus de s'abandonner à leur fol et contagieux enjouement. Il n'en était pas de même autrefois. Ne songeant qu'à jouir du présent, insouciants de leur avenir, tourmentés d'un incessant besoin de changement et par conséquent fort peu stables dans leurs occupations, ces joyeux imprudents dissipaient follement leur patrimoine, s'ils en avaient; et, après avoir beaucoup ri et beaucoup fait rire durant leur jeunesse, ils allaient mourir à l'hôpital; souvent même ils tombaient dans la dégradation et pourrissaient dans les prisons, ces abominables hospices moraux des civilisés. »

— Ainsi, reprit Mme Carti stupéfaite, des hommes auxquels Dieu avait fait présent d'un caractère destiné à aiguillonner les travailleurs, et à faire le charme de la société; des natures si richement organisées pour le bonheur traînaient une existence misérable! Les sociétés anciennes ne savaient donc pas utiliser les plus beaux dons du créateur? »

— Non, ma fille, répondit le vieillard; loin de là. A ces époques incroyables où les moralistes, refusant à Dieu l'intelligence qu'ils accordaient au premier mécanicien venu, déclaraient l'homme mal fait, et avaient l'outrecuidante prétention de le façonner selon les exigences de leur forme sociale, on niait l'utilité de la diversité des caractères, et chacun, prenant le sien pour type, faisait effort pour y ramener tous les autres. Le prodigue bafouait l'économe, et celui-ci à son tour sermonnait le prodigue. Lorsque ce dernier était ruiné, l'avare

s'en réjouissait dans son cœur, et, fier de sa facile perspicacité, il disait à tout venant : « D'honneur, je suis désolé de la ruine de ce pauvre diable, car c'est un excellent garçon. Mais aussi c'est sa faute ! que ne suivait-il mes conseils ? cent fois je lui ai prédit ce qui lui est arrivé. »

» Les économes et les dissipateurs avaient des natures trop opposées pour se comprendre ; aussi se traitaient-ils réciproquement de fous, tandis que l'homme né avec autant d'éloignement pour l'avarice que pour la prodigalité tançait les uns et les autres, espérant, mais en vain, les convertir à sa manière de voir et d'agir.

» Ainsi les Civilisés, loin de rechercher les moyens d'utiliser les caractères et les penchants créés par Dieu, s'obstinaient à vouloir mutiler l'homme, et le rendaient malheureux et criminel. Je veux vous donner encore une preuve de l'incurie de nos aïeux.

» Il est bon nombre d'individus, de femmes surtout, qui, dotés d'une organisation exquise, n'aiment que le beau en toutes choses ; ce qui est vulgaire les blesse ; la médiocrité les fait souffrir. Vous sentez combien ces natures délicates étaient mal à l'aise dans les sociétés anciennes où la grossièreté et la misère faisaient pulluler partout le laid au matériel et au spirituel. Si, par exception, les personnes ainsi organisées avaient quelque fortune, elle était en grand danger d'être dissipée en élégantes toilettes, en appartements luxueux, en brillants équipages. Si elles naissaient dans des fa-

milles pauvres ou peu aisées, — et c'était le plus grand nombre, — ces personnes souffraient, ignorant presque toujours la cause de leur ennui, de leur dégoût de la vie ; ou bien, entraînées par leur nature, elles demandaient au vice et parfois au crime des satisfactions que la société leur refusait. Combien, hélas ! de jeunes filles civilisées le besoin du beau et du luxe n'a-t-il pas jetées dans le libertinage ?

» Bien mieux avisée que la Civilisation, l'Harmonie ne comprime plus, ne flétrit plus ces natures d'élite ; elle en développe, au contraire, toutes les richesses, car elle sait en faire son profit. »

— Eh ! quel profit pouvez-vous tirer de ces prodigues élégants, de ces aimables coquettes, auxquels tout travail répugne ? fit brusquement le moraliste Testu, en interrompant le vieillard. »

— Un peu de patience, mon fils, répondit celui-ci ; je vais vous le dire.

» Aux individus passionnés pour le beau et le luxe nous confions le soin de décorer notre église, notre théâtre, nos salons, nos galeries. Ils sont chargés de l'achat des équipages, des objets de toilette et de toutes les choses qui demandent un goût fin et exercé. Comme ces individus sont généralement nés artistes, nous en faisons des peintres, des sculpteurs, des poètes : ils sont heureux, tout en embellissant la vie de chacun de nous, tout en polissant de plus en plus le ton et les manières de tous. »

— Mais, reprit Testu, que pouvez-vous faire de

cette autre espèce de prodigues qui gaspilleraient la fortune la plus brillante en repas et en fêtes ? »

— Ces hommes généreux jusqu'à la profusion, répondit M. Léonard, étaient bien à plaindre jadis. Pauvres, ils dissipaient le fruit de leur travail à fêter quelques camarades. Riches, les imprudents, ouvraient leurs maisons à tout venant. Au reste, riches ou pauvres, nés généreux et imprévoyants, ils trouvaient leur bonheur à exercer cette hospitalité qui ne tardait pas à amener leur ruine et l'abandon des parasites leurs soi-disant amis.

» Aujourd'hui les personnes de ce caractère préparent et ordonnent les fêtes du Phalanstère ; elles font aux étrangers les honneurs de notre palais. Toujours empressées, toujours bienveillantes, elles trouvent un charme indicible dans l'accomplissement de ces actes d'hospitalité sociale, si fréquents en harmonie, où mille autres ne trouveraient qu'ennui et fatigue et qui réclament une verve intarissable.

» Nous ne saurions trop admirer les œuvres du Créateur, mes enfants : elles sont pleines d'une sagesse infinie. Plus nous étudions l'homme, le plus bel ouvrage de Dieu, plus nous reconnaissons que ses penchants natifs si divers, si opposés d'un individu à l'autre, sont des rouages nécessaires du mécanisme de l'Harmonie, pour lequel nous avons évidemment été créés. Et ces caractères qualifiés de vicieux par nos ancêtres inhabiles à découvrir leur destination, qu'ils ne cherchaient seulement pas, ces caractères, tant et si inutilement sermon-

nés autrefois, remplissent les missions les plus utiles et les rôles les plus honorables dans notre heureuse société. »

Nous avions quitté nos sièges pour suivre les groupes qui se rendaient à l'appel de la cloche, et tout en causant nous étions arrivés dans une superbe salle à manger décorée avec le plus grand goût et beaucoup de richesse. Nous prîmes place à table près des personnes avec lesquelles M. Léonard avait coutume de dîner.

Le repas, bien que de deuxième classe, fut splendide, la cuisine excellence, les boissons délicieuses. Une grande bienveillance, une entière liberté, une politesse exquise présidaient à ce banquet, et la conversation, pétillante d'esprit était encore excitée par la présence de plusieurs artistes étrangers des deux sexes et par vingt gracieux et séduisants minois. Bien peu de fêtes civilisées pourraient donner une idée de tout ce qu'il y avait de charme dans ce simple dîner quotidien des bourgeois d'un village d'Harmonie.

La terre était si trempée de pluie qu'il fallut renoncer aux travaux de la campagne pour le reste du jour, comme l'avait prévu Mme Carti. Après le repas, chacun alla donc prendre part à quelque occupation d'intérieur, soit de ménage, soit d'industrie manufacturière, soit d'art ou de science. M. Léonard nous proposa de visiter les différents *séristères* en activité. — On nommait ainsi les salles destinées aux travaux des Séries. — Nous acceptâmes, et bientôt nous sortîmes de la

salle à manger. Mme Carti nous laissa pour aller au Séristère des modistes.

Chemin faisant, notre guide nous parla du dîner des enfants, de la gaîté bruyante qui y présidait; il nous conta les précautions hygiéniques prises par les médecins pour approprier les aliments et leurs préparations aux divers tempéraments de chacun d'eux : il entra à ce sujet dans les plus intéressants détails.

Arrivés à un escalier large et commode, nous descendîmes au rez-de-chaussée et nous entrâmes dans les cuisines.

Nous fûmes surpris de la simplicité des immenses appareils dont ce Séristère était muni, et de l'incroyable économie de fatigue obtenue par des machines fort ingénieuses. Les cheminées étaient armées de superbes tourne-broches et de grils gigantesques. Les nombreux fourneaux placés sur une *cuisinière*, les chaudières, les fours, les ustensiles en argent et en acier poli étaient d'une propreté irréprochable. Les plus remarquables cuisines des grands établissements publics de la civilisation ne sauraient donner une idée de ce que celle-ci avait de grandiose.

Les cuisiniers étaient en petit nombre, et nous comptâmes plus de femmes que d'hommes.

Dans une pièce attenante et dépendante de la cuisine proprement dite, nous vîmes une demi-douzaine de personnes occupées au lavage de la vaisselle.

Cette opération, comme toutes celles qui étaient

incompatibles avec la conservation de la douceur de la peau et de la finesse du tact, avait été abandonnée aux machines. Voici à peu près comment se faisait ce lavage jadis si désagréable.

Sur une roue horizontale divisée en compartiments, on plaçait la vaisselle à nettoyer. Cette roue, en tournant, présentait successivement ses cases, d'abord à un filet d'eau bouillante sous lequel chaque objet retenu quelques instants recevait les frottements rapides d'une éponge; il passait ensuite sous un jet d'eau froide; après quoi l'objet, parfaitement net, était essuyé par des éponges sèches et chaudes. Les eaux de lavage étaient recueillies et réservées pour les porcs.

Nous vîmes plus loin des hache-légumes et des hache-viandes; mais ce qui nous intéressa le plus, ce fut une petite série d'enfants de trois à quatre ans occupés à écosser des pois. Ces bambins faisaient trois lots de ces légumes, selon leur grosseur, et cela au moyen d'un système de cribles à travers lesquels les pois passaient et étaient reçus dans trois corbeilles placées au-dessous.

Partagés en groupes, ces beaux enfants rivalisaient d'ardeur, et opéraient avec une grande célérité. Ce travail dont la durée, nous dit le mentor, était au plus d'une demi-heure, paraissait leur plaire beaucoup.

De la cuisine où l'on travaillait peu en ce moment, nous passâmes à la blanchisserie, spacieux et élégant séristère où se trouvaient à peine une douzaine de personnes.

Notre guide nous présenta à une dame déjà d'un certain âge, chargée de la direction des travaux. Cette dame, chimiste très distinguée, comme nous l'apprit M. Léonard, eut la complaisance de nous accompagner pour faire le tour de la buanderie et de nous donner quelques explications.

— Ces bassins, nous disait-elle, reçoivent du linge de qualités différentes, dont chacune est traitée par des lessives plus ou moins fortes, plus ou moins chaudes, selon sa grosseur et sa malpropreté. Ces chaudières contiennent des dissolutions de potasse, de soude, de savon et autres agens chimiques à divers degrés de concentration; celles-là renferment des chlorures dont nous faisons un grand usage.

» Vous voyez, messieurs, comment ces liquides sont transvasés des chaudières dans les bassins au moyen de syphons, de tuyaux armés de robinets et de pompes mises en mouvement quand nous le voulons par notre grand moteur. Et en même temps notre complaisante blanchisseuse nous indiquait une courroie passée sur le tambour d'un arbre de fer, prête à être tendue et emportée par la révolution incessante de ce tambour. Puis elle nous expliquait comment cet arbre horizontal ou ses coordonnés, mus par la roue hydraulique, passaient par la cuisine et la buanderie, le moulin et la brasserie, la scierie et l'atelier des tourneurs, les magasins et la cave, en un mot, par tous les séristères où l'on avait besoin de force, ne fût-ce que pendant quelques instants chaque jour.

» Lorsque le linge a subi les différentes opérations du blanchissage, ajoutait notre chimiste en nous faisant entrer dans une pièce voisine, on le lave dans ces machines inventées il y a plus d'un siècle, mais bien perfectionnées depuis et appropriées à toutes les qualités du linge, même les plus fines. »

Je prenais beaucoup de plaisir à admirer la propreté et l'élégance des nombreux appareils de ce séristère. J'étais surtout enchanté des explications savantes et des bonnes et belles manières de notre colonelle de la blanchisserie. Combien, me disais-je, la science ennoblit le travail ! combien ces Berthollets du vingtième siècle ressemblent peu aux lessiveuses du dix-neuvième ! Et m'adressant à Testu : Nous avons sous les yeux, mon ami, un des brillants résultats du travail exécuté en grande échelle, un bel exemple de l'accroissement de la puissance humaine par l'emploi des machines. Dans ce vaste atelier, huit ou dix personnes, sans se fatiguer, se mouiller ni se salir, suffisent, en travaillant quelques heures seulement chaque jour, au blanchissage du linge nécessaire à dix-huit cents individus qui doivent en changer fréquemment, à en juger par la grande propreté de tout le monde.

Testu ayant demandé pourquoi le linge n'était pas tout d'une finesse égale.

— Les habitants de Saint-Remy, répondit notre chimiste, à l'exception pourtant d'une douzaine de familles qui ont leur linge en propriété, sont abonnés à l'année pour le linge de corps et de lit, c'est-à-dire que la Phalange, moyennant un prix conve-

nu, différent bien entendu selon la qualité du linge, se charge de fournir à chacun celui dont il a besoin pour son usage. Notre linge est de trois qualités, et les personnes qui se contentent de la qualité inférieure, du reste très jolie, comme vous voyez, n'ont rien à payer : cette qualité étant un *minimum* dû à tout le monde.

Quand nous eûmes fait le tour du Séristère, nous prîmes congé de notre obligeante blanchisseuse et de ses compagnes, et nous passâmes dans la salle à repasser. Là encore les machines jouaient le principal rôle, et avaient transformé en occupation agréable et facile un travail assez pénible jadis.

M. Léonard nous conduisit de là dans la partie du Phalanstère consacrée aux travaux bruyants et à ceux qui, par des émanations quelconques, pouvaient incommoder les habitants et troubler le calme de leurs appartements. Là se trouvaient la chute-d'eau, le débarcadère, le moulin, la brasserie, etc.

Nous entrâmes dans un immense atelier, propre et coquet, comme tout ce que nous avions vu jusque là. Il renfermait des scies, des tours et une foule d'autres instruments de menuiserie. Cinquante travailleurs étaient occupés à refendre des planches ou à tourner différentes pièces.

— Dans ce Séristère, nous dit M. Léonard, nous préparons les bois nécessaires à notre fabrique de boîtes à ouvrage. Ces planches passent ensuite dans

l'atelier d'ébénisterie où ces meubles sont confectionnés.

» Ici, comme partout, ajouta notre guide en parcourant avec nous le Séristère, les machines font à peu près toute la portion fatigante de la besogne : la machine fournit la force, l'homme l'intelligence, et sa tâche se borne, dans l'industrie manufacturière, à surveiller, à diriger, à ajuster. Vous ne devez donc pas être surpris de voir plusieurs dames enrôlées parmi nos tourneurs et nos scieurs de long, dont les métiers si pénibles autrefois étaient abandonnés aux esclaves.

Si vous voyez divers systèmes de machines appliqués à des opérations identiques, c'est afin d'entretenir l'émulation parmi les travailleurs dont chaque groupe donne la préférence à une machine différente de celles dont se servent les groupes rivaux.

— Mais, mon père, dis-je au vieillard, puisque vous jugez la rivalité des groupes si utile au perfectionnement des industries, pourquoi ne l'avoir pas introduite dans la cuisine et la buanderie ?

— Pardon, répondit notre guide, tous nos travailleurs, sans exception, sont aiguillonnés par la rivalité. Ainsi les cuisiniers sont incessamment en lutte les uns avec les autres, et vous ne pourriez croire combien il y a chaque jour d'intrigues, au sujet des potages seulement, entre une dizaine de groupes, dont l'un se passionne exclusivement pour la préparation du riz ou du tapioca, l'autre pour les juliennes, les purées ou telle et telle espèce de

fécule, et chacun de ces groupes, bien convaincu de la supériorité de son potage favori, fait de constants efforts pour le perfectionner, lui attirer des éloges et accroître le nombre de ses partisans. Il en est de même à l'égard des autres mets.

» Quant à la buanderie, la principale rivalité naît entre les blanchisseurs des Phalanges du même canton qui souvent emploient des procédés différents.

» Toutes les communes voisines rivalisent d'ailleurs en toutes choses, et cet esprit de corps qui s'étend des Phalanges aux Provinces, des Provinces aux Royaumes, est un des principaux mobiles des Harmoniens. »

— Vous nous disiez, mon père, reprit Testu, que vous confectionniez des meubles en cerisier. Cependant je ne vois ici aucune planche de cette nature : tous ces bois sont veinés de mille couleurs diverses, dont quelques-unes ont un éclat métallique qui ne rappelle en rien le bois du cerisier. »

—Cela tient, mon fils, à ce que tous nos arbres sont injectés par un procédé découvert il y a cent ans et plus par un Français, le docteur Boucherie. Ce procédé a subi et subit tous les jours des perfectionnements, et ce jeune homme, environné de trois aides, occupé là-bas à une machine à refendre, est un physicien habile qui accroît la renommée de nos produits, en infiltrant de dissolutions métalliques, aux couleurs brillantes, les cerisiers destinés à la fabrication des boîtes de luxe. »

En sortant de ce vaste atelier si bien éclairé et

si frais, malgré la chaleur du dehors, nous parcourûmes le Séristère dans lequel se confectionnaient les meubles, puis la ferronnerie où l'on forgeait les ferrures nécessaires aux machines, à l'agriculture et aux bâtiments.

— Quant aux ferrures servant à notre ébénisterie, nous dit M. Léonard, nous les achetons aux Phalanges dont l'industrie pivotale est la confection de ces sortes d'objets. Ces Phalanges, placées sur les lieux où se rencontrent abondamment et les mines de fer et le combustible, fabriquent sur une échelle immense, et nous livrent ces ferrures bien au-dessous du prix auquel elles nous reviendraient si nous les faisions nous-mêmes. C'est ainsi que chaque pays, chaque localité se consacre particulièrement à la production agricole et manufacturière qui lui est indiquée par la Providence, je veux dire par les qualités de son sol et les diverses circonstances de température, d'exposition, etc., dont il subit l'influence. Le jour n'est pas éloigné où aucune population ne se livrera à une industrie parasite. »

Dans ce Séristère, nous vîmes, comme dans tous les autres, des machines admirablement confectionnées et des outils d'une élégance remarquable. Partout l'ouvrage était si bien distribué que les travailleurs n'étaient pas un instant oisifs et que pas un détail n'était négligé.

En sortant de la ferronnerie nous nous rapprochâmes de la partie du Phalanstère occupée par les

appartements et les Séristères destinés aux travaux tranquilles.

Nous entrâmes dans la salle où l'on peignait les boîtes à ouvrage ; nous la trouvâmes peuplée d'un nombre plus considérable de femmes que d'hommes, à l'opposé de ce que nous avions vu dans les Séristères précédents.

Dans cette salle il y avait plusieurs catégories de peintres. Ici, un groupe peignait exclusivement le paysage ; là, un autre groupe peignait les animaux. Un troisième ne faisait que des tableaux d'histoire ou représentait les diverses nations avec leurs costumes variés. Et dans chaque groupe une même personne ne s'occupait généralement que d'un détail : celle-ci faisait les arbres, celle-là les eaux, les bâtiments, etc.

Notre guide nous fit remarquer deux peintres étrangers, de grande réputation, arrivés avec une petite caravane d'artistes qui se rendaient à une exposition provinciale de peinture. Cette caravane devait passer la nuit à Saint-Remy, et nos deux peintres s'amusaient en ce moment à donner un échantillon de leur savoir-faire.

Nous admirions depuis un quart d'heure l'adresse et la célérité de ces peintres et dessinateurs, lorsque le chef de la Série leva la séance, dont la durée avait été de deux heures. Tout le monde quitta le crayon ou le pinceau et se disposa à sortir, à l'exception toutefois d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles deux dessinateurs qui se trouvaient sans doute en verve de composition, plusieurs pein-

tres occupés à donner à leur travail le dernier coup de brosse, et nos deux étrangers entourés d'une douzaine de jeunes gens si attentifs à la leçon que certainement ils continuèrent la séance long-temps encore après notre départ.

M. Léonard nous montra, dans ce dernier groupe, une jeune fille qui, disait-il, était si passionnée pour la peinture qu'elle passait la plus grande partie de son temps à étudier et à copier les grands maîtres. Le besoin de délassement et l'intérêt de sa santé pouvaient seuls la décider à se livrer à d'autres occupations.

— Ces quatre dames qui sortent ensemble de la salle, nous dit notre guide, sont des laitières qui vont de ce pas visiter leurs vaches bien-aimées. Si vous êtes curieux de connaître comment les animaux sont traités chez nous, nous accompagnerons nos belles laitières. »

Nous acceptâmes de grand cœur.

Au sortir de la rue-galerie, nous entrâmes dans un long corridor ou rue vitrée, soutenu sur des colonnes et conduisant aux écuries et aux magasins de fourrages situés à quelque distance du Phalanstère.

— Nous éloignons les étables de nos habitations, nous dit M. Léonard, afin de n'être pas incommodés par les cris des animaux et l'odeur des fumiers. Nous éloignons aussi nos granges pour éviter la communication du feu, s'il prenait aux fourrages. Au reste, ajouta-t-il, les incendies sont peu à craindre aujourd'hui, toutes les précautions étant

prises pour les éviter et pour s'en rendre maître au premier signal. Ainsi non seulement l'eau se trouve partout dans notre palais, comme vous savez, mais aussi on n'emploie dans les constructions, avec la pierre, le marbre et le fer, que le bois rendu incombustible par des injections salines. »

Nous arrivâmes dans une cour immense formée par les écuries et les étables de tous les animaux domestiques de la Phalange.

Nos laitières et quelques autres groupes de femmes de tout âge et de jeunes garçons entrèrent dans l'étable à vaches où nous les suivîmes.

Là se trouvaient réunies plus de mille bêtes superbes, séparées entre elles par de jolies cloisons à jour, peintes de diverses couleurs. Quoique habitués depuis le matin à voir partout une excessive propreté, nous fûmes néanmoins surpris de celle des animaux et de toutes les parties de l'étable. Un ordre admirable régnait en toutes choses. Près de chaque vache, un écriteau indiquait les noms des personnes qui lui donnaient des soins, puis le nom de l'animal, son âge, la race à laquelle il appartenait, la qualité de son lait et la quantité fournie chaque jour.

Chacune de nos dames, après avoir déposé dans le vestiaire les vêtements qui pouvaient craindre les souillures et s'être revêtue d'un surtout approprié à sa nouvelle fonction, revint, armée d'un instrument, traire ses vaches favorites, non sans leur distribuer force caresses auxquelles ces belles et douces bêtes paraissaient très-sensibles.

Remarquant qu'on ne mélangeait pas le lait de toutes les vaches, j'en fis l'observation à une laitière qui me répondit : — Avant de procéder à ce mélange on s'assure de la qualité du lait de chaque vache, au moyen de divers réactifs et de lactomètres ; puis on fait trois lots distincts : l'un du lait destiné à la préparation du beurre, l'autre de celui qui convient à la confection du fromage; le troisième, enfin, est servi sur nos tables sous sa forme naturelle ou employé à la cuisine. »

Puis elle me conta comment on trayait trois fois par jour les mille vaches et les cinq mille brebis de la Phalange, et combien, malgré la grande consommation de laitage faite par la population de Saint-Remy, on exportait tous les ans de beurre salé et de fromages.

Je remerciai notre gracieuse laitière de ses renseignements, et m'adressant à M. Léonard : Mon père, lui dis-je, il m'est impossible de reconnaître d'où peut naître ici la rivalité. Ce mobile de tout progrès, selon vous, n'existerait-il pas pour les éleveurs de bestiaux ?

— L'harmonie, mon fils, répondit le vieillard, ne reconnaît qu'une loi d'organisation, la loi sériaire qui engendre nécessairement les rivalités. Dans cette étable comme dans nos autres séristères, l'émulation, l'esprit de cabale est fortement mis en jeu. Ainsi, nous avons ici plusieurs races de vaches et dans chaque race plusieurs variétés. Chaque groupe de laitières affectionne particulière ;

ment une variété, la prise plus que les autres et fait de continuels efforts pour la perfectionner.

» Grâce à cette rivalité, la science de l'éducation des animaux a fait d'immenses progrès. On est parvenu à créer des races qui possèdent toutes les qualités désirables; et, par exemple, un canton suisse est arrivé à produire des vaches dont le lait contient un tiers plus de crème, et de crème excellente, que les autres espèces connues. Vous voyez là six de ces belles bêtes dont l'une de nos plus riches laitières, Mme la comtesse de Saint-Remy, a fait présent à son groupe. Depuis cette acquisition ce groupe affiche la prétention de faire le beurre plus délicat, non seulement que nos autres groupes, mais aussi que les Phalanges à dix lieues à la ronde.

» Or, les rivalités, je vous l'ai dit, ne s'arrêtent pas aux groupes similaires dans chaque Phalange; ils s'établissent encore entre les groupes des Phalanges voisines; et ces rivalités sont des plus vivaces; attendu les rapports nombreux et fréquents qui existent entre ces Phalanges. Ainsi, ce soir, quand arriveront des Phalanstères environnants les amateurs de musique et de spectacle, les laitières et laitiers qui se trouveront parmi eux s'empresseront de visiter notre étable; ils goûteront le lait, le beurre et le fromage, et le groupe possesseur des six *vaches à crème* les montrera avec orgueil et sera heureux des éloges que lui attirera sa récente acquisition.

» Il en sera de même de tous les autres produits :

ils seront examinés, loués et critiqués par des connaisseurs très-compétents, puisqu'ils s'occupent chez eux des mêmes industries.

» Cette rivalité incessante entre les Phalanges voisines qui, placées dans des circonstances atmosphériques et des conditions de terroir à peu près identiques, se livrent aux mêmes cultures et aux mêmes industries, rend le goût plus fin et plus sûr, et excite singulièrement à l'amélioration de tous les produits.

» D'autres motifs d'émulation très-puissants sont les fréquentes expositions cantonales et provinciales. Peu de jours se passent sans qu'il y ait concours entre quelques producteurs rivaux : aujourd'hui, les cultivateurs d'artichauts exposent dans la Phalange-chef-lieu où nous avons envoyé deux sectaires de ce légume avec des échantillons. Les *rosistes* se sont donné rendez-vous pour demain au Phalanstère Paget. Après-demain les *cerisistes* exposeront dans un autre village, et dimanche nous serons témoins à Saint-Remy d'une lutte provoquée par nos éleveurs de chevaux : nous aurons une course de jeunes bêtes de trois et de quatre ans. »

Tout en écoutant avec intérêt notre complaisant cicerone, nous regardions de nombreux groupes de grands garçons et de jeunes filles occupés à distribuer aux vaches diverses espèces de potages. M. Léonard nous apprit que la nourriture des bestiaux était appropriée à leurs tempéraments; qu'elle était différente pour les différentes races de vaches et qu'elle variait encore selon la qualité de lait qu'on

voulait obtenir. Il nous fit connaître l'immense économie produite par la cuisson et les assaisonnements des légumes destinés aux animaux, par la salaison ou la fermentation de leurs fourrages. Grâce à ces diverses préparations, nous disait-il, et aux monstrueuses racines que nos terres convenablement fumées et arrosées à propos donnent en abondance, un hectare peut nourrir au moins quatre vaches.

Nos laitières, après avoir trait, ouvrirent les robinets placés près de leurs vaches favorites pour renouveler leur eau; elles examinèrent attentivement si rien ne leur manquait, leur firent une dernière caresse, passèrent au vestiaire pour déposer le surtout, se laver les mains et faire une légère toilette; puis elles quittèrent l'étable se rendant, qui à la cuisine afin de préparer le goûter, qui à la confiserie, qui à la salle de couture, etc.

Pour nous, en sortant de l'étable, nous entrâmes dans l'écurie aux chevaux, vaste et beau local, bien aéré, parfaitement éclairé, plus élégant et plus confortable cent fois que les habitations où s'entassaient autrefois les trois quarts des Civilisés.

En ce moment, des hommes jeunes pour la plupart étrillaient et bouchonnaient de superbes chevaux. Un garçon d'une vingtaine d'années s'approche de nous, et s'adressant à notre guide : Cher vénérable, lui dit-il, votre bel alezan est parfaitement guéri de sa blessure ; vous pourrez le monter quand vous voudrez.

— En effet, répondit M. Léonard en s'avançant

pour flatter de la main un beau cheval de race, je vois que mon pauvre Karagheuse est bien rétabli, et cela grâce à vos bons soins, cher Étienne. Je vous suis très reconnaissant des peines que vous avez prises près de cette jeune bête ; j'y tiens beaucoup : c'est un souvenir que l'un de mes frères me laissa en partant avec la dernière mission d'Afrique. »

— Je suis enchanté, répliqua Étienne, d'avoir trouvé l'occasion de vous être agréable. Vous avez toujours eu pour moi tant de bontés qu'il m'est bien doux de pouvoir vous témoigner ma gratitude.

» Mais savez-vous que Louis Torina, le plus jeune membre de notre groupe, occupé là-bas à panser les chevaux arabes, est fort jaloux de mon bonheur? Il se plaint amèrement de ne rien faire pour vous, et, en ce moment, il sollicite son admission parmi les pages de votre quartier, afin de pouvoir soigner vos vêtements. »

— Tu diras à Louis, cher Étienne, répondit le vieillard, combien je suis sensible à son attachement ; tu l'en remercieras de ma part. »

Quand Étienne nous eut quittés pour retourner à ses chevaux, mon ami Testu dit à M. Léonard : Vous payez donc bien largement vos domestiques, monsieur, que ces jeunes gens se disputent entre eux l'honneur de vous servir?

— Comment! payer mes domestiques? Vous n'avez donc pas encore compris qu'il n'y a pas de domestiques en Harmonie? Écoutez-moi un moment.

» Tous les habitants de notre Phalange ont, en leur qualité de travailleurs, une part plus ou moins considérable dans les bénéfices de l'Association, mais aucun ne reçoit de salaire de personne. Le groupe des palefreniers touche chaque année un beau dividende, mais il serait déshonoré s'il acceptait la moindre gratification de qui que ce soit. »

— Alors, reprit Testu, je ne vois ni comment vous payez les soins donnés à vos chevaux, ni pourquoi ces jeunes hommes se disputent la peine de les soigner. »

— Tout cela, mon fils, est pourtant bien simple, repartit le vieillard, vous allez le reconnaître.

» J'ai toujours beaucoup aimé les chevaux, et, comme dans ma jeunesse je me plaisais à les soigner, je m'étais fait recevoir dans le groupe des palefreniers. Mais depuis long-temps cette occupation a cessé de me plaire, et j'ai quitté ce groupe. Cependant, aimant toujours les chevaux et me trouvant assez riche pour me donner le plaisir d'en avoir quatre en propre, au lieu de m'abonner avec la Phalange, ainsi que cela se pratique généralement, j'ai préféré, pour avoir constamment à ma disposition des chevaux de selle et de cabriolet, en acheter et prendre un abonnement pour leur nourriture, leur pansement et leur traitement en cas de maladie.

» Quant à ces jeunes gens enrôlés dans les groupes chargés des pansements, ils sont rétribués par la Phalange pour ce travail, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure; et, s'ils se disputent à qui

soignera mes chevaux de préférence aux autres, c'est par affection pour moi, qui suis leur professeur à tous deux. Etienne, en entrant dans le groupe de *melonistes* dont je suis le chef, a reçu de moi des leçons et des encouragements, et il recherche les occasions de me témoigner sa reconnaissance. Louis est un de mes bien-aimés disciples, l'un des plus assidus auditeurs de mon cours théorique et pratique de la taille et de la conduite du pêcher; et ce jeune homme me chérit tendrement. »

— Ainsi, mon père, dit Testu, c'est entre vous un échange de bons offices; et les fonctions domestiques, qui jadis séparaient les hommes et les rendaient souvent hostiles, les rapprochent aujourd'hui! Causes de jalousie d'une part et de mépris de l'autre, ces fonctions sont devenues une source de touchants procédés, une occasion de témoigner sans bassesse sa gratitude à un bienfaiteur, de payer un service par un service. Voilà une bien merveilleuse métamorphose de la domesticité civilisée et de l'esclavage barbare! »

Tout en causant, nous avions fait la revue des nobles bêtes renfermées dans l'écurie. Nous en sortîmes pour entrer dans l'étable à moutons, peuplée de vingt variétés, les unes riches en toisons, les autres précieuses pour la délicatesse de leur chair. Nous visitâmes aussi l'étable des bœufs et celle des porcs aux nombreuses espèces, puis les basses cours. Là, une foule de jeunes filles étaient occupées à distribuer la pâture à des milliers de poules

et de poulets éclos à la chaleur des fours, et à d'innombrables bataillons de dindons, de canards, d'oies, de perdrix, de pintades et de faisans dorés.

Plus loin, à un coup de sifflet, une nuée de pigeons s'abattit dans la cour, et je remarquai que chaque variété se séparait des autres entourant une des jeunes filles pour en recevoir une nourriture particulière.

Ce quartier, éloigné des habitants, était en ce moment plein de mouvement et de vie. Nous étions heureux du bonheur de cette belle jeunesse, si gaie au milieu de ses élèves aux formes diverses, aux plumages de mille couleurs, aussi variés que leurs allures et leurs habitudes.

Nous laissâmes ces gentilles ménagères à leurs agréables occupations pour retourner au Phalanstère. Chemin faisant, notre guide nous montra les magasins aux fourrages et les silos où sont en réserve des grains nécessaires à la consommation de deux années. Nous visitâmes aussi les remises aux voitures de luxe et de travail, et le parc des instruments de culture, où nous remarquâmes, au milieu d'une multitude de herses, de cylindres, de houes à cheval, etc., une centaine de charrues tout au plus. Comme nous paraissions surpris du petit nombre de ces instruments, M. Léonard nous expliqua en peu de mots comment se pratiquait le labourage.

— Quand le moment de labourer est venu, nous it-il, nou s choisissons un jour convenable et nous

en donnons avis à nos voisins. A l'heure fixée, les cinq ou six Phalanstères les plus rapprochés nous dépêchent chacun une cinquantaine de charrues, traînées par leurs meilleurs attelages et conduites par leurs plus habiles laboureurs. Arrivés sur le terrain, musique en tête et bannière au vent, nos bataillons se livrent un rude combat, et, en quelques heures, le territoire est profondément labouré, comme vous pouvez le penser. Alors une députation de nos jeunes filles vient couronner l'étendard du groupe vainqueur, et tous rentrent au Phalanstère, précédés des musiques réunies pour finir la journée par des fêtes, des danses ou des concerts. Le jour du labourage est, je vous l'assure, l'un des plus beaux de l'année. »

— Permettez-moi, mon père, dis-je à notre guide, de vous soumettre une observation. L'Harmonie est le règne de la justice, — vous nous l'avez souvent répété, — cependant il ne me semble point parfaitement équitable que ces laboureurs dont vous nous parlez, ainsi que les jeunes *groseillistes* de ce matin, passent gratuitement leur temps à faire votre ouvrage ; ne serait-il pas plus juste de payer leurs peines ?

— C'est aussi ce qui a lieu, répondit le vieillard, les Phalanges ont un compte ouvert les unes chez les autres, et les Régences ont soin d'y porter les travaux exécutés par les travailleurs des villages voisins, comme ils y inscrivent les objets qu'ils en reçoivent. Il y a, pour les échanges de cohortes vicinales, une comptabilité régulière. Au reste, les

Phalanges de notre Province sont déjà reliées par une foule d'assurances mutuelles, et bientôt, je l'espère, elles seront complètement associées. »

Arrivés au palais, nous nous arrêtâmes un instant à la bibliothèque des adultes, dont nous admirâmes l'ordre parfait et l'arrangement des ouvrages en séries, groupes et sous-groupes.

Nous visitâmes encore plusieurs salles dont chacune avait une destination particulière. Ici, était la Bourse où se traitaient les affaires ayant rapport aux travaux, aux achats, aux ventes et autres transactions de la commune avec le dehors. Là, nous vîmes la salle destinée aux concerts, plus loin les salles de bal.

— Durant l'hiver, nous disait notre guide, quand nous n'avons ni spectacle ni concert, une grande partie de la population se réunit ici, après souper, pour danser pendant quelques heures. Chez nous un bal s'improvise en un moment, car tout le monde est musicien, et il y a à Saint-Remy plus de six cents personnes folles de la danse. Tout vieux que je suis, je me plais beaucoup dans ces réunions de jeunes gens : c'est un entrain incroyable. Les danseuses et les danseurs se reposent en prenant place à l'orchestre toujours nombreux, et ces changements de rôle tiennent tout le monde en haleine. »

Soudain des chants aussi allègres que puissants vinrent frapper nos oreilles. — Suivez-moi, nous dit M. Léonard, je vais vous introduire dans la salle des couturières et des tailleurs. Cette utile et nom-

breuse Série est renommée au loin, non-seulement pour son habileté dans la confection des vêtements d'hommes et de femmes, mais aussi pour la force de ses musiciens et leur ensemble parfait.

Quelques instants après notre entrée dans la salle, les chants cessèrent à notre grand regret, et le chef, une dame âgée, leva la séance. A peine si nous eûmes le temps de remarquer comment les travailleurs étaient partagés en groupes, dont chacun était chargé d'un détail spécial de la coupe ou de la couture; à peine si nous pûmes entendre les derniers sons d'un orgue puissant dont les accords soutenaient les chanteurs.

Il se forma près de nous un groupe de six belles et jeunes couturières, qui se réunissaient pour se rendre ensemble au Séristère de la basse enfance, dans l'intention de donner le sein à leurs nourrissons.

Désirant connaître la manière dont les enfants étaient soignés, nous proposâmes à notre guide d'accompagner ces dames, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers que parmi elles se trouvait une de ses nièces dont il était bien aise d'aller embrasser l'enfant.

VI

Les Enfants en harmonie. L'instruction et le Professorat. Moyens de correspondance. La Cave.

L'orage était dissipé, le soleil brillait de tout son éclat, et, au moment où nous sortions de la salle de couture, les trompettes sonnaient pour l'enlèvement des toiles et des paillassons dont on avait couvert les fleurs, les couches et les espaliers.

Voulant s'assurer si rien de fâcheux n'était arrivé à ses cultures favorites, M. Léonard demanda permission de nous quitter un moment. — Je vous laisse, nous dit-il, avec ma nièce, Mme Chalet, qui aura la complaisance de vous faire voir nos crèches ; au reste, je vous rejoindrai dans un quart d'heure.

Chemin faisant, Testu disait à Mme Chalet :
— Je ne puis comprendre comment des hommes jeunes et vigoureux comme ceux que j'ai aperçus parmi vos couturières se plaisent à manier l'aiguille. Cette occupation devrait, ce me semble, être réservée exclusivement pour les femmes. »

— Quelques-uns de nos tailleurs, répondit notre jolie conductrice, sont des hommes de nature douce et aimante, qui trouvent, c'est leur expression, un charme indéfinissable à passer une heure ou

deux au milieu d'une réunion de femmes. D'autres aiment instinctivement les travaux à l'aiguille, et se plaisent à la coupe des habits et à la confection des vêtements d'hommes. Ces occupations tranquilles sont pour eux un délassement agréable, après des travaux qui exigent l'emploi de la force.

» Puis, je dois le confesser, ajouta Mme Chalet en souriant, certains tailleurs ne sont pas attirés dans notre ouvroir uniquement par un louable dévoûment au surjet, mais bien aussi par les beaux yeux de quelques gentilles couturières.

» Au reste, quel que soit le motif qui nous les ait amenés, les jeunes hommes, devenus habiles dans l'une des branches de la couture, continuent généralement une industrie à laquelle ils ont pris goût par habitude et qui n'est pas sans attrait, exercée dans notre élégant Séristère, au milieu des chants et des propos joyeux de notre brillante jeunesse féminine.

» Nos penchants industriels sont souvent modifiés par nos passions affectives, et je suis moi-même un exemple de cette vérité. Ainsi, depuis quelque temps, je déserte la salle des repasseuses parmi lesquelles j'ai un grade élevé, pour fréquenter la salle de couture, afin de me trouver, autant que possible, avec ma fille aînée. »

— Il me semble, Madame, reprit Testu, qu'il eût été plus naturel de faire de votre fille une repasseuse que de devenir vous-même couturière ? »

— Comment ! Monsieur, répondit vivement Mme

Chalet, moi qui adore mon enfant, je devais, dites-vous, contrarier sa vocation et m'opposer aux vues de Dieu en la forçant d'apprendre un métier qui l'eût vraisemblablement ennuyée, comme tout ce que l'on fait malgré soi ! et dans lequel elle fût restée inhabile toute sa vie !! Il fallait priver notre Phalange d'une bonne couturière et lui donner en échange une mauvaise repasseuse, et cela afin de satisfaire mon égoïsme !! Mais c'est de la folie ce que vous me dites là, Monsieur, et je vais vous prendre pour un échappé de Civilisation. Ah ! vous voudriez que nous fissions de la tyrannie avec nos enfants !... Eh ! n'était-il pas plus convenable que je me fisse couturière ? Si la couture me plaît moins que le repassage, je trouve une ample compensation à ce léger désagrément dans le plaisir de voir ma chère Henriette et de causer avec elle deux heures de plus chaque jour pendant quatre mois d'hiver et quand le temps ne permet pas de travailler au jardin. »

Après cette petite discussion, nos jeunes mères s'entretinrent de leurs nourrissons, vantèrent leur beauté, leur force, leur gentillesse ; elles se disaient la joie qu'ils manifestaient en les apercevant et le bonheur qu'elles-mêmes trouvaient à les accabler de caresses, après quelques heures d'absence. Pas un mot de plainte ou de regret ne sortit de leurs bouches. Ces heureuses nourrices ne connaissaient évidemment que les délices de la maternité ; elles ne soupçonnaient pas le moins du monde les impatiences, les insomnies, les ennuis innom-

brables et sans nom des mères civilisées chargées de famille.

Bientôt nous arrivâmes au Séristère de la basse enfance, nommé aussi la Crèche ; c'était une salle immense divisée en trois parties communiquant entre elles. Dans chacune de ces sections étaient réunis les enfants de même caractère. Nous traversâmes la pièce habitée par les nourrissons doux et tranquilles, puis celle destinée aux enfants plus bruyants, et nous entrâmes dans la chambre des mutins ; ils étaient environ une vingtaine, âgés d'un an et au-dessous.

Mme Chalet s'approcha d'un gros garçon de cinq à six mois qui sourit en l'apercevant et lui tendit ses petits bras : c'était son fils. Elle l'enleva de son berceau, et l'emporta, tout en l'embrassant, dans une pièce latérale aux dortoirs que nous venions de traverser, et communiquant avec eux. Cette pièce, destinée à la promenade et autres exercices, se nommait le promenoir. Les mères s'y rendaient pour donner le sein à leurs nourrissons ; nous y suivîmes la pièce de M. Léonard.

— Vous voyez, nous dit-elle, comme nos enfants sont légèrement vêtus. La douce température de nos crèches, la même en toutes saisons, permet de ne jamais leur faire porter de vêtements plus chauds ni plus gênants ; et l'ampleur de leurs robes laisse à ces frêles créatures la liberté entière d'exercer et par conséquent de fortifier leurs membres. Aussi, Dieu sait comme ils remuent bras et jambes : ils

sont toujours en mouvement dès qu'ils ne dorment plus.

» On voulait dernièrement me persuader, poursuivit Mme Chalet, qu'il fut un temps où les enfants emprisonnés dans des étoffes de laine, aussitôt leur naissance, étaient serrés avec des bandelettes ; au point de ne pouvoir remuer aucune partie du corps, pas même la tête. J'ai regardé ce récit comme un conte. Aucune mère n'a jamais consenti à infliger un pareil supplice à ses enfants. »

— Le fait est cependant vrai, répondis-je ; les anciens voulaient, disaient-ils, par ce moyen barbare empêcher le corps du nouveau-né de se déformer. Dans le même but encore, ou plutôt afin de lui donner une forme plus agréable, on enfermait l'enfant déjà grand dans des corsets garnis de baleines et de lames d'acier, et on serrait la taille, particulièrement aux jeunes filles, au point d'empêcher la digestion, et de gêner la respiration et les battements du cœur. Puis les Civilisés s'étonnaient de la fréquence des maladies du cœur, de l'estomac et des poumons ! Jadis, voyez-vous, on prétendait embellir par la gêne et la contrainte les formes du corps de l'homme, comme on espérait détruire les penchants de son ame par les conseils ou la crainte. »

— Ainsi, répliqua Mme Chalet stupéfaite, nos grands-pères pensaient que le créateur avait manqué l'homme au physique et au moral ; et ils avaient l'insigne outrecuidance de vouloir refaire

le chef-d'œuvre de la création : apparemment on croyait fort peu en Dieu à cette époque. »

Déjà, une trentaine de personnes, jeunes femmes et jeunes filles, étaient entrées dans la Crèche et il en arrivait encore à chaque instant. Celles que nous avions trouvées dans les dortoirs s'approchèrent de plusieurs groupes d'arrivantes, s'entretinrent quelques instants avec elles et sortirent.—Ces dames, nous dit la nièce de M. Léonard, sont des surveillantes ; elles cèdent la place aux nouvelles venues ; mais en se retirant, elles font le rapport de ce qui s'est passé durant leurs deux heures de garde. »

J'allais me promenant d'une pièce dans l'autre, admirant l'élégante simplicité des meubles si parfaitement appropriés à leur destination. Dans chaque dortoir se voyait une vingtaine de jolis berceaux, arrangés de manière qu'une jeune fille pouvait aisément les faire mouvoir ensemble ou séparément. On voyait aussi une grande natte suspendue à un mètre du sol et partagée en vingt cases séparées les unes des autres par des filets de soie aux couleurs éclatantes. En ce moment la plupart des nourrissons du premier dortoir étaient sur leur natte dont chacun occupait une case dans laquelle il pouvait se retourner et voir ses voisins. Ces marmots semblaient se reconnaître et échangeaient entre eux de petits cris d'amitié.

Mais bientôt les nourrices prirent leurs nourrissons et passèrent dans le promenoir.

Je demandai à M. Léonard, qui entrait en cet

instant, si ces nourrices étaient les mères des enfants qu'elles allaitaient.

— En général, me répondit-il, la mère nourrit son enfant. Néanmoins, il y a de temps en temps des exceptions; nos médecins conseillent parfois à telle femme d'une constitution délicate de s'abstenir de cette fatigue, soit dans son intérêt, soit dans celui de son fils. D'autres fois ils engagent deux nourrices de tempéraments différents à échanger leurs nourrissons, ou à donner alternativement le sein à l'un et à l'autre.

» Une mère qui ne peut se rendre ici à l'heure de l'allaitement n'en conçoit aucune inquiétude, car elle sait que plus d'une nourrice s'offrira pour prodiguer à son enfant son lait et ses caresses. Aussi, vous ne sauriez croire combien d'amitiés durables entre nos femmes prennent naissance dans ce Séristère, combien de liens affectueux s'y forment entre nos femmes et nos enfans !

» Une nourrice, en effet, donne-t-elle plusieurs fois le sein à un nourrisson dont la mère est absente ou malade, elle s'attache à lui, elle l'aime plus particulièrement que les autres enfants du même âge. Plus tard, elle le caressera quand elle le rencontrera, elle s'intéressera à ses progrès et en sera fière. De son côté, s'affectionnant de préférence aux personnes qui l'aiment et le caressent, l'enfant s'attache à ses nourrices, et les salue tout le reste de sa vie du doux nom de mère. »

Mon ami Testu, qui nous avait rejoints, demanda pour quel motif on séparait les enfans de ca-

ractères différents. C'est, lui dit M. Léonard, afin que les pleureurs ne troublent pas le sommeil des enfants tranquilles auxquels un long repos est nécessaire; c'est afin que les tapageurs soient morigénés par le voisinage de petits lutins comme eux; c'est afin qu'ils n'impatientent pas les bonnes auxquelles le bruit déplaît.

» Cette distribution des enfants selon le caractère engendre d'ailleurs les rivalités entre les divers groupes de bonnes et de nourrices, dont chacun a la prétention de l'emporter, sous tous les rapports, sur les deux groupes rivaux.

» A cette occasion, ajouta le vieillard, je veux vous faire connaître une observation qui prouve que nous sommes destinés à vivre en Association, et nous montre la sollicitude du créateur dans les moindres choses.

» Les femmes d'un caractère doux et patient s'attachent de préférence aux enfants turbulents; les bonnes vives et impatientes, au contraire, se plaisent avec les enfants paisibles, de sorte que, pour profiter de ces tendances, il a suffi de diviser notre Crèche en trois parties distinctes selon les divers caractères enfantins. Dès-lors, les bonnes pétulantes n'ont plus occasion de s'emporter, et les enfants tapageurs, soignés par des surveillantes pleines de patience, ne sont jamais contrariés ni rudoyés. »

Rentrés au promenoir, nous passâmes en revue cette belle salle, destinée, comme je l'ai dit, aux jeux et aux repas des enfants, et meublée en conséquence. Nous y remarquâmes des joujoux de

mille espèces, tous fort ingénieux et propres à exercer les sens et les organes de l'enfance, et à lui faire aimer le beau. Rien de plus charmant que les groupes qui peuplaient en ce moment la salle : ici, de jeunes mères causaient entre elles d'un air parfaitement heureux et le sourire sur les lèvres, tout en donnant le sein à leurs nourrissons; là, des marmots, placés dans des chariots de diverses formes, essayaient leurs premiers pas sous l'œil des surveillantes ; plus loin, des enfants assis autour d'une table étroite, en forme de demi-cercle, recevaient tour-à-tour la bouillie que leur distribuait une toute jeune fille placée au centre de la table; tandis que des bambins marchant déjà seuls, s'empressaient à l'envi à jeter de menus grains aux nombreux habitants d'une superbe volière.

A mesure que les plus petits enfants terminaient leur repas, les nourrices les reportaient dans leurs berceaux ou les confiaient aux promeneuses, selon que ces nourrissons avaient besoin de sommeil ou d'exercice.

— Rarement, nous disait M. Léonard, on entend pleurer nos enfants, parce qu'il y a ici des femmes qui rarement se trompent sur leurs besoins. Vous voyez cette vénérable matrone, la Colonelle de la Série des bonnes et surveillantes ; elle a tellement en dominance l'amour de l'enfance, qu'elle a peut-être passé les trois quarts de sa vie dans notre Crèche. Aussi elle a acquis une expérience incroyable et un tact merveilleux pour tout ce qui a rapport à ses marmots. La population entière de Saint-Remy la

chérit et la respecte comme une mère, et nos médecins s'enorgueillissent de la compter dans leurs rangs, car son traité sur les maladies des nourrissons est consulté en tout pays. »

Nous vîmes parmi les bonnes la petite fille de notre guide, la douce Mariette qui ne nous avait pas encore aperçus, occupée qu'elle était à promener un nourrisson de quatre à cinq mois. Nous allâmes l'embrasser, et son grand-père lui demanda le nom de l'enfant qu'elle portait.

— Il se nomme Jules, bon papa, répondit Marie, et bien qu'il n'ait pas encore quatre mois, il me connaît parfaitement, et dès que j'entre dans la Crèche il me sourit et me tend les bras. Si tu savais comme il est tapageur, mon Jules! Il sera bientôt aussi lutin qu'Adolphe, le chéri de Caroline. »

— Comment donc, Mariette, dis-je tout surpris, vous paraissez aimer tendrement votre Jules, et cependant vous vous réjouissez de le voir devenir tapageur! »

— Mais, monsieur, répondit la jeune fille, je ne puis souffrir, moi, ces petits sots qui ne crient jamais et restent immobiles comme des statues. Je ne conçois pas comment Louise, douée d'un goût parfait, — du goût le plus sûr de notre groupe de décorateurs, il faut en convenir, — peut aimer ces enfants tranquilles, riant sans cesse et ne sachant que vous embrasser. Vive mon Jules! Si quelque chose le contrarie, il fait un tapage! Moi seule sais en venir à bout. »

— Il paraît, mon enfant, dit M. Léonard, que tu te plais bien près de ton Jules ? »

— Certainement; vois-tu, bon papa, je m'amuse parfaitement au jardin à cultiver nos résédas, les plus jolies et les plus odorantes des fleurs, quoi qu'on en dise. J'ai bien du plaisir à cueillir nos groseilles ou à aider bonne maman à mettre dans les pots nos gelées blanches. Les leçons de modes et de peinture me plaisent beaucoup aussi, mais je suis encore plus heureuse ici, quand, en compagnie de mes camarades, nous lutinons les bonnes des enfants doucereux, que je berce mon Jules ou le fais sauter. »

— J'en suis charmé, mon enfant, reprit notre guide ; mais à propos de peinture, dis-moi, fais-tu des progrès dans ce bel art ? Depuis long-temps je n'ai vu de ton ouvrage. »

— Sans doute, bon papa, je fais beaucoup de progrès, et, pour preuve, la maman de Jules, que j'appelle, comme tu sais, petite maman, me donne chaque jour des leçons de paysage ; elle me permet depuis un mois de colorier ses prairies, et à peine si elle a besoin de retoucher à mon travail.

« Tu ne saurais croire combien elle est complaisante et bonne pour moi, ma petite maman ; elle me préfère, je crois, à ses autres écolières. C'est qu'aussi nous avons bien du plaisir à causer de notre Jules ; elle aime tant à me faire conter les gentillesses dont il me régale chaque jour, durant mes deux heures de garde ! »

Tout-à-coup, un orgue se fit entendre, et les fem-

mes et les jeunes filles entonnèrent un chant d'une exquise douceur. Les enfants prêtèrent une oreille attentive, et tout se fit avec mesure, la marche des promeneuses portant des nourrissons et le mouvement des berceaux dans lesquels on balançait ceux qui s'endormaient.

L'orgue se tut, les chants expirèrent peu à peu ; les nourrices firent une dernière caresse à leurs enfants et se retirèrent, ainsi que la plupart des bonnes et des jeunes filles ; il ne resta dans la crèche qu'un petit nombre de surveillantes.

Nous sortîmes aussi, après avoir embrassé notre chère Marie et dit adieu à Mme Chalet, qui, prétendant que son fils était indisposé, voulait, disait-elle, passer la nuit près de lui.

Quand nous fûmes dans la rue-galerie :

— Vous avez bien raison, mon père, dis-je à notre guide, l'économie est toujours compagne du bon et du beau. Aucune manière d'élever les nourrissons ne saurait être comparée à la vôtre, sous le rapport des avantages qui en résultent pour les enfants et pour les mères, comme aucune ne pourrait procurer une égale économie de temps, de dépenses, d'ennuis et de pleurs. Ici quelques surveillantes attentives, parce qu'elles aiment les enfants et se plaisent à les soigner, puis aussi parce que leur surveillance est de courte durée, suffisent à tous les besoins de vos 50 ou 60 marmots. Quelle différence, bon Dieu ! avec les anciennes méthodes ! Jadis les familles riches entouraient chacun de leurs

fils de plusieurs personnes, nourrice et bonnes, et Dieu sait encore comment ils étaient soignés !

« Et ces enfants, privés de la société d'autres enfants, étaient souvent tristes, pleureurs et languissants, tandis que les familles pauvres perdaient un temps considérable et très-précieux autour de leurs nourrissons, ou, ce qui était, hélas ! trop fréquent, elles laissaient constamment dans leurs méchants berceaux ces pauvres créatures ! Aussi la privation de mouvement et la malpropreté dans laquelle croupissaient ces infortunés les rendaient-elles rachitiques et scrophuleux, quand elles ne les faisaient pas mourir de langueur.

» Mais quel heureux changement dans le sort des enfants ! Élevés tous aujourd'hui, sans distinction de fortune, dans ce brillant séristère, entourés incessamment de soins intelligents et dévoués, tous grandissent en force et en bonté pour le bonheur et la gloire de leurs parents et de la société tout entière.

» Comme tout ici, mon père, est digne d'intérêt et fait naître la réflexion ! Combien il est touchant de voir vos institutions—éducation unitaire, organisation sériaire, alternance des travaux—unir les uns aux autres les habitants de tous les rangs par les liens les plus affectueux et en faire une famille de frères bien-aimés ! Votre petite Marie, par exemple, est adorée non seulement de ses père et mère, et de vous, son père adoptif, mais aussi des nourrices dont elle a pris le sein, des matrones et des jeunes filles qui ont eu soin d'elle comme elle a soin de son

Jules, d'une foule d'amies dont elle partage les travaux, des instituteurs qui lui prodiguent leurs leçons, que sais-je enfin ? Je pourrais dire que leurs enfants sont aimés de tout le monde, car, depuis ce matin, je ne cesse d'admirer combien ils sont caressés dans votre heureuse Phalange. On ne leur adresse que les noms les plus tendres ; ils n'entendent que des paroles d'affection et d'encouragement. Il serait bien impossible qu'ils ne fussent pas aimants et bons. »

— Ajoutez, mon fils, reprit M. Léonard, que tout le monde respecte l'enfance. Il est sans exemple qu'un harmonien ait dit un mot ou fait une action capable de flétrir cette tendre fleur ; ils connaissent trop bien la portée de leurs paroles. Et d'ailleurs, la personne qui se permettrait un mot équivoque en présence d'un enfant serait blâmée de tous, et aucun groupe approchant les groupes enfantins ne voudrait l'admettre parmi ses membres.

» Ce pieux respect pour le jeune âge empêche les imaginations de s'éveiller prématurément. Aujourd'hui, l'amour ne naît plus avant l'époque fixée par la nature, et cette passion conserve, durant de longues années, ce parfum d'innocence des premiers jours de son éclosion.

» Mais, mon fils, comment se défendre, dites-moi, d'aimer et de respecter ces chers petits anges si frais, si beaux, si naïfs, qui agissent toujours avec une entière franchise ! Nous avons le plus grand intérêt à savoir ce qu'ils aiment, ce qu'ils veulent, afin de bien connaître les vocations et les penchants

de chacun d'eux ; aussi, jamais nous ne les mettons dans la nécessité de déguiser leurs pensées. »

— Ainsi, dit Testu, chacun suit ses tendances, ses caprices, sans que jamais vous cherchiez à les traverser ? Vous ne faites aucun effort pour dompter les passions de vos enfants ?

— Comment donc ! mon fils. Mais un mécanicien a-t-il jamais songé à diminuer la force de son moteur ? Non, sans doute : il fait au contraire ses efforts pour l'accroître et l'utiliser. Or, l'homme ne pouvant agir aujourd'hui que pour le bien général, et les passions étant les seuls moteurs qui le font agir, la société a le plus grand intérêt à les développer toutes autant qu'il est possible. »

— Toutes, dites-vous ! même les mauvaises ! »

— Toutes les passions sont bonnes, mon fils, car toutes sont l'œuvre de Dieu, car toutes sont nécessaires à l'accomplissement de notre destinée. Quand la société était hors de sa voie, quand elle était inorganisée, les passions ne pouvant agir utilement, produisaient le mal ; cela était inévitable. Mais prétendre qu'il y a des passions mauvaises toujours et d'une manière absolue, c'est blasphémer le Créateur. »

— Mme Chalet, votre nièce, avait donc raison, reprit Testu, quand elle nous disait que vous ne contraignez pas vos enfants à s'appliquer à telle ou telle branche d'agriculture ou d'industrie, de sciences ou de beaux-arts. »

— Jamais, en effet, répondit le vieillard, nous ne forçons les vocations. Les pères savent que Dieu

distribue à son gré les aptitudes et les passions, et aucun d'eux n'a la prétention absurde de façonner ses fils à son image, ni d'exiger que ses plaisirs soient leurs plaisirs, que ses goûts deviennent leurs goûts, en dépit de la nature. »

— Il ne faut pas alors s'étonner, reprit mon ami, si vos enfants, toujours parfaitement heureux, sont si beaux, si aimants, si remplis de grâce et de santé,

» Tout d'ailleurs concourt à ces merveilleux résultats : vigueur des parents, nourriture choisie et abondante, soins hygiéniques, caresses incessantes, exercices continus et agréables, enfin cette excellente coutume de mêler les chants et la musique à toutes les occupations et à toutes les actions de la vie. »

— Cette coutume, mon fils, est si naturelle qu'elle se retrouve chez les peuples même les plus sauvages. La musique a pour l'homme un attrait infini. C'est par elle qu'on se parle encore quand on n'a plus rien à se dire. La musique diminue la fatigue, calme les douleurs, amène la gaîté, polit les mœurs : c'est l'un des plus beaux présents de la bonté divine, un des plus doux plaisirs mis à la portée de l'homme.

» Aujourd'hui, nous grandissons, nous vivons, nous vieillissons au milieu des chants ; l'harmonie nous saisit à la naissance pour ne plus nous quitter ; c'est notre élément. Aussi il n'y a pas, je crois, dans notre Phalange deux personnes assez malheureusement organisées pour être insensibles à une

bonne exécution musicale; et nous possédons au contraire des artistes de première force. Il est sorti du milieu de nous de célèbres compositeurs, qui font notre gloire et notre orgueil et ont porté au loin le nom de Saint-Remy. »

— Je comprends difficilement, mon père, dit Testu, comment il peut se former chez vous de savants médecins, des chimistes habiles, des peintres et des musiciens distingués : il me semble que chacun s'applique à trop d'objets différents pour devenir supérieur dans un art ou une science quelconque. »

— En général, répondit M. Léonard, les harmoniens s'occupent, il est vrai, de bien des choses diverses, et, s'ils deviennent plus ou moins habiles dans toutes, c'est qu'ils s'attachent à de simples détails, à une parcelle de la science, de l'art ou de l'industrie vers laquelle les poussent leurs vocations. C'est aussi parce que l'intelligence grandit considérablement quand elle s'exerce sur plusieurs sujets différents : témoin ces grands de l'antiquité qui étaient tout à la fois, et à un degré éminent, capitaines, écrivains, orateurs et hommes d'état.

» Quant aux savants et aux artistes supérieurs, ils se recrutent parmi les personnes dominées par une vocation exclusive pour l'une des branches des connaissances humaines et qui trouvent le suprême bonheur à la cultiver.

» Ces natures rencontrent dans le Phalanstère les conditions les plus favorables au développement et au perfectionnement de leur spécialité. Ainsi,

d'une part, elles peuvent consacrer à l'étude tout le temps que bon leur semble, puisque les *minimum* leur assurent gratuitement une existence confortable; d'autre part, elles trouvent près d'elles les conseils dont elles ont besoin, car les professeurs ne leur manquent pas, chacun de nous, homme ou femme, étant parfaitement libre d'entrer dans le corps enseignant et d'ouvrir des cours sur les connaissances pratiques et théoriques qu'il possède.

» Quand nous rencontrons parmi nos enfants de ces individualités d'élite, destinées à faire un jour la gloire et le profit de notre Phalange, nous n'épargnons ni soins ni sacrifices pour les développer et faire parvenir à perfection les fruits dont nous apercevons les germes.

» Nous pouvons d'ailleurs, sans grande dépense, faire suivre à nos savants, à nos artistes en herbe, les leçons des professeurs les plus célèbres, attendu que tout le monde a droit de voyager gratuitement dans les diligences *minimum* qui sont entretenues sur les budgets nationaux, et que les élèves, prenant part à divers travaux du Phalanstère où ils étudient, gagnent toujours assez pour payer leur pension.

» Vous le voyez, messieurs, à la rigueur, un enfant doué de dispositions transcendantes peut devenir savant ou artiste éminent, sans coûter rien à sa famille ou à sa Phalange. Cependant nous aimons à faire bien les choses. En ce moment, nous avons un jeune peintre et deux cantatrices de très-

grande espérance qui se perfectionnent en Italie, et nous leur faisons une haute paie fort raisonnable.

»L'argent dépensé par la Phalange dans de semblables occasions n'est certes pas celui qui nous rapporte le moins; car nos peintres, nos chimistes, nos agronomes, nos savants de toute espèce ont donné à nos produits une supériorité qui les fait rechercher des pays les plus éloignés, en même temps qu'ils ont amélioré nos bestiaux, accru la fertilité de nos terres, qu'ils sont devenus de très-habiles professeurs et ont puissamment contribué à polir de plus en plus notre langue et nos mœurs.»

— Mais, fit observer Testu, avec le penchant fort vif de l'homme à enseigner ce qu'il sait, les professeurs doivent être bien heureux en harmonie, où, dites-vous, la carrière de l'enseignement est libre. Comment donc, mon père, rétribue-t-on tant de monde? »

— Chaque Phalange, répondit le vieillard, rétribue ses professeurs : non tous également, bien entendu, la justice ne le permet pas ; mais chacun proportionnellement à ses services, c'est-à-dire proportionnellement au nombre d'élèves qui fréquentent son cours. »

Tout en causant, nous nous étions arrêtés près d'une fenêtre d'où l'on voyait parfaitement la tour d'ordre, et nous admirions l'élégance et la hardiesse de sa construction, quand nous remarquâmes les mouvements rapides d'une roue armée de clochettes placée au sommet de l'édifice. Ces mouvements, nous dit notre guide, et le bruit qui en

la conséquence, mais que l'éloignement nous permet d'entendre à peine, sont dus à notre télégraphe électrique qui, ayant quelque nouvelle à donner, a fait partir un ressort et appelle ainsi lui-même un veilleur de garde. Si vous le désirez, ajouta-t-il, nous irons voir de quoi il est question.

Nous acceptâmes la proposition et, pour abréger le chemin, nous passâmes par l'une des galeries traversières qui joignaient les ailes parallèles du Phalanstère. Ces galeries fort belles, élevées sur colonnes, étaient couvertes et parfaitement éclairées, puisqu'elles prenaient jour des deux côtés sur les cours intérieures.

L'une de ces immenses cours était plantée d'arbres verts fort peu élevés. M. Léonard nous en expliqua le motif.

— Cette portion de nos bâtiments que vous apercevez en face, nous dit-il, étant exposée au midi, nous en avons consacré le rez-de-chaussée à notre serre chaude, dont les collections de plantes exotiques sont bien précieuses, comme je vous le ferai voir si cela peut vous être agréable. Cette vaste serre et la cour que vous voyez, où règne une verdure éternelle, sont nos promenades d'hiver. C'est le lieu le plus fréquenté des vieillards et des enfants durant la saison des frimas.»

La conversation étant retombée sur le télégraphe électrique, notre complaisant cicerone nous conta, chemin faisant, les diverses manières de correspondre à l'usage des harmoniens. Indépendamment

des malles-postes réservées au transport des dépêches, des journaux et des lettres, nous avons, disait-il, les télégraphes électriques qui communiquent, aux Phalanges les plus éloignées des capitales, les nouvelles importantes.

«Quant aux Phalanges voisines, elles correspondent entre elles par des logophores. Ce sont des tubes métalliques placés en terre, par lesquels la voix se fait entendre distinctement d'un village à l'autre. »

— Certes, vos tubes acoustiques sont bien commodes, dis-je à notre guide; il serait à désirer, mon père, que vous eussiez trouvé un moyen aussi facile de vous visiter que de vous parler : vos jeunes *groseillistes* n'auraient pas souffert de la pluie comme ils l'ont fait aujourd'hui en retournant dans leurs familles sur leurs chariots découverts. »

— Rassurez-vous, me répondit le vieillard, nos enfants sont arrivés chez eux sains et saufs. A l'approche de l'orage, leurs Phalanges respectives les auront rappelés, et on les aura renvoyés eux et leurs chariots par les chemins de fer atmosphériques, ces chemins si parfaitement appropriés au génie harmonien, dont les villages, séparés par une distance de 4 à 5 kilomètres, possèdent tous des moteurs puissants : machines à vapeur, chûtes d'eau ou moulins à vent. »

Nous fîmes rencontre d'un groupe nombreux allant gaîment préparer les boissons nécessaires pour le goûter. Un vieillard vert et agile en sortit, et après nous avoir souhaité le bonjour : — Enfin, je

vous tiens, mon cher Léonard, fit-il à notre guide ; depuis long-temps vous me promettez de venir voir notre cave et vous n'en faites rien. Aujourd'hui vous ne m'échapperez pas, et vous la visiterez bon gré malgré : je ne vous laisse pas, et avec vous je m'empare de ces messieurs, que vous mènerez partout, mais que vous étiez capable de laisser partir sans leur avoir montré nos caves. »

Nous descendîmes dans une cour à la suite de ce joyeux compagnon, et bientôt nous entrâmes dans un cellier magnifique, assez vaste pour permettre à des chariots chargés de tonneaux d'entrer et de sortir avec la plus grande facilité.

Le mobilier de ce superbe magasin consistait principalement en foudres immenses, dont quelques-uns d'une capacité de plusieurs centaines d'hectolitres. Nous vîmes aussi, rangées dans un ordre parfait, des quantités innombrables de bouteilles. Près de chaque tas, une pancarte indiquait le nom, la qualité, l'âge du vin ou de la liqueur contenue dans ces bouteilles.

Ayant laissé notre guide avec son ami, nous parcourûmes le cellier, Testu et moi, accompagnés d'un jeune caviste qui voulut bien nous donner quelques renseignements pleins d'intérêt.

— Notre cave, nous disait-il, est constamment approvisionnée pour deux ans au moins, comme le sont nos autres magasins. Elle est d'ailleurs la meilleure de la province, sans contredit, et nous pouvons nous vanter que nulle part on ne boit d'aussi excellent vin qu'à Saint-Remy. Nous nous

adressons, il est vrai, pour nos achats, aux Phalanges les plus renommées. Tous les ans nous achetons à chacune d'elles plusieurs centaines d'hectolitres, et elles savent parfaitement que nous ne sommes pas gens à accepter un vin inférieur à l'échantillon; nous nous y connaissons, à Saint-Remy, et l'on voudrait nous tromper qu'on n'y réussirait guère. »

— Que font donc ces messieurs? dis-je au jeune caviste, en lui indiquant un groupe qui dégustait avec une grande attention le vin d'un foudre.»

— Ils discutent, répondit le caviste, sur les moyens d'empêcher de s'aigrir ce vin qui, depuis quelques jours, perd de sa qualité. Il y a plusieurs de ces messieurs tellement habiles à combattre les maladies des vins et autres liqueurs, que nous ne perdons jamais une goutte de boisson quelconque.

» Cet autre groupe, occupé à faire une mixtion dans ce tonneau, est composé des plus fins connaisseurs en vins de Bourgogne. Quant à moi, je fais peu de cas du vin de quelque espèce qu'il soit, mais je suis très expert en fait de bière dont mon groupe s'occupe exclusivement. »

— Sans doute, dit Testu, vous fabriquez vous-même la bière nécessaire à la consommation de la Phalange? »

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme d'un air de satisfaction et d'orgueil, et la Phalange Paget seule nous dispute la palme de cette fabrication.

» Je regrette, ajouta-t-il, que notre brasserie ne

soit pas en activité, vous auriez pris plaisir, j'en suis sûr, à voir comment nous avons su y remplacer les bras par les machines, Mais nous ne brassons que pendant l'hiver : la bière faite par la chaleur n'est pas potable, quelque soin que l'on prenne à la fabriquer. »

Après avoir parcouru les divers compartiments de la cave et nous être fait expliquer une foule de choses, nous remerciâmes notre caviste qui rejoignit son groupe, et après avoir pris congé de l'ami de M. Léonard et de ses compagnons, nous sortîmes pour continuer notre chemin.

Quand nous fûmes dehors, Testu dit à notre guide : Le jeune homme avec lequel vous nous avez vus fait un cas qui me semble bien exagéré des choses appartenant à votre Phalange : rien, selon lui, ne leur est comparable. Cette vanterie, au reste, me paraît être le péché mignon des harmoniens. Votre petite Marie a déjà le même défaut : ce qu'elle aime est seul digne de plaire; ce qu'elle n'aime pas est détestable. Et tantôt, elle nous l'a dit clairement, sans provoquer le moindre reproche de votre part, mon père, ce qui m'a beaucoup surpris. »

— Vous avez donc oublié déjà, mon fils, répondit le vieillard, que tous les penchants natifs sont nécessaires; sans quoi Dieu ne nous les aurait pas donnés. Aussi, nous nous gardons bien de comprimer cette tendance générale à mettre un haut prix à ce qu'on a, à ce qu'on fait, aux connaissances qu'on possède, car c'est l'un des plus puissants mobiles pour passionner les groupes et les individus, et

les pousser au perfectionnement de leurs œuvres.

» Si nous aimions faiblement les hommes et les choses, ou si, tous, nous n'aimions que les mêmes personnes et les mêmes choses, il serait impossible de former des groupes, de faire naître les rivalités ; et une foule de travaux seraient négligés. Loin donc de contrarier le penchant qui pousse l'homme à s'exagérer la supériorité de ce qu'il préfère et de ce qui lui appartient, nous l'exaltons au contraire, comme un des principaux élémens de bonheur, d'activité, de satisfaction et d'harmonie.

» Ce penchant, au reste, est, de tous les penchants de l'homme celui qui, peut-être, l'a le moins fait souffrir durant les âges de subversion. Il a pu, sans doute, entraver quelques progrès industriels, mais, en revanche, combien n'en a-t-il pas puissamment secondés, et combien n'a-t-il pas procuré de jouissances à une multitude d'individus, en exagérant à leurs yeux la valeur de leurs talents, en les soutenant dans les travaux de leur culture ou de leur industrie. Je lisais dernièrement que le danseur Vestris, mettant son art au-dessus de tous les arts, s'écriait : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : Le roi de Prusse, M. de Voltaire et moi. » Personne n'ignore, d'ailleurs, que le vigneron placé sur le sol le plus ingrat a toujours préféré le vin de son cru à celui des terroirs environnants. »

En ce moment, nous nous trouvions près de la tour d'Ordre. Mais avant de pénétrer dans son intérieur, nous demandâmes à voir l'extérieur, et à cet

effet nous descendîmes sur la place des manœuvres.

Cette place, formée par la façade principale et les deux grandes ailes du Phalanstère, était immense et d'un aspect imposant. Une statue colossale en bronze, représentant Fourier apportant au monde la théorie de l'Unité universelle, en occupait le centre. Au milieu de la face principale des bâtiments se trouvait la tour d'ordre, monument aux proportions grandioses.

Après être restés quelque temps à jouir de ce coup-d'œil magnifique et avoir admiré les détails délicats et le fini de la sculpture de la tour, nous entrâmes sous son élégant portail.

VII

La Tour d'Ordre. Récompenses des Inventeurs. Organisation des Sciences. Unité du genre humain.

M. Léonard nous conduisit d'abord sur la plateforme qui couronnait la tour d'Ordre. Après avoir joui quelque temps de la vue du plus délicieux panorama, nous examinâmes les divers signaux et porte-voix destinés à transmettre des ordres, ou, pour parler plus rigoureusement, des avis aux travailleurs disséminés dans la campagne.

Nous visitâmes ensuite l'Observatoire, muni non-seulement des appareils propres à l'observation des phénomènes météorologiques, mais aussi de puissantes lunettes, d'un cercle mural et d'une foule d'autres instrumens d'astronomie.

—Toutes les Phalanges, nous disait notre guide, possèdent de semblables observatoires, car la connaissance des cieux et des principales lois de la nature fait partie de l'éducation générale des harmoniens. »

Nous avions visité déjà le laboratoire de chimie et le cabinet de physique, et nous entrâmes dans la salle consacrée à l'appareil de la télégraphie électrique.

—Ce télégraphe, nous dit notre guide, nous ap-

porte les nouvelles de la capitale du royaume ; et comme il suit les rails de la grande artère nationale des chemins ferrés qui passe ici près, nous recevons les dépêches de première main. Nous les transmettons ensuite aux Phalanges des environs, au moyen de nos tubes acoustiques. »

Nous lûmes la dépêche déjà traduite. Voici à peu près sa teneur :

« Le groupe central de la série de physique fait » savoir aux Phalanges du royaume ce qui suit :

» La sous-série de l'*électricité* est enfin parve- » nue à remplacer le gaz par le galvanisme pour » toute espèce d'éclairage. Les essais faits sur les » routes et dans vingt-quatre Phalanstères ont com- » plètement réussi. La lumière galvanique, supé- » rieure à celle du gaz par l'éclat et la blancheur, » est sans odeur ; elle joint à l'absence du danger » d'incendie, de fuite et d'explosion une grande » économie, attendu que la série de chimie a trouvé » le moyen d'utiliser les produits des décomposi- » tions galvaniques.

» Vingt groupes ayant contribué à cette belle » découverte, le tribut d'invention leur est acquis » en principe. La quotité en sera fixée par les Pha- » langes qui emploieront le procédé nouveau. Les » plans de l'appareil et les instructions nécessai- » res pour le monter seront expédiés sous peu de » jours aux chefs-lieux provinciaux. »

— Voilà, nous dit M. Léonard, une invention fort utile, et d'après ce que j'ai entendu conter de la puissance de cette lumière électrique, un seul

appareil, convenablement placé au centre d'un Phalanstère, éclairera, comme le soleil même, ses cours et sa rue galerie. Saint-Remy, j'en suis certain, votera volontiers une récompense de 200 fr. en faveur des inventeurs. »

— Comment! m'écriai-je, riches comme vous l'êtes, vous rémunérerez si mesquinement une invention qui vous fera réaliser de grandes économies? Saint-Remy compte, avez-vous dit, près de deux mille habitants, et il oserait offrir 200 fr. aux auteurs d'une si belle découverte? Mais c'est un don de dix centimes par personne!

— La récompense, mon fils, n'est pas tant à dédaigner; voyons plutôt.

» On compte en ce moment environ cinq cent mille Phalanges organisées. Si chacune d'elles fait don de 200 fr., ce ne sera pas moins de cent millions à partager entre les inventeurs. Le savant qui a le plus contribué à la découverte aura vraisemblablement pour sa part plusieurs millions, et celui qui a fait le moins recevra encore quelques centaines de mille francs. Cette récompense ne vous paraît-elle pas très-raisonnable? »

— Oh! certainement, mon père, elle sera digne de l'Harmonie! et pardonnez à la paresse de nos esprits rétifs; nous ne pouvons nous habituer aux prodiges qui résultent d'une association immense comme la vôtre!

» Mais comment, je vous prie, pourra se faire équitablement la répartition de la récompense entre les inventeurs? »

— Rien n'est plus facile, répondit le vieillard, avec le mode d'organisation qui régit toutes les connaissances comme toutes les relations harmoniennes, c'est-à-dire avec la distribution des choses en groupes et séries de groupes.

» Ainsi, les sciences naturelles forment une Série de première classe, qui se décompose en diverses Séries de deuxième classe : astronomie, zoologie, botanique, minéralogie, chimie, physique. Chacune de celles-ci se subdivise en Séries de troisième classe. La physique, par exemple, est formée de Séries dont l'une s'occupe spécialement de l'électricité, une autre du calorique; celle-ci de la lumière, celle-là de l'air, etc., et ces Séries se décomposent, s'il y a lieu, en Séries de quatrième et de cinquième classe.

» En continuant à subdiviser, on arrive aux groupes chargés de l'étude des détails de chaque science.

» Bien des savants, il est superflu de vous le dire, sont membres d'un grand nombre de groupes de diverses Séries, car chacun aime à varier ses travaux et ses études, et toutes les questions se lient. »

— Mais comment, dit Testu, a-t-il été possible de former des groupes et des Séries de chimistes et de physiciens, dont les membres se trouvent disséminés çà et là? »

— Les chemins de fer et les télégraphes électriques, la facilité et la rapidité des communications de toutes sortes, répondit notre cicerone, ont

fait disparaître les distances, et il est extrêmement facile aux membres d'un groupe qui habitent les divers Phalanstères d'une province, de se communiquer leurs pensées et de se réunir en congrès pour les discuter ou même pour faire de grandes expériences. »

— Je ne saisis pas bien, dit Testu, comment vos groupes sont hiérarchisés.

— Je vais, répondit le vieillard, vous le faire comprendre par un exemple.

» Notre lessiveuse en chef, cette femme d'un grand savoir que vous connaissez, et qui est membre d'une foule de groupes de chimie, dirige entre autres un groupe dont les travaux se bornent à étudier la soude, ses diverses combinaisons avec les corps gras, et leur utilité dans l'industrie.

» Ce groupe, composé de quinze personnes dont douze habitent les phalantères du canton et trois seulement le nôtre, ne vit pas isolément ; il est relié aux groupes de même espèce qui existent dans les autres cantons de la province.

» L'ensemble des groupes cantonaux forme une sous-Série provinciale, dont le centre donne l'impulsion à tous ; et les sous-Séries provinciales sont dirigées à leur tour par le centre de la Série nationale des chimistes.

» Les groupes adonnés à l'étude de la soude et de ses combinaisons sont en rivalité entre eux et avec les chimistes occupés de la potasse et de ses emplois, et tous s'efforcent à l'envi de se surpasser

par quelque découverte ou quelque perfectionnement.

» La physique étant, comme la chimie et les autres sciences, cultivée par des groupes reliés entre eux hiérarchiquement, vous devinez sans peine comment se fera la répartition des récompenses votées par les Phalanges en faveur des inventeurs de l'éclairage électrique? Non! vous ne le voyez pas clairement? Eh bien! je vais m'expliquer.

» Nous avons dans notre canton un groupe de onze physiciens appartenant à la Série de l'électricité. Ce groupe, dont le chef habite le Phalanstère Paget, a le premier appliqué industriellement le galvanisme à l'éclairage d'un appartement, et cette découverte lui donne incontestablement droit à une belle part dans les récompenses.

» Cependant ce groupe n'est pas arrivé à ce résultat d'un seul bond : non-seulement plusieurs de ses membres y ont contribué, mais d'autres groupes ont fait avancer la solution en produisant des idées utiles, ou en faisant des expériences dont nos physiciens ont profité. Il est donc de toute justice que ces divers groupes partagent la prime que le nôtre obtiendra. Or, cè résultat est facile à atteindre, vu que les titres des groupes sont exactement constatés, chacun d'eux ayant notifié ses idées à mesure qu'elles se sont produites, et publié ses expériences au moment où elles ont été faites. On s'empresse toujours de rendre public le moindre progrès, les inventeurs ayant le plus grand intérêt

à prendre date, pour ne pas perdre leurs droits aux honneurs et aux récompenses.

» La question de l'éclairage électrique étant définitivement résolue, on ne tardera pas à connaître les sommes votées par les Phalanges. Alors la Série d'électricité, pesant les titres des groupes inventeurs, fixera le dividende afférent à chacun d'eux; et, vous le voyez, elle pourra le faire avec une équité parfaite, puisque, je le répète, les groupes ont fait connaître leurs idées et leurs expériences en temps utile.

» Les groupes partageront ensuite le dividende reçu dans la proportion de la part prise à la découverte par chacun de leurs membres, ou seulement par quelques-uns d'entre eux; et cela encore sera facile, chaque groupe prenant note exacte des idées émises par ses sectaires. »

— Votre organisation Sériaire, dis-je au vieillard, fait marcher les découvertes avec une extrême rapidité: une vérité entrevue par un savant est bientôt rendue féconde; car des milliers d'hommes spéciaux s'en emparent et l'exploitent à l'envi; chaque pas fait en avant par un inventeur est profitable à tous les autres.

» Combien aussi cette organisation est utile à la société ! A l'avenir, aucune découverte, aucune pensée ne saurait se perdre, puisque tout inventeur se voit, en quelque façon, contraint de rendre publique son invention, par le danger d'être devancé s'il tarde à le faire, et par la certitude d'obtenir une récompense proportionnée à la valeur

de sa découverte. Puis, chose merveilleuse ! plus de réputation usurpée : à chacun gloire et profit, selon ses œuvres.

» Mais comment, je vous prie, réaliserez-vous les 200 francs que vous supposez devoir être offerts par votre Phalange ? »

— Les Régences, mon fils, présentent chaque année les budgets qui sont votés par les Phalanges. On réserve toujours au budget, pour les récompenses unitaires, une somme proportionnée à la richesse de la commune. Cette somme est destinée à récompenser les inventeurs de toute espèce : artistes, savants, mécaniciens, hommes de lettres, etc. En supposant cette réserve de 20,000 fr. en moyenne pour chaque Phalange, c'est, pour les 500 mille Phalanges, une prime annuelle de dix milliards, toute prête à rémunérer les découvertes utiles et les créations honorables. Aussi nos poètes ne végètent plus misérablement aujourd'hui, comme ils le faisaient, dit l'histoire, aux plus beaux siècles de la Civilisation. Et tenez : nous avons voté dernièrement une somme de dix francs pour témoigner aux auteurs d'un opéra le plaisir que leur pièce nous avait causé. Eh bien ! si toutes les Phalanges leur font le même cadeau, le poète, le musicien, le chorégraphe et le décorateur auront cinq millions à se partager.

» La récompense est belle, n'est-il pas vrai ? bien que le sacrifice soit insignifiant pour chacun de nous : un demi-centime par tête en moyenne ! Mais quand un jour la terre entière sera couverte de

trois millions de Phalanges parlant la même langue, un don de dix francs fait par chacune d'elles formera la somme de trente millions. »

— Vous pensez donc, mon père, dit Testu, que tous les habitants du globe parleront un jour la même langue? »

— Sans aucun doute, mon fils ! Dans quelques siècles, l'humanité formera une seule famille dont les membres seront solidaires et s'aimeront en frères, comme Jésus l'a ordonné il y a deux mille ans. Déjà les Phalanges établies dans les diverses contrées de la terre ont adopté les même monnaies, les mêmes poids, les mêmes mesures déjà leurs mœurs et leurs coutumes sont polies, élégantes, hospitalières, car les mêmes causes produisent les mêmes effets; et, dès que la langue universelle sera définitivement arrêtée et admise en congrès général, toutes les Phalanges s'empresseront de l'adopter et de l'enseigner à leurs enfants. Ce n'est pas à dire toutefois que chaque contrée n'imprimera pas son cachet particulier au langage de ses habitants, comme elle le fait pour leurs caractères et leurs aptitudes physiques; car la nature nous montre dans toutes ses œuvres la diversité dans l'unité. »

— Je crains bien, mon père, reprit Testu, qu vous ne vous fassiez illusion : l'unité humanitair ne pourra jamais se constituer, soyez-en certain Jamais vous ne vous assimilerez les peuples sauvages ni même les nations barbares; la Civilisation les a tamment trouvés rebelles à toute industrie

elle a été forcée de refouler sans cesse dans leurs forêts ou dans leurs déserts les peuplades aborigènes de l'Amérique et de l'Afrique dont plusieurs ont fini par disparaître. »

— Mon Dieu ! répondit M. Léonard, la Civilisation ne prouve absolument rien dans cette question, car la Civilisation, qui froissait toutes les passions de l'homme, trompait toutes les aspirations de son âme et donnait à peine satisfaction à quelques désirs d'un petit nombre de privilégiés, devait repousser le barbare et le sauvage au lieu de les attirer à elle.

» Je ne puis, je l'avoue, me représenter sans rire la Civilisation jetant ses enfants déguenillés, abâtardis et vicieux au milieu d'une nation sauvage ou barbare, et lui tenant à peu près ce langage :

« Peuple ignorant et aveuglé ! ne te lasseras-tu
» jamais de mener une vie vagabonde ? Vous,
» sauvages, toujours à la recherche des choses né-
» cessaires au soutien de votre existence, vous
» parcourez péniblement vos vastes forêts, vos im-
» menses prairies, demandant à la chasse, à la pê-
» che, aux racines et souvent même au pillage des
» voisins une nourriture incertaine. Aujourd'hui
» vous nagez dans l'abondance, demain vous serez
» dans le dénûment. Et vous, patriarcaux, ne vous
» fatiguerez-vous pas de transporter vos tentes et
» de traîner avec peine vos nombreux troupeaux
» d'un lieu à un autre ? Ah ! croyez-moi, peuples
» errants, laissez là cette vie aventureuse, cette
» déplorable liberté ; abandonnez pour toujours la

» pêche, la chasse, le lait de vos chamelles, la chair » de vos troupeaux, et civilisez-vous. Donnez à mes » industrieux enfants vos terres et vos forêts; ils se » les partageront et vous apprendront à les culti- » ver; puis ils vous confieront des charrues que vous » aurez la satisfaction de conduire du matin jus- » qu'au soir. Ils élèveront des filatures de coton; » ils creuseront des mines et des carrières, et vous » diront combien il est beau et glorieux de servir » la société en entrant dans leurs ateliers ou en pé- » nétrant dans les entrailles de la terre dès l'âge de » six ans, pour y travailler sans relâche quinze » heures par jour jusque dans la vieillesse.

» En échange de ce labeur de quinze heures » par jour, vos maîtres vous accorderont un salaire » avec lequel vous pourrez, quand les récoltes seront » abondantes, acheter le pain nécessaire à votre » famille, et vous vêtir tant bien que mal.

» Si l'ouvrage vient à manquer, comme cela ar- » rive de temps en temps, vous pourrez vous pro- » mener, en ayant soin toutefois de ne pas mettre » le pied sur les terres de vos maîtres, si vous ne » voulez pas encourir une amende. Vous vous gar- » derez aussi de chasser sur leurs propriétés, de » pêcher dans leurs ruisseaux et leurs rivières, de » cueillir un fruit de leurs arbres ou d'enlever une » carotte à leurs jardins, sous peine de prison. Mais » vous aurez le bonheur de vivre sous des constitu- » tions libres, basées sur le principe sacré de la sou- » veraineté du peuple.

» Quand les chômages ou la maladie auront épuisé

» vos ressources, vous ne tendrez pas la main aux
» passants pour leur demander un morceau de pain,
» car la mendicité est une action indigne d'un hom-
» me civilisé et libre, mais vous entrerez dans des
» maisons de travail quand il y aura de la place;
» quand il n'y en aura pas, vous saurez mou-
» rir courageusement et sans vous plaindre comme
» il convient à des hommes vivant sous une charte
» constitutionnelle qui garantit toutes les li-
» bertés.

» Ainsi, mes amis, suivez mes conseils : laissez
» là votre insouciance et votre indépendance sau-
» vage; jetez au loin vos flèches et vos fusils, vos
» filets et vos armes de guerre; donnez à mes en-
» fants les chevaux sur lesquels vous passez dans
» l'oisiveté la moitié de votre vie; venez peupler
» leurs mines et leurs fabriques, et là, à l'abri du
» soleil et de la pluie, vous apprendrez à connaître
» les charmes d'une existence utile et à savoir ce
» que c'est qu'un état social perfectionné par la
» philosophie, la morale, la législation et la po-
» litique. »

» Nos pères, ajouta M. Léonard après ce discours ironique, avaient-ils bonne grâce à s'étonner que les barbares et les sauvages rejetassent une proposition aussi séduisante, surtout quand elle était précédée, comme cela avait constamment lieu — par manière de préambule à leur conversion, — de l'extermination des tribus ?

» Oui, la vie civilisée qui enlevait à l'homme sa liberté, sans lui donner seulement le bien-être en

échange, et qui transformait en misérables automates la grande majorité de ses producteurs, était antipathique à la nature humaine! Voilà pourquoi aucun sauvage ne se ralliait volontairement à la Civilisation, tandis qu'il n'était pas rare de voir des matelots et des soldats déserter leurs vaisseaux ou leurs camps pour partager la vie errante et libre du sauvage et du bédouin.

» Mais l'Harmonie, de tous points opposée à la Civilisation, offre aux hommes les conditions les plus favorables à l'exercice de leurs facultés, à la satisfaction de leurs penchants natifs. Il n'est donc pas surprenant que Sauvages, Barbares et Civilisés abandonnent leur vie toujours malheureuse, pour embrasser la vie sociétaire, dès qu'ils voient des Phalanstères établis auprès d'eux.

» Tenez, mon fils, croyez-moi, ne vantez jamais votre Civilisation, cette forme sociale si complètement contraire au développement de la nature humaine : la civilisation n'était encore que le chaos social. »

— Oh! mon père, s'écria mon pauvre ami Testu, qui avait composé un superbe livre philosophique intitulé : *Histoire de la civilisation*, que dites-vous? qu'osez-vous dire? la Civilisation un chaos! la Civilisation qui a duré tant de siècles, qui a formé les nations les plus puissantes, les plus éclairées de la terre; la Civilisation qui a fait tant de grandes choses, tant de sublimes découvertes, vous l'appelez un chaos! »

— La civilisation, répartit le vieillard, a duré

bien des siècles, il est vrai, beaucoup trop de siècles pour le bonheur du genre humain, et c'est là justement ce qui me la fait haïr. Mais la Civilisation n'en était pas moins une véritable Babel, si peu organisée qu'elle ne se serait pas maintenue debout un seul jour si on l'eût abandonnée à ses propres forces, je veux dire aux forces résultant de sa prétendue organisation. Si les sociétés civilisées ne s'écroulaient pas à chaque instant, c'est qu'elles opposaient leurs membres les aux autres; c'est que les hommes qui possédaient et jouissaient, armaient une portion des hommes qui travaillaient et souffraient, pour maintenir l'autre dans la subordination! Si elles ne s'écroulaient pas, c'était grâce à la crainte de l'enfer, des gendarmes et de la prison! et si l'immense appareil de compression et de répression sous lequel étouffait la liberté eût cessé un seul instant d'agir ou de menacer, c'en eût été fait de ces sociétés qui se seraient abîmées dans le plus effroyable cataclysme, tant elles étaient antipathiques à la nature humaine, tant l'immense majorité des civilisés souffrait et désirait sortir de cet odieux tohu-bohu.

» Nous ne pouvons revenir de notre étonnement, nous autres harmoniens, quand nous lisons que le siècle qui se nommait modestement le siècle des lumières, et qui méritait bien mieux la qualification de siècle des palabres ou des déceptions, se proposait sérieusement d'améliorer, de perfectionner sa forme sociale. Améliorer une chose inorganisée! quelle chimère! Autant vouloir améliorer

l'anarchie, le chaos; autant prétendre perfectionner la maladie ou le mensonge. Aussi rien de plus plaisant et de plus déplorable, en même temps, que de voir à l'œuvre les législateurs de cette époque incroyable, poursuivant en aveugles et au hasard leur travail de Danaïdes. »

— Pourquoi, demanda Testu, nommez-vous œuvre de Danaïdes les efforts bien légitimes des civilisés s'évertuant à chercher des remèdes contre les maux qui les assiégeaient de toutes parts? »

— Parce que leurs efforts étaient vains. Il leur était impossible d'échapper à la douleur, puisque la douleur était la conséquence inévitable de cette forme sociale dont on ne pouvait cicatriser une plaie sans en mettre plusieurs au vif. Oui, messieurs, les civilisés, en appliquant leurs prétendus remèdes aux maux de la société, ne faisaient que déplacer la souffrance, que remplacer une douleur par une autre, souvent, hélas! plus cuisante que la première. Mais vous semblez douter de cette assertion, eh bien! voyez plutôt :

» Chez une puissante nation d'Europe, l'Angleterre, lorsque, par suite du droit de conquête et des progrès d'une industrie prodigieusement développée qui avait substitué des machines aux bras de l'homme, les propriétés territoriales, les capitaux et autres instrumens de travail furent agglomérés dans quelques mains, les législateurs, forcés de venir en aide aux hommes qui n'avaient rien, pas même le *droit au travail*, — car personne n'était tenu de procurer de l'ouvrage à ceux qui en

manquaient, — les législateurs, disons-nous, décrétèrent la *taxe des pauvres*.

» Qu'arriva-t-il ? Les malheureux qui recevaient des secours provenant de cette taxe purent offrir et offrirent en effet leur travail à un moindre prix que leurs camarades non secourus, et le salaire baissant de plus en plus, le nombre des indigents s'accrut énormément, et la taxe destinée à diminuer la misère l'augmenta au point que les législateurs se virent contraints de doubler cette taxe, de la tripler, de la décupler, et Dieu sait ce que serait devenue l'opulente Angleterre si le grand Fourier n'eût découvert les lois de l'association.

» Les maisons de travail et autres institutions de même nature produisaient partout des résultats identiques.

» Dans un pays voisin de l'Angleterre, la France, une aristocratie nobiliaire possédait la plus grande partie du sol. Le droit d'aînesse perpétuait la propriété dans les familles nobles. Mais ces propriétés, cultivées par des mercenaires, produisaient peu, et les masses vivaient dans la misère et le servage.

» D'un autre côté, une sorte d'organisation régissait l'industrie. Les maîtres ouvriers, liés par l'esprit de corps, veillaient à la bonne exécution des produits ; et l'autorité, pouvant exercer une surveillance utile sur des fabricants peu nombreux, empêchait, du moins jusqu'à certain point, la falsification et la fraude.

» Mais cette organisation était arbitraire et despo-

tique. L'industrie, chargée d'entraves, faisait peu de progrès, et les ouvriers compagnons les plus habiles passaient souvent leur vie à solliciter la maîtrise sans pouvoir l'obtenir.

» Cette phase de la Civilisation, nommée *féodalité nobiliaire*, était hostile à tout progrès, et froissait la liberté des masses; mais elle offrait d'un autre côté des conditions favorables au maintien de l'ordre : toujours le mal à côté du bien.

» Cependant les vassaux devenus bourgeois, les manants enrichis par le commerce et l'industrie supportaient impatiemment l'orgueil de la noblesse. Émancipé de droit par l'instruction, le vilain se lassa de payer seul les impôts et de ne prendre aucune part à la gestion des affaires publiques. La concentration, dans les familles privilégiées, des fonctions civiles et des grades militaires, froissait trop d'intérêts et surtout d'amours-propres, pour être possible plus long-temps : le moment d'une transformation sociale était arrivé.

» Une révolution immense, profonde, terrible, bouleversa tout, déplaça tout, hommes et choses. Le sol devint en partie la propriété du roturier, et la production prit un accroissement considérable, parce que le petit propriétaire cultiva son champ de ses propres mains : il y eut amélioration incontestable sous ce rapport.

» Mais le partage des biens du père en portions égales entre les enfants hacha de plus en plus le territoire; les parcelles devenues trop petites et appartenant à des familles peu fortunées ne purent

recevoir la culture convenable. Abandonnée à des hommes généralement peu éclairés, et trop pauvres pour tenter des améliorations, l'agriculture resta bientôt pour ainsi dire stationnaire au milieu du progrès qui transformait les autres industries. Et plusieurs se prirent à regretter la grande propriété et le droit d'aînesse, dont ils avaient oublié les pernicieux effets.

» De son côté, l'industrie manufacturière devenue libre marcha à pas de géant, et ses perfectionnements furent prodigieux : il y eut encore ici amélioration et progrès.

» La liberté, toutefois, enfanta bientôt la concurrence anarchique qui ne tarda pas à jeter la perturbation dans la société. Les fraudes, les falsifications, les banqueroutes envahirent le commerce et les fabriques ; et comme beaucoup s'étaient enrichis dans la lutte, et que les produits étaient descendus à des prix inférieurs par suite de la concurrence, de l'emploi des machines perfectionnées et de la falsification, un luxe inconnu se manifesta, les besoins de chacun s'accrurent outre mesure, et pour acquérir la richesse, — seul moyen de satisfaire ces besoins, — tous les expédiens furent mis en usage. L'esprit de cette nation, jadis loyal et chevaleresque, devint égoïste et mercantile. Et plusieurs encore, ayant perdu de vue les maux enfantés par le régime ancien, se prirent à regretter les maîtrises, tant le nouvel état de choses avait produit de catastrophes et de douleurs.

» Tout à l'heure nous avons vu régner un peu

d'ordre au prix de la liberté ; ici nous voyons une fausse liberté enfanter le désordre.

» Vainement les hommes, oublieux du passé, et trompés dans leurs espérances, redemandaient-ils l'ancien état de choses : il ne pouvait renaître. Le genre humain, pas plus que l'individu, ne retourne sur ses pas. Le passé ne se refait pas. Et comme toute cause produit nécessairement ses effets, les éléments nouvellement introduits dans l'organisme social portèrent encore d'autres fruits en se développant : la liberté industrielle anarchique aboutit au monopole.

» En effet, les capitaux obéissant à la loi d'attraction s'accumulèrent dans un petit nombre de mains, et les gros capitalistes anéantirent le petit commerce et la petite industrie, et s'approprièrent une notable partie du sol sous forme d'hypothèque.

» Une aristocratie nouvelle, rejetant la bourgeoisie dans la masse des prolétaires dont elle faisait ses esclaves, s'imposait à la société. La Civilisation, devenue la proie de la noblesse du coffre-fort, s'avançait rapidement dans sa phase nommée *féodalité industrielle*, quand fort heureusement des hommes dévoués et généreux fondèrent des essais d'association phalanstérienne, et par ce moyen, aussi facile qu'efficace, prévinrent les épouvantables guerres sociales dont l'Europe avait le secret pressentiment.

» Vous le voyez donc bien : les civilisés tournaient dans un *cercle vicieux*. A peine avaient-ils

modifié les lois qui régissaient la propriété, l'industrie, le gouvernement, qu'ils regrettaient les lois réformées ; parce que toutes, nouvelles et anciennes, les lois ne pouvant favoriser quelques intérêts sans froisser les intérêts contraires, créaient des mécontens et enfantaient nécessairement la souffrance. Et les révolutions même les plus profondes sur lesquelles les civilisés fondaient les plus brillantes espérances, causaient des maux aussi cuisants que ceux qu'elles guérissaient. Elles changeaient ou déplaçaient les douleurs, comme je vous l'ai dit et voilà tout ! »

— Cependant, fit observer timidement Testu, la législation allait se perfectionnant, et l'on voyait de temps en temps des abus disparaître. »

— Oui sans doute, répondit M. Léonard, mais pour faire place à des abus nouveaux ; et les mesures qui semblaient les plus rationnelles ne produisaient que peines et déceptions.

» Voyant les crimes se multiplier et ne connaissant pas d'autre remède à cet effrayant symptôme de dissolution sociale que la répression, le législateur multipliait proportionnellement les prisons et les bagnes, et les bagnes et les prisons devenaient des écoles de crime, et les malfaiteurs pullulaient de plus en plus !

» Quand, à un travail uniforme et trop prolongé auquel on contraignait l'enfance, se joignaient l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture, la santé et la constitution des classes laborieuses se détérioraient rapidement. Alors le législateur,

qui voyait se développer d'une manière désastreuse les scrophules et les phthisies, et l'espèce dégénérer, prenait le louable parti de proportionner le travail aux forces de l'enfant. Eh bien ! cette mesure philantropique ne guérissait cependant pas le mal, car en diminuant les heures de travail de l'enfant, elle diminuait son salaire et par conséquent les ressources que la famille trouvait dans ce salaire ; elle accroissait donc proportionnellement sa misère et par suite l'insuffisance de nourriture, cette deuxième cause de dégénérescence.

» Les Civilisés, je vous le répète, ne recueillaient que douleurs et déceptions de leurs tentatives d'amélioration. Leur forme sociale était inorganisable, et plus on la *perfectionnait*, plus la société souffrait et devenait difficile à gouverner.

» Je pourrais ajouter à l'appui de cette vérité cent preuves encore. Je pourrais vous montrer la douane armant le contrebandier contre les agens du fisc, favorisant des industries parasites, causant la ruine de l'un pour enrichir l'autre, soulevant le vigneron contre le fabricant de fer, l'éleveur de bestiaux contre le manufacturier de tissus de laine, au point que le législateur se trouvait dans l'impossibilité de modifier les tarifs, tant les réclamations des intérêts menacés s'élevaient de toutes parts, vives, nombreuses, contradictoires, à l'annonce d'un changement quelconque dans les lois de douane.

» Il me serait facile de vous faire voir encore que le moindre progrès était acheté au prix des plus cuisantes douleurs.

» Ainsi, ayant reconnu combien l'ignorance engendre de crimes, combien les soulèvements populaire ssont horribles quand les masses sont privées d'instruction, le législateur fit de nobles efforts pour rendre les écoles accessibles à tous. Mais comme il était au-dessus de sa puissance de créer des positions supportables pour toutes les ambitions et les capacités que l'instruction développait, il arriva naturellement que les prolétaires ne cessèrent pas d'être prolétaires, mais qu'ils eurent un sentiment plus vif de leurs misères, de leurs privations, de leur infériorité sociale. De là tous les efforts tentés par chacun pour sortir de sa sphère; de là les suicides, les émeutes et les secousses révolutionnaires; et le législateur, en cherchant à diminuer les douleurs des individus et de la société, les avait peut-être accrues....

» Faites attention, je vous prie, messieurs, que je me borne à citer des faits sans les qualifier; si j'avais à le faire, je déclarerais très-louables, très-progressives, très-heureuses pour l'humanité, les mesures tendant à vulgariser l'instruction. Mais je veux seulement vous montrer combien était douloureuse et difficile toute tentative d'amélioration, dans une société inorganisée.

» Les progrès scientifiques et industriels eux-mêmes étaient accueillis par des larmes et des malédictions. Ainsi les plus brillantes découvertes de la chimie aboutissaient aux falsifications des produits, à l'altération des substances alimentaires; les plus précieuses inventions de la mécanique amenaient

de cruelles perturbations dans une foule d'existences ; elles ôtaient le travail et par conséquent les moyens de vivre à une multitude d'ouvriers ; elles causaient les grèves et les émeutes, et cela à proportion de leur importance et de l'utilité qu'elles devaient avoir un jour pour le genre humain !

» Amis de *l'ordre* et amants non moins passionnés de la *liberté*, les civilisés cherchaient en vain les moyens d'allier ces deux termes indispensables du bonheur des peuples. Pour y parvenir ils essayaient toutes les formes de gouvernement ; mais toujours l'ordre exigeait la compression de la liberté, et la liberté conduisait au désordre. Ballottée du despotisme à la république et réciproquement, la société voyait ses maux s'accroître de jour en jour. Le peuple désabusé sur la valeur des révolutions politiques ne mettait plus en elles son espoir, car toutes les formes de gouvernement lui avaient fatalement apporté leur contingent de déceptions et de souffrances. Il ne parlait dans ses conciliabules que de partage ou de communauté des biens ; et le propriétaire, sous l'habit de garde national, se tenait l'arme au bras dans l'attente d'une commotion sociale.

» Mais, heureusement pour le pauvre comme pour le riche, la plus impitoyable des guerres, celle de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent, n'éclata pas. Les civilisés comprirent enfin qu'on ne devait accuser personne des maux qu'ils enduraient, puisque ces maux, dus uniquement à l'insolidarité et à l'opposition des intérêts, ne pou-

vaient être guéris qu'en remplaçant l'antagonisme par l'association ; les Civilisés, comme je l'ai dit, se décidèrent à tenter des essais d'organisation phalanstérienne et le monde fut sauvé. »

— Mais, essaya d'objecter Testu, il me semble, mon père, que plusieurs nations civilisées ont joui d'une grande liberté ! »

— Du moins, répondit M. Léonard, plusieurs l'ont dit, plusieurs même l'ont cru, tant les Civilisés étaient habitués à se payer de mots et à vivre d'illusions.

» Ainsi, l'une des plus grandes nations du globe fit des efforts inouis, des sacrifices incroyables pour conquérir la liberté, et pensa y être parvenue. Eh bien ! cette liberté comparée à celle dont nous jouissons aujourd'hui, à la liberté vraie, à la liberté sociale, qu'était-elle, je vous le demande, sinon une vanité, une déception ? Pour vous en convaincre, parcourons un instant les phases de la vie de l'homme qui, à cette époque, se glorifiait d'être libre. Suivons ce fier républicain depuis le berceau où, entouré de bandelettes comme une momie égyptienne, il faisait l'apprentissage de cette liberté chérie, jusqu'au moment où il traçait ses dernières *volontés* dans un testament qu'il n'était pas maître de dicter comme il le désirait, car *la loi* avait pris soin de désigner les personnes *qui* devaient jouir de ses économies et du fruit de son travail. Pénétrons avec lui, enfant agile et remuant, né pour s'ébattre gaîment au soleil et se jouer dans la verte campagne ; pénétrons dans cette école mal-

propre, à l'atmosphère épaisse et puante, où enfermé malgré lui durant de longues heures, condamné à apprendre des choses qu'il ne comprenait pas et dont il ne sentait pas l'utilité, il lui était défendu sous peine de la férule de causer, de rire ou de se mouvoir. . . . . . .

» Voyons-le sur les bancs du collège, sacrifiant ses belles années et trop souvent, hélas ! sa santé à se farcir la tête de mots que personne ne prononçait plus depuis des siècles, et dont il ne devait probablement avoir jamais besoin ; ou, fils de prolétaire, entrant dans une manufacture dès le bas âge, et forcé par l'aiguillon du besoin à travailler quinze heures chaque jour à un ouvrage pénible et répugnant. Voyons-le encore appelé sous les drapeaux, et quittant, pour ne plus les revoir peut-être, et sa patrie, et sa mère et sa bien-aimée ; ou bien, contraint par son père ou par les circonstances à suivre une carrière pour laquelle il n'éprouvait que répugnance. . . . .

» Voyons-le enfin dans son ménage, dominé souvent par une femme capricieuse et exigeante qui le trompe et le tourmente, sans qu'il ait pour autant le droit de la quitter. Ah ! mon fils, qu'il nous sera difficile de deviner en quelle manière et dans quel moment de sa vie, cet homme a joui de la liberté son idole, dont il parlait sans cesse avec tant d'amour !

» Ce serait bien pis encore si nous recherchions quelle était la liberté de la femme civilisée. Nous la verrions, dressée dès sa plus tendre enfance à la

dissimulation, n'être jamais libre de dire ce qu'elle pense, ce qu'elle désire ; de faire ce qui lui plait. Nous la verrions, enfant, esclave de ses parens quand elle n'en était pas le tyran ; jeune fille, esclave de la mode et du monde ; forcée de rester dans le célibat quand elle voudrait se marier, ou contrainte de se marier quand elle voudrait rester célibataire, et, pauvre enfant tyrannisée, obligée d'accepter pour mari l'homme qu'on avait choisi sans consulter son cœur. Nous la trouverions, femme, esclave jusqu'à la mort de ce mari qu'elle détestait bien souvent.

» N'aurions-nous pas de semblables observations à faire sur l'égalité, l'ordre, et autres idoles des Civilisés ? Partout et en toutes choses nous ne découvrirons que vacuités, illusions, mensonges, hypocrisie et déceptions ! »

Testu essaya encore ici de balbutier quelques paroles.

— Je plains les Civilisés, mon fils, mais je ne suis pas injuste envers la Civilisation, répondit le vieillard ; car je sais qu'elle fut l'indispensable précurseur de l'Harmonie. La Civilisation, ainsi nous l'apprend la Science sociale, fut l'époque de transition du chaos social à la création. — Sa tâche fut de découvrir les instruments indispensables à l'Harmonie, époque organique de liberté, d'ordre et de jouissance. Elle devait en conséquence porter à une haute perfection les machines de l'industrie manufacturière; car sans ces puissants leviers, les bras n'eussent pu suffire aux besoins de l'agriculture et

à la confection des objets nécessaires aux besoins de tous, et le travail n'eût pas cessé d'être rude et répugnant. Or, l'insuffisance des produits et l'aversion pour le travail étaient les deux plus grands obstacles à l'établissement de l'Association intégrale, de la fraternité et de l'unité harmoniennes.

» Mais lorsque je reporte ma pensée vers le milieu du XIXe siècle, j'éprouve un mouvement d'humeur, peu raisonnable peut-être, et dont cependant je ne suis pas maître, en voyant les directeurs des nations les plus avancées s'obstiner à vouloir perfectionner une phase sociale qui, ayant accompli sa mission, devait passer à une forme supérieure; à vouloir perfectionner la hideuse chenille quand il s'agissait d'en faire un brillant papillon ! Oui, j'éprouve un sentiment bien pénible lorsque je vois les guides des nations se boucher les oreilles, pour ne pas entendre la Science qui leur criait: « Tout naît,
» croît, décline et meurt. Tout se transforme inces-
» samment, l'homme, l'humanité, les mondes:
» Dieu seul est immuable. Le genre humain a déjà
» parcouru les phases de son enfance, l'*Edénisme*,
» la *Sauvagerie*, la *Barbarie*. Depuis des Siècles, il
» est entré en *Civilisation*. Mais cette Civilisation
» soumise elle-même à la loi universelle de crois-
» sance et de déclin, après avoir franchi la *féoda-
» lité nobiliaire*, phase de sa jeunesse, et parcouru
» les diverses périodes de sa maturité, va tomber
» dans sa phase de décroissance, la *féodalité in-
» dustrielle*, âge de faiblesse et de cruelles souf-
» frances.

» Directeurs des peuples, l'humanité n'est pas » un cadavre qui se laisse entraîner par le cou- » rant du fleuve ; elle n'a pas reçu en vain la volon- » té et l'intelligence, et puisqu'il a été permis au » génie de découvrir la TERRE PROMISE, c'était » sans doute afin que l'humanité pût éviter la » route remplie d'écueils qu'elle aurait à traver- » ser, si elle ne faisait violence pour entrer dans » ce royaume de Dieu. A l'œuvre donc ! vous qui » possédez le pouvoir et la richesse, tentez des » essais d'Association intégrale, organisez l'*Har- » monie*, l'âge viril du genre humain, phase de » de bonheur universel. »

» Hélas ! l'ironie ou l'indifférence accueillait ces salutaires conseils de la Science, et peu s'en est fallu que la Civilisation, continuant sa marche désastreuse, n'établît pour des siècles peut-être cette Féodalité du coffre-fort, ennemie du pouvoir des rois, des libertés des peuples. Cependant les civilisés qui avaient des oreilles et n'entendaient pas, semblables aux dieux du paganisme, répétaient chaque jour : « Nous sommes à une époque de tran- » sition, cela est évident ; car les nations n'ont » plus foi aux institutions du passé ; et les institu- » tions nouvelles, impuissantes pour leur procurer » le bien-être auquel elles aspirent, ne peuvent pas » même faire régner l'ordre avec la liberté dont » les hommes ne peuvent se passer désormais. » Quand donc viendra le Moïse qui nous montrera » la voie de Dieu ! »

» Mais les civilisés se contentaient de gémir et

de former des vœux stériles, et voilà pourquoi leur aveuglement m'irrite, pourquoi aujourd'hui encore je leur reproche leur peu de foi. Heureusement, les hommes qui croyaient et espéraient en la Providence, dans ce siècle sceptique, ne se lassèrent pas d'enseigner la Vérité et de proclamer en tous lieux la BONNE NOUVELLE, et, à force de dévouement, de persévérance et de sacrifices, parvinrent à se faire écouter. Honneur à eux ! reconnaissance éternelle aux sauveurs de l'humanité. »

Testu était maté ; il voyait et touchait l'harmonie, et son intelligence commençait à s'ouvrir.

VIII

Le Commerce.

Au moment où nous sortions de la Tour d'ordre, le son d'une cloche annonça l'ouverture du bazar. En attendant le souper, nous dit M. Léonard, nous irons, si vous voulez, faire achat de lorgnettes dont vous manquez, et qui ne vous seront pas inutiles à l'Opéra.

— Nous acceptons votre proposition d'autant plus volontiers, répondit Testu, que nous verrons avec plaisir comment se fait le commerce dans les Phalanstères.

— Le commerce, répondit le vieillard, est aujourd'hui d'une simplicité extrême, et fondé, comme toutes les institutions harmoniennes, sur la vérité, la justice et l'économie de ressorts.

» Quand les Phalanges d'une province sont associées, un comité central est chargé d'acheter les objets de consommation de la province entière, de les répartir aux diverses phalanges selon les demandes faites, et d'en exporter les produits.

» Quant à nous, qui ne sommes pas encore complètement associés avec nos voisins, nous ne nous unissons à eux que pour l'achat des denrées colo-

niales; et dans chaque commune, un groupe achète et paie les objets qu'un autre groupe revend à ceux qui en font la demande.

» Notre bazar est ouvert deux fois par jour, pendant une heure seulement, quelquefois moins. Et comme le groupe des vendeurs est composé d'une douzaine de personnes, et que six personnes suffisent et au delà pour servir les habitants qui désirent acheter, chacun de nos vendeurs se trouve occupé au bazar environ une heure.

» Cela vous surprend. Eh bien! nous voici arrivés, entrons, et vous concevrez, en voyant la simplicité du mécanisme employé, que les choses doivent se passer ainsi. »

Notre guide nous introduisit dans un immense magasin où se trouvaient arrangés dans un ordre parfait, c'est-à-dire sériaire, tous les objets dont pouvaient avoir besoin les groupes et les individus, tout ce que le luxe le plus raffiné avait inventé de plus séduisant.

Nous nous rendîmes dans la partie du magasin occupée par les instruments d'optique, non sans admirer, en passant, mille choses charmantes; non sans demander quel pouvait être l'emploi d'une foule d'objets que nous n'avions jamais vus.

Lorsque nous eûmes fait choix de lorgnettes, nous voulûmes payer. « Je ne le permettrai pas, nous dit notre cicerone. Je veux que cet échantillon de l'industrie harmonienne vous rappelle le phalanstère Saint-Remy; acceptez-le comme un souvenir. » En même temps, le vieillard, s'appro-

chant de la marchande la moins éloignée, lui fit lire les étiquettes attachées aux lorgnettes, en la priant de porter ces objets à son compte. Cette dame écrivit sur un livre-journal ces seuls mots :

— Doit M. Léonard pour deux lorgnettes, nos 189 et 457, 20 francs. Et nous poursuivîmes notre revue.

A quelques pas plus loin nous vîmes un chef de *cerisistes* acheter des sécateurs et les faire porter au compte de son groupe. Cet achat fut terminé en un moment.

— La tâche de nos vendeurs est bien peu fatigante, comme vous voyez, nous dit notre guide ; et au besoin deux personnes suffiraient pour livrer ce que pourraient demander, pendant une séance, les habitans du phalanstère entier. Il n'y a ici aucun débat possible entre l'acheteur et le vendeur : le prix des choses étant toujours indiqué sur une étiquette, chacun peut faire son choix, et quand il est fait, une ligne d'écriture suffit pour le règlement.

» Vous comprenez que l'emploi de la monnaie est d'un usage fort restreint aujourd'hui : les voyageurs seuls en ont besoin quelquefois.. »

— Voilà, dit Testu, une admirable économie de temps et de paroles.

» Mais pourquoi, mon père, n'y a-t-il pas de surveillants dans votre magasin ? vous ne craignez donc pas les voleurs ?

— Les voleurs ! mon fils. Eh ! bon Dieu ! qui donc parmi les habitans de Saint-Remy, tous parfaitement élevés, qui donc, dans notre opulente so-

ciété, dont le membre le plus pauvre peut se passer une foule de fantaisies, voudrait se déshonorer par une bassesse?

» A quoi d'ailleurs servirait un objet volé? comment en faire usage sans être découvert, à moins que ce ne soit quelque comestible? Mais les comestibles se trouvent seulement à la cuisine, aux fruitiers et au jardin, lieux où on ne va guère que par groupes. Puis, chacun trouvant à table ce qu'il peut désirer, nul n'est tenté de dérober des fruits ou autres comestibles qui sont au reste de bien minces valeurs.

» Quant aux objets de toilette ou de fantaisie, qu'en pourrait-on faire, je le répète, après les avoir volés? Nul, chez nous, ne travaille solitairement et ne peut par conséquent faire quelque chose, ou porter un ornement qui ne soit vu de tout le monde. Si donc, par impossible, le groupe des vendeurs annonçait la disparition de quelque objet, évidemment, s'il avait été pris par un habitant du phalanstère, vingt personnes l'auraient vu entre les mains du voleur.

» De plus, on ne saurait vendre une chose volée, puisque les ventes se font exclusivement dans le magasin et par les personnes chargées de ce service.

» Les étrangers, de leur côté, ne pourraient rien dérober encore qu'ils en eussent l'envie, car ils entrent au bazar ordinairement accompagnés de quelque habitant, puis ils attirent naturellement sur eux les regards des vendeurs et des acheteurs.

» Le vol, mon fils, est un vieux mot de la langue des civilisés, banni de notre dictionnaire. »

En examinant avec attention ce que renfermait ce superbe magasin, je remarquai avec surprise que les tissus, les ustensiles et les instruments de toute nature, étaient parfaitement confectionnés, et d'une grande solidité relative. J'en fis l'observation à notre cicerone.

— Cela ne doit pas vous surprendre, répondit le vieillard ; il y aurait prodigalité à se servir de choses peu solides, et pourquoi d'ailleurs les harmoniens multiplieraient-ils les travaux manufacturiers, les moins agréables de tous, en fabricant des produits peu solides dont la confection exige souvent plus d'attention de la part de l'ouvrier, et beaucoup plus de temps que les produits de bonne qualité ? rien n'est falsifié aujourd'hui, rien n'est frelaté. Nous en avons pour garant la compétence de nos acheteurs, l'intérêt et l'honneur du fabricant qui ne pourrait renvoyer les reproches à des agents intermédiaires, commissionnaires et négociants qui n'existent pas. La Phalange qui fabriquerait mal, ou ne serait pas aussi probe que ses rivales, perdrait sa clientèle. Vous voyez donc, messieurs, que si les produits similaires se font chez nous une concurrence émulative, cette concurrence est forcément loyale.

— Votre bazar est magnifique, dit Testu ; cependant mon père, quelque bien assorti qu'il soit, on ne doit pas y trouver toujours ces mille riens, ces mille futilités enfantées par le caprice de vos ar-

tistes et variant chaque jour selon les exigences de la mode. »

— Nos acheteurs, mon fils, répondit le vieillard, font les approvisionnements réclamés par la consommation connue et probable de la Phalange. Si, par hasard, quelqu'un demande un objet qui ne se trouve pas dans notre magasin, on le lui fait venir du dehors, et il ne tarde pas à le recevoir, les communications étant très-rapides. Chacun d'ailleurs est parfaitement libre d'aller faire ses emplettes dans d'autres Phalanges si cela lui convient.

» La mode est infiniment moins capricieuse qu'elle ne l'était jadis. Le besoin de modifier incessamment, sans but utile, sans motif raisonnable, ses vêtements, ses ameublements, etc., n'est pas inné chez l'homme : témoin les costumes nationaux qui traversaient des siècles sans varier sensiblement. La mode était autrefois un fruit de l'oisiveté et un faux essor de *l'ambition* — ce penchant à se distinguer, à fixer l'attention d'autrui. — L'ambition des civilisés trouvant difficilement à s'exercer, cherchait un aliment dans la forme d'une coiffure, la coupe des cheveux, la bizarrerie des vêtements, incommodes pour la plupart, et dans mille autres futilités qui faisaient la principale occupation des classes oisives de cette mesquine époque.

» D'un autre côté, la civilisation offrant rarement les moyens de reconnaître la valeur d'un individu, on en vint à prendre la fortune pour la mesure de cette valeur. Dès-lors, l'ambition poussa chacun à se faire croire plus riche qu'il ne l'é-

tait en effet, afin d'usurper le plus possible de crédit et de considération ; et chacun afficha un luxe hors de proportion avec sa fortune. De là mille maux et mille désordres, et de là l'empire et la ridicule inconstance de la mode.

» De nos jours, l'ambition n'est pas entraînée à se fourvoyer ainsi, car elle trouve amplement à s'exercer dans les groupes industriels, artistiques et scientifiques, où il y a à gagner des décorations et des grades, dont les plus élevés seront un jour capables de saturer les ambitions les plus exigeantes.

» Peu d'harmoniens, même aujourd'hui, sont assez privés de grades et de distinctions pour songer à attirer les regards par la forme inusitée de leurs habits ou l'éclat de leurs brillants. On connaît d'ailleurs la valeur exacte de chacun de nous, et les tentatives pour en imposer à cet égard seraient inutiles.

» Nous ne recherchons donc, en fait de vêtements, d'ameublements et d'équipages, que ceux qui sont commodes, confortables, élégants et appropriés au climat, à la saison et aux usages auxquels ils sont destinés. Tous les perfectionnements dans cette direction sont avidement recherchés. »

— Mais, mon père, dis-je à notre cicerone, il me semble que les exigences de la mode sont les effets de la passion nommée *papillonne* ou besoin de changement ; et je ne vois pas pourquoi la coquetterie aurait disparu. »

— La papillonne, mon fils, est si amplement

exercée aujourd'hui, qu'elle ne cherche plus de satisfaction dans le changement des formes d'une robe ou d'un chapeau. Je suis loin de prétendre néanmoins que nos modes soient éternelles ; elles changent au contraire de temps en temps, puisqu'on s'empresse, comme je viens de vous le dire, d'adopter tout ce qui s'invente de commode ou de gracieux.

» Pour se distinguer, les personnes opulentes ne se couvrent pas de diamants, elles dépensent bien plutôt leurs revenus en faveur de leurs groupes favoris ; elles mettent leur gloire, par exemple, à faire construire, dans les lieux où leurs travaux les appellent, quelque pavillon élégant où elles et leurs amis puissent prendre leurs repas et s'abriter en cas de pluie ; elles mettent leur coquetterie à embellir les costumes, à orner les insignes des chœurs de parade, comme autrefois un colonel riche appliquait une partie de sa fortune à améliorer la musique de son régiment et à en embellir l'uniforme.

» Ainsi la coquetterie, – j'entends par là le penchant à ajouter aux charmes naturels par la parure, — commande comme toujours en souveraine, mais elle est plutôt collective qu'individuelle, et se manifeste généralement par le bon goût des ajustements plus encore que par leur richesse. »

Nous étions sortis du bazar, et nous cheminions vers le débarcadère pour voir descendre de voiture les personnes qui devaient arriver bientôt pour l'Opéra. Tout en marchant, mon ami Testu disait à

M. Léonard : Si les vendeurs donnent les objets de votre magasin aux prix de revient, comment donc sont-ils payés de leurs peines et de l'intérêt des capitaux engagés.

— La Phalange seule faisant le commerce, répondit notre guide, la Phalange seule fait les avances de capitaux dont les intérêts, ainsi que les pertes causées par les avaries et autres circonstances, sont couverts au moyen d'un tant pour cent ajouté au prix d'achat des diverses marchandises.

» Quant aux vendeurs, ils sont rétribués comme les autres travailleurs, c'est-à-dire que leur groupe reçoit sur les bénéfices généraux un dividende fixé chaque année par l'assemblée générale de la commune. Il en est de même des groupes d'acheteurs, de teneurs de livre, etc. Et ces groupes distribuent leurs dividendes respectifs entre leurs membres, proportionnellement au temps que chacun d'eux a dépensé ou au travail qu'il a fait.

— Tout cela, dis-je à mon tour, est bien simple, bien économique, bien équitable et ressemble fort peu au mécanisme commercial de la Civilisation. Les marchands civilisés étaient en effet devenus si nombreux dans une foule de localités, que le dixième de la population passait fastidieusement sa vie derrière un comptoir à attendre les chalands pour les rançonner et leur débiter, avec force mensonges, des marchandises trop souvent falsifiées et pesées parfois dans des balances boiteuses.

— Vous l'avez dit, mon fils, reprit le vieillard, la civilisation n'était ici, comme en toutes choses,

que mensonge, injustice et gaspillage. Elle employait vingt fois plus d'agents qu'il n'était nécessaire, et les rétribuait en proportion inverse des services qu'ils rendaient.

» Ainsi le marchand civilisé, rouage improductif, simple agent intermédiaire entre le producteur et le consommateur, rançonnait l'un et l'autre en payant le moins possible au premier et faisant payer le plus possible au second. Les marchands prélevaient en masse des bénéfices biens supérieurs à ceux des producteurs. Mais les civilisés étaient si parfaitement habitués à l'injustice, qu'ils ne s'apercevaient pas de cette anomalie, et voyaient sans étonnement des fortunes fabuleuses acquises en un moment par le commerce, voire même par l'agiotage. Les civilisés, chose incroyable, faisaient des révolutions dans le vain espoir de se soustraire aux impôts perçus par les gouvernements, et payaient sans se plaindre l'impôt bien plus considérable prélevé par le trafic, la spéculation et l'usure.

» Au reste, comme je viens de le dire, suivant la règle générale à cette époque de mensonge et d'iniquité, le travail était rétribué presque toujours en proportion inverse de son utilité et des fatigues qu'il exigeait, et dans toute exploitation le capital prenait la part du lion, laissant le moins possible au travail.

» Il n'y avait rien de surprenant à voir marcher tête haute l'injustice, la fraude et le mensonge dans le commerce et l'industrie de la Civilisation; car ces plaies sociales étaient les conséquences inévi-

tables de leur concurrence effrénée, de la multiplicité des agents parasites, de l'incohérence et de l'hostilité des intérêts; mais ce qui semble incroyable, c'est que les Civilisés avaient la candeur de s'étonner que leur milieu anarchique engendrât des déceptions, des vices et des crimes de toute nature! »

Le bruit des voitures nous fit presser le pas. Descendus au débarcadère, nous vîmes venir de divers points de l'horizon, de nombreux convois suivant les chemins de fer atmosphériques qui reliaient Saint-Remy aux phalanstères circonvoisins. Les voitures entrèrent sous d'immenses remises.

—Ces remises, nous dit M. Léonard, sont chauffées durant l'hiver comme tout notre palais; en sorte qu'en aucune saison personne ne se mouille, ne se crotte, ne se morfond: nul, pas même les animaux, ne court ici le danger d'un rhume ou d'un refroidissement. »

Les habitants qui attendaient des amis ou des parents, et un détachement de la Série d'apparat, chargée de faire les honneurs du Phalanstère, étaient là pour recevoir ces nombreux visiteurs.

Après les compliments d'usage et les témoignages d'affection réciproque, les étrangers, accompagnés des habitants, se rendirent, en attendant le souper, les uns dans le jardin, les autres dans les étables et les séristères pour visiter les produits des groupes similaires à ceux dont ils étaient membres dans leurs villages. Et nous, tout en écoutant les intéressants détails que nous donnait M. Léonard sur les

rapports pleins de charmes des Phalanges entre-elles, nous allâmes nous asseoir sous un berceau de verdure, près d'un massif d'héliotropes au parfum délicieux et à quelques pas d'un bassin élégant où se jouaient des cygnes aux allures majestueuses.

Apercevant dans les jardins quelques personnes qui semblaient fureter çà et là avec beaucoup de soin, je priai M. Léonard de nous dire quel pouvait être l'objet de leurs recherches.

—Ma fille, me répondit le vieillard, vous a montré ce matin un groupe de bons vivants, à l'humeur imprévoyante, au penchant à la prodigalité. Vous voyez là-bas un groupe de caractère entièrement opposé. Nées avec l'instinct de l'économie ces personnes sont fort utiles; grâce à elles, rien, absolument rien, ne se perd dans notre village. Elles sont probablement occupées en ce moment à ramasser les fruits abattus par le vent, dont on saura tirer parti, en les cuisant, pour la nourriture de nos porcs et de nos canards. »

— Mais, mon père, fit observer mon ami, il me semble que si les avares se plaisent à recueillir les objets dédaignés par tout le monde, c'est afin d'en tirer un profit personnel, et non dans l'intérêt général. »

— Pas autant que vous le croyez, mon fils: la plupart des personnes avares ne le sont que parce qu'elles souffrent en voyant se perdre un objet qui pourrait être utilisé; et, en le recueillant, elles cèdent à un puissant instinct de leur caractère.

» Les groupes d'économes, au reste, reçoivent sur les revenus généraux des dividendes proportionnels à leurs services. ».

Quand la cloche sonna le souper, tous les adultes se rendirent dans les salles à manger, à l'exception de quelques habitants qui, désirant passer une heure en tête-à-tête avec leurs nouveaux hôtes, se firent servir dans des cabinets particuliers ou dans leurs appartements.

Le souper fut splendide à la table où nous allâmes nous placer. Les mets, même les plus ordinaires, préparés avec un soin et un art parfaits, étaient excellents; et la conversation, très animée, fut aussi gaie que fine et spirituelle.

Après le souper, chacun alla faire sa toilette pour se rendre au théâtre. J'offris le bras à Mme Léonard, et, accompagnés de son mari et de Testu, nous nous dirigeâmes vers les appartements du vieillard et de sa femme.

Leur logement se composait de six pièces non compris les cabinets de toilette et la salle de bain. L'ameublement d'un fort bon goût était simple, mais d'une propreté et d'un confortable qui ne laissaient rien à désirer.

Le salon de M. Léonard était garni de meubles d'un style différent de ceux des autres pièces; il nous en expliqua ainsi le motif:

— Mon logement a été celui de ma famille depuis la construction du Phalanstère. Tout ici est rempli pour moi des plus chers souvenirs, tout me rappelle ma mère, mon père et mon aïeul. C'est dans ma

chambre à coucher, qui était celle de ma mère, que j'ai reçu le jour. Ce salon a été consacré de tout temps à nos réunions de famille; il a été meublé, comme vous le voyez encore, par mon bisaïeul dont le nom est inscrit parmi les phalanstériens qui ont propagé bravement la doctrine et préparé le succès de la Cause en Civilisation; aussi nous faisons-nous un pieux devoir de ne rien changer à cet ameublement qui date de la fondation de l'Harmonie. A la mort de notre père, mes sœurs et frères m'ont fait cadeau, à moi leur aîné, de ces meubles vénérables, et je me donne le plaisir de réunir ici à souper deux fois par an, mes frères, mes sœurs et leurs enfants, pour célébrer ensemble les anniversaires des naissances de notre père et de notre mère. Dans ces repas, nous redisons les douces joies de notre enfance, les caresses de nos parens; nous nous rappelons avec bonheur les nombreux témoignages de leur amour et les surprises agréables que nous leur avons causées le jour de leurs fêtes ou dans telle autre occasion. En un mot, nous consacrons, à parler de ces mille riens qui nous rappellent les objets de nos affections, une grande partie de ces réunions délicieuses, pour moi surtout dont la passion dominante est le *familisme*.

» Dans cette chambre, nous avons fêté les principaux évènements de la vie des membres de nos familles. Ici, nous avons fait les adieux à mon frère, la veille de son départ avec la dernière mission d'Afrique; ici nous avons donné des repas à l'occasion des naissances et des mariages de nos ne-

veux. Nous espérons qu'ici on parlera encore de nous quand nous ne serons plus; aussi n'épargnons-nous rien pour que nos enfants se rappellent avec plaisir les réunions de la *salle du grand-père*. »

Mme Léonard nous rejoignit bientôt et nous sortîmes. Cent pas plus loin, elle nous pria d'entrer un moment avec elle chez Mme Moreno, une de ses amies qu'elle avait promis de prendre pour aller au spectacle.

Le logement de la famille Moreno était loin d'avoir la simplicité de celui de notre hôte. Nous restâmes éblouis du luxe inoui du salon dans lequel on nous reçut ; ce n'était que glaces et dorures ; je n'avais rien vu de pareil dans les palais des princes.

Nous trouvâmes l'amie de Mme Léonard prête à sortir avec un jeune homme et deux grandes jeunes filles; mais son mari, occupé à parcourir un recueil de gravures, tout en fumant un cigarre dans une pièce voisine du salon, refusa de venir avec nous.

Testu prit le bras de Mme Moreno, et nous nous dirigeâmes vers le théâtre.

—Le mari de votre amie, dis-je à Mme Léonard, me semble un franc original. »

— Vous l'avez dit, Monsieur : Don José, — c'est ainsi qu'on le nomme généralement,—a un caractère excentrique. Né dans une ville civilisée d'Andalousie, cet Espagnol, en voyageant dans nos contrées, s'éprit d'une de mes amies, l'épousa et se fixa à Saint-Remy.

» Le caractère de Don José a cela de bizarre, que plein de feu pour entreprendre des choses nouvelles, il s'en dégoûte avant qu'elles soient terminées. C'est ainsi qu'après être parvenu, à force de démarches et de sollicitations, à passionner une dixaines de personnes riches pour la culture des plantes tropicales, et avoir dépensé beaucoup d'argent à l'ameublement d'une serre magnifique qui est chauffée presque toute l'année et inondée de lumière pendant la nuit, il abandonna l'entreprise avant l'arrivée des collections de plantes, pour préparer le projet de quelque autre innovation. Mais ses amis ont été plus persévérants, et grâce à eux et à de nouvelles recrues qu'il firent parmi les personnes mêmes qui avaient le plus vivement critiqué l'entreprise à son début, nous possédons la plus brillante collection de plantes tropicales de la province.

» Chaque soir, Don José Moreno, qui n'a pas entièrement dépouillé le vieil homme, se réunit avec une couple d'originaux comme lui, pour causer de leurs projets, tout en vidant une bouteille de vin de Xérès. En ce moment, en vrai civilisé qu'il est encore, il charme les ennuis de l'attente en fumant le sale et puant cigare. C'est, au reste, un excellent homme que Don José ; en faveur de ses qualités nombreuses, on lui passe volontiers ses excentricités. »

— Mais, dis-je à Mme Léonard, si vous aviez un peu pressé M. Moreno, il se serait probablement décidé à venir avec nous. »

— J'en doute, répondit mon interlocutrice. Pourquoi d'ailleurs le presser ? chacun ne doit-il pas être maître de ses actions ; et ne serait-ce pas une grande impolitesse de contraindre quelqu'un à faire par complaisance ce qui lui serait peu agréable ?

Sortis depuis un instant du Phalanstère, nous nous trouvions à la porte de la salle des spectacles dans laquelle nous entrâmes.

IX

Les Vestales. Les Damoiseaux. La petite Horde. La petite Bande. L'Opéra. Enquête sociale sur l'Amour.

Je n'essaierai pas de faire la description du théâtre de Saint-Rémy : cette tâche est au-dessus de mes forces ; je dirai seulement que, comparable aux plus beaux théâtres civilisés pour l'élégance de l'architecture, le bon goût et la richesse des décors, il était plus commode sous plusieurs rapports.

Nous trouvâmes la salle déjà garnie de spectateurs, bien qu'on ne dût pas commencer avant vingt minutes et que personne n'eût à craindre de n'avoir pas de place.

A peine fûmes-nous assis, qu'une cohorte d'une soixantaine de jeunes filles de seize à vingt ans environ la tête ornée de couronnes de lys, et d'une quarantaine de jeunes hommes de même âge, fit son entrée dans la salle. Tout le monde se leva.

Ce groupe charmant alla prendre la place qui lui était destinée ; et je pus l'admirer tout à mon aise.

Après un moment de silence, je dis à M. Léonard: Quelle brillante jeunesse, mon père ! jamais je n'ai rien vu de si radieux : on croirait contempler des héros et des déesses.

— C'est en effet notre milice d'élite, répondit le vieillard ; ce sont nos *vestales* et nos *vestels*, la gloire et l'orgueil de la phalange.

» Le groupe vestalique est formé des jeunes gens nubiles qui ont reçu de la bonté suprême des caractères d'un titre élevé et chez qui les passions de l'âme dominent fortement celles des sens.

» Les jeunes filles attendent dans cette chaste corporation que leur cœur ait fait un choix. Quelques-unes y sont retenues jusqu'à vingt-un ans par la pudeur ou par les prérogatives et les honneurs dont jouit le vestalat. Bien des jeunes hommes y passent aussi plusieurs années, engagés souvent par un pur amour pour les vestales.

» Arrivés à cette époque de la vie où l'homme éprouve un immense besoin d'affection qui se répand comme un parfum sur tout ce qui l'environne, les membres du corps vestalique sont les plus aimants et les plus aimés de tous. Ils sont les idoles de nos enfants dont ils partagent la manière de vivre, et pour lesquels ils ont des bontés et des complaisances de chaque instant ; ils sont adorés de l'âge mûr, attiré vers cette belle et pure jeunesse par un charme indéfinissable, un sentiment ineffable d'amour et de respect ; ils sont chéris de nous autres vieillards qu'ils comblent d'attentions délicates, de soins et de caresses.

» Le chœur vestalique a contribué pour une large part à donner au sexe faible la place élevée qu'il occupe aujourd'hui ; car l'homme qui a aimé une

vestale conserve toute sa vie un culte respectueux pour la femme.

» Entre autres prérogatives, le corps vestalique a celle de tenir la première place dans les cérémonies religieuses. Eh! qui donc, ajouta le vieillard en s'animant, qui donc pourrait disputer à ces vierges si nobles et si gracieuses le droit d'élever nos hommages vers le saint des saints, de lui adresser l'hymne d'actions de grâces? Quel encens pourrait être plus agréable au père des hommes, que celui des plus pures, des plus belles et des meilleures de ses créatures? »

J'étais vivement ému de l'enthousiasme avec lequel notre hôte vénérable nous parlait de ses vestales bien-aimées.—Heureux, mille fois heureux, me disais-je, les hommes de ce temps-ci, qui trouvent, depuis le berceau jusqu'à la tombe, des âmes pour les comprendre, des cœurs pour les chérir, et qui reçoivent incessamment de tendres caresses et des soins toujours désintéressés!

Les Vestales furent suivies d'un groupe de jeunes gens de même âge qu'elles et non moins gracieux. « Voici, nous dit M. Léonard, nos *Damoiseaux* et *Damoiselles* qui forment le chœur rival du Vestalat. Si dans le vestalat les femmes sont en plus grand nombre que les hommes, dans le damoisellat c'est le contraire. »

Ces jeunes gens allèrent prendre leurs places sans provoquer les témoignages éclatants qui avaient accueilli les vestales, mais ils furent accueillis par un murmure amical et flatteur. Je re-

marquai parmi les Damoiselles les deux filles de Don José avec lesquelles nous étions venus.

— De quelles personnes, demandai-je à notre cicerone, se recrute le Damoisellat? »

— A l'âge nubile, répondit le vieillard, les jeunes gens entrent tous dans le corps vestalique ; mais bien des caractères, bien des tempéraments ne sont pas faits pour demeurer long-temps dans cette corporation qui conserve les habitudes de l'enfance et demeure étrangère à tout propos, à toute relation d'amour. La plupart des hommes et beaucoup de femmes ne font que passer par le vestalat : les natures d'élite, les personnes qui ne ressentent de l'amour que les feux les plus purs, y restent seules jusqu'au moment du mariage.

» Nos Damoiselles qui ne se piquent pas d'une retenue aussi austère que nos vestales reçoivent, sous l'œil de leurs mères, les assiduités et les hommages de leurs prétendants, parmi lesquels elles font bientôt un choix.

» Nos Damoiselles sont chastes et loyales dans leurs amours, car la femme est en possession de sa dignité depuis le jour où l'Harmonie l'émancipa socialement en la rendant indépendante de l'homme et son égale ; aussi ces jeunes filles rougiraient-elles de tenir une conduite trop différente de celle des Vestales leurs rivales, si honorées pour la pureté, l'austérité de leurs mœurs. »

Un détachement nombreux de jeunes garçons de neuf à seize ans environ, parmi lesquels se trouvaient aussi des jeunes filles de même âge, fit son

entrée dans la salle. Des applaudissements prolongés l'accueillirent et il alla s'asseoir dans sa loge.

— Quels sont, dis-je à ma voisine, ces gaillards à l'air si décidé, au costume brillant, aux allures si fières, auxquels vous rendez de si grands honneurs? Ceci en vérité me désoriente un peu. »

— Ce sont, me dit en souriant M. Léonard, nos illustres sacripants, les membres de la *petite horde*, corps qui dispute aux Vestales, que d'ailleurs il idolâtre, le premier rang dans les sympathies de la Phalange.

» La petite horde se recrute parmi les enfants de caractère hardi, entreprenant, fortement trempé, que rien n'arrête et ne dégoûte ; qui se chargent passionnément des corvées et des travaux répugnants qui devraient être exécutés par des parias, si une corporation ardente et dévouée n'en réclamait l'honneur.

» En levant cette grande difficulté, la petite horde rend à l'harmonie le plus grand de tous les services : aussi porte-t-elle le glorieux nom de *Milice de Dieu* ou *Milice de l'Unité*.

» Le désintéressement et le dévouement sont les mobiles de ces nobles enfants. Les généreux instincts règnent sans partage à cette époque de la vie dans les natures fortement trempées. Cet âge est d'ailleurs celui des vives amitiés, et nos enfants en contractent, dans leurs ardentes fonctions, qui ne s'éteignent jamais.

» Indépendamment des travaux répugnants dont elle se charge par devouement et point d'honneur,

la petite horde protège les animaux et veille à ce qu'il ne leur soit fait aucun mal inutile, à ce que jamais ils ne soient brutalisés.

» Pour être fidèle à sa mission, la horde intervient partout où l'Unité serait en péril : voilà pourquoi la Phalange permet à ces enfants, — fort éloignés de leur majorité, — de disposer d'un tiers de leur fortune, afin d'apaiser les discussions d'intérêts, si par hasard il en survenait lors du partage des bénéfices annuels. Dans ce cas la personne ou le groupe qui se croirait lésé serait contraint, par la coutume adoptée depuis la fondation de l'Harmonie, d'accepter le don que lui ferait la milice de l'Unité du montant de sa réclamation.

» Les contestations à l'occasion du partage des dividendes sont toutefois extrêmement rares : un peu plus ou un peu moins de fortune, cela influe bien faiblement aujourd'hui sur le bonheur. L'intérêt pécuniaire est peu exigeant parce que la richesse est partout. Quand la table est abondamment servie, les convives ne se disputent pas les morceaux.

» Une des prérogatives dont jouit la *petite horde* est de défiler la première aux grandes parades, montée sur ses beaux chevaux nains. Vous seriez étonné de l'agilité et de l'adresse surprenante dont ces jeunes cavaliers font preuve. Cette prérogative est, de toutes, la plus enviée par les enfants moins âgés : elle est pour eux un appât tout puissant et suffirait au recrutement de la *Milice de Dieu* dans les rangs de la moyenne enfance.

» Nos *hordiers* ont bien, comme vous l'avez remarqué, un air fier et lutin qu'on se garde de combattre quoique parfois ils l'exagèrent par esprit de corps. Ce ton décidé, conséquence de leur caractère hardi et entreprenant, est, du reste, en harmonie avec la nature de leurs travaux qui doivent être attaqués résolument.

» Ne soyez pas surpris, Monsieur, si, volontairement chargés des travaux répugnants, ces enfants paraissent néanmoins très-recherchés dans leur mise quand ils ont quitté la blouse de travail. C'est précisément la malpropreté des occupations de leur corporation qui les excite à afficher la plus grande propreté dans leurs vêtements, car ils seraient au désespoir si on pouvait supposer qu'ils se complaisent dans l'ordure et qu'un penchant aussi bas, et non le noble dévouement aux intérêts généraux, les a poussés à postuler leur admission dans la *petite horde*. »

Mme Léonard fut interrompue par l'arrivée d'un groupe d'enfants du même âge que les précédents, mais dans lequel, à l'opposé du premier, les jeunes filles étaient beaucoup plus nombreuses que les garçons. Ce groupe, accueilli par un murmure flatteur, alla prendre sa place accoutumée en face de la petite Milice de l'unité.

— Cette corporation, nommée *petite bande*, me dit ma voisine, diffère de la petite horde par le ton et les manières; et vous devinez aisément, à la tournure élégante et un peu maniérée de ses membres, que son caractère contraste avec celui du

groupe rival. Ce corps, en effet, composé des enfans qui aiment l'ordre, le raffinement, le luxe, prend soin d'embellir le Phalanstère et ses campagnes ; il décore notre église, nos salles de réunion et de réception ; il cultive les parterres. A la petite horde le soin des animaux ; à la petite bande le soin des fleurs.

» Plus que toute autre, cette corporation se pique de politesse, de bonnes manières et de pureté de langage. Si la petite horde combat et éloigne tout ce qui pourrait blesser nos sens, la petite bande nous entoure de tout ce qui peut les flatter. Celle-ci arrive au bon par la route du beau, celle-là arrive au beau par la route du bon, comme disait l'immortel Fourier. »

Tandis que Mme Léonard entrait dans ces intéressants détails, les chœurs d'enfants au-dessous de neuf ans avaient pris leurs places, et un coup éclatant de tam-tam appela à leurs postes les personnes qui devaient figurer dans la pièce ou à l'orchestre.

Bientôt se fit entendre une ravissante ouverture admirablement exécutée par une centaine de musiciens des deux sexes. Je remarquai que les instruments à cordes étaient en général joués par les dames, et les instruments à vent par les hommes. Puis le rideau se leva, et une pièce en beaux vers, mêlée de chants et de ballets, fut jouée avec un ensemble digne des premiers théâtres du monde.

Ce public d'élite, tout composé d'artistes, était charmant à voir. J'avais un plaisir infini à observer ces connaisseurs, examinant et écoutant, avec

une attention soutenue, des acteurs qui leur étaien attachés par des liens de parenté ou d'amitié. Je me plaisais à voir les acteurs faire de leur côté tous leurs efforts pour mériter les applaudissements de l'auditoire, et surtout des amateurs des phalanges voisines, dont chacune avait la prétention de jouer l'opéra mieux que les artistes de Saint-Remy.

Parmi les ballets, il y en eut un des plus délicieux, dansé par trente-deux petites filles et autan de petits garçons de six à huit ans. Elles étaien jolies à ravir ces charmantes créatures au sourire gracieux et plein d'une innocente gaîté ! ils étaient bien heureux ces enfants, et c'était un spectacle touchant de voir l'admiration générale qu'ils causaient et les nombreux applaudissements qu'ils recueillirent à plusieurs reprises. Aussi plus d'une mère versait de douces larmes.

Pendant un entr'acte, je dis à ma voisine : « Je conçois qu'élevés comme vous l'êtes au son des instruments, il se trouve parmi vous un grand nom bre de musiciens habiles ; je comprends encore que vous ayez des peintres capables de faire d'auss magnifiques décorations, mais je ne vois pas bien comment vous pouvez former autant de bons acteurs et d'excellents danseurs. »

— Les mouvements mesurés, me répondit Mme Léonard, surtout quand ils sont exécutés par des masses, exercent le plus puissant attrait sur l'homme témoin l'entraînement des enfants, des sauvages et des Civilisés pour les bals, les marches et les évolutions militaires, les processions et les concerts.

Aussi le but le plus élevé de l'ambition de nos bambins est-il de figurer à l'Opéra; pour y arriver ils apprennent avec une ardeur incroyable la danse, la musique et la déclamation.

» Ainsi, l'Opéra est l'école gymnastique de la phalange; secondé par l'introduction des mouvements mesurés dans une foule de travaux, il développe, il perfectionne notre population, il la rend souple, forte et bien portante.

» L'opéra orne la mémoire de nos enfants, il cultive leur esprit et enflamme leur cœur pour le beau et le grand; il est encore l'école des beaux-arts, et plus d'une vocation pour la peinture ou la poésie s'est révélée à l'occasion d'une représentation théâtrale.

» Cessez de vous étonner si les pièces sont bien jouées et les ballets bien exécutés. Songez que tous les habitants de Saint-Remy sont acteurs, danseurs et musiciens, non d'égale force, bien entendu, car chacun a sa spécialité, et tel, bon comédien, est faible dans la tragédie; tel, chanteur excellent, est un danseur fort médiocre: cependant il n'est pas un artiste qui ne trouve des rôles à sa convenance. Si donc nous comptons dans notre Phalange environ quinze cent acteurs passionnés et jouant depuis l'enfance, il n'est pas surprenant qu'on puisse réunir un personnel capable de monter une pièce mieux que ne pouvaient le faire les théâtres des capitales civilisées, qui n'avaient pas à choisir dans un aussi grand nombre de sujets. »

Après l'opéra qui fut couvert d'applaudissements,

et c'était justice, les musiciennes étrangères se firent entendre, à la grande satisfaction des nombreux connaisseurs. Puis tous, acteurs, danseurs et musiciens se répandirent dans la salle. Les enfants de tout âge vinrent embrasser leurs parents, qui les accablèrent de caresses et ne manquèrent pas de donner des éloges exagérés à ceux d'entre eux qui avaient rempli quelque rôle. Petite Mariette vint aussi recevoir nos félicitations et nos baisers; et après une demi-heure donnée aux doux épanchements de famille, les enfants reformèrent leurs groupes et se retirèrent dans leurs dortoirs, tous bien fatigués d'une journée dont aucun instant ne les avait vus dans l'inaction; tous parfaitement disposés à dormir d'un profond sommeil.

—Voici, me dit Mme Léonard, l'heure du coucher des enfants : ils ont besoin d'un repos plus prolongé que les adultes, et doivent être sur pied dès quatre heures du matin. Le groupe vestalique, fidèle aux habitudes de l'enfance, se retire également. Quant à la population adulte, y compris les damoiseaux, elle consacrera le reste de la journée aux causeries amicales et aux entretiens d'amour. »

Nous sortîmes de la salle. Le temps était superbe, le ciel parfaitement pur ; la lune, dont le croissant brillait à l'horizon, jetait sur le paysage sa douce lumière ; la pluie tombée pendant le jour avait rafraîchi l'atmosphère : tout nous invitait à jouir de cette belle soirée.

Quand les étrangers furent partis, à l'exception de quelques jeunes gens retenus par les beaux yeux

des jolies Damoiselles de Saint-Remy, la population entière, à l'exception toutefois des personnes qui avaient ce jour-là une surveillance à exercer, soit aux dortoirs des enfants, soit ailleurs, se répandit dans le jardin.

Nous parcourûmes des lieux charmants que j'avais à peine entrevus. A chaque pas mon admiration était excitée : ici, par des treilles et des espaliers admirablement dressés et distribués avec élégance et bon goût ; là, par des massifs d'arbres fruitiers, ou des autels de fleurs dont le suave parfum embaumait l'air. De tous côtés s'offraient à nos regards des canaux d'irrigation, formant, de distance en distance, des réservoirs, et de jolis bassins sur lesquels on avait jeté d'élégants ponceaux. Rien ne saurait donner une idée de cette campagne enchanteresse, à la luxuriante végétation, aux aspects variés à l'infini.

Les Civilisés, me disais-je, étaient bien incapables de faire de semblables prodiges, eux qui n'avaient, pour cultiver les jardins des rois eux-mêmes, que des manouvriers sous les ordres de jardiniers, fort habiles à la vérité, mais peu nombreux et médiocrement intéressés à la réussite de leurs travaux. Ici, au contraire, plus de quinze cents personnes peut-être travaillent avec passion, et guidés par des chefs capables, à l'embellissement de leur domaine. Oui, en vérité, *leur domaine* ; car, dans cette cité de Dieu, dans cette nouvelle Jérusalem où la pauvreté est inconnue, le Phalanstère et ses dépendances sont bien la propriété de tous, à

titres inégaux sans doute, puisque tous ne possèdent pas le même nombre d'actions, mais tous ont le droit de dire et disent en effet : « nos champs, nos prés, nos ateliers, notre palais, nos châteaux. »

Cependant la population s'était répandue de tous côtés : ici, des groupes de femmes et d'hommes, assis sur le bord d'un canal, devisaient sur l'opéra qu'on venait d'entendre, en comparaient l'exécution à celle des autres phalanstères : c'était une source intarissable de discussions. Là d'autres groupes critiquaient, en se promenant, la musique ou les ballets, discutaient le poëme. Plus loin, des amateurs parlaient des musiciennes étrangères qui s'étaient fait entendre, d'autres causaient de leurs travaux de la journée et de leurs projets pour le lendemain ; tandis qu'un homme d'un âge mûr, absorbé apparemment par quelque grave pensée, se tenait seul à l'égard, sans craindre les fâcheux et les indiscrets, tant ces harmoniens, amants passionnés de la liberté, la respectaient jusque dans ses caprices et ses bizarreries.

De temps en temps, on entendait les éclats d'un rire bien franc excité par les plaisanteries de joyeux conteurs, et l'on voyait les jeunes époux qui, saisissant l'occasion de se parler de leur amour, parcouraient les sombres allées de cerisiers ou s'égaraient dans la campagne. Les Damoiselles se promenaient aux bras de leurs Damoiseaux.

Assis sous des accacias, nous observions avec intérêt le mouvant spectacle que nous avions sous les

yeux ; et moi, j'enviais le sort de ces heureux mortels dont les plaisirs incessants et toujours variés ne permettaient pas à l'ennui de se faire sentir un seul instant. Bientôt Mme Moreno appela ses jeunes filles et demanda permission de se retirer.

— Vous pouvez, messieurs, nous dit Mme Léonard, demeurer ici, je rentrerai à la maison avec mon amie. »

— Nous sommes fatigués, répondit Testu, et si vous le permettez, nous retournerons avec vous. »

Chemin faisant, je reparlai à M. Léonard de l'enquête sociale relative aux chagrins causés par l'amour, dont il nous entretenait au moment où les manœuvres des jardiniers étaient venues l'interrompre, et je lui témoignai combien il me tardait d'apprendre quelles peines pouvaient encore atteindre les heureux harmoniens, et quels remèdes on se proposait d'y apporter.

— L'enquête est loin d'être terminée, me répondit le vieillard, car elle est entièrement à faire, les Civilisés nous ayant laissé fort peu de lumières sur les véritables exigences de l'amour, attendu qu'il a été impossible de constater ces exigences aussi long-temps que la femme n'a pas été libre de choisir son mari. L'amour vrai, celui que nous révèle cette sympathie mystérieuse par laquelle deux cœurs sont irrésistiblement entraînés l'un vers l'autre, était à peine soupçonné autrefois.

» Les Civilisés s'épousaient sans s'aimer ; et lors même qu'ils s'aimaient avant le mariage, il arri-

vait bien souvent que, mariés sans se connaître, ils ne tardaient pas à s'apercevoir qu'ils s'étaient trompés réciproquement sur leurs caractères, et la haine succédait à l'amour.

» Dans un tel état de choses, comment, je vous le demande, savoir si la femme est née constante ou inconstante; si, supposant qu'elle soit inconstante de sa nature, toutes ou seulement quelques unes le sont, et le sont au même dégré? Et cependant toute la question de l'organisation morale des rapports de l'homme et de la femme est là.

» Or, sur ce sujet comme sur tant d'autres, les civilisés faisaient des conjectures et rien de plus. Nul d'entre eux n'eût osé affirmer que telle femme volage n'était pas destinée à être la plus fidèle des épouses, dans des circonstances données; nul n'eût pu assigner la part qu'avaient dans la conduite légère d'une coquette l'ennui et le désœuvrement, la vanité et le besoin d'intrigues, le vide du cœur et l'antipathie pour son mari.

» Les romans anciens nous prouvent que nos pères se méprenaient sur les exigences de l'amour; il n'a pas naturellement ce dévergondage qu'il avait chez les civilisés dont un grand nombre demandaient à des lectures dangereuses, aux excentricités de l'imagination ou au libertinage, des émotions qu'ils ne pouvaient trouver ailleurs.

» Aujourd'hui que notre éducation, notre incessante activité et la multitude d'affections dont nos cœurs sont remplis ont ramené les exigences de l'amour à leurs limites naturelles, aujourd'hui seu-

lement une enquête utile est devenue possible. »

A peine eûmes-nous mis le pied dans la rue-galerie que M. Léonard nous quitta, mais il nous rejoignit bientôt, tenant à la main une collection de journaux. « Voici, me dit-il, en me les remettant, voici des documents relatifs à l'enquête que vous désirez connaître, vous pouvez les parcourir à votre aise. »

Après avoir reconduit chez elle Mme Moreno et ses filles, nous rentrâmes chez M. Léonard ; et bientôt, ayant souhaité un doux sommeil à nos hôtes, Testu et moi nous nous retirâmes dans nos chambres à coucher.

Dès que je fus seul, je me mis à feuilleter les journaux. J'y lus qu'un congrès formé des plus hauts dignitaires ecclésiastiques du royaume, des psychologistes et des physiologistes les plus savants avaient ouvert une enquête tendant à constater les douleurs dont l'humanité était encore atteinte.

Ce congrès invitait en conséquence tous les harmoniens, femmes et hommes, à faire connaître leurs peines et les moyens qu'ils croiraient propres à les soulager ou à les guérir.

Je lus plusieurs élégies fort touchantes sur la mort de personnes tendrement aimées ; nul remède n'était proposé contre un mal évidemment incurable.

Plus d'une femme se plaignait des infidélités de son mari, et plus d'un mari gémissait sur les infidélités de sa femme. On n'indiquait pas de remède, mais il me sembla que le divorce en était un suffisant contre ces infortunes matrimoniales.

Dans une lettre à un ami, un jeune marié contait son désespoir : il se voyait à la veille de divorcer parce que sa femme, qu'il idolâtrait et dont il avait été lui-même adoré pendant deux ans, prétendait ne plus avoir pour lui que de l'amitié, et voulait absolument le quitter pour épouser un étranger. Ce jeune homme faisait sentir combien il serait à désirer que les personnes constantes en amour pussent se connaître avant de s'engager dans le mariage.

Une Damoiselle qui aimait passionnément deux jeunes hommes se plaignait dans une charmante pièce de vers d'être forcée de faire un choix. Pourquoi, disait-elle, ne peut-on avoir plusieurs époux comme on a plusieurs amis ?

De son côté, une femme mariée, qui chérissait son mari dont elle était tendrement aimée, déplorait la légèreté de ce mari qui le poussait à demander le divorce, afin d'épouser une veuve dont il était violemment épris. La pauvre femme eût souhaité que la loi autorisât son mari à prendre plusieurs épouses.

Un prêtre citait divers exemples de personnes qui, après avoir divorcé trois et quatre fois, avouaient ne pouvoir aimer un même objet pendant plus d'un an. Et le digne prêtre en concluait que, pour éviter les scandales, il était urgent de chercher le moyen d'utiliser les caractères volages ; or ce moyen existe nécessairement, ajoutait-il, car Dieu n'a pu donner à quelques individus des penchants inutiles ou nuisibles, des penchants qu'ils dussent réprimer avec douleur.

Un voyageur, dans un poëme de peu de pages, disait les chagrins de l'absence, et se plaignait de l'insensibilité des harmoniennes. Puis il peignait avec chaleur combien seraient délicieux les voyages, si l'on retrouvait de temps en temps d'anciennes amours à côté d'anciennes amitiés. Certes, s'écriait-il, si Dieu fait naître encore, comme on n'en peut douter, des Ninons de Lenclos, ces femmes adorables, ces artistes enchanteresses, volages dans leurs amours, constantes dans leurs amitiés, qui, même dans des siècles où tout était vénal, ne faisaient pas un trafic honteux de leurs charmes, mais se donnaient à qui savait leur plaire, certes ce ne peut être qu'afin d'embellir la vie, afin d'unir de plus en plus intimement les hommes et les nations.

Voyant que toutes les plaintes avaient plus ou moins de rapports avec les précédentes, je fermai les journaux et je m'endormis d'un profond sommeil.

X

La cour du Lever public. Suite de l'enquête sur l'Amour. La Messe et la Prière. Les Harmoniens sont les vrais chrétiens.

Le jour suivant, notre hôte me dit en entrant dans ma chambre vers quatre heures : « Tout le monde est déjà sur pied, mon fils; il est temps de vous habiller, si vous voulez venir à *la cour du lever public;* cette réunion est pleine de charmes pour ceux qui aiment à apprendre les nouvelles locales, à se tenir au courant des mariages projetés, des liaisons qui se forment, et de toutes les aventures. »

M. Léonard me laissa pour aller éveiller Testu, et bientôt nous nous rendîmes tous trois dans les salons où se tenait la cour. Mais au lieu d'écouter des anecdotes plus ou moins piquantes, plus ou moins vraies dont je me souciais du reste assez peu, je dis à notre cicerone : J'ai lu, mon père, l'enquête relative aux souffrances qui frappent encore quelques harmoniens; et, je le confesse, je n'entrevois guère la possibilité d'y remédier.

— Vous aurez remarqué sans doute, répondit le vieillard, que des mille causes qui faisaient de la terre une vallée de larmes et de douleurs, trois seulement subsistent encore : la mort des objets de nos affections, la maladie et l'inconstance en amour.

» La première de ces causes, la mort, est sans remède. Cependant, depuis que la plupart des hommes prolongent leur vie jusqu'à la décrépitude, la mort frappe peu de ces coups affreux que le temps lui-même amortissait à peine. Les pertes les plus cruelles sont d'ailleurs moins insupportables qu'autrefois, grâce à la religion, grâce aux nombreux témoignages d'affection que reçoivent les survivants et aux consolations sympathiques qui leur sont prodiguées.

» La deuxième cause de souffrance, la maladie, commence à devenir à peu près inconnue, et les plus minutieuses précautions sont prises partout pour éviter les accidents et les blessures que l'incurie des civilisés rendait si fréquents ; d'ailleurs les âmes pieuses et tendres, trouvant rarement l'occasion de compâtir aux douleurs du prochain, entourent les souffrances de soins si dévoués qu'en vérité c'est presque à désirer de faire de temps en temps une petite maladie.

» Quant aux chagrins causés par l'amour, ils sont exceptionnels aujourd'hui que rien ne s'oppose à l'union des jeunes amants, que l'amour réciproque est la cause déterminante de tous les mariages, que les époux se connaissent parfaitement avant de se prendre, et n'ont entre eux que des rapports agréables, jamais d'intérêts contraires; aujourd'hui enfin qu'ils peuvent se quitter, sans honte et sans haine, quand le divorce est réclamé par l'un ou l'autre d'entre eux.

» Mais quoique rares, les chagrins d'amour n'en

atteignent pas moins quelques personnes; et la société doit aviser à les faire disparaître, en complétant l'organisation des rapports amoureux. Prêtez-moi quelque attention, mes fils, la question le mérite à tous égards.

» Vous le savez : Dieu fait exécuter ses volontés en distribuant à ses créatures des attraits proportionnels à leurs destinées, c'est-à-dire aux missions que leur assigne sa sagesse dans le développement de la vie universelle. Les attractions sont des révélations permanentes de la volonté créatrice, et les souffrances causées par la résistance à ces attractions ou par leurs faux essors, des ordres incessants de rechercher la voie de Dieu.

» Ces axiômes admis,—et tout homme intelligent, toute personne qui croit à la bonté et à la justice du Créateur, ne saurait refuser de les admettre, — nous ferons ce simple raisonnement.

» Si Dieu eût voulu que la monogamie fût à jamais la seule loi du mariage, il eût nécessairement mis au cœur de tous les hommes un amour éternel pour un objet unique, comme il le fit pour l'hirondelle, et personne n'eût cherché à se soustraire à cette loi, car tous y eussent trouvé le bonheur. Mais comme il n'en est pas ainsi, — du moins l'enquête commencée nous fait voir que femmes et hommes naissent les uns constants, les autres inconstants à divers degrés, — nous devons, nous inclinant devant la volonté souveraine, reconnaître que l'institution matrimoniale ne saurait rester la même pour tous, sans continuer d'être en op-

position aux vues du créateur, sans causer des souffrances individuelles et sociales.»

— Votre raisonnement est très-juste, dis-je à M. Léonard ; Dieu ne peut vouloir et ne vouloir pas en même temps ; il ne saurait souffler l'inconstance au cœur de sa créature et lui ordonner d'être constante, c'est-à dire de détruire son œuvre même, de se regimber contre sa loi. Mais quel but peut avoir la sagesse suprême, en créant des femmes et des hommes volages? »

— L'enquête nous l'apprendra, mon fils, répondit le veillard ; nous pouvons toutefois l'entrevoir dès à présent.

» Les passions, chacun le sait, ont, entre autres missions, celle de pousser le genre humain à l'association, à l'unité, sans laquelle il lui est impossible d'accomplir sa destinée terrestre. En serait-il autrement de l'amour, la plus puissante de nos passions? Sa tâche se bornerait-elle à unir un homme et une femme pour les isoler de la société ; à créer cet égoïsme à deux, comme on l'a nommé, égoïsme aussi odieux que l'égoïsme individuel, aussi opposé que lui à la destinée humaine? Non, certes. Et si l'amour a reçu de la bonté suprême plus de puissance que les autres passions, c'est, on n'en saurait douter, afin qu'il contribuât plus qu'aucune d'elles, peut-être, à l'union des individus et des nations.

» Vous le voyez donc : la volonté de Dieu clairement exprimée par le penchant de nos âmes à la variété, le désir de soustraire la société aux frois-

sements causés par ce penchant, et les souffrances des personnes volages assez courageuses pour ne pas transgresser les lois actuelles du mariage, tout nous fait un devoir de rechercher les moyens d'ordonner les relations d'amour de telle sorte que les caractères volages puissent accomplir la mission qui leur est assignée dans l'œuvre humanitaire. »

— Comment, demanda Testu, supposez-vous qu'il soit possible de régler ces relations? »

— Il n'y a dans l'univers, répondit le vieillard, qu'un mode d'organisation : la Série. Nous entendons par Série, vous le savez, un ensemble de groupes hiérarchisés et contrastés. Partout où règne la Série, il y a force et harmonie ; il y a faiblesse et désordre partout où la Série fait défaut. Ainsi la Civilisation ne devait sa supériorité sur la Barbarie qu'à l'organisation sériaire, incomplète et fausse, il est vrai, de ses administrations, de son clergé et surtout des armées, les plus régulières mais en même temps les moins libres des Séries anciennes. Les harmoniens ne sont, à leur tour, supérieurs aux civilisés que parce qu'ils ont ordonné selon les exigences de la loi sériaire les sciences, l'industrie, le commerce, les travaux domestiques et toutes les relations. Je dis toutes, et j'ai tort; car les amours ne sont pas organisés et c'est l'unique cause des maux qu'il produisent encore. »

— Mais, objecta Testu, comment appliquer aux amours l'ordre sériaire? »

— En formant des catégories correspondantes aux divers degrés de constance ou plutôt d'inconstance.

» Voici comment j'imagine que seront à peu près ordonnées les relations d'amour.

» En dehors de la série des affaires d'amour, aux deux extrémités, seront l'enfance et la vieillesse, sexes neutres que la nature exclut du domaine de cette passion.

» Puis viendra le groupe de transition et d'engrenage qui sera, comme aujourd'hui, formé de deux sous-groupes : le Vestalat et le Damoisellat que vous connaissez.

» Les jeunes gens quitteront, encore comme aujourd'hui, ce premier groupe pour entrer dans le deuxième, celui des époux constants, faisant peu ou point usage du divorce.

» Mais les personnes auxquelles la constance est insupportable ne seront pas, comme aujourd'hui, tenues de rester dans cette catégorie ; elles passeront dans d'autres corporations où la liberté amoureuse sera plus ou moins admise et réglée selon les penchants natifs bien reconnus, régulièrement classés et astreints à des statuts d'honneur et de loyauté.

» Vous dire jusqu'où s'étendra la liberté dans la catégorie où elle sera la plus grande, je ne le puis ; l'avenir seul nous l'apprendra en nous dévoilant complètement le cœur humain. Ce que je puis affirmer dès à présent, c'est que la liberté amoureuse la plus large n'engendrera ni la prosti-

tution ni les autres turpitudes des temps passés. Et pourquoi cela? parce que les corporations d'amour, étant chargées de missions sociales, seront pour cette raison utiles et honorables et ne négligeront rien pour être effectivement honorées. Dans ce but, chacune d'elle établira des règles de décence, propres à lui mériter la considération générale, et des *cours d'amour* pour juger les transgresseurs. Les infractions, au reste, seront rares; car chacun choisissant sa corporation d'après sa nature, non-seulement se conformera volontiers aux statuts établis, mais ne souffrira pas dans son groupe un membre qui ne lui ferait pas honneur. Fions-nous, pour obtenir ce résultat, à l'esprit de corps que développera une noble rivalité d'honneur et de loyauté entre tous les groupes d'amour.

» Les passions ont deux ressorts, l'un animique, l'autre sensitif. Or, les harmoniens le savent : nos passions sont d'autant plus nobles que le ressort animique domine; elles sont égoïstes et partant viles, quand le ressort sensitif agit isolément, exclusivement. voilà pourquoi les harmoniens auront toujours du mépris pour un amour dont l'unique mobile serait la satisfaction des sens. La femme, même la plus volage, ne se donnera donc qu'à l'homme qu'elle aimera, et l'amour ne sera jamais vénal, car. indépendante par sa position et sa fortune, l'Harmonienne bien élevée et riche en talents aura toujours le cœur trop haut placé pour faire une bassesse; elle saura se respecter et faire re-

mercier Dieu d'avoir donné à l'humanité le penchant à l'inconstance.

» La femme qui s'avilirait jusqu'à trafiquer de ses charmes serait rejetée de toutes les corporations. Mais de semblables turpitudes seront désormais inconnues, puisqu'elles auraient besoin de l'ombre du secret, et qu'il n'y a plus de secrets aujourd'hui, la conduite et la fortune de chacun étant connues de tous. La vénalité des amours sera desormais aussi impossible que le vol. »

— Ne pourriez-vous, mon père, reprit Testu, nous dire en quoi consisteront à peu près les missions des groupes volages.

— Dans les armées industrielles et les caravanes, répondit le vieillard, ces groupes seront l'âme des réunions d'artistes et de savants ; comme certaines courtisanes de la Grèce et de Rome qui, malgré l'abjection de leur naissance et de leur position extrà-légale, surent s'entourer des hommes les plus considérables de cette époque et leur inspirer de grandes choses et de nobles pensées.

» Dans l'intérieur de la Phalange, les inconstantes verseront un baume consolateur sur les plaies faites par l'amour. Elles éloigneront des femmes nées constantes les séductions possibles, en attirant les hommages des inconstants et des étrangers.

» Mais un de leurs plus grands bienfaits sera sans contredit d'introduire dans les relations d'amour une fidélité absolue à la foi jurée et par conséquent de faire disparaître toute crainte à l'égard de la

fausse paternité, crainte si pénible aux hommes dominés par le *familisme* ou l'amour de la famille.

» En effet, les femmes engagées dans les corporations qui se piquent de constance, — corporations qui vraisemblement seront les plus nombreuses, du moins dans nos climats, — resteront nécessairement fidèles à leurs maris. Pourquoi, en effet, se déshonoreraient-elles en violant les lois de fidélité de leurs groupes, quand elles pourraient, toujours et sans honte, entrer dans l'une des corporations qui font honorer l'inconstance loyale?

» Les femmes, par la même raison, seront assurées de la fidélité de leurs époux, s'ils appartiennent au groupe des personnes constantes. »

— Je ne vois, dis-je à notre guide, d'autre objection contre l'instauration légale de l'inconstance que celle-ci : vous oubliez les intérêts des enfants de la femme volage. »

— Mais quel intérêt de l'enfance, reprit le vieillard, n'est pas sauvegardé en harmonie? Tous les enfants ne reçoivent-ils pas les caresses de tous ceux qui les aiment et l'éducation la plus libérale? La Régence ne prend-elle pas soin de recueillir les héritages et les dons reçus par chacun d'eux, sans distinction aucune, et de capitaliser leurs économies? »

— Sans doute, répondis-je ; cependant l'enfant de la femme volage ne connaîtra pas toujours son père; et c'est là, selon moi, un grand malheur pour lui. »

— Mais, mon fils, ne savez-vous pas combien la

paternité est enviée aujourd'hui qu'elle est exempte de toute charge, et ne procure que les plus douces jouissances? Soyez-en donc bien convaincu : quand la loi donnera à la femme le droit de désigner le père de son fils, les maris ou les amants de l'inconstante se disputeront la paternité de son enfant, et chacun d'eux redoublera près d'elle de tendresse et de soins pour obtenir la préférence. »

— Ces coutumes de l'avenir, dit Testu, dérangent étrangement mes idées concernant le mariage. Je dois cependant l'avouer : elles seront infiniment plus morales que les coutumes anciennes, puisqu'elles assureront la fidélité entre les époux, feront disparaître jusqu'à la possibilité de la prostitution, achèveront d'émanciper la femme, détruiront la bâtardise, serviront de lien universel entre les hommes et produiront toujours le bien sans mélange de mal.

» Une chose toutefois m'a surpris, c'est de lire dans votre journal que beaucoup de prêtres réclamaient l'organisation de l'inconstance. Je croyais que la religion réprouvait absolument, comme immorale et criminelle, toute relation entre les deux sexes en dehors du mariage indissoluble, tel qu'il existait durant la Civilisation. »

— La société actuelle est si heureuse, répondit notre cicerone, qu'elle se gardera bien d'apporter le moindre changement à ses lois, sans avoir entendu toutes les plaintes et recueilli tous les avis. Ainsi, elle n'admettra les corporations inconstantes qu'autant qu'elles auront été demandées par les

les vieillards, les femmes, les prêtres et les maris.

» Quant à l incompatibilité que vous supposez entre la religion et ces corporations, elle n'existe pas : j'espère vous le démontrer.

» Les liaisons amoureuses, nous en sommes tombés d'accord hier, sont morales quand elles produisent le bien ; immorales quand elles causent le mal et le désordre ; mais elles ne sont, en elles-mêmes et indépendamment de leurs conséquences, ni morales ni immorales.

» Cette vérité incontestable est au reste confirmée par Dieu lui-même qui a permis aux fils d'Adam d'épouser leurs sœurs. Si ces unions eussent été immorales d'une manière absolue, Dieu ne les eût pas rendues inévitables en ne créant qu'un seul couple humain : il en eût créé plusieurs.

» Les rapports des sexes n'étant donc immoraux que relativement, la Religion a dû modifier les lois du mariage selon les exigences des divers milieux sociaux traversés par l'humanité, et c'est ce qui a eu lieu.

» Ainsi il a été permis aux patriarches d'avoir plusieurs femmes. Lamech, fils de Mathusaël, en eut deux. Abraham en eut un plus grand nombre parmi lesquelles se trouvait sa sœur Sara. Jacob, qui avait épousé les deux filles de Laban, prit encore, à leur prière, la servante de chacune d'elles ; de ces quatre femmes sont nés les chefs des douze tribus d'Israël.

» Quand les Hébreux passèrent du Patriarcat à la Barbarie, la polygamie prit son essor complet :

David eut une foule de femmes, et Salomon, le plus sage des hommes, Salomon auquel le Seigneur fit donner par le prophète Nathan le nom de ***Jedidiach***, c'est-à-dire *aimé de Dieu*, eut trois cents femmes légitimes et sept cents concubines ! C'était beaucoup.

» Lorsque la Barbarie fit place à la Civilisation, le peuple de Dieu devint monogame, mais les lois qui réglaient ces sortes de mariages varièrent selon les temps. Si Moïse ordonna aux Hébreux d'épouser la femme de leur frère mort sans enfants, si Jésus-Christ permit au chrétien de répudier sa femme en cas d'adultère et d'en prendre une autre, plus tard l'Église romaine défendit et le divorce et le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs.

» Ces lois diverses furent saintes relativement et dans leur temps, parce qu'elles furent utiles aux sociétés pour lesquelles elles avaient été faites. Il est facile de reconnaître que la Civilisation, fondée exclusivement sur la base étroite de la famille, dut être naturellement conduite à opposer à l'essor de l'amour le plus de restrictions possible, toute infraction aux lois du mariage indissoluble y produisant une foule de désordres et engendrant des maux de toute espèce : querelles, scandales, ruine de la famille, déshonneur des époux, abandon des enfants, etc.

» Mais comme il n'est pas donné à l'homme de détruire les œuvres de Dieu, l'amour protesta incessamment contre les entraves dont on l'envelop-

pait, et les Civilisés, qui se voilaient la face par pudeur quand l'immortel Fourier prévoyait qu'un jour la société donnerait plus de liberté à cette noble passion, les pudibonds civilisés vivaient dans un cloaque infâme de débauche et de vices. Leurs magistrats, leurs juges, leurs écrivains farouches, leurs moralistes les plus puritains, ceux qui anathématisaient le plus impitoyablement ce qu'ils appelaient *l'immoralité* de Fourier, vivaient tous, à l'exception des impuissants et des tempéraments glacés, dans l'adultère, dans la fornication, dans le concubinage, ou fréquentaient le lupanar. Voilà ce qu'étaient ces vengeurs de la morale et de la dignité humaine outragée !..... »

Et M. Léonard, déroulant à nos yeux la tableau des mœurs du dix-neuvième siècle, nous en étala toute l'ignominie.

— Combien cependant était coupable, ajouta-t-il l'infidélité des époux si fréquente alors ! Le mari infidèle portait la douleur dans le cœur de la femme qu'il devait protéger, il troublait la paix de son ménage, dissipait la fortune de ses enfants avec des maîtresses, et cela sans égard pour la foi jurée à sa compagne qui n'avait la plupart du temps, pour compensation aux ennuis et aux soucis d'une vie monotone, que l'affection de son époux.

» La culpabilité de la femme était plus grave encore quand, malgré ses serments de fidélité, elle se livrait à un amant, au risque d'introduire dans la famille des enfants étrangers, et cela sous le régime de lois qui mettaient les enfants à la charge

du mari, obligé de pourvoir à leur entretien, à leur éducation, à leur dot, à leur établissement.

» Et voyez l'inconséquence de cette inqualifiable Civilisation : après avoir fait des lois contre la femme infidèle, elle se riait impitoyablement du mari lâchement trompé, du père malheureux ! Et tandis que ses chaires religieuses retentissaient d'anathèmes contre l'adultère, son théâtre en faisait le thème favori de ses plaisanteries.

» Il serait difficile de rien imaginer de plus immoral que ce cloaque social des Civilisés, ajouta le vieillard dont l'indignation allait croissant. Ici, un homme employait l'esprit, les promesses et les dons pour séduire la femme de son ami. Là, un maître abusait de sa position pour corrompre une pauvre fille, sa domestique ou sa subordonnée. Partout on voyait de misérables créatures placées dans cette alternative horrible : ou chercher à se soustraire au déshonneur en commettant le crime le plus incroyable, le plus en opposition avec leur nature de mères, en abandonnant, en tuant même leur enfant ! ! ou bien subir le déshonneur et le mépris, et forcées à demander du pain à la prostitution, cette dégoûtante infamie, la honte des deux sexes, l'opprobre et la condamnation de la société réduite à la réglementer et à la protéger ! Et, qui pourrait le croire ? Les Civilisés avaient des louanges pour les séducteurs et ne trouvaient pas assez de termes flétrissants pour les victimes ! ..

» Les unions illicites, qui certes n'étaient pas rares en civilisation, outrageaient la morale, en

violant les lois du pays et en donnant la vie à des êtres sur lesquels pesait éternellement la tache de leur naissance. Les unions légales, de leur côté, étaient généralement viles, sinon immorales, puisque le ressort animique de l'amour y entrait rarement ; et si l'homme achetait des maîtresses à prix d'argent, les femmes achetaient des maris avec des dots.

» Mais si les mariages dus à d'ignobles spéculations étaient immoraux, combien l'était aussi le célibat qui enfantait toutes sortes de scandales et de débauches? Causé par la crainte des charges nombreuses et des chances hasardeuses du mariage, le célibat des hommes entraînait forcément celui d'un pareil nombre de femmes abandonnées sans protection dans un monde plein d'embûches, et n'offrant à leurs travaux qu'une rémunération parcimonieuse, et le plus souvent dérisoire.

» Hélas! Messieurs, la plus poétique, la plus angélique des passions était devenue pour les Civilisés la source de mille infamies que ma bouche refuse de nommer, dont ma pensée se détourne avec un indicible dégoût, infamies qui flétrissaient la jeunesse dans sa fleur et gangrenaient l'homme dans tout le cours de sa vie!...

» Oui, j'ose l'affirmer, les mœurs des hommes du dernier siècle étaient toutes immorales, à quelques honorables exceptions près. Je dis quelques exceptions, car elles étaient en effet peu nombreuses, et le civilisé, en descendant dans sa conscience, pouvait bien rarement se rendre ce témoignage :

qu'en fait d'amour, il ne s'était jamais rien permis dont il n'eût à rougir, rien de contraire à la morale.

» Mais détournons les yeux de tant de faits honteux, inévitables fruits des époques de subversion. Plaignons la Civilisation et remercions Dieu de ce que ces faits sont désormais impossibles, les causes qui les produisaient ayant disparu pour toujours. »

Depuis quelques instants, on désertait la *Cour du lever public* et l'on passait dans une salle à manger où un grand nombre d'habitants se rendaient pour prendre un léger repas nommé le *délité*. Nous acceptâmes une tasse de chocolat, après quoi nous descendîmes dans une des cours du Phalanstère pour voir défiler la *parade du matin*.

En parcourant le corridor, mon ami disait à M. Léonard : « Je pensais, mon père, en prenant votre excellent chocolat, à ce que vous nous contiez tout-à-l'heure touchant les deux mobiles de nos passions, et j'ai cherché en vain quel pouvait être le ressort animique du goût. Auriez-vous la complaisance de me le faire connaître, car jusque-là je serai porté à croire que la gourmandise est une passion vile et méprisable. »

— L'amour de la bonne chère serait vil en effet s'il n'avait d'autre mobile que la sensualité ; et l'égoïste qui se séquestrerait dans sa chambre pour savourer de bons morceaux serait incontestablement dominé par une passion digne de mépris. Mais ce goût *simpliste*, incomplet, ne se rencontre

plus chez nous. Les mets n'ont pour nous tout leur prix qu'autant que nous les partageons avec nos amis. La table, mon fils, est l'une des plus puissantes causes de sociabilité et de rapprochement entre les hommes ; un bon et joyeux repas non seulement resserre les vieilles amitiés ; mais il nous lie plus intimement avec un inconnu que vingt visites cérémonieuses ne sauraient le faire. »

M. Léonard s'interrompit pour ouvrir une fenêtre, et nous vîmes les Séries se former en un moment.

« Cette parade, nous dit le vieillard, est celle du travail. Ici les groupes reconnaissent leur personnel de la journée, et se disposent à attaquer l'ouvrage. Mais aux principales fêtes de l'année, nous avons des parades solennelles dans lesquelles la population tout entière, distribuée en trente-deux chœurs suivant les âges, ayant au centre le chœur des vestales, ornées des joyaux de notre trésor, va, musique en tête et bannières déployées, offrir à Dieu ses hommages et ses actions de grâces. C'est là, je vous jure, un grand et religieux spectacle qu'on ne peut voir sans attendrissement. »

Les Groupes, après avoir défilé sous les yeux des chefs de Séries, s'acheminèrent vers l'église où nous les suivîmes.

L'Église, œuvre bien conservée du XV[e] siècle, était reliée par une large galerie vitrée au corps du Phalanstère. Élégamment ornée de fleurs et de tentures, de tableaux et de statues, elle offrait le plus charmant coup d'œil.

Après une messe courte, écoutée avec un religieux silence, le curé dit à ses auditeurs :

« Voici le moment solennel où une multitude de
» nos frères, communiant avec nous de cœur et
» d'esprit, adressent leur prière au Très-Haut.
» Nous dirons le cantique d'actions de grâces, après
» avoir médité un instant sur la sainteté du tra-
» vail et l'infinie bonté de Dieu qui, nous ayant
» fait ses co-associés dans le gouvernement de la
» terre, a placé le souverain bonheur dans le tra-
» vail créateur par lequel nous accomplissons no-
» tre tâche sublime. »

Un silence absolu régna durant quelques minutes ; puis les Vestales entonnèrent un chant d'une expression angélique, que l'assemblée tout entière répéta en chœur. Cette admirable musique, exécutée avec un ensemble parfait par plus de quinze cents voix exercées et soutenues par les sons religieux d'un orgue puissant, me fit éprouver une émotion indéfinissable : je pouvais respirer à peine, et des larmes s'échappaient de mes yeux.

Quand l'hymne fut finie, chacun se retira en silence et comme absorbé par de graves pensées. Mais bientôt les clairons sonnèrent une marche et les groupes de travailleurs se dirigèrent vers leurs travaux respectifs. Pour nous, nous retournâmes au Phalanstère, afin de voir la *Petite Bande* à l'œuvre.

Tout en cheminant, je disais à M. Léonard : Mon Dieu ! que votre prière est belle et touchante, mon père ! que vos chants sont majestueux ! et à quelle

élévation ils atteindront, le jour où l'unité du genre humain sera constituée ! Quand les hommes dont la terre sera couverte ne formeront qu'une famille de frères biens-aimés, ils sauront, à un moment convenu, élever tous ensemble leurs mains et leurs voix vers le créateur pour lui offrir leurs hommages. Ah ! de telles actions de grâces seront dignes du Dieu plein de bonté vers lequel elles monteront. En dépit de ce qu'enseignaient jadis des guides aveugles, démoralisés par tant de siècles de douleurs, ces cantiques d'allégresse seront infiniment plus agréables au père des hommes que les gémissements et les plaintes dont ses infortunés enfants faisaient retentir autrefois les lieux saints, que les pleurs qu'ils versaient au pied de ses autels ! »

— Quel recueillement les assistants apportaient à la prière, ajouta Testu, et quelle affluence de fidèles remplissait l'église ! Je crois en vérité que tous les habitants de Saint-Remy étaient venus entendre la messe. »

— Sans doute, mon fils, répondit le vieillard, et si quelques-uns n'ont pu le faire, soyez sûr qu'ils s'unissaient à nous d'intention, car il n'est pas un seul harmonien qui n'éprouve le besoin de remercier Dieu du bonheur dont il comble les hommes. »

— Ainsi, mon père, il n'y a plus aujourd'hui d'incrédules ? »

— Eh ! comment voulez-vous qu'on puisse douter de Dieu et de sa providence, quand il se manifeste en toutes choses ? Comment ne pas aimer le Créateur, quand nous voyons si clairement que les

lois éternelles qui régissent les mondes, les choses et l'humanité, sont toutes remplies de bonté, de justice, de sollicitude pour la créature et particulièrement pour l'homme ? »

— En effet, reprit mon ami, les harmoniens doivent croire en Dieu, puisque le mal est détruit et que le règne du bien est arrivé. Leur foi sur ce point n'a rien qui me surprenne. Mais ce qui m'étonne c'est de vous voir encore chrétien : les philosophes civilisés prétendaient que la religion du Christ avait accompli sa mission, et devait bientôt disparaître. »

— Le christianisme, répondit notre cicerone, ne périra jamais, car jamais il ne sera possible de concevoir des vérités supérieures à celles enseignées par son divin fondateur : l'existence d'un Dieu unique, l'immortalité de l'âme, la fraternité des hommes, l'unité du genre humain avec son chef spirituel et avec Dieu son père.

» Les harmoniens, mon fils, se glorifient, et à bon droit, d'être véritablement chrétiens, puisqu'ils pratiquent la loi du Christ, qui ne se lassait pas de répéter aux hommes : « Aimez Dieu, aimez » votre prochain : voilà la loi et les prophètes. »

» D'ailleurs, ne l'a-t-il pas dit positivement, le divin Messie : « Tous reconnaîtront que vous êtes » mes disciples, si vous avez de l'amour les uns » pour les autres. » Or, je vous le demande : si tel est le signe auquel on reconnaît le vrai chrétien, y a-t-il sur la terre, y a-t-il jamais eu dans les époques antérieures des hommes aussi chrétiens qu

nous le sommes? Non évidemment : car notre forme sociale, qui seule concilie tous les intérêts en les faisant converger vers un même but profitable à tous, qui harmonise tous les caractères en les utilisant, a pu amener sur la terre le règne d'amour, de justice et de vérité annoncé par le Christ.

» Et si le premier précepte de l'Évangile est d'aimer Dieu, certes encore aucun peuple n'a pu l'aimer comme nous l'aimons: d'un amour pur, sans mélange de terreur ou de crainte.

» Vous voyez donc bien, mon fils, que nous sommes chrétiens, très-chrétiens, chrétiens par excellence. »

Mon ami se déclara parfaitement satisfait des explications de M. Léonard, qu'il remercia de sa complaisance. Il le pria ensuite de lui dire quelle était la position sociale des prêtres en Harmonie.

— Les prêtres, répondit le vieillard, sont membres de la série enseignante. A eux de faire connaître Dieu, ses attributs, les lois par lesquelles il gouverne l'univers et l'humanité. A eux d'enseigner aux enfants la Loi qui a sauvé le monde, cette loi d'amour universel apportée par Jésus-Christ pour relever l'homme de sa chute. Aux prêtres à exalter les grandes vertus sociales et le dévouement que la religion nous prescrit.

» Il est inutile, je pense, de vous dire que les ecclésiastiques, indépendamment des fonctions sacerdotales, en remplissent un grand nombre d'autres et sont enrôlés, comme chacun de nous, dans

les groupes de travailleurs où leurs vocations les appellent.

» Les harmoniens, étant éminemment religieux, accordent à leurs pasteurs respect, honneurs et brillante position : un simple vicaire jouit chez nous d'une considération et d'un bien-être certainement supérieur à ce que la Civilisation accordait à ses Evêques.

XI

Les Enfants au Phalanstère.

Rentrés au phalanstère, nous nous complaisions, en parcourant la rue-galerie, à admirer l'ardeur avec laquelle des groupes des *petites hordes* et des *petites bandes* faisaient la toilette de la maison, ceux-là nettoyant et balayant, ceux-ci rangeant et remettant chaque chose à sa place.

Nous vîmes aussi un essaim de jeunes pages, allant et revenant, occupés à traîner sur de petits chariots rapides des vêtements et des chaussures souillés de boue ou couverts de poussière, et à les reporter propres et brillants où ils les avaient pris. C'était plaisir à voir l'entrain et la gaîté de cette alerte et belle jeunesse.

— Comment, dit Testu à notre complaisant cicerone, comment pouvez-vous charger ces enfants d'une besogne aussi désagréable que le nettoyage des chaussures? Ces pauvres petits ne viendront pas à bout de cirer les seize à dix-sept cents paires de bottes ou de souliers qui ont été crottés hier. »

— Par la corbleu! fit en prenant sa grosse voix, mais non sans sourire, M. Léonard à l'incor-

rigible Testu, il eût été plus facile de dépouiller Hercule de la robe de Nessus, que de vous *décivi-liser,* mon fils. Vous avez une hâte de porter sur chacune de nos coutumes un jugement défavorable avant de les connaître, dont vous devriez pourtant, ce semble, depuis hier, être déjà un peu guéri; vous jugez comme on jugeait il y a un siècle... Cette réprimande fut faite d'un ton si amical et si gai, que Testu en remercia le vieillard.

Nous arrivâmes bientôt au vaste séristère des décrotteurs. Leur groupe était, comme tous les autres, divisé en sous-groupes dont chaque membre ne faisait qu'un détail spécial de la besogne. Ainsi, deux enfants du sous-groupe occupé du nettoyage des bottes prenaient ces chaussures des mains des pages qui les apportaient; ils les pressaient contre des tambours cylindriques armés d'éponges humides ou de brosses sèches, selon qu'il s'agissait d'enlever de la boue ou de la poussière. Les bottes, nettoyées en un instant, passaient entre les mains de deux autres enfants dont l'unique occupation était de les présenter à un cylindre imprégné de cirage et de les remettre à deux *lustreuses* qui leur donnaient le brillant au moyen d'un troisième tambour garni de brosses à longues soies. Les pages s'emparaient de nouveau de ces chaussures et les reportaient où ils les avaient prises.

Le sous-groupe des décrotteurs de bottes était en concurrence avec le sous-groupe de décrotteurs des chaussures de dames, et celui chargé des souliers d'enfants; et chacun d'eux rivalisait d'ardeur

pour surpasser les autres en promptitude et en perfection.

Les tambours étaient mus, il est superflu de le dire, par le grand moteur hydraulique qui transmettait le mouvement dans tous les séristères ; et comme un ventilateur emportait la poussière à mesure qu'elle était soulevée par les brosses, l'opération du décrottage, si désagréable, et qui exigeait un temps assez considérable, en civilisation, se faisait avec une célérité extrême, et comme par enchantement. Aussi nos espiègles, excités par la rivalité des groupes, nettoyaient, ciraient et lustraient au milieu des rires et des plaisanteries des plus lutins de la bande joyeuse.

Désireux de voir à l'œuvre les masses de la petite horde, nous nous acheminâmes vers les écuries où le plus grand nombre étaient occupés en ce moment. Mais, au lieu de suivre la rue traversière, nous descendîmes dans le jardin pour jouir de la beauté de la matinée, et nous longeâmes le Phalanstère, tout en devisant sur les travaux des enfants.

— Vous l'avez vu, nous disait notre guide, le décrottage n'est pas fatigant, et il a perdu ce qu'il avait autrefois de sale et de désagréable. Mais fût-il encore plus répugnant qu'autrefois, nos pages ne se décourageraient pas pour autant : n'ont-ils pas pour rivaux des groupes bien autrement braves aux fonctions répugnantes?

» Au reste, c'est un peu par tradition que nous disons encore *fonctions répugnantes*, car la cli-

mie, la mécanique et l'architecture ont fait disparaître de toutes les opérations jadis les plus odieuses tout ce qu'elles avaient de vraiment repoussant. »

— En dépit de la chimie, reprit Testu en souriant, certaine opération que vous savez ne cessera pas d'être fort répugnante. »

— Allons donc! pourquoi ne pas dire le mot? Pourquoi ne pas demander tout bonnement, comme le faisait Béranger le poète le plus populaire du XIX[e] siècle, un courageux lutteur dont le noble cœur était si bien fait pour comprendre la puissance du dévouement : « qui donc videra le pot dans le Phalanstère? »

» Tenez, ajouta M. Léonard en nous montrant un groupe de grands garçons occupés à tirer d'une fosse et à charger sur un haquet, à l'aide d'une moufle fixée à la muraille, une caisse d'une très-propre apparence, et à la remplacer par une caisse toute semblable, voilà la réponse à l'œuvre. »

Et comme nous avions l'air de ne pas comprendre, notre complaisant cicerone continua ainsi :

—Vous avez vu nos lieux d'aisance, et vous savez qu'il y en a dans chaque logement. Vous aurez remarqué probablement aussi combien ils sont propres et inodores, grâce à l'eau qu'on y verse avec abondance en ouvrant le robinet d'un tuyau qui part des réservoirs du comble. Mais ce que vous ignorez, c'est que cette eau tient en dissolution je ne sais quelle préparation chimique désin

fectante (je ne suis pas chimiste moi, c'est une science où je n'ai jamais pu mordre au delà de la première bouchée), — un sulfate de fer, je crois — et que de plus, avant de descendre la caisse dans la fosse, on y introduit du charbon pulvérisé, du noir-animal ou quelque autre substance par laquelle les matières sont complètement décomposées. La caisse que ces jeunes gens emportent ne contient donc plus qu'une espèce de terreau noirâtre sans odeur, qu'ils vont de ce pas répandre sur les terres les plus épuisées par la culture, car ce terreau est le meilleur des engrais...

» Pour vider cette caisse, il suffira d'en ouvrir le fond, en faisant partir un ressort.

» De distance en distance, il y a des caisses pareilles à celle-ci, mais elles sont cachées en terre, on ne les découvre que pour les enlever. L'opération est bientôt faite, comme vous l'avez vu ; elle se renouvelle d'ailleurs peu fréquemment. »

— A la vérité, reprit Testu, cette opération est infiniment loin d'exciter la même répulsion qu'autrefois ; néanmoins, je le confesse, ce ne sera pas moi qui la choisirai, quelle que soit la rémunération qui y soit attachée. »

— Loin d'être rétribué largement, comme vous le supposez, mon fils, ce travail ne l'est point du tout. Le groupe de la petite horde qui l'exécute a constamment refusé tout salaire, parce qu'il se croirait déshonoré, s'il pouvait venir à la pensée de personne qu'il se chargeât d'une opération de cette nature, pour un motif autre que l'intérêt de la société. Ce grou-

pe, composé des jeunes gens les plus dévoués parmi les dévoués, se recrute de ces étourdis et de ces ardents garçons que rien ne rebute et qui mettent à toutes choses une décision, une vigueur et un feu extrêmes. »

En arrivant près des étables, nous vîmes d'autres groupes de la *Milice de l'unité* occupés au nettoyage. Cette opération était bien facile : des machines très-simples amoncelaient aux portes des écuries le fumier que d'autres machines enlevaient et chargeaient sur des tombereaux. Des jeunes gens conduisaient immédiatement le fumier sur les terres, ou dans des lieux éloignés servant de dépôts.

— Vous voyez ce Mentor, nous dit M. Léonard en nous montrant un homme âgé d'une quarantaine d'années, taillé en hercule, — il ne se plaît qu'aux travaux pénibles, et le mondage des écuries est son affaire de prédilection, attendu qu'il lui offre plus que toute autre l'occasion de faire voir sa force et son adresse. Tant il est vrai que le Créateur distribue les vocations selon les besoins de la société.

» Ce vigoureux athlète est, comme je viens de vous le dire, le mentor de ce groupe, — vous n'avez pas oublié sans doute que tous les chœurs impubères ont des mentors pour les conseiller, les guider dans leurs travaux et leur donner au besoin un coup d'épaule. »

— Comment donc! dit Testu, ces grands garçons occupés à charger une voiture de fumier ne sont pas membres du Vestalat ou du Damoisellat? »

— Non, mon fils, ils font encore partie de la petite horde. Ces jeunes gens sont grands et forts, il est vrai, ce sont néanmoins des enfants. La puberté apparaît fort tard, en harmonie, parce que l'enfance a ses habitudes à part, sa cuisine particulière; parce qu'on a soin d'éloigner d'elle toute idée qui ait trait à l'amour, tout ce qui pourrait enflammer son imagination; parce qu'elle se livre sans relâche à des travaux pleins d'attraits qui dépensent ses forces; parce que ses amitiés sont vives et nombreuses et que son cœur est plein de piété filiale et d'affections de toute nature. Tant de circonstances favorables contribuent à retarder l'éclosion de l'amour. Ce doux présent du ciel ne vient plus, trop hâtif, étioler et flétrir l'homme dès son enfance, comme cela avait lieu trop fréquemment chez les peuples du siècle passé, où les plus funestes leçons de libertinage étaient reçues à la fois par tous les sens, et à tous les âges de la vie. »

— C'est sans doute pour éviter toute occasion capable d'éveiller l'amour, dis-je au veillard, que vous ne permettez pas aux jeunes filles qui font partie de la petite horde de prendre part aux travaux de ces grands garçons ? »

— Non, mon fils, si ces jeunes filles ne travaillent point ici, ce n'est pas qu'elles en soient empêchées, c'est tout simplement parce que les deux sexes, dont les goûts deviennent de plus en plus tranchés à mesure qu'ils grandissent, choisissent des travaux différents, surtout à cet âge où les garçons

aiment à faire parade de leurs forces dans les rudes labeurs.

» Quant aux jeunes filles dont vous parlez, ces vrais lutins que rien ne rebute, elles sont occupées aux fonctions répugnantes, à la triperie, à la cuisine, dans les appartements. »

— Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, dit Testu, je vous prierais de nous conduire dans le quartier habité par vos enfants ; je serais bien curieux de voir vos Écoles, et d'apprendre comment se donne cette merveilleuse éducation phalanstérienne qui forme tant d'hommes capables et rend les enfants si heureux et si dévoués. »

— Ne suis-je pas entièrement à votre disposition ? répondit le vieillard : suivez-moi donc ; nous irons visiter ce bruyant séjour que je vais voir de temps en temps, et toujours avec un plaisir nouveau.

» Ne pensez pas toutefois, mon fils, ajouta M. Léonard, que les procédés employés dans l'éducation soient nombreux et compliqués : vous seriez dans une grande erreur. En petit nombre au contraire, mais attrayants, ils ont pour principe la nature de l'homme, et, par conséquent, pour boussole, la volonté divine. Je m'explique :

» Le créateur étant économe de ressorts, nous pouvons dire avec assurance : tout homme qui naît est un instrument utile dans la grande œuvre humanitaire. Cet instrument contient en germe les aptitudes nécessaires à l'accomplissement de la tâche à laquelle il est appelé, et les organes con-

formes à ces aptitudes. L'éducation se borne donc à seconder les vues de Dieu, c'est-à-dire qu'elle étudie la nature de chaque enfant, reconnaît ses vocations, et leur offre des emplois qui les développent.

» Mais avant de vous parler des moyens mis en usage pour atteindre ce but, je dois vous rappeler comment sont classés les harmoniens par rapport à l'âge.

» L'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, passe successivement dans seize Tribus ou Séries, subdivisées en trente-deux Chœurs, indépendamment des groupes complémentaires. La première enfance comprend trois groupes complémentaires, les *Nourrissons* que nous avons vus hier dans la Crèche; les *Poupons* ou sevrés de un à deux ans, les *Lutins* de deux à trois ans. La première Tribu formant transition est celle des *Bambins* de trois ans à quatre et demi; puis, de quatre et demi à neuf ans, viennent les *Chérubins* et les *Séraphins*. Nous allons les voir à la salle d'asile et aux écoles qu'on pourrait nommer primaires.

» La quatrième et la cinquième Tribus, de neuf à seize ans, fournissent le contingent des deux corps appelés : *petite horde* et *petite bande*. La sixième enfin, celle des *Jouvenceaux* et des *Jouvencelles*, renferme le corps des *Vestales* et des *Damoiselles* âgées de seize à vingt ans.

» Les Tribus suivantes, toujours divisées en deux chœurs correspondants aux sexes, ne font plus partie de l'enfance. La sixième ne compte déjà

plus dans ce *sexe neutre*. Le sixième chœur forme la transition, l'anneau qui se lie à l'enfance par le Vestalat, à l'âge mûr par le Damoisellat.

» Les chœurs ne se recrutent pas des individus qui atteignent précisément tel ou tel âge : pour monter d'un chœur au suivant, les enfants doivent, comme je vous l'expliquerai tout-à-l'heure, s'en rendre dignes et remplir certaines conditions de capacité. Quant aux adultes, leurs goûts, bien plus que leurs années, les engagent à passer d'un chœur à un autre. Mais comme nous recherchons la compagnie des personnes dont les manières, le ton et la conversation conviennent le mieux à notre humeur, dont les fonctions sont le plus en rapport avec nos goûts, nos forces, et la tournure de notre esprit, il arrive naturellement que les divers chœurs sont composés de personnes à peu près du même âge.

» Mais revenons à nos enfants.

» L'éducation des groupes complémentaires ou de la première enfance consiste dans le dégrossissement des sens ; et vous avez pu remarquer combien l'ordre, la beauté, l'harmonie de tout ce qui entoure nos nourrissons, combien les doux chants qui les bercent, leurs jeux sur les nattes, leurs promenades et toutes sortes de petits exercices mesurés sont propres non-seulement à fortifier leurs corps, mais encore à disposer leurs sens au perfectionnement. »

Cependant nous étions arrivés dans la partie du Phalanstère exclusivement consacrée aux enfants ; ce quartier était, pour plusieurs motifs que nous

connaissons, éloigné des habitations des adultes; ce qui avait empêché d'y établir la crèche qu'on avait placée plus à la portée des mères et des nourrices.

Sur le vaste *atrium* que formait la rue-galerie à l'endroit où nous nous trouvions, comme dans les salles et les dortoirs où nous entrâmes, les peintures, les sculptures et autres ornements étaient en harmonie avec la destination des lieux. Tout inspirait une innocente et douce gaîté. Ce qui fit dire à mon ami Testu, à qui revenaient toujours par bourrasques quelques idées civilisées : où donc, mon père, trouvez-vous place pour le cachot et la salle de police, dans une aussi riante habitation? »

— Eh! depuis quand, répondit en souriant le vieillard, faut-il employer la violence pour faire aire aux hommes ce qui leur plaît? Les châtiments de toutes sortes mis en usage par les sociétés subversives des temps passés pour contraindre l'enfance combattre ses aspirations, c'est-à-dire à se révolter contre Dieu, sont tout aussi inconnus aujourd'hui que le bâton, la prison et le bagne, ces horribles nécessités des peuples barbares et civilisés. Les moyens coërcitifs sont devenus inutiles, depuis qu'un noble attrait est le seul mobile des actions des hommes, comme l'attraction est l'unique levier employé par la providence dans le gouvernement matériel de l'univers. »

Le quartier des enfants était à peu près désert : sa population était répandue dans la campagne. Nous étions entrés dans une vaste salle où se trou-

vaient des établis de menuiserie, des tours et une foule d'autres instruments-miniatures, espèces de joujoux destinés aux Bambins, aux Chérubins et aux Séraphins. Reprenant le fil de ses idées interrompu par l'observation de Testu, M. Léonard continua en ces mots :

— Les Poupons passent à la division des Lutins vers l'âge de deux ans. Ils marchent bien alors et éprouvent un grand besoin de mouvement. Déjà ils commencent à toucher à tout, à tout déplacer, ils ne demeurent pas un moment en repos. Evidemment Dieu nous avertit par là que le temps est venu de fortifier par l'exercice les facultés corporelles de l'enfant. Aussi les Mentors des Lutins,—ce sont ordinairement des vieillards,—les laissent fureter de tous côtés, et manier cette foule d'objets que vous voyez destinés à exercer leurs forces et leur adresse. Ils les conduisent dans les divers ,éristères, aux basses-cours, aux cuisines, aux salles de couture et surtout aux jardins où se trouvent à l'ouvrage des groupes enfantins un peu plus âgés. Vous comprenez qu'en plaçant ainsi leurs élèves en face de tous les genres d'activité, les Mentors ne tardent pas à reconnaître les principales vocations de ces enfants qu'ils étudient avec amour, car là est leur gloire. Au reste, il n'est pas difficile, en général, de découvrir les aptitudes natives de nos Poupons. Forts et bien portants ; excités par le besoin de tout voir, de tout manier ; poussés par le penchant à imiter, tous instincts que le Créateur a prodigués à leur âge, ils s'efforcent de singer les

Bambins, admis déjà dans les groupes industriels où ils exécutent divers petits travaux proportionnés à leur faiblesse.

» Vous connaissez maintenant les deux agents de l'éducation harmonienne : le Mentor qui étudie l'enfant, et le place dans les circonstances propres à provoquer la révélation de ses aptitudes; l'enfant plus âgé qui stimule et enseigne le plus petit.

» Mais ici, comme dans le monde physique, l'attraction est inversement proportionnelle aux carrés des distances; et, bien qu'imitateurs au suprême degré, les enfants se soucient assez peu de ce que font les hommes et même les autres enfants plus âgés qu'eux de cinq à six ans; la distance est trop grande. Ils observent au contraire fort attentivement les faits et les gestes de leurs aînés d'un an ou d'un an et demi, et s'efforcent de les imiter. Ce que font ceux-ci est pour ceux-là ce qu'il y a de plus admirable; les travaux, les exercices et les uniformes des premiers, ce qui excite davantage la convoitise des seconds. Ils n'ont pas de repos qu'ils ne se soient rendus capables d'être admis dans les chœurs de ces heureux camarades qui font des œuvres merveilleuses à leurs yeux, et auxquels il est permis de manier de jolis instruments industriels qui ne pourraient être confiés sans danger à des mains inhabiles.

« Puisque l'enfant est l'instituteur naturel de l'enfant, l'éducation se borne, en quelque sorte, à favoriser cette initiation de l'inférieur par le supérieur. Le principal talent du Mentor est de savoir

redoubler chez ses élèves le désir de passer d'un chœur ou d'un sous-chœur dans le suivant. Pour atteindre plus aisément ce but, la Phalange ménage à chaque sous-chœur des parures et des ornements particuliers, et des prérogatives proportionnées aux divers âges.

» L'éducation des Poupons et des Lutins, avons-nous dit, consiste à fortifier leurs corps et à rechercher leurs principales aptitudes. Celle des Bambins de quatre et demi à neuf ans, tout en continuant la précédente, se propose le perfectionnement des sens, de celui du goût en particulier; attendu que celui-ci entraîne le perfectionnement de l'agriculture, et empêche de naître la gloutonnerie, la gourmandise et l'ivrognerie, ces vils et faux essors de l'un des plus puissants instruments du progrès. »

— Vous avez bien raison de perfectionner le sens du goût dans vos enfants, dis-je, en interrompant M. Léonard, car si, d'un côté, il est prouvé par l'expérience de tous les temps que les gourmets et fins connaisseurs en bonne chère se livrent plus rarement que les autres hommes aux excès de la table, d'un autre côté, le moyen le plus efficace de pousser à l'amélioration de la culture et de l'éducation des bestiaux est évidemment de rendre les consommateurs très-exigeants sur l'excellence des produits. »

— C'est bien cela, reprit notre cicerone, mais continuons de parler de nos bambins :

» On s'applique, disons-nous, à développer et

fortifier les corps et à perfectionner le sens. Ce double but est atteint par les travaux manuels auxquels nos enfants commencent à s'initier, surtout par ceux du jardinage auxquels les groupes de cinq à neuf ans se livrent avec une indicible ardeur et à l'aide de l'Opéra où figurent déjà les Séraphins et Séraphines de six ans et demi à neuf ans.

» Cette dernière prérogative, objet de l'ambition des groupes inférieurs, est un appât bien puissant pour les attirer à l'étude de la danse et de la musique, car pour être admis au théâtre, il faut être capable de figurer dignement dans les ballets ou de chanter dans les chœurs. Aussi les enfants de cinq et de six ans, dont l'oreille et la voix sont déjà suffisamment préparées, réclament-ils avec instance des leçons de musique et de danse; ces leçons, comme toutes les autres, sont remplies de charme, grâce à des méthodes que nous nommons attrayantes.

» Une règle dont on ne s'écarte jamais en éducation harmonienne, c'est de n'accorder aucune léçon théorique ou pratique qu'à la demande réitérée des élèves.

» Passons à la quatrième tribu, Lycéens et Lycéennes.

» Vers l'âge de neuf ans, les enfants d'un tempérament fort sont hardis, téméraires. Ils ressentent vivement les passions affectives majeures, l'ambition et surtout l'amitié. Cet âge est celui de la camaraderie et bientôt viendra celui du dévouement. C'est le moment d'exalter ce qu'il y a de gé-

néreux dans le cœur de l'homme. Aussi c'est vers leur neuvième année que nos enfants sont admis à entrer dans la Petite Horde, la corporation des tâches rudes et du dévouement par excellence. Les natures à teintes douces et féminines s'affilient à la Petite Bande. »

— Je crois comprendre, mon père, dis-je au complaisant vieillard, en quoi consiste l'éducation de la basse enfance. Toujours obéissants aux ordres divins, vous cultivez, vous exaltez les penchants et les facultés que le Créateur prodigue à cet âge : le besoin de mouvement, le désir de tout voir, de toucher à tout, la tendance à imiter les camarades un peu plus avancés en âge et par conséquent déjà plus habiles ; vous mettez à profit ces puissants leviers pour fortifier le corps, perfectionner les sens et initier l'enfant aux travaux champêtres, aux exercices de la danse et de l'équitation ; secondant évidemment la nature qui semble exclusivement occupée du développement physique de l'homme pendant les premières années de la vie.

» Vous savez encore aiguillonner vos élèves en mettant à profit la mobilité, l'amour des distinctions, des parures, des prérogatives, tous instincts très-énergiques dans l'enfance pour les faire progresser de tribu en tribu.

— Tout cela, dit l'endiablé Testu, est excellent pour former des baladins et des artisans illétrés; mais des hommes instruits, nullement. Je ne vois pas seulement que vous forciez vos enfants à apprendre à lire et à écrire. Quel moyen d'ailleurs

de les faire étudier pourriez-vous employer, vous qui ne voulez pas les contrarier le moins du monde? »

— Ah! notre hôte, fit le vieillard, vous avez la tête un peu dure! Ecoutez-moi, cependant. Les procédés mis en usage dans les diverses branches de l'instruction sont identiques : ils reposent sur l'ardent désir qu'éprouvent les enfants de s'élever d'échelons en échelons.

» Pour passer d'un chœur au suivant, le récipiendaire doit subir un examen qui consiste à donner des preuves, non seulement d'adresse et de force, mais aussi d'intelligence et de savoir. Pour être reçu dans la troisième tribu, par exemple, un membre de la deuxième, indépendamment des divers exercices gymnastiques qu'il est tenu d'exécuter convenablement, doit savoir lire, écrire et répondre à de nombreuses questions de morale et de science.

» L'envie de s'élever dans l'échelle n'est pas l'unique mobile qui incite nos lutins à apprendre à lire ; on sait encore mettre à profit leur curiosité insatiable, ajouta le vieillard, en nous introduisant dans la bibliothèque des enfants et nous montrant une foule de beaux volumes qu'elle renfermait. — Ces livres si séduisants, les Mentors les font entrevoir de temps en temps aux lutins qui ne savent pas encore lire, ils mettent sous leurs yeux ces jolies gravures enluminées, portraits fidèles des fleurs que déjà ceux-ci aident à cultiver, des animaux qu'ils admirent ; ils excitent leur curiosité

sans la satisfaire et leur font désirer ardemment d'entrer aux Bambins, dont les sectaires sont assez heureux pour être admis dans la bibliothèque, fermée aux ignorants qui, ne sachant pas lire, n'auraient rien à y faire.

» Dès que le lutin sent le besoin ou éprouve le désire d'apprendre la lecture et sollicite des leçons, les instituteurs ne lui font pas faute ; la plupart des vieillards, armés de patience et amis de l'enfance, se font un plaisir de lui enseigner à lire et à écrire. Ma femme a ouvert, il y a huit jours, un cours de lecture pour quinze enfants qui l'adorent et l'appellent tous bonne maman, sans que leurs grand'-mères en soient jalouses.

» Pour passer de la troisième à la quatrième tribu, et en partager les honneurs et les prérogatives, celles, entre autres, si séduisantes pour les légions enfantines, de revêtir de brillants uniformes et de défiler les grandes parades sur de jolis petits chevaux nains, comme le fait la Petite Horde, — ou dans des chars élégants, comme la Petite Bande, — les postulants doivent subir un examen sévère et fort étendu au spirituel et au matériel. Ils sont aussi tenus de justifier qu'ils sont membres actifs d'un nombre déterminé de groupes de culture et d'industrie.

» Les exercices de force et de dextérité, exigés pour l'admission à la Petite Horde, sont nombreux et variés, car vous sentez bien que nos lurons sont trop remplis d'amour-propre pour recevoir, eût-il douze ans, un candidat malhabile qui ne leur fe-

rait pas d'honneur. Un Séraphin qui ne serait pas excellent écuyer serait inévitablement refusé par la Petite Horde qui ne veut pas s'exposer aux railleries des Petites Hordes des Phalanges circonvoisines, lors de leurs réunions. Je crois vous l'avoir dit : on assemble de temps à autre les Chœurs enfantins de l'arrondissement, pour les faire concourir sur les manœuvres de parade, de procession, d'opéra, sur l'exécution et la théorie de certains travaux, et des couronnes sont attachées aux drapeaux des légions victorieuses.

» Ces réunions sont des mobiles bien puissants pour toute espèce de progrès ; elles forcent aussi les chœurs à se montrer sévères pour les admissions.

» Les nombreux aiguillons qui poussent nos enfants à faire tous leurs efforts pour monter de chœur en chœur sont encore renforcés par la crainte des railleries que ne manquent pas d'adresser, aux postulants qui échouent dans les examens, les sectaires moins âgés qui ont été admis.

— Mais, dit Testu, qui donc est chargé de faire les examens ? »

— Les intéressés, sans doute, répondit M. Léonard ; les membres du groupe dont le candidat postule l'entrée. Les juges toutefois s'adjoignent quelques Mentors à titre de consultants. Ces examinateurs, je vous assure, sont justes, mais sévères, car la réputation du groupe exige qu'ils admettent tout sujet capable de faire honneur au drapeau, et qu'ils rejettent ceux qui lui feraient honte.

» Ni les pleurs, ni les cajoleries ne peuvent attendrir ces juges inflexibles, et ils se rient des vaines colères de l'aspirant renvoyé à un prochain examen. Il est un seul moyen d'être reçu dans un chœur : se rendre capable d'y figurer dignement. Voilà ce qui me faisait dire hier que les *gâteries* des parents ne peuvent nuire à leurs enfants, ni influer d'une manière fâcheuse sur le caractère. L'enfant dont l'examen a été malheureux va se plaindre à sa mère et pleurer près d'elle. Celle-ci proteste que le jury n'a pas été équitable à son égard, que ses juges se sont montrés trop sévères, etc. Et souvent la mère croit ce qu'elle dit pour consoler son fils: tout enfant n'est-il pas un prodige aux yeux maternels? Notre marmot accepte les consolations et les caresses, mais il ne saurait toutefois se faire illusion sur son mérite. Bien convaincu d'ailleurs que la chère maman ne peut lui délivrer le diplôme, cause de ses regrets, il prend la ferme résolution de redoubler d'efforts pour réussir au premier examen. »

— Mais, mon père, dis-je au vieillard, que deviennent les enfants dépourvus d'intelligence ou d'habileté ? que devient le Séraphin rejeté et par la Petite Horde et par la Petite Bande ? »

— Il entre dans les cadres de l'*ambigu*.

» Nous nommons *ambigus* les choses ou les êtres qui forment chaînon intermédiaire entre les deux groupes contigus d'une série, ou entre deux séries voisines. Le Créateur a mis des ambigus dans toute la nature : la chauve-souris est l'ambigu

qui relie les oiseaux aux quadrupèdes ; le poisson volant, les oiseaux aux poissons ; le polype, le règne végétal au règne animal, etc.

» Dieu crée aussi des ambigus parmi les hommes : ce sont ces individus de goûts indécis ou mixtes, bizarres ou excentriques, destinés à remplir les fonctions qui seraient négligées par les autres hommes dont les goûts et les facultés sont parfaitement tranchés.

» Ainsi, dans le cas qui nous occupe : la Petite Horde dédaignant les travaux qui ne sont pas assez désagréables pour exiger le dévouement ; la Petite Bande, de son côté, ayant répugnance à tout ce qui touche à la malpropreté, il faut entre ces deux corps un groupe ambigu pour le nettoyage des vêtements et pour cent petites corvées dont se chargent avec joie les enfants qui ne sont pas de force à subir les épreuves de la Horde. Ils appartiennent presque tous au groupe de la *Pagerie*. Les Pages au reste ont leurs prérogatives particulières ; et ils ont si bien mérité la considération générale par leurs efforts et leur complaisance, que plusieurs placent la *Pagerie* au-dessus des deux corporations rivales. C'est, vous le pensez bien, l'opinion de tous les pages eux-mêmes.

» De ce que nous avons dit, Messieurs, il résulte que l'éducation est, pour ainsi dire, terminée vers l'âge de cinq ou six ans, dès que les vocations se sont manifestées. L'esprit de corps, la rivalité, le désir de s'élever de groupe en groupe suffisent désormais pour entraîner l'enfant et le

rendre habile non-seulement dans la pratique, mais aussi dans la théorie; car, chose digne de remarque, toute espèce de travail manuel conduit rapidement aux études scientifiques les individus nés avec des aptitudes pour les sciences. La cordonnerie engage à l'étude de la tannerie et par suite à celle de la chimie, de l'éducation des bestiaux, etc. L'agriculture surtout est l'occasion ordinaire de l'initiation aux sciences chimiques, physiques et autres, des enfants que Dieu destine à ces sciences. Voici comment :

» Un groupe enfantin ne réussit-il pas à cultiver une plante aussi parfaitement que le fait le groupe rival d'un autre Phalanstère? nos petits jardiniers passionnés pour leur culture favorite s'enquièrent, dans les livres et auprès des hommes instruits, des causes qui peuvent produire cette différence, et ils se trouvent ainsi entraînés à étudier les diverses espèces de terres, leurs mélanges, les différentes sortes d'engrais, à raisonner sur l'influence des expositions, des températures, etc.

» Des circonstances analogues se présentent incesssamment dans toutes les industries, de telle sorte que les aptitudes scientifiques ont mille occasions de se manifester, et que nos enfants deviennent presque tous plus ou moins chimistes et physiciens sans s'en douter. Quant aux natures destinées à approfondir les sciences, elles trouvent les professeurs et les livres dont elles ont besoin, et des laboratoires munis de tous les appareils nécessaires leur sont ouverts dans toutes les Phalanges.

» Ici encore nous suivons la marche indiquée par la nature : la pratique devance la théorie, et celle-ci vient bientôt en aide à celle-là. »

— Je conçois parfaitement, dis-je à M. Léonard, qu'il vous est facile d'amener les enfants, — ceux qui sont nés pour la science bien entendu, — à désirer d'apprendre les théories et à les étudier; mais quelle amorce employez-vous pour les attirer à l'étude la littérature? »

— La Petite Bande, ayant dans ses attributions tout ce qui peut contribuer à l'agrément et à l'élégance de la société, veille à la pureté du langage. Pour se mettre en mesure d'être juge compétent en cette matière et se permettre la critique, elle n'admet dans ses ranges que les candidats suffisamment versés dans la grammaire et les belles lettres. C'est de la Petite Bande que sortent la plupart de nos poètes et de nos littérateurs. »

—Tout cela, dit Testu, est très-logique, j'en conviens, et bien selon les vues de la nature ; je vois parfaitement comment vous parvenez à former le corps et l'esprit ; mais l'âme donc, ne vous en occupez-vous pas? »

— L'harmonien, répondit le vieillard, vivant dans un milieu où règnent en toutes choses le Beau et le Vrai, le Bon et le Juste, sans jamais être exposé à se corrompre par les mauvaises maximes ou au contact des mauvais exemples, conserve son âme belle et pure, comme elle est en sortant des mains de Dieu. Durant le cours de sa vie, son âme ne cesse de s'agrandir et de s'élever par la

science et les enseignements religieux. Elle se façonne à la pratique des vertus sociales, à l'amour du bien collectif et de l'intérêt général, dans la Petite Horde, dans la Petite Bande, dans le Vestalat, aux armées industrielles, et dans toutes les corporations. Le cœur s'élargit et s'améliore par l'habitude des saintes affections de l'amitié, de la famille, de l'amour, de la reconnaissance.

» Ainsi vous le voyez, mon fils, en Harmonie l'instruction et l'éducation sont non-seulement versées abondamment sur tous les hommes sans exception, mais elles sont intégrales, complètes, pour l'âme, l'intelligence et le corps. »

— Quelle distance incommensurable, dis-je à Testu, sépare cette éducation une, logique, attrayante, féconde, de l'éducation civilisée !

» Jadis, les enfants n'étudiaient qu'à grand renfort de menaces, de châtiments. Oublieux du passé, les pères se plaignaient de l'indocilité et de la paresse de leurs fils. La paresse de la vive et turbulente jeunesse ! quel aveuglement ! quelle confusion dans les termes ! Quoi donc ! était-il si difficile de comprendre que si l'écolier civilisé était paresseux, c'est que ses études étaient répugnantes ?

» Quel plaisir en effet pouvait trouver un enfant à apprendre des langues mortes, enseignées par des méthodes arides, des langues qu'il ne désirait pas connaître, dont il ne voyait pas l'utilité, vers lesquelles, le plus ordinairement, sa vocation ne l'appelait pas ; des langues dont n'avaient ja-

mais besoin les neuf dixièmes au moins des personnes qui les avaient apprises?

» Cette instruction avait un seul mérite, mérite important il est vrai, celui d'exercer les facultés intellectuelles. Mais ce but aurait pu être atteint, comme il l'est aujourd'hui, par des études plus intéressantes et plus nécessaires. Avouons-le encore à la honte de la Civilisation : cette instruction stérile était d'un prix si élevé, que l'immense majorité des enfants en était forcément privée. Puis, par un mensonge plein d'ironie, on l'avait déclarée indispensable à l'obtention des emplois publics, dans un pays dont la loi constitutionnelle déclarait ces emplois accessibles à tous les citoyens !

» En même temps que l'éducation de l'intelligence était aride et vaine, l'éducation du cœur et de l'âme était nulle, sinon dangereuse, tant elle fourmillait de contradictions. Ainsi, de même que l'enfant devait oublier en grandissant la langue de sa nourrice, de même aussi, en devenant homme, il devait diriger sa conduite par des principes opposés à ceux qu'on lui avait inculqués dans sa jeunesse, et cela sous peine de ridicule et souvent de misère, par suite des entraves qu'apportait à la réussite de ses affaires la stricte observance de ces principes. »

Cette proposition semblait scandaliser Testu.

— Écoute-moi un instant sans m'interrompre, lui dis-je, tu me rappelleras à la vérité si je m'en écarte.

» La bonne mère, l'institutrice-née du jeune en-

fant, ne lui inspirait-elle pas l'horreur pour le mensonge et la dissimulation ? ne lui recommandait-elle pas la franchise en toutes choses? Hé bien! notre institutrice, oubliant ses préceptes, se montrait pleine d'affabilité et protestait de son affection, de son dévouement même pour les personnes qui la visitaient et dont elle médisait sans pitié un instant après, en présence de son fils. Bien plus, quand son élève, dans sa naïveté terrible, disait devant le premier venu ce qu'il pensait, ou, pis encore, ce qu'il avait entendu, notre chère maman le grondait, et lui recommandait sévèrement de retenir sa langue imprudente.

» Bientôt arrivaient les instituteurs de toute espèce. Les uns supportaient impatiemment, et en maudissant le sort, leur position peu brillante; les autres habitaient des palais et ne se montraient aux peuples que couverts de décorations et de riches joyaux, mollement bercés dans de fastueux équipages entourés de nombreux domestiques. C'était l'état-major universel. Tous ces instituteurs s'adressaient à notre jeune civilisé pour lui vanter à l'envi les douceurs de la médiocrité, voire même la pauvreté. Ils lui prêchaient l'humilité et la résignation sans s'inquiéter le moins du monde de la démoralisante contradiction qui existait entre leurs paroles et leur conduite, entre leurs préceptes, d'une part, et de l'autre leurs exemples et les recommandations de la famille.

» Mais figure-toi donc, mon cher, quelles brillantes affaires eût faites un marchand, un banquier,

un fabricant civilisé, qui eût méprisé les richesses et eût pratiqué la vérité et la franchise en toutes choses? Et pour reconnaître complètement combien étaient vaines les remontrances des instituteurs civilisés, combien leur morale était peu de mise dans leur inconséquente société, il te suffira de jeter en imagination, au milieu d'une réunion des plus fervents moralistes, un homme possédant les vertus qu'ils prêchaient, un Diogène misérablement vêtu et disant hautement ce qu'il pense des choses, des hommes et de leurs femmes, et dis-moi si la vertueuse et pudibonde assemblée, remplie d'indignation, effrayée surtout des conséquences d'une franchise sans bornes, n'eût pas fait mettre à la porte par un laquais un personnage aussi dangereux et aussi mal appris? »

— Tu dis vrai, j'en conviens, me répondit Testu, mais que pouvaient faire les Civilisés? force leur était bien d'agir comme ils agissaient : soyons donc indulgents à leur égard. »

— Vous avez raison tous les deux, reprit M. Léonard : la cause de ces contradictions se trouvait dans la forme sociale elle-même. Incapable de procurer l'aisance à tout le monde, la Civilisation était contrainte de vanter la pauvreté. Incompatible avec la vérité, il lui fallait bien parler d'une manière, et agir tout à l'opposé. »

En devisant ainsi, nous avions quitté le quartier des enfants, veuf de ses habitants. Après avoir parcouru une partie de la rue-galerie également déserte, la population presque entière étant répandue

dans la campagne, nous descendîmes au jardin et nous aperçûmes les musiciennes étrangères occupées au milieu d'un groupe de fleuristes.

A propos de ces voyageuses, M. Léonard nous parla avec tant d'éloges des splendeurs de la capitale où elles se rendaient, que nous lui témoignâmes, Testu et moi, combien il nous serait agréable de la visiter.

— L'occasion est belle, nous dit le vieillard : dans une demi-heure un convoi d'artistes doit prendre, en passant, ces dames et quelques habitants de Saint-Remy qui vont voir l'Exposition. Rien ne vous empêchera de vous joindre à eux. Mais, ajouta-t-il, comme il vous faut déjeuner avant de vous mettre en route, nous irons d'abord au buffet où vous vous lesterez pour le voyage. »

Les voyageurs, accompagnés de quelques amis, ne tardèrent pas à venir aussi prendre une collation, et bientôt de lointaines fanfares annoncèrent l'approche des voitures.

Nous nous rendîmes à l'embarcadère, et là, nous prîmes congé de nos hôtes, penétrés de reconnaissance pour notre vénérable cicerone qui nous avait si obligeamment initiés à la vie phalanstérienne ; nous l'embrassâmes tendrement, souhaitant de longs jours à lui et aux personnes qui lui étaient chères : il ne nous restait pas d'autre souhait à faire pour son bonheur.

XII

Voyage. Les Impôts. L'Architecture. Les Armées industrielles. La Famille dans les diverses phases sociales.

Après avoir fait nos adieux à l'excellent vieillard, nous jetâmes un dernier regard de reconnaissance et de regret sur ce Phalanstère hospitalier que nous quittions à l'improviste, et nous montâmes en voiture, ou, pour parler plus exactement, nous entrâmes dans un salon d'une rare élégance où se trouvaient des tables, des instruments de musique, une riche bibliothèque, et toute espèce de comfort. De ce salon à peine élevé au-dessus du sol, franchissant un léger escalier, nous nous vîmes avec surprise sur une plate-forme longue de six mètres environ, et large de quatre, entourée d'une gracieuse balustrade. Un dôme mettait les voyageurs à l'abri du soleil et de la pluie, et de forts rideaux, repliés en ce moment, s'ouvraient au besoin pour opposer un obstacle au vent quand il soufflait un peu fort.

Une trentaine de personnes s'assirent près du balcon, tandis que les autres se promenèrent comme si elles eussent été sur le pont d'un navire, tant était douce l'allure de notre immense véhicule

porté sur huit roues, roulant sur des rails en fer et traîné par six chevaux vigoureux.

Le temps était superbe et le soleil s'élevait radieux derrière nous, tempéré par une brise légère qui nous apportait les suaves parfums des champs de trèfles fleuris et des innombrables massifs de fleurs dont la campagne était émaillée. De toutes parts, on entendait les chants des oiseaux et les fanfares des groupes nombreux occupés à des cultures aussi riches que variées.

Nous avions pour compagnons de voyage des artistes éminents, architectes, sculpteurs, musiciens, etc. Je pris place à côté d'un peintre, nommé Évart, dont j'avais fait connaissance à Saint-Remy. Bientôt nous liâmes conversation, et je lui témoignai combien j'étais enchanté de la forme et de la commodité de notre diligence.

— Généralement, me répondit-il, on aime mieux les voitures de cette forme que toutes les autres pour voyager durant la belle saison. Quand vient l'hiver, quand la terre se dépouille de verdure ou se couvre de neige, comme il y a peu de chose à voir dans la campagne et qu'on n'est pas tenté de faire des haltes fréquentes, on préfère les voitures bien closes, bien chauffées et mues par la vapeur. »

— Je sais, Monsieur, que les harmoniens n'épargnent rien pour rendre la vie charmante. Mais veuillez m'apprendre qui paie la construction et l'entretien des routes, des rails et des voitures. Ces dépenses doivent être très-considérables, car nombre de voyageurs, m'a-t-on dit, se contentent des

diligences de *minimum* et n'ont rien, par conséquent, à débourser. »

— Les routes et les voitures, répondit M. Évart, sont construites et entretenues aux frais du budget du royaume quand les routes sont royales, du budget provincial ou communal, quand elles appartiennent à la province ou à la commune. »

— Ainsi, s'écria Testu fort étonné, les royaumes et les provinces prélèvent donc encore des contributions ? »

— Sans nul doute, Monsieur : il faut bien pourvoir aux dépenses publiques. Mais n'ayez nul souci des contribuables : ils paient avec plaisir des impôts exclusivement employés dans l'intérêt de tous.

» Au surplus, la perception des impôts se fait d'une manière si économique que tout ce qui est voté par la nation entre dans les caisses de l'État; elle se fait d'une manière si équitable, que la quote-part de chaque contribuable est mathématiquement proportionnelle à ses revenus : ce que chacun peut aisément vérifier. »

— Vous nous contez là, reprit Testu, des prodiges que les anges eux-mêmes n'eussent pu obtenir dans les pays les plus constitutionnels, dans les républiques les plus démocratiques, et vous nous dites cela comme la chose du monde la plus simple! »

— Rien n'est plus simple en effet, reprit le peintre.

» Le budget annuel de chaque Phalange étant public, il est facile de constater les revenus des

provinces et des royaumes, et d'en dresser l'état exact qui est envoyé à toutes les Régences de la hiérarchie nationale.

» Quand les députés d'une nation ou d'une province, après avoir reconnu et arrêté les travaux à faire, ont voté le budget des dépenses pour une ou plusieurs années, chacun de nous peut calculer en un moment quelle fraction des revenus sera demandée, et par conséquent quelle sera la quote-part de sa Phalange et la sienne propre. Donc tout harmonien paie des impôts proportionnels à son revenu et ne saurait en payer davantage.

» Et comme il suffit d'une simple avertissement pour que les Phalanges envoient au trésor public le montant de leurs contributions en effets négociables, il s'ensuit que le recouvrement des impôts se fait pour ainsi dire sans frais.

» Enfin les impôts sont forcément dépensés en travaux utiles, dans une société qui ne connaît plus les travaux stériles ni les dépenses de guerre et de destruction. Ils ne sauraient être enlevés à leur destination dans une société où rien n'est caché, où les concussions sont impossibles, la fortune de chacun étant ou pouvant être connue de tout le monde.

» Les impôts sont employés aujourd'hui non seulement à la solde des armées industrielles chargées de la construction et de l'entretien des routes et des canaux, du reboisement des montagnes, de l'endiguement ou de l'encaissement des rivières et autres travaux d'utilité générale; mais aussi à la

construction des navires et des voitures nécessaires au transport des dépêches, des voyageurs et des produits. Car si les Phalanges confectionnent les produits et les consomment, les gouvernements sont les intermédiaires naturels entre les producteurs et les consommateurs. Bien entendu que les objets paient des frais de transport proportionnels aux distances parcourues, quand ils ne jouissent pas de l'exemption accordée à la classe de *minimum*.

» Aussi, bien convaincus que les impôts sont toujours employés à l'accroissement de leur bien-être, les harmoniens, élevés dans le mépris du laid et même du médiocre, donnent avec plaisir les sommes votées par leurs délégués, afin que toutes choses soient confortablement faites. »

Cependant nous traversions une contrée délicieuse dont les cultures étaient admirables. De temps en temps on faisait arrêter la voiture, tantôt pour contempler de charmants paysages, de merveilleux panoramas, tantôt pour daguerréotyper la façade remarquable d'un Phalanstère.

M. Évart nous faisait remarquer combien l'architecture, quoique partout noble et grandiose, différait néanmoins d'un Phalanstère à l'autre. La seule circonstance qui soit la même pour tous, nous disait-il, celle qui caractérise l'architecture actuelle, c'est l'unité d'habitation pour la population entière. De là la nécessité de la rue-galerie. Mais la forme de chaque Phalanstère, mais la disposition et la distribution des séristères et des logements varient selon le goût et le génie des archi-

tectes, selon les accidents du terrain et les exigences du climat, selon l'industrie et les besoins des habitants.

— Le beau siècle pour les arts et pour l'architecture! m'écriai-je. Si vos ancêtres ont fait des chefs-d'œuvre, s'ils ont élevé des monuments qui attirent encore votre attention, que ne doivent pas produire les architectes actuels? ils ont devant eux une carrière bien autrement vaste que leurs devanciers! »

— Vous avez raison, monsieur, dit un architecte placé près de nous; le génie peut se déployer à l'aise aujourd'hui; il n'est plus embarrassé d'entraves il n'étouffe plus dans les mesquineries et la lésine de l'ancien morcellement, et les encouragements lui arrivent de toutes parts. Les beaux-arts, ces doux présens de Dieu qui poétisent la vie, sont aimés passionnément de tous les harmoniens, le bon goût est général, et les peuples sont assez riches pour payer leur luxe collectif.

Une intéressante conversation s'établit alors entre plusieurs artistes. Je n'essaierai pas de redire leurs savantes discussions sur la mission des beaux-arts et leur organisation, sur les congrès et les expositions de divers degrés, sur les découvertes importantes qui se faisaient chaque jour dans les sciences et dans les arts. Mon ignorance ne me permettait pas de les suivre toujours avec fruit; et je sentis plus que jamais combien la vie laborieuse, difficile et horriblement prosaïque et matérielle, que j'avais menée, comme l'immense majorité de

mes contemporains, hélas! avait émoussé chez moi le sentiment inné de l'art. Cette mutilation de mes facultés natives n'est pas, au reste, le moindre sujet de mes douleurs, le moindre de mes griefs contre la Civilisation et ses absurdes et abrutissantes méthodes d'instruction.

Je suivis toutefois avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'histoire de l'architecture, esquissée par un de nos artistes, qui montra comment ce grand art s'était constamment modifié parallèlement à la forme de la société, de telle sorte, disait-il, que l'architecture a toujours été l'image fidèle des sociétés humaines.

» Ainsi la hutte misérable, construite de branches d'arbre, ornée de peaux d'animaux, d'armes de guerre et de crânes d'ennemis vaincus, reflète toute la vie du sauvage vagabond, chasseur et guerrier. La tente du Barbare symbolisait la vie nomade des peuples pasteurs; tandis que la misère des uns, l'opulence des autres, l'insolidarité et l'égoïsme de tous, se peignent tout entiers dans le chaos qu'offraient aux yeux les amas de maisons nommés villes ou villages chez ces pauvres civilisés. »

Ici mon ami Testu fit encore une légère grimace; mais l'artiste continuant : « Partout, messieurs, l'architecture a peint les mœurs et les habitudes des peuples jusque dans leurs moindres détails. Ces villages fangeux d'autrefois, dont les rues étaient couvertes de fumiers et d'immondices, don les cabanes petites, humides et sales, ne recevant

l'air et la lumière que par de rares et étroites lucarnes, abritaient tant bien que mal les hommes, les femmes, les enfants et souvent même les bestiaux entassés pêle-mêle dans un réduit unique ; ces affreux villages n'étaient-ils pas, je vous le demande, les emblèmes énergiques de la pauvreté, de l'ignorance et de la grossièreté des habitants de la campagne au XIXe siècle, de ces laboureurs attachés à la glèbe et travaillant pour entretenir l'oisiveté et le luxe du bourgeois enrichi qui habitait le château dont les tourelles s'élevaient orgueilleusement au dessus de leurs humbles demeures ; de ces laboureurs, les plus indispensables des industrieux qui, pour prix de leurs rudes travaux, ne recueillaient que mépris, et n'obtenaient qu'une part, insuffisante à leurs besoins, des produits créés à la sueur de leur front ?

» Et ces villes, ces capitales dont les Civilisés étaient si fiers, n'étaient-elles pas un amas confus de maisons, ici fraîches et coquettes, là misérables et en ruines ; les unes hautes, les autres basses, couvertes de toits inclinés dans toutes les directions et surmontés d'une innombrable quantité de disgracieuses cheminées, images parlantes de l'isolement, de l'insolidarité des ménages morcelés. Et ce mélange bizarre et incroyable du beau et du laid, de l'élégance et du mauvais goût, du luxe et de l'indigence, ne peignait-il pas merveilleusement la confusion qui régnait dans cette odieuse société? ne disait-il pas la misère de la majorité des citoyens qui végétaient dans les masures, et l'oisive

opulence du petit nombre vivant dans des palais, et blasé au sein des plaisirs et de la prodigalité ?

» Puis les monuments de la Civilisation, l'église, l'hôtel-de-ville, le théâtre, les casernes, les tribunaux, les prisons et les hôpitaux n'attestaient-ils pas clairement quelles étaient les mœurs de cette époque. Ne suffiraient-ils pas pour retracer l'oisiveté des uns, la misère des autres, les luttes et les crimes enfantés par l'opposition des intérêts de tous ?

» Aujourd'hui, ajouta notre artiste avec orgueil, l'aspect seul du Phalanstère proclame hautement que la discorde a fait place à l'harmonie, que les hommes ne forment qu'une seule famille. Nos palais somptueux et riants, nos campagnes fécondes et fleuries annoncent l'abondance, la richesse et le bonheur dont jouissent leurs fortunés habitants.

» Et quand je pense, reprit l'artiste avec une colère comique, quand je pense que les graves politiques du XIXe siècle, que les notabilités de clocher envoyées aux chambres par un corps électoral dont la grande majorité habitait des baraques que refuseraient aujourd'hui nos ânes et nos pourceaux, que tant de petits hannetons littéraires logés dans des greniers à rats et ne gagnant seulement pas, malgré la filandreuse fécondité de leurs plumes jalouses, de quoi payer toujours à temps leur terme, quand je pense que toutes ces cliques d'imbécilles raillaient encore en 1848 la conception aussi économique que grandiose du Phalanstère, je ne puis, ma parole d'honneur ! m'empêcher de penser que

si nous sommes les fils de ces gens là, il faut croire, avec Téliamed, que les pères des premiers hommes étaient tout au plus des singes... »

À cette sortie tout le monde se mit à rire, à l'exception ne mon infortuné Testu qui ne pouvait se faire à entendre parler avec aussi peu de révérence des civilisés et de la civilisation, dont il avait composé et imprimé une si belle histoire.

Depuis une heure nous traversions des pays couverts de vignes, et la conversation de notre groupe roula pendant quelques instants sur les terroirs les plus renommés et sur la perfection de leurs produits.

Un vigneron nous conta comme quoi chaque canton, cultivant exclusivement les variétés de raisin qui convenaient le mieux à son terrain, il s'en suivait que les Phalanges étaient naturellement en rivalité viticole et vinicole avec leurs voisines, ce qui leur faisait inventer chaque jour de nouvelles améliorations.

Et, s'adressant à l'architecte qui venait de parler : « Vous avez fort justement critiqué, lui dit-il, l'habitation des civilisés dont les trois quarts eussent porté envie aux logements de nos animaux domestiques. Quelle critique ne ferais-je pas à mon tour de la fabrication et du commerce des vins de ces mêmes civilisés, si je mettais en regard les procédés actuels et ceux qu'employaient ces braves gens qui faisaient tant de couplets sur le bon vin et en buvaient tant d'abominable !

» À cette époque de morcellement, chaque vi-

gneron cultivait sa vigne, confectionnait et soignait son vin comme il pouvait, comme il savait. L'ignorance, l'insuffisance des moyens, l'incurie régnaient dans cette industrie plus encore, peut-être, que dans toute autre.

» Quelle différence de nos jours ! Les Phalanges viticoles possèdent tous les éléments nécessaires pour réussir : science, richesse, travailleurs habiles et passionnés. Aussi aucun art n'a fait plus de progrès que l'œnologie.

» Chaque plant de vigne logé dans le terrain et à l'exposition qui lui plaisent, reçoit la culture qui lui convient ; et, lors de la vendange, non seulement on ne mélange pas les diverses variétés de raisin, mais on fait la cueillette en plusieurs fois, afin de ne porter au pressoir que le fruit mûr à point, toutes précautions que la crainte des voleurs et le prix de la main-d'œuvre rendaient impraticables en civilisation.

» Les Phalanges vinicoles ont un grand nombre de sectaires fort habiles dans l'art de faire le vin et aussi dans l'art non moins important de le conserver. Elles sont assez riches pour attendre que leurs produits aient acquis la perfection, avant de les vendre ; et leurs caves sont assez vastes pour contenir les récoltes de plusieurs années, assez saines pour les conserver et les améliorer.

» Jadis, au contraire, les vins éprouvaient maintes détériorations, causées par leur confection souvent défectueuse, par les mauvaises petites futailles dont les cultivateurs pauvres, — et c'étaient

les plus nombreux de beaucoup, — étaient forcés de faire usage, par l'humidité des caves, etc.

» Dans le siècle dernier, une foule de vignerons se trouvant dans l'impossibilité de faire les dépenses nécessaires à la confection de leur vin, vendaient leurs raisins au moment de la récolte ; et si grande était la misère de la plupart des petits propriétaires, qu'une année de grande abondance se résolvait pour eux en un désastre !

» Vous me regardez d'un air stupéfait, dit le narrateur en s'interrompant et s'adressant à ses auditeurs, vous ne pouvez croire qu'il y eût jamais une société anormale à ce point que l'abondance y causait la ruine du producteur. Cela était cependant, et vous le comprendrez sans peine, en songeant que, ne pouvant acheter toutes les futailles dont il avait besoin quand la vendange était bonne, parce que les futailles étaient chères ces années-là, le vigneron pauvre se trouvait contraint de vendre immédiatement son raisin à d'autant plus vil prix que la récolte était plus abondante.

» Oui, Messieurs, en ces temps de douleurs et d'iniquités, les bénéfices n'étaient pas pour le malheureux travailleur, courbé toute l'année sur son hoyau, mais pour l'intermédiaire parasite qui achetait les vins aussitôt après la vendange, et les conservait jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à leur état parfait, et eussent quadruplé de valeur.

» Qui pourrait dire les pertes causées par les récoltes à contre-temps et par la détérioration des vins ? Qui pourrait compter les falsifications aux-

quelles donnait lieu le commerce de cette précieuse boisson? La fraude était arrivée à ce point qu'on vendait à l'indigent, en guise de cette liqueur bienfaisante, de l'eau colorée par le campêche et édulcorée par des sels de plomb! et ces boissons meurtrières lui coûtaient un prix incroyable!

» De nos jours, les vins sont naturels, généreux, libres de toute entrave, exempts de tout impôt et accessibles à tous; la vigne est cultivée partout où elle donne de bons produits. Le vin frélaté est inconnu, et cela par une bonne raison: Une Phalange vinicole qui pratiquerait des mélanges malfaisants, qui se livrerait à des sophistications quelconques, perdrait sa réputation et verrait fuir une clientèle dont le goût est trop exercé pour qu'on puisse espérer de le tromper, si d'ailleurs ces abominables idées de dol et de tromperie n'étaient pas en horreur aux harmoniens. »

En ce moment nous entrions dans une belle forêt de chênes, et notre vigneron fut interrompu par les chants d'un chœur nombreux. Je priai ma voisine de me dire quelle occupation appelait tant de monde dans un bois qu'on n'abattait pas.

— Ces groupes, me répondit-elle, émondent leurs arbres et enlèvent les mousses et autres plantes parasites qui les énerveraient. Dans la saison favorable, ils les tailleront, les arroseront, les cultiveront; ils leur prodigueront en un mot tous les soins que le vigneron donne à sa vigne, que l'horticulteur donne à ses pêchers. Voyez aussi combien

sont vigoureux ces chênes bien espacés et soignés comme nos sylvains savent le faire. »

— Ces chênes sont sans doute destinés à la marine? »

— Oui, Monsieur, et aussi à la charpente. Voilà pourquoi aucun d'eux ne sera enlevé de la forêt, avant d'avoir été préalablement injecté de liquides propres à le rendre incombustible ou inattaquable par l'humidité et les insectes. »

Au sortir du bois, un nouvel et gracieux spectacle s'offrit à nos yeux. Plus de deux cent jeunes hommes placés sur une même ligne abattaient un champ immense de je ne sais quelle plante fourragère. Ces vigoureux faucheurs, vêtus de sarraux gris, avançaient d'un pas égal et mesuré; ils étaient suivis d'une centaine de jeunes filles et d'enfants occupés à étendre l'herbe pour la faner.

Nous admirions ce tableau plein de mouvement, de vie, et de gaîté lorsque, soudain, des voix innombrables, soutenues par un orchestre monstre, firent retentir les montagnes d'un chant joyeux.

— Voilà sans doute, me dit M. Évart, le corps d'armée de dix mille hommes, attendu dans la province voisine. » Et, en effet, nous vîmes bientôt passer avec la rapidité de l'éclair un immense convoi dont je distinguai à peine les drapeaux et les uniformes.

Je m'informai dans quel but se réunissaient ces cohortes. — Le gouvernement, me répondit le peintre, chargea, il y a vingt ans, le corps des ingénieurs de lui soumettre un projet d'appropriation des cours

d'eau, grands et petits, à l'irrigation de la surface entière du royaume. Cinq ans suffirent à l'étude de ce travail. Après une discussion approfondie, le plan fut arrêté, et on fit un appel aux travailleurs de bonne volonté. De toutes parts, des jeunes hommes habiles et robustes se présentèrent, et ces travaux gigantesques furent poussés avec une rapidité telle que, commencés il y a quinze ans à peine, ils ne tarderont pas à être terminés. Cette entreprise glorieuse doublera la fertilité du sol de notre patrie, et nous n'aurons plus la douleur de voir nos fleuves entraîner à la mer nos engrais les plus précieux. Le corps d'armée qui vient de passer court renforcer celui qui ouvre un superbe canal à deux cents kilomètres d'ici. »

Un ingénieur qui avait occupé des grades dans plusieurs armées, — il était décoré et avait des états de service extrêmement honorables, — eut l'obligeance de nous expliquer l'organisation des légions industrielles ; il nous fit connaître aussi le programme des examens à subir pour y être admis. Les connaissances théoriques et pratiques exigées des récipiendaires pour la plupart de corporations étaient si étendues que peu de civilisés eussent pu y être admis. Il nous conta les prérogatives dont jouissaient les armées et les honneurs rendus aux personnes qui avaient fait un certain nombre de campagnes ; il nous fit enfin la peinture complète de la vie si séduisante, si accidentée, si variée que menaient ces laborieuses brigades.

— Les divers corps, nous disait-il, envoyés par

les différentes provinces du royaume, emploient des procédés particuliers dans les travaux qu'ils exécutent de concert ; et comme chacun d'eux a la prétention de faire mieux que ses rivaux, il s'établit bientôt une concurrence extrêmement féconde.

» Ces corps ne cessent de se porter des défis de toute sorte, en dehors même du travail important qui les rassemble. Ainsi une lutte s'élève chaque jour, tantôt sur la musique, l'équitation ou la danse, tantôt sur l'art théâtral, la gastronomie, etc., car il n'est pas une province qui ne prétende l'emporter sur les autres dans tous les arts. La vie des armées est un tournoi immense et continuel. »

Mais le ciel s'obscurcissait depuis quelque temps, et une forte ondée nous força bientôt à descendre au salon et à nous y tenir pendant une heure, qu'on sut au reste fort bien employer.

Deux dames et deux cavaliers exécutèrent d'une manière remarquable d'excellents quatuors; puis tous les voyageurs chantèrent avec accompagnement de piano un hymne national. Quelques jeunes gens proposèrent ensuite de danser un menuet qui fit grand plaisir aux personnes qui ne connaissaient pas cette danse antique.

Le temps redevenu serein, les voyageurs remontèrent sur la plate-forme pour voir la mer qui s'apercevait dans le lointain. Des groupes ne tardèrent pas à se former, et nous prîmes place, Testu et moi, près d'un ancien marin, qui saisit avec bonheur l'occasion de raconter ses voyages.

Il nous parla, entre autres choses, des coutumes des nations qu'il avait visitées. Quelques auditeurs paraissant surpris de la grande différence qu'il y avait entre les habitudes des habitants du centre de l'Europe et celles des peuples d'Afrique et d'Amérique, bien que les uns et les autres vécussent sous le régime phalanstérien ; notre navigateur fit connaître fort clairement les causes de cette différence.

— L'éducation sociétaire, dit-il, se bornant à développer l'homme sous toutes ses faces, les harmoniens sont en tous lieux tels que Dieu entend qu'ils soient. Or, le Créateur diversifie les caractères des hommes et des races selon les climats ; comme il diversifie leurs besoins, les traits du visage, la taille, la couleur de la peau, des yeux et des cheveux. Partout et en tout nous voyons la diversité dans l'unité ; et plus qu'aucun autre, l'être collectif nommé humanité est composé d'éléments dissemblables.

» Ainsi, non seulement les habitants d'un même phalanstère diffèrent les uns des autres, mais nous voyons encore les artistes naître plus nombreux sous tel soleil, les mathématiciens, les penseurs, les mécaniciens sous tel autre. Ici l'homme est froid, là il est tout de feu. Sous certaines latitudes, l'homme aime le *dolce far niente* ; mais s'il a une activité moins dévorante, il a aussi moins de besoins, et la nature toujours prévoyante lui fait présent d'un sol qui, tout en demandant peu de culture, fournit des fruits abondants. Sous d'autres zônes,

l'homme éprouve un besoin d'agir incessant ; et les travaux de la culture d'une terre plus rétive ne suffisant pas à son activité, il y joint l'industrie manufacturière.

» Il est donc fort naturel qu'il y ait aussi peu de ressemblance entre les coutumes des Phalanges situées sous l'équateur et de celles qui avoisinent le pôle, qu'il y en a entre l'architecture de leurs phalanstères, ou entre un Nègre et un Lapon. Dans chaque localité tout s'ordonne selon les exigences du climat, selon les produits du sol, le caractère, l'industrie et les besoins des habitants. »

Quand notre marin eut terminé son récit, Testu lui demanda si le nombre des voyageurs n'était pas immense, depuis que les voyages offraient tant de jouissances, et pouvaient se faire sans danger ni dépenses.

— Les voyageurs sont très-nombreux en effet, répondit le navigateur, mais pas autant néanmoins qu'on serait porté à le croire ; attendu que Dieu a fortement enraciné au cœur de l'homme l'amour du pays natal, et que d'ailleurs les harmoniens sont retenus dans leurs phalanstères par des affections vives et multipliées, par les plaisirs variés et le bonheur qu'ils y trouvent. Au reste, la plupart des phalanstériens des deux sexes font dans leur jeunesse au moins un ou deux petits tours du monde pour compléter leur éducation. Ils en retrouvent d'autant meilleur le doux pays de leur naissance.

» Mais tous les voyages ne sont pas des parties de plaisir utiles uniquement à ceux qui les font. Il

y a parmi les voyageurs des savants intrépides qui vont, par caravanes, porter en tous lieux nos sciences, et recueillir de nouveaux faits propres à reculer les bornes des connaissances. »

— Honneur surtout, s'écria une dame, à ces hardis missionnaires qui abandonnent leur patrie pour établir des Phalanstères sur les rives les plus lointaines, afin d'attirer à l'Harmonie les populations encore ensevelies dans les ténèbres de la barbarie ou de la sauvagerie !

» Ces missionnaires accomplissent une œuvre de haute charité et de religieux dévouement, bien digne de notre respect et de notre sympathie ; aussi n'ai-je pu voir sans attendrissement le départ pour l'Océanie d'un essaim d'émigrants recrutés dans une quarantaine de Phalanges de notre province. Heureusement que nos dévoués compatriotes étaient assez nombreux pour former une phalange intégrale, et que retrouvant, dans leur nouvelle patrie, le langage, les habitudes et une partie des affections qui faisaient ici leur bonheur, l'éloignement du pays natal leur sera plus facile à supporter. »

Un voyageur qui était resté à lire dans le salon reparut en ce moment. Ses amis lui dirent en plaisantant : « Sans doute, Henri, tu quittes la bibliothèque où, selon ta louable coutume, tu auras lu quelque vieux bouquin ? Tu devrais au moins nous faire part de ce qu'il t'a appris de bon. »

— Vous l'avez deviné, répondit Henri : je m'amusais à parcourir une brochure qui semble avoir eu du succès, il y a une centaine d'années. L'au-

teur y fait une amère critique de la découverte de Fourier, contre laquelle se déchaînaient les préjugés de l'époque, selon la louable habitude de nos pères.

» Cette brochure est fort drôle, je vous assure; il est plaisant de lire les étonnantes raisons mises alors en avant pour prouver que l'utopie fouriériste, comme on disait, était impraticable. Mais ce qui m'a paru le plus bouffon, c'est de voir l'auteur, toujours à côté de la question, mettre à la place de l'admirable ordre de choses révélé par Fourier un échafaudage de sottises bâti par son propre cerveau et s'escrimer à le démolir, puis s'écrier, après cette victoire remportée sur sa propre création cérébrale : « Vous le voyez, le système phalanstérien est impraticable, immoral et subversif de tout ordre! »

— Subversif! immoral! s'écrièrent tous les auditeurs, et pourquoi donc s'il vous plaît? »

— Le Phalanstère est immoral, prétend notre zoïle, parce qu'il détruit la famille, cette clef de voûte de l'édifice social, cette source pure de toute jouissance honnête, de tout bonheur ici-bas.

» Un éclat de rire général accueillit cette révélation aussi bien que la suivante :

» Le Phalanstère est subversif de tout ordre parce qu'il détruit la propriété...... »

— Toi qui connais sur le bout des doigts l'histoire des temps anciens, dit un peintre, tu vas nous conter, mon cher Henri. en quoi consistait la béa-

titude familiale des civilisés, si vantée par ton critique. »

— Volontiers, répondit Henri, mais je serai forcé de prendre les choses d'un peu haut : vous sentez-vous disposés à me suivre dans ces insipides histoires des institutions de nos pères, qui n'ont plus de goût que pour quelques rongeurs du vieux temps comme moi ?—Tous l'assurèrent qu'il serait écouté avec plaisir.

» La famil'e, comme chacun sait, s'est modifiée avec le milieu social. Sous le régime patriarcal, elle se composait du père, maître absolu, jouissant à l'égard des autres membres de pouvoirs exorbitants qui allaient jusqu'au droit de vie et de mort ; puis, de sa femme ou mieux de ses femmes et de ses concubines, de leurs enfants et des domestiques ou esclaves.

» L'intérieur d'une telle famille n'offrait rien de très-séduisant, vous pouvez le croire. C'était pour tous, le maître excepté, un joug d'autant plus dur que ce despote était plus brutal et plus jaloux. Et cependant il est à supposer que les Civilisés étaient bien plus malheureux encore dans leurs ménages, tant ils parlaient avec regret et attendrissement des mœurs patriarcales.

» La famille se transforma peu à peu. Le pouvoir du chef alla décroissant, et la servitude de la mère et des enfants devint moins lourde. Moïse, cédant aux exigences des mœurs de son temps avait autorisé le mari à chasser de sa maison l'épouse qu'il cessait d'aimer, à la seule condition de lui

remettre une lettre de répudiation. Jésus-Christ réhabilita la femme et l'éleva en droit au niveau de son mari, en condamnant également celui des deux époux qui se remariait après la dissolution de leur mariage, quand cette dissolution était causée par tout autre motif que l'adultère.

» La famille, toutefois, ne pouvant exister sans un maître, et tout maître étant porté à abuser de son autorité, l'épouse continua à rester subordonnée à son mari. Aussi jamais les sexes faibles, la femme et l'enfant, n'eussent été émancipés de fait, si le groupe de famille fût resté base isolée et unique de l'établissement social.

» Quoi qu'il en soit, à l'époque où mon critique écrivait, la famille se composait du mari, chargé des intérêts de la communauté et devant protection à sa femme; de celle-ci déclarée mineure par la loi, et jurant obéissance et fidélité à son mari; enfin de leurs enfants qu'on élevait, ou qu'on devait élever dans l'amour et le respect pour l'un et pour l'autre. Les domestiques ne faisaient plus alors partie de la famille, du moins en général.

» Si le chef de ce petit groupe,—et, en dépit de la loi, ce n'était pas toujours le mari, — si le chef était d'un caractère aimant et facile; si tous les membres avaient des goûts simples et des passions peu exigeantes, s'ils étaient doux et savaient céder de bonne grâce aux volontés du maître du logis, la vie d'intérieur, bien que monotone à l'excès, ne laissait pas d'être supportable, quand d'ailleurs, la famille jouissait de quelque aisance; car, pour la

grande majorité des pauvres, le ménage était un enfer. Les Civilisés exprimaient cette déplorable conséquence de la misère par ce proverbe aussi brutal que vrai : « Lorsqu'il n'y a pas de foin au ratelier, les ânes se battent. »

» Je ne vous dirai donc rien des familles pauvres. Vous vous refuseriez à croire aux maux innombrables dont elles étaient accablées; vous rejetteriez comme calomnieux le tableau des brutalités et des turpitudes sans nom dont le ménage indigent était le théâtre, surtout dans les grands centres industriels. Les procureurs du roi (on appelait ainsi des individus chargés de rechercher les délits et de faire la chasse aux criminels) en savaient long sur cet abominable sujet.

» Quant à la vie familiale des gens riches ou aisés, il est assez facile de deviner ce qu'elle devait être. Figurez-vous une réunion de trois, quatre, cinq, six ou huit personnes toujours en présence, et partant ayant si peu de choses à se dire qu'elles étaient réduites à lire, durant de longues heures, pour *tuer le temps* — suivant l'heureuse et pittoresque expression des riches civilisés toujours embarrassés d'eux-mêmes. — Comme il était fort difficile de rencontrer une lecture faite pour plaire en même temps au grand-père et à la jeune fille, à la mère et au petit garçon, chacun lisait pour son compte, et bientôt les grands parents s'endormaient d'un côté tandis que les marmots pleurnichaient ou se querellaient de l'autre. Puis les lectures ne suffisant pas toujours pour charmer les longues soirées

d'hiver, on avait recours aux charmes de l'éternelle partie de cartes, aux aimables jeux de l'oie, du loto, du domino... »

Un éclat de rire homérique interrompit le narrateur. Allons ! tu charges les couleurs du tableau ? lui dit son voisin. Une vie assez fastidieuse pour faire trouver du plaisir à jouer tous les soirs aux cartes ou au loto n'était certes pas regrettable au point qu'on pût faire un crime à Fourier de vouloir la transformer et remplacer les lourdes chaînes de la famille civilisée par les liens si pleins de charmes de la famille harmonienne. Passer son temps à jouer aux cartes et au loto ! Mais à peine voit-on aujourd'hui nos malades chercher dans ce jeu un aliment au besoin d'intrigue et un moyen de tromper leur appétit de cabaliste...

— Cependant, reprit Henri, je n'exagère rien ; mais rien aussi ne prouve que les joies du ménage fussent ce que les Civilisés affectaient de dire ; car tous les membres de la plus heureuse famille étaient dans l'enchantement, quand un étranger venait rompre la monotonie de leurs habitudes. Il y a plus, et ceci est concluant : à mesure qu'un couple s'enrichissait, on le voyait négliger de plus en plus le culte du foyer domestique.

» Les personnes aisées se débarrassaient de leurs enfants dès la naissance. Elles les fourraient en nourrice, puis dans des collèges ou des pensionnats d'où elles les retiraient pour les marier ou les établir. Quand les enfants étaient éloignés d'elles, ces personnes recherchaient hors du ménage des

plaisirs plus variés que ceux qu'elles y trouvaient : elles se jetaient dans les fêtes, les spectacles, les clubs, les voyages. Et quand leur fortune le permettait, nos époux avaient des appartements distincts, des domestiques et des équipages particuliers; les amis de madame n'étaient pas ceux de monsieur ; en un mot, ils ne conservaient pas l'ombre de cette vie d'intérieur, dont ils ne cessaient cependant de proclamer, sur toutes sortes de tons, la moralité, la sainteté et les ineffables douceurs ! Ces Civilisés étaient tous conventionnellement hypocrites : ils se chantaient tous les mêmes rengaines morales et pas un n'était dupe de ce que lui roucoulaient les autres...

— Mais pourquoi donc, demanda M. Evart, les Civilisés vantaient-ils ainsi la vie familiale tout en l'évitant, les uns en restant célibataires, les autres en la désertant quand ils étaient mariés ? »

— Ils la fuyaient, répondit Henri, parce qu'elle était généralement fort maussade; ils en proclamaient la moralité, parce que le ménage familial étant, comme le disait mon critique, la clef de voûte de la Civilisation, tout changement dans la forme de ce ménage devait nécessairement amener la transformation du milieu social.

» Au point de vue civilisé, l'homme le plus moral était donc celui qui contribuait le plus au maintien du ménage morcelé, celui par conséquent qui s'occupait avec le plus d'assiduité des soins réclamés par sa famille, celui qui surveillait le mieux les dépenses de sa maison et savait les mettre en

rapport avec ses revenus. Un tel homme tenait en effet une conduite très-morale, puisqu'elle assurait le bien-être de sa famille et le sien. Malheur au civilisé qui se déplaisait dans son intérieur! Son avenir et celui de ses enfants en étaient généralement compromis.

» Enfin les Civilisés vantaient la vie familiale, parce que, ne rencontrant partout dans le monde que froissements et déceptions, ils étaient naturellement amenés à ne croire possible le bonheur, cette indestructible aspiration de l'homme, que dans le lieu le plus calme, près de ce foyer domestique autour duquel l'imagination s'ingéniait à faire asseoir les êtres les plus chers, les personnes les plus portées à s'entr'aimer et à être indulgentes les unes pour les autres. Ils se payaient en paroles pour couvrir ces déceptions de la réalité.

» Leurs poètes chantaient sur tous les tons les joies du ménage dont ils s'évertuaient à faire des peintures plus mensongères encore que séduisantes car il faut convenir que la poésie domestique et vertueuse des civilisés était généralement assoupissante.

» La famille type offerte par eux à l'imitation et à l'admiration de leur lecteur habitait ordinairement la campagne où elle possédait un *modeste* domaine. »

— Pourquoi donc modeste? demanda une dame, en interrompant le conteur. »

— Je dis, modeste, répondit M. Henri, parce que les nations civilisées, toutes en proie à la

misère, ont dû glorifier et ont glorifié en effet la *sainte médiocrité*. Mais que ce mot ne vous effraie pas trop : les limites de la médiocrité étaient fort élastiques, et tout moraliste était parfaitement libre de les étendre au gré de son caprice ou plutôt suivant sa position personnelle. Vous n'ignorez pas, madame, que les civilisés se repaissaient de mots vides de sens, de fictions, de bavardages et de chimères.

» Mais revenons à notre famille-modèle.

» Possesseurs d'une modeste fortune et d'un domaine médiocre, les membres de cette heureuse famille, ornés de toutes les vertus champêtres, remplis de bonté, de générosité, vivaient dans un accord parfait, chéris de tout ce qui les entourait; ils faisaient régner autour d'eux l'aisance et la joie; leurs jours s'écoulaient paisibles et sereins au milieu des plaisirs purs et simples. La douce paix du cœur, le travail, père de la santé, le calme et la vertu, faisaient un lieu de délices de leur habitation bénie des dieux.

» Telle était à peu près la famille des églogues. C'était un mythe, comme bien vous le pensez; mais c'était le type du seul bonheur réel que pussent concevoir les civilisés. »

— Savez-vous, Henri, reprit la jeune dame qui avait déjà interrompu le conteur, savez-vous que votre peinture de la plus fortunée des familles civilisées va me faire horriblement bâiller, si elle se prolonge.

» Ah bon Dieu ! Quelle vie était donc, sans les

épithètes des poètes de ce temps-là, celle de nos pauvres grand'mères! Je n'ai jamais pu lire trois pages de leurs descriptions maussades. Ah! certes, l'harmonien le moins heureux pleurerait sur le sort de ces femmes et de ces enfants livrés aux ennuis d'une vie monotone, soumis aux caprices et aux boutades d'un chef qui, vraisemblablement, trouvait détestable ce qui ne lui plaisait pas, et défendait les amusements qui n'étaient pas ou n'étaient plus de son goût.

» Il faut en convenir : vos civilisés faisaient une singulière utopie, quand ils plaçaient le bonheur dans le ménage familial, c'est-à-dire dans une réunion permanente de cinq à six personnes d'âges, de sexes, de goûts et de caractères fort mal assortis et assujetties à une règle commune. Dans un pareil milieu, les individualités étaient froissées sans cesse ; et, pour empêcher la discorde, chacun vingt fois le jour était obligé de faire des concessions, de sacrifier ses penchants et par conséquent sa liberté. »

— Oh ! madame, reprit notre bibliophile, il eût été bien venu celui qui eût osé traiter d'utopie l'idole des civilisés ! On n'eût pas trouvé assez d'anathèmes pour accabler le contempteur du doux ménage et du saint égoïsme de cette petite société maussade, exigeante, disputante et le plus souvent pleine de vices.

» Outre le reproche de détruire la famille, notre critique adresse encore au Phalanstère celui d'abolir la Propriété. Oui, oui, madame, d'abolir la

Propriété ! je l'ai lu de mes yeux. Et cette accusation, qui vous étonne, était portée au moment même où le grand grief des communistes contre les phalanstériens était précisément la défense que ceux-ci faisaient du droit de Propriété. Vous ne vous doutez pas de l'étrange raison sur laquelle était fondé ce reproche.

» Mais, dit M. Henri en s'interrompant, nous avons déjà changé quatre fois de chevaux, l'heure du dîner approche et probablement nous serons tous d'avis de faire halte à Marcelin, ce beau village où nous arriverons dans cinq minutes. Si donc vous le permettez, nous remettrons à tantôt ce que j'ai à vous conter au sujet de la Propriété.

XIII

Les Caravanes. La Propriété dans les différents milieux sociaux. La Compression. Les Capitales. Réveil.

Séparés, par une montagne, du phalanstère dont M. Henri venait de parler, nous ne pouvions l'apercevoir encore. Mais au sortir d'un tunnel où nous entrâmes bientôt, nous découvrîmes le plus magnifique des paysages.

Au milieu d'une plaine immense, une large rivière, semblable à un serpent gigantesque couché dans la verdure, roulait lentement ses flots argentés ; et ses vastes replis allaient se perdre dans une sombre forêt qui bornait au loin l'horizon.

Six beaux phalanstères peuplaient cette magnifique vallée, et, à deux cents pas devant nous, celui de Marcelin, assis sur le rivage, se mirait dans les eaux limpides du fleuve. A l'exception des vergers et des jardins et d'un grand nombre d'oasis et de lignes de verdure, la plaine était d'une couleur bleue fort agréable ; ce qui lui donnait un aspect tout particulier.

Des tentes nombreuses aux nuances éclatantes se dressaient de toutes parts, et attestaient que les laborieux habitants de cette belle contrée avaient travaillé ce jour-là dans la campagne ; mais, en ce

moment on n'apercevait personne : chacun sans doute était rentré au phalanstère pour se soustraire à l'ardeur du soleil.

Nous avions fait arrêter notre voiture pour contempler plus à notre aise cette charmante plaine, lorsque nous entendîmes le son retentissant de la trompette. « La vigie de Marcelin nous a vus venir, s'écria M. Evart, car on appelle au débarcadère. »

Et, en effet, en mettant pied à terre, nous trouvâmes un groupe de dames et de cavaliers. Les premières s'empressèrent autour de nos voyageuses, les seconds s'emparèrent de nous, et tous, nous nous rendîmes dans un magnifique caravansérail, renfermant, comme celui de Saint-Remy, tout le confort désirable. Meublés avec élégance et recherche, les appartements de ce caravansérail étaient assez nombreux pour loger dix caravanes comme la nôtre.

Nous changeâmes de linge ; quelques uns de nous prirent rapidement un bain, et nous fûmes bientôt en état de nous présenter dans les salles à manger.

Après le dîner, on nous offrit de visiter le phalanstère et ses environs.

Les jardins et parterres nous parurent cultivés avec autant de soin et de talent, mais distribués avec plus d'art que ceux de Saint-Remy, et dans un goût tout différent. Les bâtiments, d'un style nouveau pour nous, relevaient aussi d'une distribution particulière.

L'industrie principale de Marcelin et des autres phalanstères de la vallée était la confection des toiles de lin, et c'était le lin, alors en fleur, qui étendait sur la campagne cette grande teinte bleue qui nous avait semblé aussi étrange qu'harmonieuse.

Les séristères de la filature et du tissage étaient immenses; et un moteur très-économique mettait en mouvement machines à filer et métiers à tisser.

Je demandai à la personne qui avait la complaisance de nous conduire, pourquoi on avait donné à l'industrie linière un développement aussi considérable : une intempérie, lui disais-je, peut causer un déficit sérieux dans vos revenus.

— Nous avons choisi cette industrie, me répondit notre cicerone, parce que le lin se plaît admirablement dans notre vallée. De temps en temps, il est vrai, en dépit de tous nos soins, cette plante souffre et la récolte s'en ressent; mais le prix de nos toiles étant calculé sur le produit moyen de vingt ans, le lin donne en définitive à cette vallée de fort beaux revenus. Au surplus, pour se mettre à l'abri de trop grandes fluctuations dans les bénéfices d'une année à l'autre, les six phalanges qui font ici du lin leur culture pivotale, se sont associées en premier degré d'assurances non seulement entre elles, mais encore avec une soixantaine d'autres qui exercent dans la province des industries pivotales-très variées. Ces sortes d'assurances mutuelles, qui s'appliquent à divers degrés, sont très-communes dans notre ordre social. »

Au moment de nous remettre en route, je priai M. Évart de nous dire qui s'était chargé de payer la dépense de la caravane, afin que nous lui remissions, Testu et moi, notre quote-part.

— Les voyageurs qui, comme vous, se sont contentés du minimum, me répondit le peintre, n'ont rien à payer. »

— Comment donc! nous, inconnus, nous aurons été si bien traités gratuitement! J'admets jusqu'à certain point que vous accordiez une hospitalité gratuite aux voyageurs dont les dépenses sont à peu près compensées par un travail et des services de diverse nature; mais il n'est pas juste, ce me semble, que les phalanges placées sur les routes royales hébergent gratis les caravanes et les armées. »

M. Évart nous expliqua comment les armées et les caravanes voyageaient aux frais des royaumes ou des provinces, selon les cas; comment, pour se couvrir des dépenses occasionnées par leurs passages, les communes hospitalières recevaient des chefs de corps ou de caravanes des bons avec lesquels elles payaient les impôts.

— Je pensais, répondis-je, qu'en harmonie, — règne de vérité et de justice, comme vous avez coutume de dire, — une faveur était toujours le prix d'un service rendu. Je conçois donc aisément qu'il est juste d'accorder aux armées les choses dont elles ont besoin; mais je ne vois pas quel droit les caravanes ont aux minimums. »

— Les caravanes, reprit le peintre, ne rendent

pas de services aussi directs que les armées : cela est vrai ; elles méritent néanmoins la reconnaissance des harmoniens, attendu qu'elles poussent le genre humain vers l'unité, sans laquelle on ne peut espérer jouir de tous les biens réservés aux habitants de notre planète. Personne ou presque personne ne voyageant isolément aujourd'hui, ce sont les caravanes, composées en général d'hommes éclairés, de savants praticiens ou d'artistes, qui relient de plus en plus affectueusement les provinces et les royaumes et hâtent le moment de leur complète association ; ce sont elles qui propagent et vulgarisent les découvertes et les perfectionnements.

» Au surplus, toutes les phalanges ayant intérêt à faire voyager leurs savants, leurs artistes et leurs industriels, à les envoyer aux congrès et aux expositions, et chacun de nous aimant à faire un voyage de temps en temps, il n'est pas surprenant que les phalanges votent avec plaisir les fonds nécessaires pour défrayer les caravanes.

» Je dois vous dire aussi que cette coutume n'est pas universelle : dans l'un des royaumes voisins et même dans certaines provinces de celui-ci, les personnes qui voyagent en caravanes paient leurs dépenses soit en numéraire, soit en papier de leurs phalanges. »

Cependant le moment de nous remettre en route était arrivé ; le soleil, déjà aux trois quarts de sa carrière, lançait des rayons moins brûlants, dont l'ardeur était tempérée d'ailleurs par une brise lé-

gère. Nous prîmes congé de nos nouveaux amis et nous remontâmes en voiture.

La conversation roula d'abord sur le phalanstère qui nous avait si parfaitement accueillis; on parla de l'élégance de son caravansérail et de ses salles à manger; on discuta le mérite de ses produits, le talent de ses artistes bien connus de plusieurs d'entre nous. Mais bientôt, le groupe dont je faisais partie le matin se reforma, et nous priâmes M. Henri de nous dire quel motif avait son critique pour accuser le phalanstère de détruire la propriété.

» Je vous le conterai dans un moment, répondit notre lecteur, mais il est à propos, je pense de de vous faire observer auparavant que la propriété a subi, comme la famille, plusieurs modifications selon le milieu social.

» Ainsi, tandis que le sauvage passait sur la terre sans rien s'approprier, le patriarche s'appropria le sol nécessaire à la pâture des animaux qu'il avait soumis. Cette appropriation toutefois ne fut pas individuelle, mais collective; le terrain sur lequel la tribu dressait ses tentes resta la propriété indivise de tous ses membres. En barbarie, le chef usurpa généralement le droit de la tribu.

» Dans les diverses phases de la civilisation, la propriété fut individuelle, mais elle ne conserva pas constamment le même mode de transmission. Possédée presque exclusivement par la noblesse et le clergé, durant la phase nommée *féodalité nobiliaire*, la terre était une propriété main-mortable

dont la possession se transmettait du père au fils aîné.

» Dans la phase suivante, à l'apogée de la civilisation, la noblesse ayant perdu ses privilèges et le clergé ses biens, la terre devint la propriété d'une multitude de bourgeois, dont les enfants se partagèrent par portions égales l'héritage paternel.

» Enfin, à l'époque où écrivait notre critique, la civilisation entrait dans sa phase de caducité, la *féodalité industrielle*, et la proprieté se transformait encore de jour en jour comme le milieu social. Les capitaux tendaient évidemment à s'associer entre eux, mais malheureusement entre eux exclusivement, en rejetant de leur association le travail et le talent. Déjà certaines exploitations, comme mines, houillères, salines etc.; divers grands ateliers industriels : manufactures de toiles, de ferronnerie etc. ; des entreprises commerciales considérables : assurances, banques, magasins gigantesques, etc.; déjà les moyens de transport : canaux, paquebots, chemins de fer, étaient exploités par des compagnies dont les actions se transmettaient avec la plus grande facilité ; car remarquons en passant que la propriété, inaliénable durant la féodalité nobiliaire, devint d'une mobilité extrême sous cette féodalité nouvelle.

» La terre toutefois, à l'exception de quelques défrichements et desséchements, avait échappé jusque-là à la coalition des capitaux, mais elle en fût devenue inévitablement la proie, si l'association phalanstérienne n'eût changé le cours des

choses; car après s'être emparés du monopole de l'industrie manufacturière, du commerce et des voies de communication, canaux et chemins de fer, les grands capitaux se fussent nécessairement abattus sur le sol et emparés de l'industrie agricole et de la terre. »

— Mais, mon cher, dit un architecte en interrompant le conteur, puisque les civilisés associaient leurs capitaux pour des exploitations de toute nature, sans se croire pour cela dépossédés, comment donc prétendaient-ils que le phalanstère détruisait la propriété en associant les propriétaires d'une commune ? »

— Un peu de patience, fit Henri; je vais vous le dire.

Le critique dont nous parlons, plus franc en cette occasion, ou plus clairvoyant que ses confrères, s'exprimait ainsi : « Je reconnais que si très
» peu de personnes sont aujourd'hui *réellement*
» propriétaires, tout le monde, ou à peu près, le de-
» viendra dans le phalanstère, puisque tout ha-
» bitant possèdera, sous forme d'actions, une por-
» tion plus ou moins considérable des bâtiments et
» des terres; puisque, en d'autres termes, la pha-
» lange sera la fermière de tous les propriétaires
» du village, auxquels elle paiera une redevance
» proportionnelle à la part de chacun dans la pro-
» priété entière. Mais, ajoutait-il, il n'en est pas
» moins vrai que les plus beaux droits du propri-
» taire seront abolis: nul ne pourra abattre sa

» maison, arracher les arbres de son jardin ou
» laisser sa terre en friche.... »

— Ah! s'écria ma voisine au milieu d'un grand éclat de rire, le droit de laisser sa terre en friche! C'était là un beau droit! Est-il donc vrai, bon Dieu! qu'il fût une époque égoïste et impie à ce point qu'on osât y revendiquer pour le propriétaire le droit de ne pas cultiver sa terre? Quoi donc! quelques grands propriétaires auraient pu à leur gré affamer une province entière? Quels principes monstrueux et anti-sociaux! Et les civilisés parlaient morale et religion? Ils avaient apparemment oublié ce passage du Lévitique à l'adresse des propriétaires : « La terre est à moi, dit le » Seigneur; vous êtes comme des étrangers à qui » je la loue. » La justice et le bon sens, d'accord avec la religion, disent cependant assez haut que la terre ayant été donnée en usufruit à l'humanité, comme l'air et la lumière, puisque comme eux elle est indispensable au soutien de la vie, il n'est permis à personne de faire de la terre un usage contraire aux desseins de Dieu. La justice et le bon sens disent encore que le sol étant l'apanage du genre humain, la plus-value seule appartient aux individus qui l'ont créée par leurs travaux, et proportionnellement à la part que chacun a prise dans cette création.

» Le phalanstère, disaient donc les civilisés aux premiers disciples, détruit la propriété! Comme ces braves gens comprenaient Fourier!

» Eh quoi! nous ne sommes donc pas proprié-

taires, nous qui possédons tous des actions sur des domaines magnifiques ? Quoi ! nous ne sommes pas maîtres de nos propriétés, nous qui faisons tel usage que bon nous semble et de nos revenus et de nos actions elles-mêmes, nous qui pouvons user et abuser, comme dit votre Zoïle, de nos vêtements, de nos meubles, de nos équipages, de nos joyaux ? Quant à la faculté absurde et immorale de détériorer nos bâtiments et nos jardins, nous ne la possédons pas, et, Dieu merci ! nous la désirons moins encore ; mais en compensation nous jouissons tous du droit inaliénable de vivre aux lieux qui nous ont vus naître, de contribuer à l'amélioration et à l'embellissement de nos propriétés et de n'en pouvoir être jamais évincés. »

— Ne blâmons pas trop sévèrement, mais plaignons plutôt ces pauvres civilisés, dit un architecte ; car ils n'avaient d'autre moyen d'exercer la *papillonne*, cette passion si exigeante qui nous porte au changement, que de défaire le lendemain ce qu'ils avaient fait la veille. Pour moi, je comprends aisément comment l'individu au caractère mobile et doué de vocation pour la bâtisse, qui, cependant, n'était ni maçon ni architecte, passait son temps à construire, démolir et reconstruire sa maison quand il en avait une, et comment encore, l'homme né pour être bûcheron, et dont on avait fait un bureaucrate, se donnait quelquefois le plaisir absurde d'abattre les arbres de son jardin. »

—Que de personnes, reprit ma voisine, devaient souffrir dans cette déplorable Civilisation, qui ne

permettait pas aux hommes de varier leurs occupations et ne leur offrait presque jamais la possibilité de se livrer aux travaux pour lesquels Dieu les avait dotés de vocations spéciales? Que serait devenu, je vous prie, à cette incroyable époque, le chef-boucher de ma phalange, un colosse aux formes athlétiques et au caractère de fer, qui semble trouver un grand plaisir à verser le sang? Si cet hercule n'avait pu choisir le métier qu'il exerce aujourd'hui avec honneur, ou si même il eût été forcé, comme les bouchers de la Civilisation, de l'exercer exclusivement et incessamment, en sorte que cette vocation eût été surexcitée par la vue et l'odeur continuelles du sang, au lieu d'être mitigée par les travaux champêtres et forestiers auxquels notre homme s'adonne avec une indomptabe ardeur, que serait-il devenu? Il n'eût pas seulement souffert de la compression de sa nature, il fût sans doute devenu un homme bien dangereux. Comment donc s'y prenait la Civilisation pour empêcher les êtres nés avec cet instinct sanguinaire, les natures ardentes, audacieuses, violentes, de causer des désordres? »

— Hélas! madame, que pouvait-elle faire? répondit M. Henri; rien : elle attendait qu'aigris par la misère, cédant à la cupidité ou à la violence, ils eussent commis quelque crime; alors on leur tranchait la tête; car encore fallait-il bien que la société se débarrassât des membres qui la troublaient.

» En temps de guerre, les hommes ardents, au-

dacieux et fortement trempés trouvaient à utiliser leur courage au profit de la patrie; ils devenaient colonels ou généraux; en temps de paix ils allaient aux galères ou finissaient par la guillotine. »

— La guerre ! s'écria ma voisine. Voilà encore une de ces abominables extravagances auxquelles je ne puis songer sans frémir.

— « Les civilisés, répondit notre historien, n'avaient pas comme vous, madame, horreur de la guerre : loin de là; car à l'époque où écrivait notre critique, on entendait les populations se plaindre de la durée de la paix. Oui, oui, mesdames; bien des gens disaient alors : « L'Europe s'encombre » de population; ceux qui naissent ne trouvent » plus de place; tout est plein, on ne sait plus que » faire. Les marchands foisonnent et leurs magasins » débordent faute de débouchés; les fabriques sont » trop nombreuses et engorgent les canaux de la circulation; d'ailleurs les machines en se perfectionnant rendent les bras inutiles. A quoi désormais » pourra-t-on employer ses enfants ? Il faudrait » une bonne guerre ! »

» Le souhait est odieux, j'en conviens, mesdames; mais enfin il était dans une foule de bouches il y a cent ans, et nous n'avons guère le droit de nous en étonner quand nous songeons que la difficulté d'élever et de placer ses enfants était telle que la plupart des civilisés regardaient comme un malheur d'avoir une nombreuse famille. La grossesse de la femme était souvent regardée comme un mal-

heur, tandis que la joie accueillait toujours la naissance du veau et de la pouliche! »

— Mais, mon Dieu! s'écria de nouveau ma voisine de plus en plus stupéfaite: ils n'étaient donc pas chrétiens, ces parents dénaturés? ils étaient donc privés de tout sentiment humain, ces peuples cruels qui désiraient la guerre et foulaient aux pieds la loi de fraternité apportée aux hommes par Jésus-Christ?

» Et ces civilisés qui voyaient avec chagrin la naissance de leurs enfants, et appelaient de leurs vœux des combats où leurs fils devaient trouver la mort, osaient, dites-vous, prêcher les saintes joies de la famille, les doux sentiments de la paternité? A quel point avaient-ils donc, hélas! porté l'hypocrisie et la démoralisation!

» Tenez, messieurs, je dois l'avouer à ma courte honte, on a voulu maintes fois m'expliquer les rouages de cette civilisation maudite; je n'ai jamais pu y rien comprendre. Cette forme sociale est à mes yeux si absurde, si opposée en toutes choses au sens commun le plus vulgaire, qu'il m'est impossible d'y voir autre chose qu'un rêve enfanté par des cerveaux en délire. Non, il n'est pas possible que les récits qu'on nous en fait aient jamais été des réalités.

» Quoi! la grande majorité des civilisés manquait, dit-on, de nourriture ou n'avait qu'une nourriture insuffisante et grossière, et cependant des millions de bras étaient inoccupés et des millions d'hectares de terre restaient en friche!

» Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants étaient couverts de guenilles, et il y avait encombrement de produits manufacturés !

» Des populations entières étaient plus mal logées que les bêtes fauves dans leurs tanières ; des nuées de misérables n'avaient pas où reposer leur tête, et il y avait des carrières à exploiter, et des légions de gens qui demandaient du travail et qui n'en pouvaient pas seulement trouver pour vivre !

» La plupart des hommes buvaient de l'eau, et le vigneron était victime de l'abondance de sa récolte !

» Enfin — chose qu'une personne qui n'a pas perdu la tête ne saurait admettre — à mesure que la richesse des nations croissait, les travailleurs qui créaient la richesse sociale tombaient par masses plus considérables dans le gouffre de la misère ! ! !

» Puis lorsque les populations n'étaient ni nourries, ni vêtues, ni logées, au lieu de perfectionner la culture, de défricher les terres incultes, de doubler la fabrication des tissus, de bâtir des maisons, quel remède proposait-on d'appliquer à un dénuement aussi affreux ? La guerre ! c'est-à-dire le bombardement des villes, le sac des magasins, la destruction des manufactures, l'incendie des villages et des moissons, en un mot la dévastation et la ruine de toutes choses !

» Cherche qui voudra à expliquer ces odieuses contradictions pour faire croire aux monstrueuses folies qu'on nous raconte des temps passés. Que ceux qui aiment le hideux et l'absurde se complai-

sent au récit des turpitudes dont on accuse nos pères ; quant à moi, je la nie votre Civilisation ! je soutiens qu'elle n'a pas existé, car elle était impossible ! J'aimerais autant croire à l'existence de ces temps reculés nommés avec raison fabuleux. Votre Civilisation n'a jamais été un fait; elle n'est qu'un déplorable roman, une invention absurde, un cauchemar ! Votre Civilisation est un conte ridicule ; je n'y crois pas. »

Et mon incrédule voisine nous quitta pour prendre place à un autre groupe où l'on devait faire ou dire des choses fort plaisantes, à en juger par les éclats de rire des personnes qui le composaient. Mon pauvre ami Testu resta confondu. Je crois qu'il commençait lui-même à regarder la Civilisation comme un rêve.

— L'indignation de mademoiselle Élise n'est que trop bien justifiée par ce qui se passait en Civilisation, reprit l'architecte. Néanmoins j'aime assez à entendre conter les *perfections de ce siècle des lumières*, et, pour en revenir au sujet dont nous ne nous sommes pas mal écartés, je te demanderai, mon cher Henri, quelles si grandes jouissances la propriété morcelée procurait à nos bons aïeux, qu'ils ne voulaient pas entendre parler de propriété sociétaire ?

— « La question embarrasse les plus érudits, répondit notre historien ; car le bonheur de posséder n'était pas exempt de soucis, comme le témoigne ce proverbe civilisé : *Qui terre a, guerre a.* Et en effet, tout propriétaire avait à chaque instant de désa-

gréables contestations ou d'interminables procès avec ses voisins.

» Il voyait chaque année la charrue étrangère empiéter sur son bien, et les bestiaux d'autrui fouler et ravager ses récoltes. Le propriétaire d'un jardin, d'un verger, était contraint de cueillir ses fruits avant maturité; car les haies et les murs étaient des barrières impuissantes contre la gourmandise des enfants et la rapacité des maraudeurs.

» Le possesseur de maison était bien autrement encore incommodé par ses locataires et ses voisins, avec lesquels tout était occasion de disputes et de procès. Au village, un voisin élevait un mur ou plantait un massif d'arbres qui lui interceptait l'air et le soleil, le privait de la vue de la campagne et bornait son horizon à quelques mètres ; un autre entourait sa demeure de fumier et de mares stagnantes et fétides.

» A la ville, un corroyeur, un teinturier du voisinage saturait l'air ambiant d'odeurs nauséabondes, tandis que sous ses fenêtres un boucher étalait incessamment des chairs ensanglantées et palpitantes. Puis le marteau du forgeron, du chaudronnier ou du maréchal, le maillet du ferblantier et du tonnelier, le fouet du charretier, dont la voiture lourdement chargée ébranlait la maison jusque dans ses fondements, le mugissement des animaux, les cris des enfants et des marchands, la clarinette de l'aveugle, le cor du musicien novice, les chants des ivrognes, et mille bruits confus et discordants l'as-

sourdissaient jour et nuit jusqu'au fond de ses appartements.

» Vous le voyez, messieurs, les civilisés, propriétaires ou locataires, n'étaient pas maîtres de passer une heure dans le recueillement s'ils habitaient la ville ; mais souvent, au contraire, ils végétaient dans une solitude presque complète s'ils vivaient à la campagne ; et néanmoins, dans leur aveuglement, ils disaient avoir le phalanstère en aversion, ne voulant pas comprendre que dans son palais, le phalanstérien, maître absolu de sa personne et de son temps, pourrait s'isoler complètement et aussi longtemps qu'il lui conviendrait, ou se rendre aux réunions de toute espèce, certain d'y rencontrer en grand nombre des parents, des collègues affectueux, des amis sincères et dévoués.

— Je ne vois rien dans ce que tu viens de nous conter, mon cher, objecta un peintre, qui justifie cet amour ardent et exclusif de nos pères pour la forme égoïste de la propriété morcelée. Sans doute cette forme rachetait tant de désagréments par des avantages sociaux dont tu ne nous as rien dit ?

— « Des avantages sociaux ! s'écria Henri : hélas ! non, bon Dieu ! La propriété morcelée était au contraire la source de mille maux, si inconnus aujourd'hui que notre langue n'a plus de termes pour les exprimer. » Et notre lecteur déroula à nos yeux un effrayant tableau des crimes civilisés. Il nous montra le désir de posséder enfantant les procès et les vols de toutes sortes, les concussions, les captations, les contrats frauduleux, les suppres-

sions et les suppositions d'enfants, les faux testaments, les haines entre les frères, les vengeances et les assassinats, les infanticides et les parricides!

— Mais alors, reprit le peintre, c'est à n'y plus rien comprendre, et je suis tenté de nier, comme la belle Elise, la possibilité d'un tel aveuglement.

— Tu as certes raison, dit Henri, et moi-même je me suis en vain demandé pourquoi mon critique déclamait en faveur de la propriété morcelée, sujette à de si nombreux désagréments; tandis qu'au moment même où il écrivait, les familles opulentes, au lieu d'acquérir des propriétés bâties ou des fonds de terre, achetaient des rentes sur l'État, des actions de canaux, de chemins de fer ou d'entreprises industrielles, et dépensaient souvent leurs revenus l'été dans des maisons de campagne, l'hiver dans des hôtels de la capitale, pris ceux-ci et celles-là en location.

— Allons! allons! ajouta le peintre, vos civilisés n'étaient pas si exclusivement enthousiastes qu'ils le disaient de la propriété morcelée, puisqu'ils formaient des associations industrielles et commerciales par actions. De là à l'établissement d'une commune sociétaire il n'y avait qu'un pas; mais, je le répète, pourquoi semblaient-ils se passionner ainsi pour cette forme étroite de la propriété?

— « On ne peut attribuer cette prédilection qu'à l'habitude qu'avaient nos pères de se payer de mots et de se nourrir d'illusions en toutes choses. Et de même que les poètes et les moralistes avaient inventé un ménage-modèle, de même ils avaient

rêvé une propriété-type, à laquelle pas une famille sur mille ne pouvait atteindre, et dont ils exagéraient outre mesure les avantages, sans parler de ses désagréments. »

Et M. Henri nous fit la description de cette propriété modeste, enviée par la foule innombrable des civilisés qui ne possédaient rien et dédaignée par les gens riches. Puis il ajouta :

— Aujourd'hui, non-seulement tous les hommes sont propriétaires comme nous l'avons dit ; mais les voies qui conduisent à la fortune sont ouvertes à tout le monde.

— Quelles sont ces voies, je vous prie, demanda Testu.

— Nous avons autant de moyens d'acquérir que de passions affectives, répondit M. Henri ; car chacun reçoit des présents ou des héritages des personnes dont il est aimé : l'enfant hérite de ses parents, la femme de son mari, l'ami de son ami, et nous acquérons aussi la richesse comme l'une des rémunérations de nos travaux et de nos talents.

— S'il en est ainsi, reprit Testu, les fortunes doivent tendre continuellement à se niveler, et un jour, la propriété se trouvant divisée en parts égales, on arrivera à la communauté. »

Un vieillard qui avait beaucoup voyagé prit la parole pour répondre à mon ami :

— « J'ai vu en Amérique, dit-il, bien des phalanstères fondés dans des pays nouveaux dont le territoire n'avait jamais appartenu à personne. Là, déjà, il y avait une cause de moins à l'inégalité des

fortunes. Dans une province d'Allemagne j'ai vu une secte religieuse exagérant les exigences de la fraternité et enseignant qu'une grande disproportion dans les fortunes était incompatible avec la religion chrétienne. Il en résulta que chacun en mourant légua ses actions à sa phalange, comme dans les temps anciens on donnait ses biens aux églises et aux couvents. »

— Ainsi, s'écria Testu, j'avais raison : la voilà réalisée cette communauté de biens prêchée jadis par tant de cœurs ardents et généreux !

— « Dans les phalanges exceptionnelles dont je parle, il n'y a pas communauté, reprit le vieillard; seulement, les villages n'ayant plus de rentes à payer, les bénéfices de chaque année sont intégralement distribués entre les travailleurs, toujours, bien entendu, proportionnellement à la part qu'ils ont prise à la production. Mais chacun n'en est pas moins maître absolu de disposer comme il l'entend du dividende accordé à ses labeurs. »

Quand le vieillard eut cessé de parler, je m'approchai de lui pour lui demander quelques détails sur les progrès de l'Harmonie en Amérique. Mais une dame s'étant écriée tout-à-coup : « La capitale ! voici la capitale ! » le vieillard me remit une brochure contenant la relation de ses voyages, et nous tournâmes la tête du côté que nous indiquaient les regards de nos voisins.

Nous aperçûmes, à un quart d'heure devant nous, une ville formée d'une dizaine de phalanstères symétriquement ordonnés et reliés entre eux par des

galeries soutenues sur des colonnes, de telle sorte que ces palais ne formaient en réalité qu'un seul palais immense, baignant dans la plus luxueuse végétation.

M. Évart m'apprit que les capitales avaient des populations flottantes. « Ce sont, me disait-il, les rendez-vous des hommes éminents en tous genres et des personnes déléguées par les phalanges pour venir, à certaines époques de l'année, se réunir en Congrès spéciaux, échanger leurs idées et les découvertes de leurs groupes respectifs, faire des expériences, etc. Les capitales renferment les musées et les collections les plus précieuses; elles sont environnées de terrains considérables destinés à expérimenter sur une large échelle les procédés d'horticulture, d'arboriculture, etc., qui ont déjà été essayés en petit dans les phalanstères et qu'un jury compétent a jugés dignes de l'épreuve en grand. Les capitales sont pourvues de jardins botaniques et de serres chauffées et éclairées par diverses espèces de procédés; elles ont aussi des expositions permanentes de tous les produits de l'industrie et des arts, et des centres administratifs et commerciaux.

» Chaque quartier a sa destination particulière. Le phalanstère que vous voyez sur la droite, par exemple, est exclusivement consacré à la mécanique. Là les inventeurs de machines trouvent les conseils et les choses dont ils ont besoin pour expérimenter leurs découvertes. Ce que les phalanges ne pourraient se procurer sans des dépenses exces-

sives se trouve dans la capitale de la province ou dans celle du royaume, qui sont les liens des phalanstères, les centres vers lesquels convergent toutes les populations qui viennent y puiser la haute instruction ou y chercher des secours et des encouragements. Les capitales sont, en quelque sorte, les soleils dont les phalanstères, leurs satellites, reçoivent l'influence et la chaleur. »

Pour mieux voir la capitale, j'avais changé de place et me trouvais près d'un groupe de jeunes et jolies femmes. Mlle Elise m'engagea à m'asseoir et voulut bien s'informer si j'étais content de ma journée.

— « Les voyages, lui répondis-je, sont si délicieux aujourd'hui qu'on passerait volontiers sa vie à courir le monde. Que pourrait désirer encore le voyageur harmonien? Les routes sont exemptes de cahots et de poussière, et chacun peut choisir le véhicule et le mode de traction qui lui plaît: les moteurs les plus rapides ou les plus lents sont également à sa disposition. On parcourt incessamment des contrées si merveilleusement cultivées qu'on passe de surprise en surprise, que l'admiration est constamment excitée. Nulle part on n'aperçoit la moindre trace de grossièreté et de misère ; on ne voit au contraire que des populations élégantes, intelligentes et actives, à l'air ouvert et content, qui vous accueillent comme d'anciennes connaissances. Partout les champs coupés par des canaux sont couverts d'une plantureuse végétation qui promet les plus abondantes récoltes; partout la terre

se pare des plus belles fleurs, qui charment à l'envi la vue et l'odorat. Rien ne vient offenser les sens ni attrister la pensée; les chants joyeux des heureux travailleurs se mêlent de toutes parts au ramage des innombrables oiseaux qui peuplent les bosquets ; mais l'agrément que je place au-dessus de tous les autres, c'est que toujours on a pour compagnons de voyage des personnes remplies d'urbanité, dont la conversation est constamment variée et instructive, affectueuse et piquante.

» Mais que vous voyagiez où que vous restiez chez vous, fortunées harmoniennes! vous trouvez partout le bonheur. Il serait impossible d'imaginer un sort plus digne d'envie que le vôtre. Vos cœurs doivent à peine suffire aux joies infinies qui vous attendent en tous lieux. Le bonheur vous prend au berceau et vous suit jusqu'au tombeau, où un bonheur nouveau vous est assuré, car vous ne doutez pas de la bonté de Dieu, heureuses amies, heureuses filles, heureuses épouses, heureuses mères; vous...... »

Une détonation semblable à celle d'une arme à feu me réveilla en sursaut et me rappela brutalement, hélas ! à la triste réalité, à la Civilisation.

Je pestais d'avoir été arraché à mon rêve. Inquiet sur la cause qui l'avait interrompu, je me levai à la hâte et j'ouvris ma fenêtre, au-dessous de laquelle se groupaient plusieurs personnes.

— » Le marchand du coin, disait l'une, s'est brûlé la cervelle en apprenant une faillite qui le ruine. —

Vous vous trompez, répondait une autre : ce sont Chalres Blin et Henriette Lanorie qui viennent de se donner la mort d'un même coup, parce que les parents du jeune homme, plus riches que ceux de la jeune fille, ont refusé de consentir à leur union.—Ce n'est pas cela, assurait une troisième ; des contrebandiers ont tiré sur des employés de la douane. » Un quatrième interlocuteur contait qu'un régiment était allé à la ville voisine réprimer une émeute occasionnée par la cherté du pain : « Ssans doute, ajouta-t-il avec amertume, ces meurt-de-faim auront fait résistance, et un feu de peloton aura donné force à la loi. »

Je ne voulus pas en entendre davantage ; je me retirai rempli de tristesse en comparant les splendeurs de l'Harmonie aux affreuses nécessités et aux épouvantables misères de la Civilisation. Et songeant que l'organisation d'une commune sociétaire, c'est-à-dire le signal de l'avénement du bonheur universel, coûterait mille fois moins que les prisons, les armées, les fortifications et les autres digues qu'on élève dans la prévision des conflits sociaux ; songeant que l'aveugle société où nous vivons, loin d'étudier la science de l'organisation, contre laquelle on ne saurait faire *une seule objection sérieuse*, couronne, par les mains de ses académies, les écrivains qui cherchent à rendre les hommes de bonne volonté hostiles à la découverte par laquelle le genre humain sera sauvé ; songeant que les disciples de Fourier, loin de trouver de la sympathie chez ceux qui pouvaient les compren-

dre et les seconder, n'ont recueilli longtemps pour prix de leur dévouement à l'humanité qu'injures et calommies, comme autrefois les disciples du Sauveur du monde, je me rappelai ces touchantes paroles de reproche et de découragement que le fils de Dieu adressait à ses contemporains : « Le » cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreil- » les sont devenues sourdes ; et ils ont fermé leurs » yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que » leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne com- » prenne, et que s'étant convertis, je ne les gué- » risse. »

Mais réfléchissant bientôt que le Christianisme avait vaincu le monde malgré les immenses obstacles apportés à la prédication de l'Évangile par la difficulté des voyages, l'absence de l'imprimerie, l'ignorance des peuples et la cruauté de leurs mœurs, tandis qu'aujourd'hui tout facilite l'enseignement de la science de l'Association, dont la propagation du reste a fait en quelques années des progrès tellement rapides que l'histoire des idées n'offre rien de comparable ; réfléchissant encore que, grâce à la religion du Christ, les hommes de ce temps-ci croient à la Fraternité humaine et au règne de Dieu sur la terre, deux religieuses aspirations que l'Association seule peut réaliser ; pensant surtout à la charité dont chaque jour les classes riches et aisées donnent tant de preuves touchantes, je repris courage et me dis :

« Nul aujourd'hui ne se fait illusion sur l'avenir de la société ; chacun voit se former à l'horizon de

sombres nuages, et tout le monde comprend comment les masses indigentes devenant à tout moment plus compactes et moins patientes, l'aumône sera bientôt impuissante pour conjurer les guerres civiles et les révolutions sociales. Chacun a le secret pressentiment que des institutions vraiment chrétiennes, ayant puissance de multiplier les produits et de les répartir d'une manière équitable, peuvent seules éteindre la haine qui vient au cœur de ceux qui ne possèdent rien contre ceux qui possèdent tout et empêcher la société de tomber dans un abîme épouvantable.

« Bientôt donc viendra le jour d'un appel aux cœurs généreux et sympathiques pour la réalisation d'un Phalanstère d'essai, et les encouragements ne manqueront pas, et les fonds ne feront pas défaut. La France, qui a bien su trouver des millions par centaines pour disputer à la mort ses populations dévorées par la faim, s'empressera d'offrir quelques millions pour une fondation qui donnera le signal du bonheur au monde, en faisant disparaître les causes de tous les maux, en ouvrant la source de toutes les joies préparées par Dieu même aux humanités qui obéissent à ses lois. Pour hâter cet heureux jour, propageons ardemment la Vérité, faisons connaître la Science de salut, convertissons et touchons les âmes, recrutons les bons cœurs et les bonnes intelligences, appelons de toutes parts dans nos rangs les hommes de bonne volonté, en

un mot préparons et organisons, sans nous lasser, les conditions de la Victoire définitive du Génie du Bien sur le Génie du Mal. »

FIN.

Lecteur, qui que vous soyez, homme ou femme, pauvre ou riche, simple ou savant, si votre esprit et votre cœur ont donné leur adhésion à la doctrine de Paix, d'Association et de Bonheur que cet écrit expose, si vous voulez joindre vos efforts aux nôtres pour en amener la réalisation sur la terre et tirer l'humanité de l'affreux chaos social où elle est plongée, faites nous connaître vos bonnes dispositions, et mettez-vous avec nous au service d'une Cause qui dès ce jour devient la vôtre.

(Adresser les lettres d'adhésion *franco* à la *Direction centrale de l'École sociétaire*, rue de Beaune, n° 2, à Paris.)

Imprimerie Lange Lévy, et Comp., 16, rue du Croissant.

DOCTRINE

DE

L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET DE

L'ORGANISATION DU TRAVAIL.

PUBLICATIONS

De l'École phalanstérienne

FONDÉE PAR FOURIER.

La Révolution de Février a mis, sans qu'il soit plus possible de le nier, la Société face à face avec la QUESTION SOCIALE.

Le problème du temps est posé par le redoutable Sphinx : il faut le résoudre ou périr.

Cette pression, exercée par une nécessité supérieure, impose à tous les esprits quelque peu intelligents l'étude des idées socialistes, et principalement du système de l'ASSOCIATION LIBRE ET VOLONTAIRE, et des voies et moyens de transition développés dans les écrits de l'École sociétaire.

Cette obligation morale est aujourd'hui si bien sentie qu'il serait superflu d'en indiquer les raisons.

Toutefois, les motifs d'étude qui existaient avant la Révolution de février subsistent encore. Voici comment nous en exposions quelques-uns :

Aucun homme éclairé ne peut désormais rester dans l'ignorance de la Doctrine de Fourier. Chose bizarre ! on rougirait de ne pas connaître les philosophes de l'antiquité, les doctrines du moyen-âge et des derniers siècles ; on en scrute péniblement les textes, on écrit des volumes pour en

éplucher les moindres mots; et ces investigateurs, curieux souvent jusqu'à la puérilité, de la pensée des aïeux, n'éprouveraient qu'indifférence pour celle du Siècle même où ils vivent! Ils pâlissent sur les textes anciens; ils ne se sentiraient pas le moindre désir de connaître les plus grandes Doctrines contemporaines!

La Doctrine de Fourier compte aujourd'hui des partisans nombreux chez tous les peuples civilisés de l'ancien et du nouveau continent. Après 15 ou 16 années de propagation, elle a fait dix fois plus de disciples et accumulé dix fois plus de travaux que, pendant le même laps de temps, aucune doctrine antérieure.

L'influence de ses principes est déjà d'ailleurs si grande, le mouvement socialiste qui en est sorti gagne chaque jour tant de terrain, que d'ici à quelques années les *questions sociales* seront l'objet capital de l'activité intellectuelle du monde politique lui-même.

De bonne foi, est-il permis de faire encore mépris d'une Doctrine qui aborde tous les plus graves problèmes posés par l'esprit humain; qui, sur chacun d'eux, apporte des solutions lumineuses et systématiques, c'est-à-dire découlant toutes d'un principe suprême et générateur; qui enserre dans ses larges flancs tous les intérêts pour les harmoniser, tous les droits pour les reconnaître et les organiser, tous les sentiments de l'humanité pour les développer dans un splendide et majestueux concert; d'une Doctrine enfin qui compte dans ses rangs de nombreux représentants des classes les plus éclairées, savants, prêtres, magistrats, fonctionnaires, artistes, industriels, etc., etc., dans tous les pays; de la Doctrine, enfin, qui a donné le branle à ce grand mouvement d'*idées sociales* auxquelles le XIX[e] siècle devra bientôt son véritable caractère historique?

En présence de ce développement rapide et puissant de l'idée socialiste et phalanstérienne, des livres nombreux qui s'en occupent (1), des conversations qui la mettent partout à l'ordre du jour, est-il permis à aucun homme de

(1) Il ne se publie pas aujourd'hui un livre sérieux ou se prétendant tel, qui n'en disserte avec plus ou moins de connaissance de cause.

quelque valeur intellectuelle d'en parler sur des ouï-dire, de répéter, sur une Doctrine considérable, des jugements erronés, de lui prêter les vues les plus sottes et les plus absurdes ? — Si l'on veut parler ou écrire sur la Doctrine, il faut l'avoir étudiée à ses propres sources et non dans les comptes-rendus de la mauvaise foi et de l'ignorance.

La Doctrine est d'ailleurs aujourd'hui d'une étude facile. Tant qu'elle n'était encore formulée que dans les ouvrages de Fourier, nous reconnaissons qu'elle pouvait paraître d'un abord très-pénible et rebuter beaucoup d'intelligences; mais aujourd'hui de nombreux ouvrages élémentaires ont jeté un pont entre le domaine public et le monument grandiose élevé par le Maître sur un roc de granit. Quiconque voudra entrer dans l'édifice et en visiter les richesses infinies, le peut désormais sans peine aucune : il n'y a plus, pour y atteindre, de pente escarpée à gravir; on y arrive par une route large, désobstruée et attrayante.

Le lecteur curieux de s'engager sur cette route qui conduit aux plus somptueux domaines de l'intelligence, et qui ouvre à la pensée humaine le monde philosophique, social et religieux de l'Avenir dans toute sa splendeur, a besoin d'un guide. Pour mener l'étude avec fruit, il faut qu'il puisse s'orienter dans le champ déjà considérable des publications de l'École Sociétaire. Nous allons lui faciliter cette tâche au moyen d'un Catalogue méthodique.

NOTA. Pour se faire une idée des travaux accomplis depuis 17 ans par l'École Sociétaire, il faudrait ajouter à ce Catalogue la liste d'un assez grand nombre d'écrits épuisés qui n'y sont pas indiqués, et songer que les Publications périodiques de l'École, le *Phalanstère* (1831-33), l'ancienne *Phalange* (1836-43), la *Démocratie pacifique* (1843-48), la nouvelle *Phalange* (1845-48), et le *Bulletin phalanstérien*, contiennent vingt fois plus de matières que les ouvrages de la librairie, et abordent mille sujets que ceux-ci ne traitent point. Aussi la collection des ouvrages périodiques doit-elle être consultée par qui veut connaître à fond les travaux de l'École et les solutions apportées par la Théorie à tous les grands problèmes contemporains. Les bibliothèques des centres phalanstériens importants doivent posséder ces collections.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE.

(15 juillet 1848.)

TOUS LES LIBRAIRES DES PROVINCES

Font venir de Paris les ouvrages, sur demande, et les livrent *aux prix* du Catalogue.

ON REÇOIT IMMÉDIATEMENT ET FRANCO

Par la poste, tout ouvrage demandé, en ajoutant 20 0/0 au prix coté au Catalogue. (S'adresser *franco* à la LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, rue de Beaune, 2, à Paris, et accompagner la demande d'un bon sur la poste ou à vue sur une maison de Paris.)

POUR LA VENTE EN DÉTAIL,

S'adresser à la LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, quai Voltaire, 25, en face du pont National.

OUVRAGES D'ÉTUDES PROGRESSIVES.

1. OUVRAGES PRÉPARATOIRES.

Ces ouvrages, peu volumineux chacun, doivent être consultés par les personnes qui ne veulent que *tâter* d'abord les principes généraux de l'École phalanstérienne, connaître son but et le caractère de ses moyens. Toutefois, si l'on est *décidé* à aborder l'étude de la Doctrine, on peut aller immédiatement aux ouvrages d'Exposition.

PRINCIPES DU SOCIALISME, *Manifeste de la Démocratie au XIX*e *siècle*, par V. Considerant, ancien élève de l'École polytechnique, Représentant du peuple. (Programme des questions sociales ; étude des intérêts généraux et des besoins de l'époque ; solutions des grands problèmes politiques et sociaux). 2e édition, grand in-18. Prix........................ 50 c.

PETIT COURS DE POLITIQUE *et d'Économie sociale, à l'usage des ignorants et des savants*; par le même. (Critique familière des préjugés de toutes les opinions.) 2e édit., 3e tirage. gr. in-32.. 40 c.

DÉBACLE DE LA POLITIQUE *en France;* par le même. (Critique id. plus développée.) gr. in-12.................... 1 f.

MANIFESTE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive;* par le même. (Cet ouvrage s'adresse aux esprits habitués aux formes logiques et didactiques.) 2e édit. In-18...................... .... 1 f. 25 c.

APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS. — URGENCE DE L'ORGANISATION SOCIÉTAIRE, par Just Muiron 3e édit., in-12. Paris, 1840.......................... 2 f.

PAROLE DE PROVIDENCE, *suivi de Morceaux choisis;* par Mme Clarisse Vigoureux. (Éloquente expression religieuse des idées fondamentales de la Doctrine.) 2e éd. gr. in-18.. 1 f. 50 c.

THÉORIE DES FONCTIONS (*Coup d'œil sur la*), par A. Tamisier, Représentant du peuple, ancien élève de l'École polytechnique. (Vues générales philosophiques.) 2e éd. In-32. 50 c.

DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE, *Mémoire inédit de Fourier*. (Critique sociale et économique.) In-12.......... 75 c.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR, par J. B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées. Br. in-18. Prix : 50 c. Par la poste. 70 c.

QUELQUES MOTS SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL, par Baudet-Dulary. In-8o, 1848...................... 10 c.

Transition.

ALMANACHS PHALANSTÉRIENS, 1845, 1846, 1847, 1848. (Articles nombreux et variés. Almanach beaucoup plus volumineux qu'aucun de ceux qui se vendent au même prix.) In-16. Chaque exemplaire .... 50 c.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES, *politiques et économiques de l'École Sociétaire*, par V. Considerant. (*Paraîtra bientôt.*)

II. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES ABRÉGÉES.

Ouvrages excellents à consulter si l'on veut prendre une première notion générale de la Théorie. Toutefois, aucun d'eux ne donne une lumière suffisante pour déterminer une conviction approfondie.

VUE D'UN PHALANSTÈRE *accompagnée d'un texte explicatif*. (Voir plus bas à l'article OBJETS D'ART.)

L'ORGANISATION DU TRAVAIL *et l'Association;* par Math. Briancourt, 2e édit., 4e tirage, gr. in-32.............. 60

— *Précis du même ouvrage* 25

VISITE AU PHALANSTÈRE; par le même. (Ouvrage descriptif sous forme de Voyage dans un pays organisé d'après la Théorie harmonienne.) gr. in-32........................ 1 f. 50 c.

EXPOSITION ABRÉGÉE *du Système phalanstérien de Fourier*, suivi des *Études sur quelques Problèmes fondamentaux de la Destinée sociale* (9 *Thèses*.), par V. Considerant, 3ᵉ édit., 4ᵉ tir. gr. in-32.. 50 c.

— *Le même ouvrage* sans les neuf thèses.............. 25 c.

SOLIDARITÉ, *Vue synthétique sur la Doctrine de Fourier*, par Hip. Renaud, ancien élève de l'École Polytechnique. 3ᵉ édit. 3ᵉ tirage. gr. in-18........................... 1 f. 25 c.

Transition.

EXPOSITION DE LA THÉORIE *de Fourier*, faite à Besançon, par V. Hennequin. 3ᵉ édition, 1848. 1 vol. in-18... 1 f. 25 c.

III. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES DÉVELOPPÉES.

DESTINÉE SOCIALE, par V. Considerant. (Cet ouvrage dont on peut aborder la lecture sans préparation, initie complètement à la connaissance de l'Organisation phalanstérienne et aux bases générales de la Doctrine), belle édition avec vignettes. 3 vol. in-8.

— Deux éditions de cet ouvrage ont été épuisés. Le 1ᵉʳ vol. de la 3ᵉ éd. (format Charpentier), renfermant l'exposé des principes généraux de la Science sociale, la critique de la société actuelle, la loi du développement historique de l'humanité et la description de l'organisation économique du Régime sociétaire, est en vente au prix de........................... 2 fr. 50 c.

— Le 2ᵉ vol. paraîtra prochainement.

— Il reste encore quelques exemplaires du 1ᵉʳ et du 3ᵉ vol. de l'édition in-8°, aux prix de 6 fr. le 1ᵉʳ vol., et de 3 fr. le 3ᵉ.

LE FOU DU PALAIS-ROYAL, *Dialogues sur la Théorie Phalanstérienne*, par F. Cantagrel. (Complète la connaissance élémentaire après la lecture de l'une quelconque des *Expositions abrégées*.) 2ᵉ édit. fort vol. gr. in-18.................. 4 f.

IV. OUVRAGES DE FOURIER.

On n'abordera ces ouvrages avec fruit qu'après être parvenu au degré de connaissance donné par les ouvrages de la précédente catégorie

L'HARMONIE UNIVERSELLE *et* **LE PHALANSTÈRE**, *exposés par Fourier.* Recueil méthodique des œuvres choisies de l'auteur. — *Cet ouvrage, qui formera un fort volume in-18, format Charpentier*, paraîtra prochainement.

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE. (C'est l'ouvrage capital de Fourier.) 2e édit. 4 fort vol. in-8, contenant le *Plan du Traité de l'Attraction*, et quatre vignettes. (tomes II, III, IV et V des œuvres complètes.)........................ 18 f.
— chaque volume séparément.................. 4 f. 50 c.
— Le même ouvrage publié par livraisons. Prix de chaque livraison : 50 cent. pris au bureau. — *La souscription est permanente : une ou plusieurs livraisons par semaine, à la volonté des souscripteurs.*

LE NOUVEAU MONDE *industriel et sociétaire.* (Abrégé du précédent, mais néanmoins difficile à lire sans préparation.) 3e édit. fort vol. in-8. (tome VI des œuvres complètes.)......... 5 f.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. (Ne peut être lu avec fruit que comme complément d'études, après une connaissance avancée de la Théorie.) 3e édit. 1 fort vol. in-8. (tome I des œuvres complètes)........................... 6 f.
— Les 6 vol. précédents ensemble.................... 28 f.

OUVRAGES DIVERS.

Nous avons rangé dans les catégories précédentes les ouvrages que nous considérons principalement comme *classiques*, c'est-à-dire comme les plus propres à l'étude régulière et progressive de la Doctrine phalanstérienne.

Parmi ceux qui suivent, il en est beaucoup de propres à faire fonction d'engrenage par le développement de telles ou telles vues générales ou applications spéciales de la Théorie.

I. COMPLÉMENT DES PRÉCÉDENTS.

LIVRET D'ANNONCE *du Nouveau-Monde industriel*, par Fourier. in-8.. 1 f.

LA FAUSSE INDUSTRIE, par Fourier. 1 vol. gr. in-12. Paris, 1835-36.. 4 f. 50 c.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA SCIENCE SOCIA par A. Paget. 1 vol. in-8°. — *Épuisé. Sera réédité.*

FOURIER, SA VIE *et sa Théorie, avec 3 fac-simile de son écriture*, par C. Pellarin, fort vol. in-18. —*Epuisé.*

DE LA POLITIQUE NOUVELLE *convenant aux intérêts actuels de la société*, par V. Considerant. 2e éd. in-18. —*Epuisé.* 15 c.

THÉORIE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ ET DU DROIT AU TRAVAIL, par le même. 3e éd. in-18.................. 35 c.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES *sur la Science sociale de Fourier*; par Henri Gorsse. 2e édit. in-18........................ 1 f.

ORGANISATION DU TRAVAIL, *d'après les principes de la Théorie de Ch. Fourier*, par P. Forest. 2e édit....... 75 c.

II. ÉTUDES SUR LES LOIS DE LA VIE.

SCIENCE DE L'HOMME (*Traité élémentaire de la*), *considérée sous tous ses rapports*; par G. Gabet, ancien avocat. 3 vol. in-8, avec figures.................................... 18 f.

NOTIONS DE PHRÉNOLOGIE (au point de vue de la science passionnelle), par Julien Le Rousseau. 1 fort vol. in-12. 4 f. 50 c.

ESSAI SUR LES HARMONIES *physiologiques*, par B. Dulary, docteur en médecine, ancien député. 1 vol. in-8 et un cahier de 22 planches gravées........................... 8 f.

ANALOGIE DE L'HOMME (*Esquisse d'une*) *et de l'Humanité*, par F. Barrier, doct. en médecine, chirurgien en chef désigné de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Broch. in-8................ 60 c.

III. RELIGION ET PHILOSOPHIE; INTERPRÉTATIONS HARMONIQUES DES DOGMES, ETC.

TROIS DISCOURS *prononcés à l'Hôtel-de-Ville*, par G. Dain, V. Considerant et d'Izalguier. Gr. in-8................. 3 f.

LES DOGMES, LE CLERGÉ ET L'ÉTAT. In-8. (V. Hennequin, E. Pelletan, H. de la Morvonnais et A. Colin.).... 2 f. 50 c.

LES NOUVELLES TRANSACTIONS SOCIALES DE VIRTOMNIUS, par Just Muiron. —*Épuisé.*

DE L'UNITÉ RELIGIEUSE, *ou du sentiment religieux dans ses principales manifestations*, par Alphonse Gilliot. in-18 de 150 pages.. 1 f. 50 c.

PRÉLUDE A L'UNITÉ *religieuse*, par L. C. de B. In-8...... 10 c.

ÉGAREMENT DE LA RAISON, *démontré par les ridicules des sciences incertaines*, **ET FRAGMENTS**, par Fourier. 2 f. 50 c.

DU LIBRE ARBITRE, par Fourier, article placé en tête de la 2e édition de la *Th.* de l'*Un. univ*..... *Sera édité séparément.*

ANALYSE DU MÉCANISME DE L'AGIOTAGE *et de la Mé-*

thode mixte en étude de l'Attraction. 4 feuilles gr. in-8. . 2 f.

LA DERNIÈRE INCARNATION. *Légendes évangéliques du XIXe siècle*, par A. Constant.................... 60 c.

LES TROIS MALFAITEURS, *légende orientale*, par le même. .... 30 c.

IV. POLITIQUE, QUESTIONS INTERNATIONALES, ETC.

POLITIQUE GÉNÉRALE (*de la*) *et du rôle de la France en Europe*, par V. Considerant. in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

DE LA SOUVERAINETÉ *et de la Régence*, par le même. *Ép.*

COLONISATION DE MADAGASCAR, par D. Laverdant. Gr. in-8. avec carte.................................... 3 f.

CRACOVIE, *ou les derniers débris de la nationalité polonaise*. (Contient un examen rapide et philosophique de l'histoire de la Pologne.) in-8. 1848.............................. 1 f.

PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ, *création de la première route universelle du globe*. par A. Colin. In 8........ 25 c.

COLONISATION DE L'ALGÉRIE, par un officier de l'armée d'Afrique. In-8.................................... 75 c.

LE LIBRE-ÉCHANGE, par le docteur Jœnger. — *Épuisé*. 30 c.

DE LA SINCÉRITÉ *du gouvernement représentatif*, ou *Exposition de l'élection véridique*, lettre adressée au Grand-Conseil de l'État de Genève, par V. Considerant. — *Épuisé*....... 25 c.

SUR LE TIMBRE *des journaux*, par le même.......... 15 c.

V. ÉDUCATION.

MNÉMONIQUE GÉOGRAPHIQUE, opuscule de Fourier, 1 feuille in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

LES ENFANTS AU PHALANSTÈRE, *dialogue familier sur l'Éducation*, extrait du *Fou du Palais-Royal*. In 32...... 40 c.

L'ÉDUCATION ATTRAYANTE (*Théorie de*), *Dédiée aux Mères*, extrait de *Destinée sociale*. in-8.—*Épuisé. Sera réédité.*

VISITE A LA CRÈCHE MODÈLE, *et Rapport général adressé à M. Marbeau sur les Crèches de Paris*, par Jules Delbrück, orné de plusieurs dessins gravés sur bois .... 1 f. 25 c. Se vend au profit des crèches d'enfants pauvres de Paris.

ÉTABLISSEMENT DES CRÈCHES (*Considérations sur l'*) *dans la ville de Lyon*, par le Dr. F. Barrier..................... 50 c.

DES CRÈCHES *et de l'allaitement maternel*, par le D. Imbert prof. à l'Éc. de méd. de Lyon. — *Épuisé.*

VI. QUESTIONS D'ÉCONOMIE SOCIALE : ÉTUDES ORGANIQUES ET CRITIQUES.

Sous ce titre nous rangeons les publications concernant des questions d'organisation industrielle, administrative, de travaux publics, etc., la critique de la Féodalité financière, de la concurrence anarchique, etc.

ÉTAT INDUSTRIEL DE L'EUROPE, par Barral, ancien élève de l'École polytechnique............. (*Paraîtra prochainement.*)

APPLICATION DE L'ARMÉE (*Étude sur l'*) *aux travaux d'utilité publique*, par J.-B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées, ancien élève de l'École polyt. grand in-8................ 2 f.

CRÉATION D'UNE ARMÉE DES TRAVAUX PUBLICS (*Projet de*), par le même. grand in-8...................... 1 f. 50 c.

DE L'ORGANISATION DES TRAVAUX PUBLICS, *et de la Réforme des Ponts-et-chaussées*, par F. Cantagrel..... 1 f.

METTRAY ET OSTWALD, étude sur ces deux colonies agricoles. Broch. in-8, par le même. — *Epuisé.*

DE L'ASSOCIATION APPLIQUÉE A L'INDUSTRIE, par un socialiste. Prix : 75 c. Par la poste................. 90 c.

LE SEL. — *Impôt*, — *Réduction*, — *Régie*, — *ou la question du Sel sous toutes ses faces*, par J.-J. Jullien. in-8.......... 4 f.

DU MONOPOLE DES SELS *par la Féodalité financière* par Raymond Thomassy. In-8.............................. 1 f.

DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, par Ch. Dain, suivi d'un article de Fourier.............................. 1 f.

FÉODALITÉ OU ASSOCIATION, *type d'organisation du travail pour les grands établissements industriels* : — application à la question des houillères du bassin de la Loire, par V. Hennequin. — *Epuisé.*

DES BOULANGERIES SOCIÉTAIRES. In-32.......... 40 c.

MÉNAGE SOCIÉTAIRE ou *Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense*, par Ch. Harel. 1 vol. in-8....... 2 f.

RÉVOLUTION SOCIALE, par M. Fontarive, 1 vol. in-8°, 2 fr. 50 c. Par la poste.............................. 3 fr.

DIALOGUE SUR LE SYSTÈME SOCIAL DE ROBERT OWEN. Prix.. 25 c.

QUINZE MILLIONS A GAGNER *sur les bords de la Cisse*, par F. Cantagrel.

ORGANISATION UNITAIRE DES ASSURANCES, par Raoul Boudon. In-8. 2e édition 1848. . . . . 1 f.

RÉFORMES DES OCTROIS *et des Contributions indir.*, par le même. —*Quest. vinicole.*—*Quest. des bestiaux.* In-8. . . . . . 75 c.

QUESTION DES SUCRES (*Simple exposition de la*) par D. L. Rodet. in-8. . . . . 75 c.

LA CONVERSION, *c'est l'Impôt*, par V. Considerant. *Épuisé.*

DU CRÉDIT AGRICOLE, *mobilier et immobilier*, rapports au Congrès d'agricul., par MM. Cieszkowski et J. Duval. . . . 50 c.

DU CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE, par Bancel père et fils. . 35 f.

DES CAISSES D'ÉPARGNE, par F. Vidal. *Épuisé.*

DES FRUITIÈRES, ou *Associations domestiques dans le Jura.* par Wlad. Gagneur. *Épuisé.*

LA LIBRE CONCURRENCE, *considérée comme une cause de diminution du travail et du renchérissement des denrées*, par M. Jobard (de Bruxelles). In-12. . . . . 30 c.

INSURRECTION DES AGIOTEURS, par E. Bourdon. In-8. 05 c.

LE NOUVEAU MAITRE PIERRE OU LE RÉPUBLICAIN DE 1848, broch. in-32. Prix : 15 c. Par la poste. . . . . . . 20 c.

LES RÉFORMES POLITIQUES ET LES RÉFORMES SOCIALES, par F. Guillon, suivies du But social de la Caisse d'Épargne. broch. in-32. . . . . 05 c.

DES AGENCES COMMUNALES, par F. Coignet, de Lyon. Brochure in-8°. . . . . 50 c.

GRÈVE DES CHARPENTIERS, par Julien Blanc. In-12. . 1 f.

LE LIVRET C'EST LE SERVAGE. In-32. . . . . 15 c.

Aux Communistes de bonne foi.

APPEL AU RALLIEMENT *de tous les socialistes, lettre de M. Rey*, communiste, *ancien conseiller à la cour royale de Grenoble, suivie d'observations par V. Considerant*, phalanstérien, *Représentant du peuple*. . . . . 05 c.

VII. EXPLICATIONS ET DÉFENSES.

Ces ouvrages font justice des mille faussetés dont on affuble la Théorie, des arguments vainqueurs avec lesquels ceux qui n'y comprennent rien ont coutume de la pourfendre.

EXAMEN ET DÉFENSE *du Système de Fourier, et des principales objections qui y sont faites ;* par A. Paget et E. Cartier. . . . *Épuisé. Sera réédité.*

IMMORALITÉ *de la doctrine de Fourier (Questions de l')*, par V. Considerant. in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

LES AMOURS AU PHALANSTÈRE, par V. Hennequin. 50 c.

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU MANS *et le Phalanstère. Correspondance avec l'Évêché, suivie d'un chapitre intitulé* **LE CURÉ**. par A. Savardan, docteur en médecine. In-18.......... 1 f.

TROIS LEÇONS *du professeur Cherbuliez sur Fourier, son École et son système, reproduites et réfutées par un ministre du Saint-Évangile.* in-8 de 500 pages.................. 6 f.

FOURIÉRISME. *Contre-Critique avec exposition de principes*, par Ch. Mandet, avocat. in-8......................... 75 c.

DÉFENSE DU FOURIÉRISME, par Henri Gorsse. — *Épuisé.*

DÉFENSE DU FOURIÉRISME *contre M. Reybaud*, etc., par P. Forest...................................... 1 f.

ANTIDOTE. Rép. à une compilation, par H. Reynaud.... 25 c.

FOURIER *et la Champagne catholique*, par J.-J F***..... 30 c.

VIII. QUESTIONS D'ART. LITTÉRATURE. POÉSIE.

DESCRIPTION DU PHALANSTÈRE *et Considérations sur l'architectonique*, par V. Considerant. (Extr. de *Destinée sociale*, avec une préface.) 2e éd. augmentée et ornée de quatre vignettes, — plan et vues du phalanstère. — Grand in-18........ 1 fr.

—Le même ouvrage, pour les personnes qui acquerront la *Vue générale d'un phalanstère* (Voir plus loin *Objets d'art*).. 75 c.

DE LA MISSION DE L'ART *et du rôle des Artistes*, par D. Laverdant. grand in-8.............................. 1 f. 25 c.

L'ESPRIT DES BÊTES, *Vénerie française et Zoologie passionnelle*, par A. Toussenel. 1 beau vol. in-8. .... 6 f.

RABELAIS A LA BASMETTE, par A. Constant, 1 vol. in-8. Prix.. 1 f.

CHANSONS *sociales, critiques et populaires*, **DE LOUIS FESTEAU.** 1 vol. in-32......................... 2 f. 25 c.

On trouve à la Librairie Sociétaire les deux premiers volumes du même auteur, ce qui formera la collection entière.

LA PART DES FEMMES, par M. Antony Meray. Joli vol. in-18, 2 fr. Par la poste.............................. 2 fr. 50 c.

L'ART DANS LA RÉPUBLIQUE, par M. Allyre Bureau. Broch. in-32, 5 c. Par la poste................................ 10 c.

CIVILISATEURS. Satires, par Fortuné Henry...... 30 c.

LES DE LACHAMBEAUD[illegible] in-18 [illegible]

NOTA. — *On n'a pas inséré dans ce Catalogue la liste des traductions ou des écrits originaux publiés aux Etats-Unis, en Allemagne, en Espagne, etc., sur la Théorie de Fourier : ces différents ouvrages sont trop peu demandés à notre Librairie de Paris, pour que nous ayons eu à les y mettre en vente.*

OBJETS D'ART.

UN PHALANSTÈRE (*Vue générale à vol d'oiseau d'*) ou *Village organisé d'après la Théorie de Fourier*; avec les campagnes environnantes. (Belle lithographie, de 35 centimètres sur 39, dessiné par *J. Arnoux, d'après les plans de Morize.*

Ce dessin est très-propre à faire comprendre le caractère général et les dispositions matérielles du Régime harmonien. Afin de répandre cet utile et charmant paysage, nous en avons, malgré la dimension, fixé le prix à........................ 3 f. » c.

Épreuves coloriées............................... 7 f. » c.

On peut avoir des épreuves de 1er tirage :

Gr. papier, épr. de luxe... 8 f.... Coloriées..... 12 f. » c.

Id. 2e tirage, épr. choisies. 5 f.... Coloriées..... 9 f. » c.

Cette gravure est la première page d'un *Album phalanstérien* qui sera publié progressivement.

Nous conseillons de joindre à cette lithographie la *Description du Phalanstère* (par V. Considerant), qui en est le texte explicatif. (gr. in-18, 75 c.) Toute personne qui voudra étudier la Théorie harmonienne ne saurait mieux faire que de commencer par examiner attentivement ce dessin en se rendant compte du dispositif général au moyen de la description. C'est la plus facile, la plus simple et la plus attrayante des initiations de 1er degré. Ce dessin accompagne très-bien également la lecture de *Visite au Phalanstère*, et généralement de tous les ouvrages d'Exposition.

MAISON NATALE DE FOURIER, lith. à deux teintes. 1 f. 50 c.

EFFIGIES DE FOURIER D'APRÈS LES TYPES AUTHENTIQUES.

Gravure en pied, par Calamatta.

Epreuves d'artiste, sépia. 50 f.
— sur chine..... 40
Épreuves avant la lettre, sépia.......... 35
— — sur chine. 30
— — sur bl.... 24 f.
Épreuves après la lettre, sépia et chine... 15
— — sur blanc. 12

Copie lithographique de la précédente, gravure par Couturier (de Châlon-sur-Saône), imprimé par Landa.............. 5 et 6 f

Très-belle lithographie à mi-corps, d'après le même tableau, par Cisnéros. Séries : 1re, 8 f. ; — 2e, 5 f. ; — 3e, 3 f.

II. BUSTES, PAR OTTIN.

Buste en plâtre, grandeur naturelle..................	12 f.	» c.
Réduction à demi-grandeur...........................	4 f.	» c.

III. CAMÉES.

Malachites gravées, par Mme Considerant, grandeur de broche........................	100 f.	» c.
— d'épingles....................	50 f.	» c.
Broches en émail, montées en doublé d'or.........	15 f.	» c.
— (petites) *dito*....................	10 f.	» c.
— grandes épingle, *id.* polies........	7 f.	75 c.
— *dito* non polies................	7 f.	50 c.
— petites, — ovales, polies....	6 f.	50 c.
— — — — non polies.	6 f.	» c.
Bagues dito................................	7 f.	5. c.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

LA RÉFORME INDUSTRIELLE ou le *Phalanstère* (1re série), années 1832 et 1833. (contient un grand nombre d'articles de Fourier.) 2 vol. grand in-4..................... 80 f. » c.

Il n'en reste que quelques exemplaires.

LA PHALANGE (2e série), *journal de la Science Sociale*, faisant suite au précédent. 1836 à 1840. 3 vol. grand in-4. 60 f. »

On peut acquérir les vol. séparément au prix de :

Le 1er vol. ....

LA PHALANGE (3e série). 1840-1843. 6 vol. grand in-4 de différentes grosseurs. Prix des 6 vol., 70 f.

Chacun des 4 premiers vol., 9 f.; le 5e vol. 12 f.; le 6e vol. en deux parties comprenant 13 mois, 24 f.

La collection complète des trois séries.......... 180 f. » c.

Le cartonnage est payé 1 f. 50 c. en sus par volume.

On peut se procurer des numéros isolés dans chacune des trois séries au prix de : pour un No de la *Ref. Ind.* (1re série), 50 c.; de la *Phal.* (2e série), 50 c.; de la *Phal.* (3e série), 30 c.

L'École sociétaire a aujourd'hui trois organes périodiques :

1° **LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE**, *journal quotidien*, qui publie, le lundi, un numéro avec supplément, dit *numéro de huitaine*, formant Revue de la semaine et développant plus spécialement les questions sociales. On peut s'abonner séparément au journal quotidien, ou au numéro de *huitaine*.

PRIX DE L'ABONNEMENT

AU NUMÉRO QUOTIDIEN.

PARIS............	Un an,	28 fr.;	6 mois,	15 fr.;	3 mois,	8 fr.
DÉPART. et ÉTR...	—	38	—	20	—	11
PAYS à surtaxe.....	—	55	—	28	—	15

AU NUMÉRO DU LUNDI.

PARIS, DÉP. et ÉTR.	Un an,	10 fr.;	6 mois,	5 fr.;	3 mois,	3 fr.
PAYS à surtaxe.....	—	14	—	7	—	4

Paris, rue de Baume, 2.

On s'abonne aussi à Paris, chez Brullé, éditeur de musique, passage des Panoramas, 16 ; Lyon, madame Philippe ; Marseille, Michelet-Peyron ; Bruxelles, Michel, libraire, marché aux Bois, 1.

2° **LA PHALANGE**, *Revue mensuelle de la Science Sociale*, dans laquelle se publient progressivement les MANUSCRITS INÉDITS DE FOURIER. grand in-8. 1 an, 18 f.— 6 mois, 9 f.—3 mois, 5 f. La nouvelle *Phalange* forme 2 forts vol. gr. in-8 par année depuis 1845. On peut se procurer chacun des vol. parus au prix de 9 f.

3° **LE BULLETIN PHALANSTÉRIEN**, envoyé gratuitement et exclusivement aux Souscripteurs à la Rente de l'École socié

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

PLAN SECRET DES JÉSUITES (*Publication authentique du*), par l'abbé Leone. 1 vol. in-8.......................... 5 f.

MUSIQUE VOCALE (*Traité élémentaire de*), par M. et Mme Émile Chevé, très grand in-8.............................. 9 f.

MÉTHODE D'HARMONIE, par les mêmes. 2 v. gr. in-8. 15 f.

CONSEILS SUR LA ROYAUTÉ, *à Mgr. le Comte de Paris*, par Jules de Presles.................................. 1 f.

ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE, *Philosophie du sentiment*, par Alphonse Gilliot. 2 vol. in-8................ 10 f.

ORGANISATION DU TRAVAIL, par M. Ramon de la Sagra. Brochure in-8°.. 1 fr.

ID. *devant le congrès des économistes de Bruxelles*, par le même. Grand in-8°.. 15 c.

LE PROBLÈME DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL *devant l'Académie des sciences morales et politiques*, par le même. in-8°.. 20 c.

SUR L'INEXACTITUDE DES PRINCIPES ÉCONOMIQUES *et sur l'enseignement de l'Économie politique dans les collèges*, par le même. Broch. in-8................................ 25 c.

CLÉ D'ANALOGIE EN BOTANIQUE, par le docteur Deschenaux, avec pl. Prix.............................. 7 fr. 50 c.

LE LIBRE-ÉCHANGE ET LA LIBERTÉ DU TRAVAIL, par Armand Guibal, gérant d'une filature de lin. br. in-8.. 50 c.

INSURRECTION DU DAHRA (*Étude sur l'*), *contenant l'histoire de* **BOU-MAZA**, par Ch. Richard, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'École polytechnique. 1 vol in-8.............................. 3 f. 50 c.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES (*des falsifications des*) *et des moyens de les reconnaître*, par Ch. Harel et J. Garnier. in-18. .... 4 f. 50 c.

LE CLUB AU VILLAGE, par M. Gustave Châtenet. Brochure in-8°, 1 fr. Par la poste.............................. 1 fr. 50 c.

DU ROYAUME DE DIEU SUR LA TERRE, par M. L. Boutteville. In-8°.. 75 c.

NOTE SUR L'IMPOT PROGRESSIF, par Ph. Breton, ingénieur des ponts-et-chaussées. In-8°.............................. 25 c.

OBSERVATIONS *recueillies en Angleterre*, par M. C. G. Simon. 2 vol. in-8.. 6 f.

DE L'ASSOCIATION ...

donnés à tous par un Socialiste. 3 feuilles in-8. Prix... 75 c.

LÉGISLATION FRANÇAISE (*Introduction à l'étude de la*), par Victor Hennequin. — LES JUIFS. 2 forts vol. in-8, par le même.. 12 f.

VOYAGE EN ANGLETERRE *et en Écosse*, par le même, suivi de mélanges. 1 vol. in-8........................... 6 f.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LA SCIENCE DU CALCUL, par M. F. VALLÈS, ingénieur des ponts-et-chaussées, ancien élève de l'École polytechnique. 1 vol. in-8. .... 5 f.

TRAITÉ SUR LA THÉORIE ÉLÉMENTAIRE DES LOGARITHMES, *par le même*. 1 vol. in-8............. 2 f. 50 c.

SUR LA THÉORIE DES IMAGINAIRES, lettre à M. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, *par le même*. broch. in-8.................................... 25 c.

ADRESSE A LA LÉGISLATURE *nationale*, et à tous les Pouvoirs. Broch. in-8. Prix............ .... 1 f.

UNION OUVRIÈRE, par Flora Tristan ; contenant la *Marseillaise de l'atelier*, musique par A. Thys. — 3e édit....... 50 c.
pour les ouvriers...................................... 25 c.

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME, *ou le Testament de la Paria*, ouvrage posthume de Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant............ *Épuisé*.

LES FEMMES, par Henry Brissac................ » 25 c.

APERÇU STATISTIQUE DES ASSURANCES EN FRANCE, *suivi d'un plan de centralisation des courtages d'assurances*, par M. J. Moreau de Saint-Plaisir. in-8. Prix......... 2 f. » c.

DE L'OCTROI DE PARIS, *de son influence sur la falsification, la consommation, et le prix des vins*, par M. Lanquetin, négociant, membre du Conseil général de la Seine. in-8. 1 f. » c.

OLEK LE RÉFUGIÉ, par Stanislas Bratowski. in-8. 2 f. » c.

RUCHE A ESPACEMENTS (*Notice sur la*) *et sa culture*, par Ch. Soria. Broch. in-8........................ » f. 75 c.

CONSIDÉRATIONS SUR LES SALLES D'ASILE, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres, par Émile DEPASSE, maire de Lannion. Prix : 1 fr. 25 c., pris à la librairie.

DIVISION DU TEMPS, par Samuel Lévesque. *Épuisé*.

A mesure que les ouvrages inscrits à ce Catalogue comme étant sous presse, ou comme devant être réédités, seront mis en vente, l'annonce en sera faite dans la *Démocratie pacifique*.

RÉPERTOIRE PAR NOMS D'AUTEUR DES OUVRAGES INSCRITS AU CATALOGUE CI-DESSUS.

DAIN. — Trois discours. —Abolition de l'esclavage.
DELBRUCK. — Crèche modèle.
DEPASSE. — Salles d'asile.
DESCHENAUX. — Clé d'analogie en botanique.
J. DUVAL. — Crédit agricole.
DULARY. — Essai sur les harmonies physiologiques. — Quelques mots sur l'Organisation du travail.
LOUIS FESTEAU. —Chansons.
FLORA TRISTAN. — Union ouvrière. — L'émancipation de la femme.
FONTARIVE. — Révolution sociale.
FOREST. — Organisation du travail. — Défense du fouriérisme
FOURIER. — Anarchie industrielle. — Théorie de l'Unité universelle. — Nouveau monde. — Théorie des Quatre mouvements. — Livret d'annonce. — La fausse industrie. — Égarement de la raison. — Mnémonique géographique. — Analyse du mécanisme de l'agiotage et de la méthode mixte en étude de l'Attraction. — Toutes les œuvres inédites se publient dans la *Phalange*.
GABET. — Science de l'homme.
GAGNEUR. — Fruitières.
GARNIER. Substances alimentaires.
GILLIOT. — De l'Unité religieuse. — Esquisse d'une science morale.
GORSSE.—Notions élémentaires. —Défense du fouriérisme.
A. GUIBAL. — Le libre-échange et la liberté du travail.
F. GUILLON. — Réformes politiques et réformes sociales.
HAREL. — Ménage sociétaire. — Substances alimentaires.
V. HENNEQUIN. — Exposition de la Théorie à Besançon. — Les Dogmes.—Les amours au Phalanstère. — Législation française. — Voyage en Angleterre. — Féodalité ou association.
HENRY. — Les Civilisateurs.
IMBERT. — Des Crèches.
D'IZALGUIER. — Trois discours.
JOBARD. —La libre concurrence.
JÆNGER (le docteur). — Libre-échange.
JULLIEN. — Le Sel.—Impôt-réduction-régie.
KRANTZ. — Le Présent et l'Avenir. — Application de l'Armée aux travaux publics. — Création d'une Armée des travaux

LACHAMBEAUDIE. — Fables.
LANQUETIN. — Octroi de Paris.
LAVERDANT. — Colonisation de Madagascar. — Mission de l'art.
LEONE. — Plan secret des Jésuites.
LE ROUSSEAU. — Notions de Phrénologie.
LÉVESQUE. — Division du temps.
MANDET. — Fouriérisme; Contre-critique et exposition.
MÉRAY. — La part des femmes.
MOREAU DE SAINT-PLAISIR. — Aperçu statistique des assurances.
DE LA MORVONNAIS. — Les Dogmes.
MUIRON. — Transactions sociales. — Procédés industriels.
PAGET. — Introduction à l'étude de la Science sociale. — Examen et défense.
PELLARIN. — Fourier, sa vie et sa théorie.
PELLETAN. — Les Dogmes.
DE PRESLES. — Conseils sur la royauté.
RAMON DE LA SAGRA. — Organisation du travail. — Inexactitude des principes économiques. — Le problème de l'Organisation du travail devant l'Académie des morales et politiques. — Id. devant le congrès des économistes de Bruxelles.
H. RENAUD. — Solidarité. — Antidote.
REY. — Appel au ralliement.
RICHARD. — Insurrection du Dahra.
RODET. — Question des sucres.
SAVARDAN. — Monseigneur l'évêque du Mans.
SIMON. — Observations recueillies en Angleterre.
SORIA. — Ruche à espacements.
TAMISIER. — Théorie des fonctions.
RAYMOND THOMASSY. — Monopole des sels.
A. TOUSSENEL. — Esprit des bêtes.
VALLÈS. — Etudes philosophiques sur la science du calcul. — Théorie des logarithmes. — Théorie des imaginaires.
F. VIDAL. — Caisses d'épargne.

PETITE BIBLIOTHÈQUE PHALANSTÉRIENNE.

Ou Publications au dessous de 1 fr.

CONCERNANT

LA THÉORIE SOCIÉTAIRE.

	f.	c.
Almanach phalanstérien, chaque année	»	50
L'organisation du travail (par Briancourt)	»	60
Précis du même ouvrage	»	30
Exposition abrégée (Considérant)	»	50
Le même ouvrage, sans les 4 thèses	»	25
Le Présent et l'Avenir	»	50
Principes du socialisme	»	50
Petit cours de politique	»	40
Théorie des fonctions	»	50
L'anarchie industrielle	»	75
Quelques mots sur l'Organisation du travail, par B. Dulary	»	10
La dernière incarnation	»	60
Les trois malfaiteurs	»	20
Les enfants au Phalanstère	»	40
Des Boulangeries sociétaires	»	10
Insurrection des agioteurs	»	05
Le livret c'est le servage	»	15
Appel au ralliement des socialistes	»	05
Réformes politiques et réformes sociales	»	10
Les amours au Phalanstère	»	50
Description du Phalanstère	1	»

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

REVUE

DE L'ARCHITECTURE

ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Journal des architectes, des ingénieurs, des entrepreneurs, des industriels, des archéologues, et des propriétaires. Publié sous la direction de

M. CÉSAR DALY.

Architecte, membre de l'Académie royale des Beaux-Arts de Stockholm, de l'Institut royal des Architectes britanniques, et de la Société des Beaux-Arts d'Athènes, etc., etc.

Il paraît, chaque mois, un numéro de 3 feuilles de texte, grand in-4°, élucidées par de nombreuses gravures sur bois, et accompagnées de trois ou cinq magnifiques planches gravées sur acier.

Paris, rue de Furstemberg, 6, près de la rue Jacob.

Ce Journal s'occupe spécialement de la science et de l'art de bât et il traite particulièrement des questions suivantes : Stéréotom Machines, Maçonnerie, Charpente, Couverture, Ponts, Route Canaux, Édifices publics, Constructions particulières, Décorations, Ameublement, Bâtiments ruraux, Salubrité et Jurisprudence dans leurs rapports avec l'architecture, etc., etc.

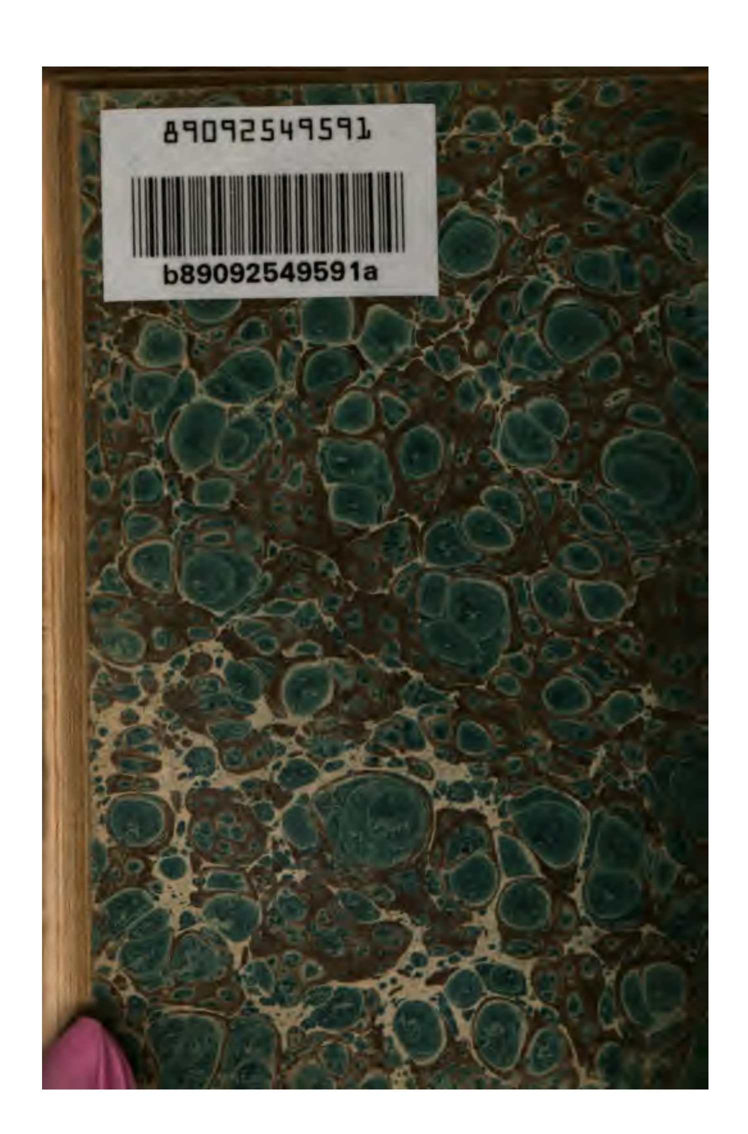
Prix de l'abonnement pour l'année courante :

Paris : 6 mois, 20 fr.; — 1 an, 40 fr.
Départements et Etranger : 6 mois, 23 fr.;— 1 an, 45 f.

Prix de chacun des volumes déjà publiés (1840, 1841, 1842, 1843, 1844-1845-1846) :

Paris : broché, 40 f.—Cart., 43 f. — Relié en toile gauffré, lettres d'or, 45 f.

Zone






89092549591
B89092549591A